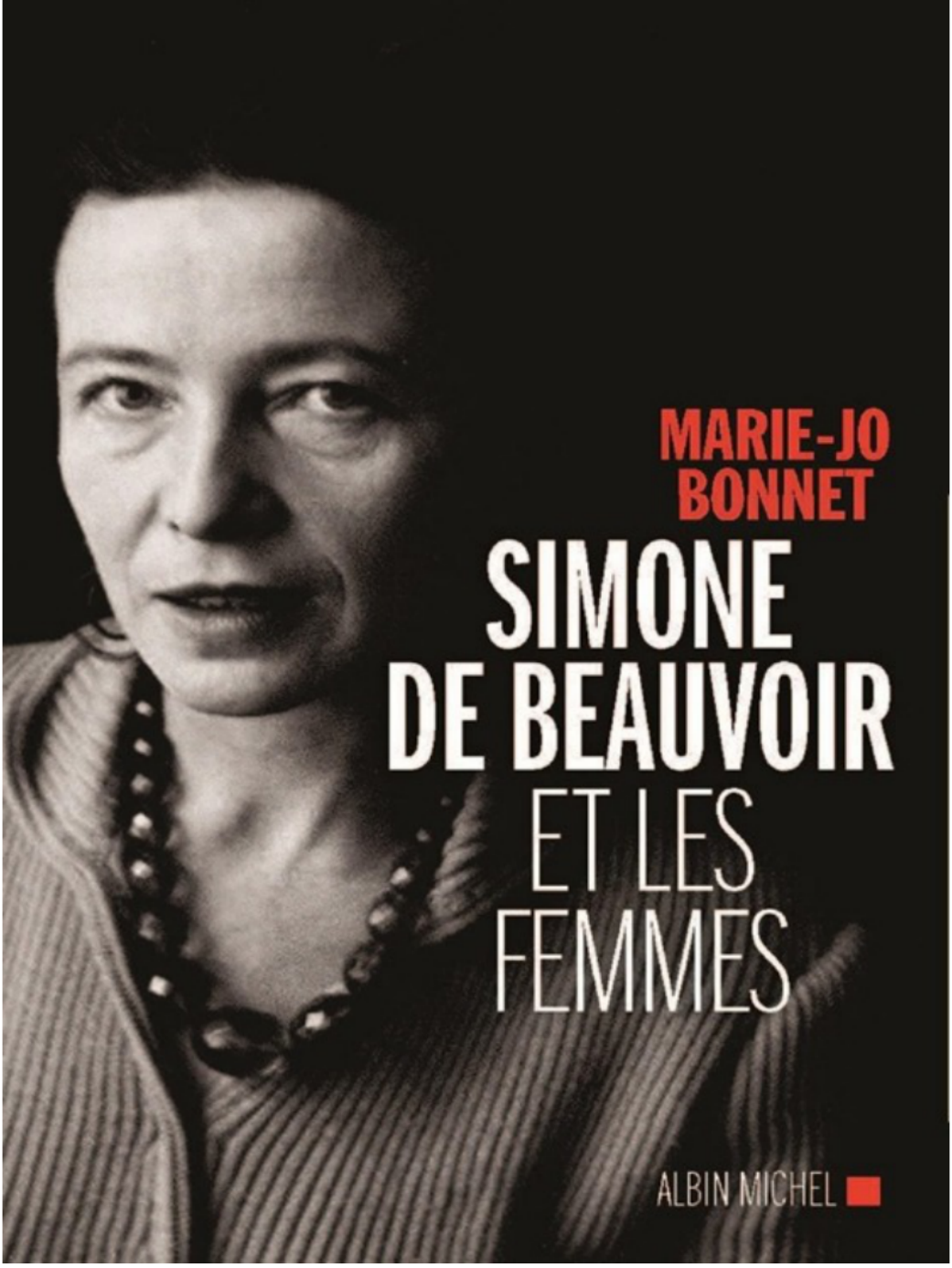
MARIE-JO
BONNET
SIMONE
DE BEAUVOIR
ET LES
FEMMES
ALBIN MICHEL

Table of Contents

1. « Si j’étais née homme… » « Si j’étais née homme, peut-être aurais-je été un grand pervers, ça doit sûrement procurer de vifs plaisirs de coucher avec des femmes très jeunes et d’être aimé d’elles, mais à la vérité je les aurais vite laissées tomber, […]. Quand j’étais professeur, elles tombaient fréquemment amoureuses de moi, ce qui ne m’a pas toujours déplu, trois ou quatre fois même je me suis laissé prendre au point d’en arriver à me conduire très mal ; il en a découlé des histoires infinies car si pour moi c’était plaisant, mais sans véritable importance, pour ces filles, au moins pendant un temps, ça en avait une considérable, et je devais les manier avec précaution… » Simone de Beauvoir, lettre à Nelson Algren,2 janvier 1948 L’amie d’enfance, Élisabeth Lacoin, dite Zaza La découverte de l’homosexualité s’est faite très tôt dans la vie de Simone de Beauvoir. Si l’on en croit la préface de son roman de jeunesse, qui ne sera publié qu’en 1979 sous le titre Quand prime le spiritu
2. Sous le regard de Sartre « C’était la première fois de ma vie que je me sentais intellectuellement dominée par quelqu’un. » Simone de Beauvoir,Mémoires d’une jeune fille rangée. La relation avec Sartre est d’un registre complètement différent aux yeux de Simone de Beauvoir. Il représente le monde des idées, de l’intelligence, de la parole éclairante, totalement mobilisés dans leurs rapports. Même s’ils ont « fait l’amour » l’été de leur rencontre en 1929, l’aspect physique et sentimental aura rapidement moins d’importance que cette alliance philosophique et intellectuelle par laquelle chacun précise sa pensée tout en constituant pour l’autre un interlocuteur irremplaçable. On peut même dire que la relation sexuelle cesse définitivement entre les deux compagnons en 1935, non seulement parce qu’au dire de Beauvoir elle-même, Sartre fut un piètre amant, mais parce que la rencontre avec Olga bouleversa l’équilibre du couple. Il ne faut pas oublier qu’en l’absence de moyens anticonceptio
3. Le Deuxième Sexe « J’aime avec passion la vie, j’abomine l’idée de devoir mourir. Je suis terriblement avide, aussi je

veux tout de la vie, être une femme et aussi un homme […]. Vous voyez, ce n'est pas facile d'avoir tout ce que je veux. Or quand je n'y parviens pas, ça me rend folle de colère. » Simone de Beauvoir, lettre à Nelson Algren, 3 juillet 1947. Avant d'aborder l'analyse des thèses principales de Simone de Beauvoir sur la féminité et la « condition féminine », il est nécessaire de resituer le contexte d'écriture de ce livre majeur qui aura une influence déterminante sur l'évolution « antinaturaliste » du féminisme contemporain. On pourrait penser qu'un livre théorique est moins conditionné que le roman par l'environnement affectif de son auteur. Ne s'élabore-t-il pas dans une relative autonomie de réflexion, celle-là même dont Beauvoir a fait preuve lors du concours d'agrégation de philosophie au cours duquel elle a montré son aptitude à assimiler une pensée occidentale e
4. Le drame de la femme masquée Un avant-goût d'immortalité… « Qu'on l'imagine céleste ou terrestre, l'immortalité, quand on tient à la vie, ne console pas de la mort. » Simone de Beauvoir, Une mort très douce. Après l'extraordinaire succès remporté par Le Deuxième Sexe – 20 000 exemplaires vendus en quinze jours, des dizaines de traductions – Simone de Beauvoir est désormais une intellectuelle aussi importante que Jean-Paul Sartre. Quelle victoire après ces années de tâtonnement ! Victoire par rapport à Sartre qui devra tenir compte d'elle dans sa vie publique autrement que sur la foi de leur engagement réciproque. Mais peut-être plus encore par rapport à ses ambitions littéraires. Elle est publiée, elle a du succès, son nom est connu du grand public. Elle n'est plus seulement « l'égérie de Sartre », « la papesse de l'existentialisme », celle qui défraie la chronique par son mode de vie libertaire à Saint-Germain-des-Prés, noceur et anticonformiste. Elle est l'auteur du Deuxième Sexe.
1
2
3
4
5
6
7

8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37

Simone de Beauvoir et les femmes

Bonnet, Marie-Jo

Albin Michel (2015)

Étiquettes:Mots a la bouche

Avec la publication de sa correspondance, nous avons été obligées de revoir le mythe : une autre Beauvoir, la vraie Beauvoir, apparaissait publiquement, dévoilant une femme qui n'assumait pas son amour charnel pour ses petites amies , comme les appelait Sartre, et dont la vie cachée contrastait cruellement avec le message émancipateur du *Deuxième Sexe*.

© Éditions Albin Michel, 2015.
978-2-226-38215-3

À Simone, ma mère… (1921-2013)

« Vous m'amusez avec votre harem de femmes. Je vous encourage fort à bien aimer votre petite Sorokine, qui est toute charmante. Mais direz-vous, il faudra la sacrifier à la fin de la guerre. Vous êtes une naïve, mon amour, car de deux choses l'une : ou vous n'y aurez pas trop tenu et alors, telle que vous êtes, fin de la guerre ou pas vous la laissez tomber comme un crachat, mauvais petit que vous êtes. Ou bien, comme cela se produit, vous vous y attachez et alors je vous sais assez âpre pour vouloir la garder envers et contre tous. Il serait tout à fait dommage de sacrifier ce pur et charmant petit cœur. »

Jean-Paul Sartre, lettre à Simone de Beauvoir

« Rien ne donne une pire impression d'étroitesse d'esprit et de mutilation que ces clans de femmes affranchies. »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*

Pour ma génération, Simone de Beauvoir était inséparable de Jean-Paul Sartre. Sa vie entière était associée au grand philosophe, arrivé premier devant elle au concours de l'agrégation, engagé à gauche, qui refusa le prix Nobel et voyagea dans le monde entier avec sa compagne à l'invitation des plus prestigieux chefs d'État. Le couple Beauvoir-Sartre constituait une sorte de couple idéal d'intellectuels de gauche, un modèle égalitaire, une réussite encourageante d'une relation homme-femme épanouissante et respectueuse.

Lorsque j'ai rencontré Simone de Beauvoir dans le cadre des activités militantes du MLF, cette image d'intellectuelle hétérosexuelle engagée n'a fait que se renforcer. Elle était là, présence active dans le combat pour l'avortement libre et gratuit, la prise de responsabilités officielles, donnant son nom pour « diriger » les publications et associations féministes qui se fondaient régulièrement, participant aux manifestations publiques, celle du 20 novembre 1971, l'année suivante à la Mutualité de Paris, lors des journées de dénonciation des crimes contre les femmes, nous ouvrant les colonnes des *Temps modernes* pour le numéro spécial *Les femmes s'entêtent*, et l'année suivante, nous invitant à constituer une équipe d'historiennes pour réaliser la partie histoire du féminisme dans le film que Sartre devait faire pour la télévision.

N'ayant pas encore lu son œuvre, je n'avais pas d'idée a priori sur l'auteur du *Deuxième Sexe* qui avait changé la vie de mes amies. Elle était là, avec nous, et je ne cherchais pas à percer l'image qu'elle nous offrait, même quand elle nous invita chez elle en 1975 pour les réunions du groupe d'historiennes. Un jour, cependant, étant arrivée un quart d'heure en avance, et me trouvant bien gênée de ce tête-à-tête inattendu, je profitai de l'occasion pour lui poser une question sur ses relations avec Violette Leduc. Je venais de commencer ma thèse d'histoire sur les relations amoureuses entre les femmes et je pensais qu'elle me parlerait librement de cet auteur lesbienne qui avait courageusement exalté l'érotique amoureuse féminine. Il est probable que ma question dut la désarçonner car elle se lança dans une longue explication sur les positions politiques de Violette Leduc. Elle était une femme de droite qui avait fait du marché noir pendant la guerre et ne pouvait pas présenter beaucoup d'intérêt pour nous qui étions engagées dans l'exaltante révolution des femmes. Je fus tellement étonnée de cette réponse que j'en restai coite. Je m'attendais, bien sûr, à ce qu'elle me parle de l'homosexualité de sa protégée, et notamment de sa passion pour elle. Nous avions conquis la liberté de parole et je

ne voyais pas à quel point cette question directe pouvait être transgressive. Ce n'est que beaucoup plus tard, en lisant sa correspondance avec Sartre publiée par sa fille adoptive, que je compris qu'elle avait esquivé ma question pour des raisons personnelles. J'avais touché à un tabou qui remettait en question l'image que j'avais d'elle et les positions philosophiques étayant son féminisme.

Après sa mort en 1986, nous avons commencé à mieux connaître la partie cachée de sa vie grâce aux publications de toute sa correspondance, entreprise par Sylvie Le Bon de Beauvoir. Ce fut une révélation d'autant plus bouleversante qu'elle venait s'inscrire dans cet échange manqué de 1975 qui m'était resté sur le cœur. Ainsi, Simone de Beauvoir n'était pas cette hétérosexuelle de choc mais une intellectuelle qui menait une double vie. La vie publique avec les hommes célèbres, avec sa « famille », et la vie clandestine avec ses « petites amies », comme les appelait Sartre, qui prenait beaucoup de place, et depuis beaucoup plus longtemps qu'on ne le croyait. Depuis sa jeunesse avec Zaza, en fait. Il y avait donc une nouvelle réflexion à mener sur cette double vie qui devait avoir une répercussion inévitable sur sa pensée. Une femme comme elle, aussi structurée du côté de l'intellect, tout en ayant un amour gourmand de la vie et de la sexualité, avait dû vivre une forme de division intérieure, accepter une « morale de l'ambiguïté », comme elle l'appellera, et exercer un contrôle rigoureux sur sa vie et ses écrits publics afin que sa vie cachée le reste.

Il est clair que ce qui est le plus intéressant chez les êtres est précisément ce qu'ils cachent. Cela constitue une sorte de jardin secret qui donne la clé de bien des énigmes. Je parle d'énigmes au pluriel car il n'y a pas de raison qu'elle cache une seule dimension de sa vie. Les rêves qu'elle rapporte dans ses Mémoires – elle ne s'intéresse pas à l'inconscient, mais elle rêve – sont là pour le prouver. Et elle les écrit comme des textes énigmatiques qu'elle fait mine de ne pas comprendre. Il serait étonnant, en effet, qu'une femme aussi intelligente ne soit pas capable de déchiffrer les récits de rêves qu'elle nous livre, comme un aiguillon pour aller plus loin. Voyez, je vous ouvre une porte en vous racontant mes rêves. À vous de les saisir et de débusquer ce que je ne peux pas dire publiquement.

Le fait qu'elle ait noté ses rêves en affirmant ne pas s'intéresser à l'inconscient montre bien qu'elle n'était pas dupe de la supercherie. Il existait une autre partie d'elle-même qui semblait vivre de sa vie propre, tout en lui envoyant des messages signifiants. Aux lecteurs de ne pas se laisser prendre dans le « récit officiel », bien que les deux parties ne communiquent guère entre elles puisque, dans ses Mémoires, Simone de Beauvoir ne relate aucune séance

d'interprétation de ses rêves, que ce soit avec Sartre ou avec les membres de leur « famille » qu'elle voyait tous les jours.

Ce rapport aux rêves devint alors pour moi représentatif de son rapport aux autres personnes désirées dans une quasi-clandestinité. Que ce soient ses anciennes élèves ou son amant américain, c'est-à-dire les personnes susceptibles de déranger l'organisation raisonnée de sa vie avec Sartre. Il y avait d'un côté la vie cachée, celle qui n'apparaît pas dans les Mémoires, ou de manière anodine, et de l'autre la vie publique d'intellectuelle compagne du grand philosophe.

Le fait que ces domaines soient restés cachés a forcément eu une incidence sur sa pensée, et notamment sur sa conceptualisation de l'oppression du deuxième sexe. Les oppositions paradigmatiques entre masculin-féminin, homme-femme, sujet-objet, actif-passif, absolu-relatif, qui structurent son analyse de la « condition féminine », étaient elles aussi représentatives de ces deux mondes qui ne communiquent pas et ne peuvent pas s'articuler entre eux. C'est l'un ou l'autre, et la femme sujet, dont elle dressait l'image idéale sous les traits d'une hétérosexuelle virile, révélait à son tour une structure amoureuse clivée.

Toutes ces raisons m'ont déterminée à revenir sur la vie cachée de Beauvoir. Je devrais dire les vies cachées qui prennent une dimension tout à fait particulière dans la manière dont elle oppose le rêve et l'histoire. « Je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin », écrit-elle dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Quel rêve étrange de toute-puissance qui annule les autres, et l'altérité. Non pas parce qu'ils sont l'enfer, comme le dira Sartre, mais parce qu'ils la réintroduisent dans l'histoire. Se penser n'avoir ni père, ni mère, ni descendants, quel narcissisme démiurgique ! Mais n'est-ce pas aussi une manière d'affirmer que la relation ne caractérise pas son histoire ?

Elle se crée elle-même comme Dieu crée l'Homme à son image et à sa ressemblance, démarche qui l'autorise alors à abandonner l'éternité au profit de l'immortalité. Non seulement elle est sa « propre cause », mais elle ne connaîtra pas la mort grâce à la littérature.

La hantise de la mort s'exprime ainsi curieusement dans l'aphorisme qui la rendra célèbre en 1949 : « On ne naît pas femme, on le devient. » Toute sa vie, elle fera en sorte de ne pas « devenir femme ». Officiellement du moins. Car si elle refuse le mariage et les enfants, elle n'en désire pas moins des femmes, paradoxe qui explique probablement l'étrange fascination qu'exerce son œuvre. Derrière la clarté de l'énoncé philosophique grouille une vie aux multiples désirs et aux appétits insatiables. La féminité est peut-être un mythe, mais elle a aussi du bon. Et à nouveau le clivage entre « la vie désirante » et la pensée engagée !

Car si « devenir femme » est philosophiquement interdit, l'écrivaine

doit néanmoins se projeter dans un devenir. Celui de se créer soi-même, par exemple, dans un élan démiurgique qui relève plus du mythe et de la légende que de la « réalité ».

On comprendra que l'étude de la vie cachée de Beauvoir ne nous permet pas seulement de dévoiler ce qui fait signe et sens dans le féminisme contemporain, mais aussi l'impensé des oppositions beauvoiriennes masculin/féminin à l'œuvre dans *Le Deuxième Sexe* et peut-être plus encore dans son héritage pris en charge par ce qu'on appelle aujourd'hui les « études de genre » (*gender studies*).

Le langage de l'inconscient, le désir homosexuel, le désir transatlantique, et peut-être aussi la fécondité féminine sont autant d'impensés qui pourraient invalider les analyses de Beauvoir.

Dans les années 1920, Virginia Woolf optait pour une autre dynamique en écrivant : « La seule justification de mon œuvre, c'est ma vie. »

D'une certaine manière, Beauvoir a pris la position inverse : la justification de ma vie, c'est mon œuvre. Et l'on comprend pourquoi. Entretenir la légende dorée du couple d'intellectuels engagés, raconter son histoire, voyager dans le monde entier deviennent la condition de réussite d'une œuvre qui se soutient par ses liens avec Sartre.

J'ai souvent été étonnée de l'impact qu'avait eu *Le Deuxième Sexe* auprès des femmes. Et pas des seules Occidentales. Car en Chine comme au Japon, l'œuvre est connue, lue, commentée. Se peut-il que tant de femmes se reconnaissent dans ces portraits méprisants de femmes soumises qu'elle dresse à longueur de pages ? Peut-être aurais-je dû le lire avant d'avoir rejoint le MLF, où les hétérosexuelles et homosexuelles que j'ai côtoyées n'avaient vraiment pas grand-chose à voir avec celles que stigmatisait Beauvoir.

Il me semble important aujourd'hui de formuler ce que notre génération de femmes révoltées a apporté de nouveau par rapport au *Deuxième Sexe*. Une nouveauté, remarquons-le en passant, à laquelle Beauvoir fut particulièrement sensible à la fin de sa vie mais dont elle parla très peu dans ses livres, si bien que le clivage entre l'œuvre et la vie s'est accentué au moment même où elle aurait pu trouver une issue vers une possible réunification.

Mais si elle ne l'a pas fait, c'est peut-être aussi parce que la révélation de sa bisexualité remettait en question les thèses du *Deuxième Sexe*. Pourquoi cette intellectuelle éprise de liberté a-t-elle vécu masquée ? Peut-on le mettre au compte de la seule homophobie ? N'y a-t-il pas derrière ce tabou un drame profond qui se joua autour de son rapport au temps, à l'histoire, à ses origines ? Je pense à ce qu'elle écrira dans *Une mort très douce* au sujet de la disparition de sa mère : « Sa fin se situait comme sa naissance dans un temps mythique. » Cela signifie-t-il qu'elle ne se sent pas reliée à ses origines et que

l'existence de sa mère relève peu ou prou de ce mythe de la féminité qu'elle a tant combattu ?

En se rêvant comme sa propre cause et sa propre fin, Beauvoir n'a-t-elle pas désiré se situer hors de toute filiation, unique en son genre, dans une négation de la transmission symbolique féminine qui invalide ses idées les plus communément admises ?

Nous verrons dans ce livre comment se met en place une structure amoureuse clivée qui va induire une conception de la condition féminine elle aussi clivée, opposant masculin et féminin, la tête et le corps, création et procréation dans un impossible dialogue laissant à la mort le dernier mot.

1.

« Si j'étais née homme… »

« Si j'étais née homme, peut-être aurais-je été un grand pervers, ça doit sûrement procurer de vifs plaisirs de coucher avec des femmes très jeunes et d'être aimé d'elles, mais à la vérité je les aurais vite laissées tomber, […]. Quand j'étais professeur, elles tombaient fréquemment amoureuses de moi, ce qui ne m'a pas toujours déplu, trois ou quatre fois même je me suis laissé prendre au point d'en arriver à me conduire très mal ; il en a découlé des histoires infinies car si pour moi c'était plaisant, mais sans véritable importance, pour ces filles, au moins pendant un temps, ça en avait une considérable, et je devais les manier avec précaution… »

Simone de Beauvoir, lettre à Nelson Algren,
2 janvier 1948

L'amie d'enfance, Élisabeth Lacoin, dite Zaza

La découverte de l'homosexualité s'est faite très tôt dans la vie de Simone de Beauvoir. Si l'on en croit la préface de son roman de jeunesse, qui ne sera publié qu'en 1979 sous le titre *Quand prime le spirituel*, ce serait à l'adolescence, au temps où elle était encore une « jeune fille rangée ». La dernière nouvelle de ce roman, dont l'histoire « était en grande partie celle de mon adolescence » (*QPS*, 51), écrit-elle, comprend une scène de séduction homosexuelle entre la narratrice et une femme légèrement plus âgée. Cependant, il est difficile de savoir qui se cache sous Marie-Ange et Marguerite, et quelle situation elle évoque, car Beauvoir brouille les pistes de l'autobiographie avec un remarquable savoir-faire.

D'un côté, la question de l'homosexualité est abordée dans ses textes de jeunesse, les premiers écrits à l'âge de trente ans. De l'autre dans ses Mémoires, elle prend soin de situer son amitié pour Zaza dans un registre purement platonique, se décrivant comme une « oie blanche », que la « sexualité effrayait », quelqu'un qui ne sait pas « reconnaître le trouble » et qui ne se « serait prêtée pour rien au monde à la plus modeste expérience » (*MJFR*, 233). Mais lorsqu'on lit attentivement ce livre, on s'aperçoit que ses premiers émois amoureux surviennent toujours auprès de femmes inconnues, comme cette scène au jardin du Luxembourg, où, enfant, elle voit « une grande jeune fille en tailleur vert pomme [qui] faisait sauter des enfants à la corde ; elle avait des joues roses, un rire étincelant et tendre. Le soir, je déclarai à ma sœur : "Je sais ce que c'est que l'amour !" J'avais en effet entrevu quelque chose de neuf. Mon père, ma mère, ma sœur : ceux que j'aimais étaient miens. Je pressentais pour la première fois qu'on peut se trouver atteint au cœur de soi-même par un rayonnement venu d'*ailleurs* » (*MJFR*, 76).

Une autre fois, où il est question alors de la chair, c'est cependant de la « douceur des bras maternels » que vient le premier contact avec la chair, « dans l'échancrure de certains corsages naissait un sombre sillon qui me gênait et m'attirait », note-t-elle (*MJFR*, 81).

Au cours de ses Mémoires, elle évoque aussi au fil de la plume Marguerite de Thériccourt, élève dans une classe supérieure à la sienne au cours Désir, qu'elle regardait « comme une belle idole, blonde, souriante et rose » (*MJFR*, 143). Plus loin, elle précise : « J'étais sensible à son aisance, à sa réserve, à sa voix posée et charmante », et

quand elle eut atteint la puberté, Beauvoir éprouva un véritable trouble charnel en voyant Marguerite dans sa « robe habillée, en crêpe de Chine gris, dont les manches laissaient apercevoir en transparence de jolis bras ronds : cette pudique nudité me bouleversa ».

Il y a aussi les « charmes » de Clotilde, auxquels elle s'avère plus sensible qu'aux paysages. « Je m'enjouai d'elle. Je ne l'admirais pas comme Zaza et elle était trop éthérée pour m'inspirer, comme Marguerite, d'obscurs désirs » (*MJFR*, 206). « J'étais séduite par ses jolies toilettes », note-t-elle encore. Pour quelqu'un qui ignore sa féminité, celle des autres ne passe pas inaperçue.

Marguerite, Clotilde, Zaza, sans oublier Stépha [Estepha Awdykovicz], la bonne d'enfants ukrainienne engagée par Mme Lacoin durant l'été 1928 pour s'occuper des plus petits, l'éveil à la sensualité prend des figures différentes chez Beauvoir, toutes féminines, remarquons-le, qui la touchent physiquement bien plus que le cousin Jacques pour lequel elle affirme avoir éprouvé une passion mais qui, à l'examen, relève plus du fantasme littéraire inspiré du *Grand Meaulnes* que de la réalité pulsionnelle. Quelle jeune fille élevée entre filles dans un milieu catholique à l'abri des duretés de l'existence matérielle ne se serait pas amourachée de ce charmant jeune homme, d'autant plus attirant qu'il se perdait dans les brumes matinales d'un obscur château onirique ? Ses remarques sur Stépha sont sans équivoque. Non seulement elle avait du « sex-appeal », mais cette jeune fille ukrainienne, venue seule à Paris dans le but d'étudier, secouait sainement sa pudibonderie en la touchant. « J'aimais la tendresse de son col de fourrure, ses petites toques, ses robes, son parfum, ses roucoulements, ses gestes caressants. […] Stépha me prenait le bras dans la rue ; au cinéma elle glissait sa main dans la mienne ; elle m'embrassait pour un oui pour un non » (*MJFR*, 397). Beauvoir se plaira tant avec elle qu'elles resteront amies toute leur vie, même après le mariage de Stépha avec le peintre espagnol Fernando Gérassi.

Toutes ces annotations discrètes que l'on retrouve au long du livre n'ont guère attiré l'attention. Et l'on s'étonne que l'homosexualité ait si bien été occultée dans sa vie publique. Il faut dire que Beauvoir n'a pas lésiné sur le contre-discours, les mises au point discrètes enjoignant de ne pas se méprendre sur la nature profonde de ces innocents émois. On apprend qu'au moment de choisir ses études supérieures, contrairement à Sartre, elle n'opte pas pour l'École normale supérieure de Sèvres réservée aux filles alors que celle de la rue d'Ulm était réservée aux garçons car « ma mère se méfiait de Sèvres, et, réflexion faite, je ne tenais pas à m'enfermer, hors de Paris, avec des femmes » (*MJFR*, 224). Quand on sait que Sèvres est situé dans la proche banlieue, on sourit…

Nous voilà donc prévenus. Malgré tout, son amitié pour Zaza est la

grande affaire de son adolescence. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, qui seront écrites plus tard, à l'approche de la cinquantaine, Beauvoir en dresse un portrait particulièrement exaltant. « Tout ce qu'elle disait était drôle, écrit-elle. La vivacité et l'indépendance de Zaza me subjuguaient. » Elles étaient d'ailleurs si proches qu'on les désignait sous le terme « les deux inséparables » et tous ses Mémoires vont montrer qu'elles l'étaient au point que seule la mort pourra les séparer.

Citons quelques passages des *Mémoires*. « Son originalité m'éblouissait », elle était dotée d'une « hardiesse garçonnière ». « Zaza ne soupçonnait pas combien je la vénérais. » Ailleurs, elle écrit qu'elle « aimait Zaza avec une intensité qui ne devait rien aux usages ni aux poncifs ». Et ceci encore : « Le bonheur que me donnait notre amitié fut traversé pendant ces années ingrates par le constant souci de lui déplaire » (*MJFR*, 165). Réflexion ô combien révélatrice, quand on sait que Sartre fut la seule personne qui la dominât intellectuellement après la mort de Zaza.

Le clivage entre amour et sexualité se met en place dès cette époque. Ainsi, dans *Quand prime le spirituel*, Zaza est peinte sous les traits du personnage d'Anne tandis que la séduction homosexuelle ratée entre Marie-Ange et Marguerite est réservée à la dernière nouvelle du livre.

Le fait d'avoir écrit les *Mémoires d'une jeune fille rangée* dans les années 1950, après *Le Deuxième Sexe*, et vingt ans après *Quand prime le spirituel*, suggère-t-il un travail du temps qui aurait entraîné un recadrage du point de vue du récit de l'enfance ? C'est probable ! Dans la hiérarchisation de ses amitiés, Zaza a la première place, à jamais, pourrait-on dire. Sa mort à vingt-deux ans d'une encéphalite virale foudroyante qui l'a emportée en quinze jours, en fait même une amitié intouchable qui brille au firmament de la réussite de Beauvoir d'une lumière inaltérable. Pour les lecteurs des *Mémoires*, Zaza est l'amour de jeunesse qui disparaît en plein vol, au moment où Simone rencontre Sartre. Comme si elle s'effaçait devant lui, acquérant, de par cet effacement même, la puissance d'une référence inoubliable. Il y eut Zaza, puis Sartre. Les deux ne sont pas en rivalité, ils se succèdent dans sa vie comme l'été au printemps. Plus de jalousie ni de nécessité de faire de la place à un tiers vécu comme un intrus. « Avec Zaza, j'avais de vraies conversations comme le soir papa avec maman », écrit-elle dans ses *Mémoires*, situant d'emblée l'aspect quasi conjugal d'un lien qui authentifie l'éblouissement de la première rencontre. « Un après-midi, je me déshabillais dans le vestiaire de l'institut [Institut Sainte-Marie], quand Zaza apparut. Nous nous sommes mises à parler, à raconter, à commenter ; les mots se précipitaient sur mes lèvres et dans ma poitrine tournoyaient mille soleils ; dans un éblouissement de

joie, je me suis dit : “C’est elle qui me manquait !” Si radicale était mon ignorance des vraies aventures du cœur que je n’avais pas songé à me dire : “Je souffre de son absence.” Il me fallait sa présence pour réaliser le besoin que j’avais d’elle. Ce fut une évidence fulgurante. Brusquement, conventions, routines, clichés volèrent en éclats et je fus submergée par une émotion qui n’était prévue dans aucun code. Je me laissai soulever par cette joie qui déferlait en moi, violente et fraîche comme l’eau des cascades, nue comme un beau granit » (*MJFR*, 132).

À partir de cette expérience initiatique, Beauvoir ne sera plus jamais la même. Les mots qu’elle emploie relèvent du vocabulaire mystique de l’illumination. C’est une « apparition » qui déclenche dans la poitrine, là où gît le cœur, la chaleur et la lumière de l’émotion dont la violence balaie toutes les certitudes en faisant voler en éclats tous les codes. Là est la vraie « présence », aurait-elle pu ajouter, celle que je vais rechercher toute ma vie, au lieu de me plier à ces « bondieuseries » auxquelles je ne crois plus, ou aimerais ne plus croire. C’est une initiation à rebours, une initiation laïque, qui permet à Beauvoir de mettre en place à travers le personnage de Zaza l’image d’une autre elle-même, un double marqué par la foi religieuse, et qui en meurt pour permettre à la femme libre de prendre son essor. Place alors à la « fille exceptionnelle », « insolite », la femme unique et extraordinaire qui ne souffre plus de division intérieure.

Ce n’est pas un hasard si les *Mémoires* se terminent sur la mort de Zaza, et non sur la rencontre de Sartre, comme on aurait pu s’y attendre. En effet, Sartre lui fait quitter le statut de jeune fille « rangée » pour « la force de l’âge ». Or les dernières pages sont entièrement consacrées à la relation de Zaza avec Merleau-Ponty, dont elle est tombée amoureuse à l’initiative de Simone, puis aux conflits de Zaza avec sa mère, avec un extrait des lettres envoyées à Simone, pour se terminer par le récit des derniers jours de Zaza. Le livre s’était ouvert par la naissance de Beauvoir dans un milieu bourgeois, très catholique, aisé, du VIe arrondissement de Paris – « Je suis née à quatre heures du matin, le 9 janvier 1908 » ; il se clôt sur la mort de son amie par le mot « mort ». La mort a séparé les « inséparables ». C’est le dernier mot du livre. « Les médecins parlèrent de méningite, d’encéphalite, on ne sut rien de précis. S’agissait-il d’une maladie contagieuse, d’un accident ? ou Zaza avait-elle succombé à un excès de fatigue et d’angoisse ? Souvent la nuit elle m’est apparue, toute jaune sous une capeline rose, et elle me regardait avec reproche. Ensemble nous avions lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j’ai pensé longtemps que j’avais payé ma liberté de sa mort. »

De la naissance de Simone à la mort d’Élisabeth, se déploie le cycle de Zaza, l’amitié particulière, l’amour irremplaçable. Peut-on croire au sentiment de culpabilité qu’elle exprime à la fin du livre avec une

simplicité toute dramatique : « J'ai payé ma liberté de sa mort » ? Et peut-on s'émouvoir des apparitions *post mortem* de Zaza qui ne déclenchent plus un « éblouissement de joie », comme lors de la rencontre initiale, mais des reproches qu'elle se fait à elle-même en les plaçant dans la bouche de Zaza sur fond de jaune et de rose.

Ces reproches étaient-ils justifiés ? A priori, non, et l'on apprendra par sa biographe Deirdre Bair que Zaza a été le jouet d'un chantage sans merci de sa mère qui ne voulait pas qu'elle épouse Merleau-Ponty. Mais d'un autre côté, on peut penser que Beauvoir n'a pas tout dit sur ce qui s'est passé durant les deux mois précédant sa mort. Au sujet de sa relation avec Sartre, notamment. Car elle a déjà lâché Zaza, la laissant affronter seule ses conflits de loyauté avec sa terrifiante mère et ses sentiments religieux. Beauvoir a choisi son avenir, sans Zaza et sans le dire clairement dans ses *Mémoires*. Elle a caché son « mariage morganatique » contracté avec Sartre en octobre 1929, un mois et demi avant la mort de Zaza. La date de ce « mariage » ne figure pas dans ses *Mémoires*, mais dans son *Journal de guerre*, au 10 octobre 1939, quand elle évoque « notre dixième anniversaire qu'on devait fêter si pompeusement » et qu'elle fêtera seule du fait que Sartre est mobilisé.

Pourquoi n'en parle-t-elle pas dans ses *Mémoires* ? Est-ce parce qu'un « mariage morganatique » s'accorde mal avec l'idée d'un couple égalitaire ? En effet, d'après le *Robert*, un tel mariage « se dit de l'union contractée par un prince et une femme de condition inférieure et de la femme ainsi épousée qui ne bénéficie pas de tous les droits accordés à l'épouse ». Or les premières lettres de Sartre écrites au Castor en 1930 commencent par « ma chère épouse morganatique ». Un tel qualificatif si peu féministe détruirait le mythe du couple égalitaire. Et ce sentiment de culpabilité n'est-il pas justifié ?

C'est toute cette part d'elle-même, représentée par le mythe de Zaza, qui meurt à la vie sociale et à la lumière du jour. On comprend mieux comment cette culpabilité devient le ressort secret de sa vie amoureuse avec les femmes. En acceptant ce pseudo-mariage avec Sartre, elle opte pour une solution boiteuse. L'homme protège la femme et elle garde sa liberté. Mais pour la garder, elle doit taire une partie de sa vie « privée », s'engageant de ce fait dans une ambivalence structurelle qui ne recouvre pas tant l'opposition amour-haine que cette implacable dialectique vie-mort qui peut à tout instant dérober ce que vous avez de plus cher au monde.

Se peut-il que l'autre soi-même, l'amie, le double, la compagne de jeunesse, exige un tribut si exorbitant à votre liberté ? On aimerait le croire à nouveau, et s'émouvoir de ce fantôme qui lui reproche la nuit, en rêve, sa mort. Elle, tout de rose vêtue, le teint jaune de la mort.

N'est-ce pas sa mauvaise conscience qui parle dans l'ombre,

regrettant la dépendance de l'amie perdue, et avec elle, la joie de se sentir liée à quelqu'un de manière indestructible ? La liberté fut de ne plus dépendre de Zaza. Ne dépendre de personne. Avec l'angoisse de perte que cette liberté suppose.

Ah ! si tout cela était vrai, que ce serait beau !…

Le point de vue de Zaza

La publication en 1991 de la correspondance et des carnets d'Élisabeth Lacoin, dite Zaza, nous donne un tout autre éclairage sur cette amitié qui semblait exclusive.

En effet, elles se sont bien rencontrées à l'âge de dix ans, au cours Désir, rue Jacob à Paris, derrière l'église Saint-Germain-des-Prés. Elles ont aussi le même âge, Zaza étant née quinze jours avant Simone, le 25 décembre 1907. Elles sont issues d'un milieu semblable, quoique Élisabeth Lacoin vienne d'une famille nettement plus riche et plus « comme il faut ». Mais les deux « amies inséparables » sont en fait trois puisque Geneviève de Neuville [G. de Bréville dans les *Mémoires*] vient passer ses vacances chez les Lacoin. Sur une photo des « trois grâces » prise durant l'été 1928 à Gagnepan, près d'Aire-sur-l'Adour, dans la propriété de sa grand-mère Anmé, un an et demi avant la mort de Zaza, on les voit toutes les trois assises sur le bord d'un talus, au soleil, des arbres à l'arrière-plan ramenant le regard vers les jeunes filles. Simone est au milieu, elle regarde Geneviève, mais tout son corps est comme aimanté par Zaza, dessinant une oblique qui laisse un vide entre Simone et Geneviève.

Photo ô combien parlante… Car si Beauvoir est engagée dans une amitié à trois, elle est loin d'y être consentante. Dans ses *Mémoires*, elle dresse un portrait terrible de Geneviève, la décrivant comme une rivale qui ressent de l'antipathie pour elle, avant même qu'elle ne la connaisse. La description qu'elle fait de son arrivée à Gagnepan, pour des vacances avec Zaza et Geneviève, est révélatrice d'un rejet radical de sa rivale à qui elle attribue son propre état d'esprit : « Zaza me conduisit dans la chambre que je devais partager avec elle et Geneviève de Bréville, une petite jeune fille fraîche et sage dont Mme Mabille raffolait […]. Un peu dépaysée, je tournai en rond dans la pièce. J'avisai sur un guéridon un carnet couvert de moleskine noire que j'ouvris au hasard : "Simone de Beauvoir arrive demain. Je dois avouer que cela ne me fait pas plaisir car franchement, je ne l'aime pas." Je restai interdite ; c'était une expérience neuve et désagréable ; jamais je n'avais supposé qu'on pût éprouver à mon égard une active antipathie […] Visage ennemi qui aux yeux de Geneviève était le mien » (*MJFR*, 358).

On aura compris qu'étant présentée sous les traits d'un personnage lige de la mère, Geneviève ne compte pas. Au fil des pages, Beauvoir la décrit comme une peste et une ennemie. « L'amitié de Zaza m'aurait

soutenue si nous avions pu causer, mais la nuit même il y avait un tiers entre nous ; aussitôt couchée, j'essayais de m'endormir. Dès que Geneviève me croyait assoupie, elle entraînait Zaza dans de longues conversations [futiles…] ».

La comédie ne durera pas.

Le tiers vécu comme un intrus sera éliminé au bout de dix pages par la confidence de Zaza qui rassure la jeune Simone : « Zaza […] me déclara discrètement, mais sans ambages, que sa sympathie pour Geneviève était très limitée : celle-ci la tenait pour son amie intime, mais la réciproque n'était pas vraie. Je fus soulagée. D'ailleurs Geneviève partait et comme la saison s'avançait, le remue-ménage mondain s'apaisa. J'eus Zaza à moi… » (*MJFR*, 364).

« J'eus Zaza à moi »… Vraiment ? Dans sa lettre à Geneviève du 27 septembre 1928, Zaza ne semble pas avoir oublié Geneviève en son absence : « Oui, ce long silence entre nous après ces soirées de Gagnepan me semble à moi-même extraordinaire, mais je me sentais incapable de t'écrire au milieu de journées où l'extérieur seul de moi-même vivait. Mais j'étais près de toi malgré tout. Cette habitude que nous avions prise de vivre à trois certaines heures de la journée, nous n'avons pu, Simone et moi, la perdre après ton départ et, dans nos conversations nocturnes spécialement, tu étais présente d'une façon très perceptible. Il m'arrivait de demander encore comme si tu étais là pour nous entendre : que pense en ce moment Geneviève de ce que dit Simone, que va-t-elle ajouter ou répondre ? » (Zaza, 135).

Se peut-il que Simone joue double jeu au point que son amie la plus proche se trompe sur ses intentions ? On peut supposer que le « trio » partageait l'affection qui semble circuler entre elles. En tout cas, la lecture des carnets de Zaza ne permet pas de soupçonner une hiérarchie entre Simone et Geneviève, voire une limitation de sa sympathie. Au contraire. Au mois d'août 1928, Zaza écrit à Geneviève une lettre sans équivoque : « Cependant mon amitié pour toi n'a cessé de grandir et tu m'es devenue, sans que je m'en aperçoive, indispensable. Je ne peux pas te dire le bien que tu m'as fait en me donnant l'exemple d'une vie très intelligente et cependant normale, alors que l'amitié de Simone, en m'apportant par ailleurs beaucoup, risquait de m'entraîner dans une voie trop spéciale et de me détourner même un peu de ma véritable nature » (Zaza, 127).

Qu'est-ce que Zaza entend par « intelligence normale », par « voie trop spéciale », et par « véritable nature » ? Fait-elle allusion à une homosexualité qu'elle pressent ? Il est certain dans ce cas que la « véritable nature » de Zaza est hétérosexuelle, pure hétérosexuelle serait-on tenté de dire en prenant connaissance à travers ses carnets de ses sentiments pour Maurice Merleau-Ponty. Parle-t-elle de sa nature d'intellectuelle ? De leur amitié ? Certaines tournures de phrases à la

forme passive font penser qu'il existe un certain décalage entre elles. Par exemple, Zaza écrit dans cette lettre à Simone du 28 septembre 1928 : « Tout ce que vous m'écrivez me bouleverse absolument, je n'essaie même pas de protester, mais votre enthousiasme trop passionné me touche parce qu'il me fait sentir si vivement soudain l'affection que vous avez pour moi » (Zaza, 137).

Il n'est pas question de ses propres sentiments pour Simone. On a l'impression qu'elle lui résiste, qu'elle est une des rares personnes de son entourage à pouvoir lui dire non. Ce que Beauvoir n'aime guère, et ce, depuis sa petite enfance. Dans une lettre à Geneviève écrite la veille, Zaza remarque qu'avec Simone, elle garde le sentiment de son existence. « Nous sommes si différentes, note-t-elle, je dirais presque si opposées, sur bien des points, qu'il ne m'arrive jamais de nous confondre. L'accord complet entre nous en est rendu souvent difficile […]. Elle ne sait même pas ce que peut être le souci de l'opinion du voisin. C'est de là d'ailleurs que vient son complet manque de psychologie qui rend parfois nos relations difficiles. Elle me disait aussi : "Je sais toujours le sentiment que j'éprouve sans jamais me mettre à la place de l'autre, sans même m'apercevoir souvent de l'attitude qu'il a vis-à-vis de moi." […] L'autre jour elle m'a dit aussi : "J'ai toujours pensé que le sentiment qu'on éprouve pour une personne se suffit à soi-même et que c'est presque une indélicatesse de chercher à savoir ce qu'elle ressent pour vous." Est-ce que cela ne te paraît pas comme à moi étrange et presque déconcertant ? » (Zaza, 135-136).

Effectivement ! On comprend qu'une telle sûreté de soi, fermée à l'autre, ait pu surprendre Zaza.

L'anormalité que repousse Zaza se situerait plutôt du côté de la relation humaine. Elle est influencée par les personnes qu'elle aime alors que Simone se révèle impénétrable au malheur comme au bonheur de l'autre.

Le fait que Simone ait perdu la foi joue un rôle non négligeable dans la différenciation grandissante des deux amies d'enfance. Se connaissant depuis l'âge de dix ans, parce que la mère de Zaza n'a pas jugé bon d'envoyer sa fille à l'école plus tôt, elles sont issues du même milieu catholique bourgeois. Sauf que Zaza est la troisième d'une famille de neuf enfants, et que, du côté de Simone, la famille est désargentée, déclassée même. La dot de sa mère n'a pas été payée à cause de la faillite de la banque de son grand-père Brasseur. Son propre père, peu ardent au travail, a également perdu sa « fortune » en 1917, lorsque les Soviétiques refusèrent d'honorer les emprunts russes. La famille dut quitter le spacieux appartement du boulevard Montparnasse, en face de la Coupole, où elle était née, pour emménager dans un petit appartement de la rue de Rennes, si petit

que Simone doit partager sa chambre minuscule avec sa sœur Hélène, de deux ans sa cadette. Le « désastre financier » de son père quoique moins grave que celui de son grand-père maternel, est certainement un de ses souvenirs d'enfance les plus marquants, et va nourrir un complexe de « déclassée ». Lorsqu'elle est reçue chez les Lacoin, elle souffre de faire figure de parent pauvre dans cette opulente famille qui n'a pas de soucis d'argent. Plus tard, la famille possédera une voiture que conduira Zaza pendant les vacances. Très rares, les voitures étaient alors un signe de grande richesse.

Zaza tranche dans ce milieu conventionnel par sa franchise, sa liberté vis-à-vis des convenances et une qualité d'âme qui la plonge dans des conflits de loyauté incompréhensibles à Simone. Elle est restée une catholique convaincue, sincère, authentique dans ses croyances, écartelée entre le sentiment d'obéissance à sa mère qu'elle aime, et la rébellion contre ce milieu étouffant. D'une grande finesse d'analyse, Zaza a bien vu qu'il existait une autre vie au-delà du respect des apparences, des conventions, des idées reçues, et du « lent endormissement » des femmes de la bourgeoisie hypnotisées par l'illusion du devoir accompli. Consciente de cette impossible conciliation, Zaza rapporte dans ses carnets à la date du 11 juin 1929, au moment où Simone et Merleau-Ponty passaient l'agrégation de philosophie : « Je sens la meilleure partie de moi-même regarder d'un œil triste et sévère la sotte existence que mène Mlle Zaza Lacoin, jeune fille livrée aux affections de famille, aux réunions mondaines et à la lecture des romans sans valeur qui paraissent ces temps derniers. »

Une autre fois, lors d'une réception de famille, elle regarde « les dames assises les unes à côté des autres, avec la même physionomie tranquille et résignée, avec cet air incroyablement honnête et vide. Serons-nous toutes comme cela un jour ? Ne peut-on être une femme honnête et chrétienne qu'au prix d'un étouffement pareil ? » (Zaza, 295).

Face à Simone qui a clairement décidé de rompre avec sa classe d'origine, pour ne pas subir l'humiliation de la pauvreté, Zaza est terriblement attachée à son milieu par le biais de sa mère qu'elle adore mais qui prend un malin plaisir à étouffer chez sa fille toute flamme de vie soufflant contre son gré. Sous couvert de piété et d'amour christique, elle exerce une autorité de fer, l'obligeant à rompre ses amitiés avec les jeunes gens, écartant Simone qu'elle juge « pas comme il faut », l'empêchant de poursuivre ses études pourtant brillantes, à la Sorbonne. En bonne chrétienne, Zaza s'exerce à lui obéir sans se rendre compte que sa mère ne cherche qu'à mater son caractère rebelle pour la plier à la loi du groupe.

Zaza est ce qu'on appelle un tempérament sensible. Profondément artiste, capable de reconnaître son « paysage intérieur » dans une

petite huile de Matisse découverte à la galerie de peinture moderne à Berlin, lors du séjour qu'elle y fait durant l'hiver 1928-1929 ; émue devant « la profondeur de pensée » des paysages de Cézanne exposés à la galerie du Luxembourg, à Paris ; musicienne accomplie. Âme loyale, pure et délicate, Zaza est également quelqu'un qui ne sait pas mentir, ni cacher la vérité, même à sa mère, à qui elle voue un véritable culte.

À Berlin, justement, où sa mère vient la rejoindre au cours d'un séjour destiné à l'éloigner de ses amies, elle passe quelques jours inoubliables. Dans son carnet, Zaza note cet incroyable désir de conjugalité avec sa mère : « Le séjour de Maman a passé comme un rêve… nous étions dans la même chambre, nous ne nous quittions pas d'une minute, nous bavardions même le soir dans nos lits… enfin nous avons vécu pendant six jours comme un tout jeune ménage en voyage de noces, émerveillé de la nouveauté du tête-à-tête et du bonheur d'être l'un avec l'autre » (7 janvier 1929).

Après son départ, alors que flotte encore son odeur dans la chambre, Zaza écrit ces mots étonnants : « Je jouis encore d'elle. » Le mot « jouir » en ces circonstances en dit long sur ses frustrations puisqu'elle ne peut en jouir qu'en son absence. C'est un parfum, une odeur, un souvenir peut-être de sa petite enfance et des premiers contacts avec la mère. La respiration a d'ailleurs chez elle une grande importance. Ce qui ressemble à la solitude devient vite synonyme d'abandon et de mort, comme à Berlin, où elle en souffre au point d'écrire à Geneviève : « Ici le poids de tout ce que je ne dis pas finit par m'étouffer. » À quel non-dit fait-elle référence ? On ne le saura pas, mais il est clair que si Beauvoir a une rivale de taille dans le cœur de Zaza, c'est bien sa mère.

La rivalité avec la mère

« Moi je pensais qu'on ne pouvait pas aimer sans haïr. J'aimais Zaza, je détestais sa mère », écrit Beauvoir dans les dernières pages de ses *Mémoires* (*MJFR*, 469).

La problématique est posée. Les choses sont claires. L'amour ne peut exister sans un tiers qui fait office de contre-investissement, établissant une dynamique de résistance, ou de détestation, voire de haine, qui devient le ressort de sa vie affective.

Dans ses *Mémoires*, Beauvoir a déjà évoqué la rivalité, mais par rapport à sa propre mère, une rivalité dont l'enjeu est le père. « Ma véritable rivale, c'était ma mère. Je rêvais d'avoir des rapports personnels avec mon père… » (*MJFR*, 149). Est-ce parce que ces rapports restent du domaine du rêve que la structure première se transfère sur le couple Zaza-Mme Lacoin ? Un couple sur lequel se superpose la question spirituelle, ou religieuse. Mme Lacoin étant identifiée aux valeurs religieuses conventionnelles dont Beauvoir s'est déjà émancipée et hors desquelles elle voudrait bien entraîner son amie. Du coup, la rivalité avec la mère acquiert une dignité militante que n'avait pas la rivalité initiale renvoyant au thème trop classique du complexe d'Œdipe. Beauvoir est au-delà. Il s'agit de se défaire de l'héritage religieux maternel pour devenir une femme libre. C'est pourquoi la haine est permise. Une haine tenace qui se trouve au cœur de la nouvelle consacrée à Anne dans son premier roman *Quand prime le spirituel*.

Remarquons d'abord que le point de vue de cette nouvelle est très différent de celui des *Mémoires*, où la rivalité entre Zaza et sa mère s'efface derrière le récit de l'amour contrarié pour Merleau-Ponty. C'est un premier jet, dont l'auteur ne soupçonne pas la place qu'il pourrait prendre dans la future entreprise autobiographique qui commencera à la cinquantaine. Elle n'a encore rien publié. Sartre vient tout juste d'être présenté à Gallimard par le biais de Pierre Bost, le frère aîné de son amant Jacques-Laurent Bost. Elle peut encore dire ce qu'elle pense sans en redouter les conséquences pour son projet de réussite littéraire. C'est ce qui rend la nouvelle intéressante. D'une certaine manière, elle y dévoile les ressorts les plus secrets de son amitié pour Zaza et ses valeurs intimes.

Le récit s'ouvre sur un monologue dévot de la mère dont le but est clair : montrer sa duplicité. Sous couvert d'amour de Dieu, d'humilité, Mme Vignon (c'est le nom donné à la mère d'Anne) est à l'image des

demoiselles du cours Désir, une femme dominatrice et perverse qui voit le mal partout. Même dans les actes les plus sains de la vie, comme se baigner dans la rivière lorsqu'il fait chaud en été, ou écrire à son ami Pascal (Merleau-Ponty) que lui a fait connaître Chantal.

Mais la mère ne peut pas tout. Ainsi, elle ne sait pas guérir la dépression dont souffre sa fille sans raison apparente et se trouve obligée de faire appel à Chantal (nom de la narratrice) dans l'espoir de trouver un remède au sein de cette amitié d'enfance. Chantal est donc une nouvelle fois invitée dans la famille d'Anne et s'y rend avec entrain car cette fois-ci, beaucoup de choses ont changé. D'abord, Chantal elle-même qui n'est plus l'étudiante désargentée d'autrefois, humiliée de sa pauvreté, et ne pouvant rien faire d'autre que passer avec succès des examens qui lui permettront de gagner sa vie. Elle est indépendante, riche, et c'est en conquérante qu'elle arrive dans la propriété de Mme Vignon, bien décidée à prendre sa revanche. De fait : « Chantal apportait dans ce milieu austère comme un parfum de luxe et d'aventure ; cette arrivée était un vrai triomphe » (*QPS*, 153).

On assiste donc au renversement total du rapport de classe humiliant de son adolescence. « Chantal jouit âprement de cette revanche qu'elle s'était promise jadis avec des larmes de rage » (*QPS*, 153). Revanche sociale éblouissante, qui révèle des motivations bien éloignées des douceurs de l'amitié, voire de la « saine émulation » dont Beauvoir nous dressera un tableau si brillant dans ses *Mémoires*.

Devant la mère d'Anne, il s'agit de montrer une réussite sociale éclatante, obtenue par son intelligence et ses relations. En quelques années Chantal est devenue indépendante, elle gagne sa vie, et elle sait s'habiller luxueusement de « tissus mousseux » qu'elle exhibe sur le lit dès son arrivée. « À présent qu'elle était élégante et qu'elle avait des relations, Chantal avait plaisir à se savoir détestée. »

Le combat peut donc commencer, puisque la haine de la mère, loin de l'anéantir, lui donne de nouvelles forces. Voilà un plaisir qu'elle n'aura pas volé !

D'un autre côté, Chantal a pris un ascendant évident sur son amie, encore dominée par sa mère, et qui « n'avait pas encore la force de secouer toute contrainte ». Quel défi merveilleux à relever. Non seulement elle n'a plus à rougir de son statut social, mais elle peut se payer le luxe de la « sauver ».

L'une « était sans traditions, sans attaches, l'étrangère qui entre dans les maisons comme un voleur pour emmener les enfants trop choyés sur les âpres routes du monde ». Car il ne s'agit pas ici de faire l'apologie de la réussite sociale. Chantal est l'étrangère, elle n'appartient donc à aucune classe. L'ancienne déclassée est au-delà des classes, en mesure de renverser les valeurs.

On apprend ainsi que Chantal a accepté de venir chez Mme Vignon

parce qu'elle s'est « donné pour mission d'arracher Anne à son milieu, de détruire ses préjugés, d'en faire une femme affranchie et heureuse ». Autrement dit, elle va en faire son double en dépassant le nécessaire et le contingent de l'existence pour la vraie vie. « Mais ce n'était pas facile », ajoute-t-elle sans ironie. Elle croit à sa mission, l'incroyante. Elle veut « combattre pour elle », l'arracher à la docilité et à la résignation chrétienne, autrement dit, supplanter sa mère.

Le plaisir pervers de l'arriviste qui se donne de faux arguments pour prendre une revanche sociale pointe le bout du nez avec une telle sincérité qu'on se demande laquelle des deux motivations est la plus forte : sauver la fille ou supplanter la mère. Les deux, bien sûr, car l'énergie vient à la fois de la résistance de la mère et de l'incertitude de la fille. La narratrice explique donc : « Entre sa mère et son amie, Anne ne s'était pas encore décidée à choisir ; incapable d'accepter les préjugés de son milieu et la vie que Mme Vignon lui destinait, elle n'avait pas encore la force de secouer toute contrainte ; "elle est païenne de tempérament, chrétienne de sensibilité", se répétait Chantal ; ce mariage avec Pascal était nécessaire, au moins comme une première étape, pour qu'Anne se libérât des croyances et de la morale qui l'étouffaient » (*QPS*, 155).

On voit, exposée avec cohérence et lucidité, la stratégie développée par Chantal pour émanciper son amie. La marier avec un homme qui partage ses croyances religieuses tout en appartenant à la bande des amis universitaires de Chantal. On comprend du même coup qu'elle n'est pas pour rien dans la flamme unissant les deux jeunes gens. Elle les a présentés l'un à l'autre, elle est au centre de discussions passionnantes entre les trois amis. Elle a écrit des lettres « d'un enthousiasme trop passionné ». Elle tire les ficelles, car voilà Zaza qui doute d'elle. Dans ses carnets, Zaza croit qu'elle « a moins à donner » que Simone, lorsqu'elle écoute ses échanges avec Merleau-Ponty. Puis elle note à la date du 24 juin : « Simone m'a écrit la lettre qu'il nous fallait, la lettre que tant de minutes merveilleuses de notre amitié, surtout ces temps derniers, semblaient promettre. Mais ce soir, je l'aime à en déborder. Elle est entière comme il n'est pas permis à l'avance de l'imaginer. Y a-t-il au monde deux personnes capables de cette générosité et de cette confiance qu'elle m'a montrées en m'envoyant des notes où le plus secret et le plus précieux de sa vie s'exprime ? » Et Zaza de penser que Simone « se donnait complètement » à elle (Zaza, 285). Pourquoi pas ? Simone orchestre savamment une partition qu'elle a elle-même écrite. Sauf qu'elle n'a pas prévu le final.

Revenons au « roman ».

Qu'est devenue la brillante Zaza qui rivalisait d'intelligence avec son amie Simone au point de susciter une admiration éperdue ? Elle

n'est plus que l'ombre d'elle-même. Perdue, incapable de choisir, le visage fermé par moments, feignant la joie à d'autres, happée par les conventions bourgeoises et la comédie de la représentation au point que Chantal se demande si son amie est aussi désespérée qu'elle le lui écrivait. Anne est si peu maîtresse de sa vie qu'elle ne peut même pas trouver du temps pour parler seule à seule avec Chantal. Finalement, c'est la nuit qu'Anne l'entraîne dans le parc pour lui annoncer la nouvelle déprimante : sa mère veut l'envoyer un an en Angleterre pour l'éloigner des gens qu'elle aime. Comment faire ? Chantal pense que le seul moyen de la garder à Paris est de pousser Pascal à annoncer ses fiançailles. Mais il recule. Anne est de plus en plus désemparée. Puis un jour, Chantal apprend sa mort. « La mort d'Anne fut une surprise », note la narratrice. Mais elle n'ira pas à son enterrement. Se contentant d'un pèlerinage sur sa tombe avec Pascal.

La conclusion du récit est terrifiante. La mère d'Anne est décrite comme « ayant gagné la partie » contre Chantal car le malheur de la mort de sa fille ne l'atteignait pas comme « une malédiction divine » mais comme un « signe d'élection ». Quant à Chantal, envahie par la mélancolie, elle a « enfin » trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, « quelque chose qui n'appartînt qu'à elle seule et qu'on pût lui envier ; une belle et tragique histoire alourdirait à jamais sa vie », un secret à elle qui « pèse lourd contre son cœur, ce merveilleux fardeau ». Et la narratrice ouvre largement la porte de l'avenir en écrivant : « Peut-être même serait-elle capable un jour de transformer sa douloureuse expérience en une œuvre de sereine beauté. »

Simone de Beauvoir ne manque pas d'ambition dans ce roman de jeunesse qui énonce ses projets dans un mélange désarmant d'orgueil tranquille et de naïveté. La douleur est déjà totalement sublimée. Comme si le fait de se mettre au travail opérait la miraculeuse alchimie de la perte en un avoir. Le passage de la mort du corps à la mise au monde d'une œuvre de l'esprit. Sans une larme. Comme si la mort contenait la matière de l'œuvre future dans une sorte de transfiguration similaire à celle du Christ. Non, Zaza n'était pas faite pour vaincre sa mère, et si sa mort constitue aux yeux de son amie « le plus grand crime spiritualiste », elle est aussi la justification de sa vocation littéraire, la preuve qu'elle n'est pas morte pour rien. « Il pesait lourd contre son cœur ce merveilleux fardeau ; elle ne pouvait pas prévoir encore toutes les richesses qu'il dispenserait ; mais elle se sentait déjà transfigurée par sa présence ; mieux qu'autrefois elle saurait aimer, comprendre, éclairer, consoler », prédit la narratrice (*QPS*, 192).

Quel beau message chrétien lui transmet Anne par sa mort ! Et quelle puissance ressent Chantal devant ce qui ressemble à une véritable transsubstantiation du néant en « sereine beauté ». Si

Beauvoir a perdu la foi, la mort de Zaza lui donne la croyance en un *théos*, *un moi surpuissant* qui ne prendra pas la figure de Dieu, mais celle d'un projet d'écriture téléologique. Aisance, amour, roman, Mémoires, corps, esprit, mort… s'interpénètrent et se dissocient selon un but désormais lumineux : « Ma vie serait une belle histoire qui deviendrait vraie au fur et à mesure que je me la raconterais » (*MJFR*, 237).

Mémorialiste, Simone de Beauvoir ? Plutôt inventeur de l'autofiction qui suppose d'écarter certaines vérités gênantes de la vie amoureuse, qui ne seront dévoilées qu'après sa mort dans son journal et sa correspondance aux amants.

Découverte de l'homosexualité

La première fois que Simone de Beauvoir aborde l'homosexualité, c'est dans la dernière nouvelle de son « roman d'apprentissage » *Quand prime le spirituel* consacrée à Marguerite. Si sa publication tardive peut laisser supposer qu'elle y a fait des corrections, elle écrit néanmoins dans la préface qu'elle a gardé tout tel quel. Sur les cinq nouvelles, « l'histoire de Marguerite – qui était en grande partie celle de mon adolescence – me satisfaisait davantage ». Est-ce parce que Marguerite, la narratrice, s'y décrit comme l'objet du désir de Marie-Ange et qu'elle se libère victorieusement du danger ?

Qui a servi de modèle à Marie-Ange ? Beauvoir a dû s'inspirer de plusieurs personnages. Nous pouvons penser à Stépha qui est mentionnée dans le récit sous le qualificatif de « l'amie polonaise », et qui posait nue pour son futur mari, le peintre Fernando Gérassi. Olga peut aussi avoir contribué au personnage dans la mesure où elles sortaient ensemble dans les boîtes, comme on le verra plus loin. Elle peut aussi avoir introduit des souvenirs de ses admirations d'adolescence, comme Marguerite de Théricourt, jusqu'à inverser la situation puisque la narratrice est invitée à rentrer dans le lit de Marie-Ange…

Dans ce livre conçu dans un esprit de révolte contre le spiritualisme et l'éducation catholique dont Élisabeth Lacoin a été la victime, la dernière nouvelle traite des moyens de se débarrasser des vieux préjugés catholiques. L'homosexualité en fait-elle partie ? Oui et non. Car l'échec de la séduction de Marguerite par Marie-Ange met en place la structure d'un discours sur l'homosexualité féminine qui variera peu dans l'œuvre de Beauvoir.

Marguerite est l'amie de Denis. Dans une boîte de nuit, elle rencontre Marie-Ange qui ne lui dit pas qu'elle est lesbienne. Marguerite ne se méfie donc pas, lorsque Denis lui demande d'« être gentille » avec elle. On sait ce que ça veut dire quand on demande à une jeune fille d'être gentille avec un homme. Mais avec une femme ? Marguerite ne comprend pas la nature du piège qui lui est tendu. Elle se sent d'abord « déconcertée », puis « mal à l'aise ». Déjà, lorsque Marie-Ange était entrée dans la salle de bains pendant qu'elle se lavait, nue dans la baignoire, elle avait dû supporter son ironie : « Vous vous lavez comme Valadon peint, par petits morceaux, comme c'est drôle ! » Oui, c'est d'autant plus drôle que Valadon peignait plutôt par petites « touches » que par « petits morceaux ». Cernant le

corps d'un large trait noir, ferme et « viril » qui plut tant à Degas lorsqu'il découvrit les dessins de la jeune artiste. Cette remarque, destinée à railler la pudibonderie de son invitée, révèle en fait une mauvaise connaissance de la technique picturale qui vient probablement d'un ouï-dire, de sa sœur Hélène, peut-être, qui est peintre, ou de son amie Géraldine Pardo, surnommée Gégé dans ses *Mémoires*, qui étudiait la publicité à l'Académie de Montparnasse. Mais comme cette référence à la façon de peindre de Suzanne Valadon est rare dans l'œuvre de Simone de Beauvoir, je crois même que c'est la seule fois qu'elle en parle, on peut se demander si Beauvoir n'a pas écrit ce passage au moment de la mort de Valadon, en avril 1938. L'État avait acheté plusieurs de ses grands nus féminins pour le musée du Luxembourg et cet événement n'a pas dû échapper à Beauvoir qui s'en sert pour aborder le thème de la pruderie.

Marie-Ange est comme Valadon. Elle n'a pas peur de la nudité. Elle est naturiste et se promène dans l'appartement quasiment nue, s'arrêtant parfois devant Marguerite pour lui demander de tâter sa chair encore ferme ou de palper ses seins et son ventre, ce qui la dégoûte. « Elle avait une chair rouge et granuleuse qui me dégoûtait », note la narratrice, qui poursuit sur le thème de la détestation – « je détestais aller danser » – puis de la « douceur fade » qui règne dans son atmosphère.

Faut-il suivre Freud lorsqu'il définit l'hystérique à partir d'une corrélation entre le dégoût et l'excitation sexuelle ? On pense aussi à l'excitation provenant de la colère. « Je tiens sans hésiter pour hystérique toute personne chez laquelle une occasion d'excitation sexuelle provoque surtout ou exclusivement du dégoût, que cette personne présente ou non des symptômes somatiques. Éclaircir le mécanisme de cette inversion de l'affect reste une tâche des plus difficiles de la psychologie des névroses[2]. »

Dans ce texte, Freud analyse le cas de Dora, jeune fille instrumentalisée par son père, qui éprouve du dégoût au baiser de M. K. alors qu'elle devrait être attirée par lui, estime Freud. Mais pourquoi n'aurait-elle pas raison d'éprouver du dégoût, sachant, plus ou moins consciemment, qu'elle est un jouet transactionnel entre les hommes de son entourage ? L'explication de Karl Abraham dans « Les différences psychosexuelles entre l'hystérie et la démence précoce » est en revanche plus intéressante car il interprète le dégoût à l'intérieur du processus de sublimation, écrivant : « Pour l'essentiel, la sublimation des composantes homosexuelles donne lieu au sentiment de dégoût, celle des composantes voyeuristes et exhibitionnistes à la honte, celle des composantes sadiques et masochiques à la peur, à la pitié et à d'autres sentiments similaires. »

En parlant du dégoût que lui inspire la chair de Marie-Ange, la

narratrice livre-t-elle une clé de sa composante psychosexuelle ? Bien malgré elle, doit-on ajouter, car l'insistance avec laquelle elle évoque cette question, comme on le verra plus loin, révèle plutôt qu'elle ne le cache le processus inconscient sublimatoire. De plus, les femmes ne sont pas les seuls objets de son dégoût. Dans les *Mémoires*, elle explique sa « pruderie » par « ce dégoût mêlé de frayeur que le mâle inspire ordinairement aux vierges ». Et elle ajoute : « Je redoutais surtout mes propres sens et leurs caprices » (*MJFR*, 230). Voilà qui ouvre bien des perspectives ! D'autant plus que dans ses *Mémoires*, Beauvoir est loin de rester insensible à la naissance des seins, la douceur des bras maternels, les fourrures de Stépha ou les étoffes soyeuses de Zaza, bref, à toute une panoplie de la féminité qui laisse rêveur quand on voit avec quelle vigueur destructrice elle s'en prend au « mythe de la féminité » dans *Le Deuxième Sexe*. Voilà un mythe qui éveille en elle bien plus d'émotions que celui de la virilité !

La scène bascule ensuite dans la description du « piège » homosexuel que Marguerite ne peut éviter, un soir que Marie-Ange lui propose de dormir chez elle. Il est trop tard pour rentrer, aussi doit-elle accepter d'aller dans son lit. À peine la lumière éteinte, Marie-Ange commence à la caresser tandis que la narratrice décide de rester « comme une morte ». Si jeune et déjà insensible ! Va-t-elle nous le faire croire ? Au bout d'une demi-heure de caresses, Marguerite comprend que les choses ne vont pas en rester là. « Elle veut coucher avec moi », s'exclame-t-elle soudain en elle-même. Effectivement ! Alors, elle décide de fuir. Elle cherche d'abord à se dégager, l'autre veut l'embrasser, « j'ai sommeil », dit-elle, l'autre insiste. La situation devient « un supplice », surtout le baiser, si bien qu'elles se battent, et Marguerite allume la lumière. Nerfs, pleurs, explications, colère, rupture. Elle sort du lit et rentre chez elle.

Telle est la première référence à l'homosexualité qui montre une narratrice « au supplice » d'être désirée par une femme. Passive, dans le refus de l'autre, puis le rejet, avec la bonne conscience de la fuite. Voilà comment se met en place une thématique de l'humiliation de la lesbienne qui laisse Marie-Ange sans autre moyen de défense que mettre à la porte son ami Denis qu'elle hébergeait pour les beaux yeux de Marguerite.

Nous verrons que ce thème s'exprimera sous toutes sortes de formes, que ce soit à travers le qualificatif de « femme laide » attribué à Violette Leduc dans ses lettres à Nelson Algren, la dévalorisation de la sexualité entre femmes dans le chapitre sur la lesbienne du *Deuxième Sexe*, les pages de son journal et la correspondance avec Sartre, où se dessine une image particulièrement cruelle de ses relations intimes avec les femmes dont elle jouit.

La nouvelle se termine sur la révélation d'un monde qui changeait

et brillait à présent « comme un sou neuf ». La narratrice s'est indéniablement enrichie, convaincue qu'elle n'aura pas la vie de Chantal, Marcelle ou Pascal. « Je ne savais pas encore ce que je voulais faire mais tout était possible puisque au centre des choses, à cette place que Denis avait laissée vide, voici que je me trouvais moi-même. »

Voilà ce qui s'appelle remettre les choses à leur place !

Olga Kosakiewicz

> « Longue nuit avec des rêves sur Bost, rêves tendres et pénibles car il me dit “Celui qui ne sait pas ce qu’il aime ne sait pas comment il vit” d’un air sentencieux et il conclut “On n’aurait dû se voir que sur les routes”. »
>
> Simone de Beauvoir, *Journal de guerre*, 21 février 1940

La rencontre suivante aura lieu quatre ans plus tard, en 1933, alors que la jeune Simone de Beauvoir, récemment agrégée, enseigne la philosophie au lycée Jeanned’Arc de Rouen. Elle a vingt-cinq ans et Olga Kosakiewicz dix-sept.

Les parents d’Olga habitent d’abord la petite ville de Beuzeville, à la limite de l’Eure et du Calvados, en Basse-Normandie, non loin de la Côte fleurie. Ils déménageront ensuite à L’Aigle. Son père est russe, officier de l’armée, membre de la noblesse. Il a passé son diplôme d’ingénieur à Munich. Sa mère est française et rencontre son mari à Kiev, dans la famille Kosakiewicz où elle séjournait comme gouvernante. Olga est née à Kiev en novembre 1915, mais le couple décide de quitter le pays à la suite de la Révolution russe de 1917. Une seconde fille, Wanda, naîtra en France la même année. Elle rencontrera Sartre en 1937 et viendra vivre à Paris avec sa sœur après avoir commencé une liaison avec lui. Relation qui durera toute sa vie, Sartre ayant même proposé à Wanda de l’épouser en mai 1940. Autre point important : les deux sœurs sont à la charge financière de Sartre dès 1939, si l’on en croit le *Journal de guerre* de Beauvoir où dans son budget, elle prévoit une somme de 2 500 francs pour Kos., 500 francs pour Sartre, alors mobilisé à Brumath, et 2 000 francs pour elle (*JG*, 213).

Olga tiendra un rôle important dans la vie de Simone de Beauvoir, comme de Sartre et à plus forte raison de Jacques-Laurent Bost, qu’elle épousera après la guerre. Dans *La Force de l’âge*, publié en 1960, soit plus de vingt ans après les événements qu’elle raconte, Beauvoir la présente comme l’amie la plus importante, les autres étant censées graviter autour de « la famille ». Les autres, c’est-à-dire Bianca Bienenfeld, que Beauvoir rencontre en 1937 au lycée Molière, et son autre ex-élève Nathalie Sorokine, qu’elle rencontre l’année suivante. Sans oublier Stépha et Gégé, qui forment la constellation de ses relations affectives féminines durant les années 1938-1945.

On remarquera que les amies de cette deuxième période de sa vie, qui va de la mort de Zaza à la rédaction du *Deuxième Sexe*, ne sont plus issues de la bourgeoisie catholique française. Ce qui correspond à cette période est définitivement terminé. Les jeunes filles pour qui elle éprouve de la tendresse et du désir sont d'origine étrangère, principalement russe et polonaise, voire juive polonaise comme c'est le cas de Bianca Bienenfeld connue sous son nom de femme mariée, Lamblin. Doit-on y voir un lien avec le grand drame de son enfance : la ruine de sa famille à la suite du placement de l'héritage de son père dans les emprunts russes ? Les bolcheviks avaient eu raison de la fortune de son grand-père, et on peut se demander si la « dame amorale » n'a pas recherché inconsciemment auprès des Russes une réparation affective et sexuelle de ce qui avait bouleversé son enfance. En fait, Beauvoir ne fera jamais le rapprochement. Peut-être parce que rien, dans *La Force de l'âge*, ne permet de soupçonner la nature homosexuelle de sa vie privée ?

« Je m'étais prise d'une grande affection pour elle, écrit Beauvoir. Notre amitié avait en moi comme en elle des raisons solides, puisque au bout de vingt-cinq ans elle occupe encore dans ma vie une place privilégiée » (*FA*, 261). Une « amitié » particulièrement passionnée qui tournera en une jalousie féroce lorsque Sartre tombera amoureux d'Olga.

Cela dit, il est difficile de connaître la nature exacte des sentiments d'Olga pour Beauvoir car nous ne disposons que du point de vue de Simone qui s'est exprimé de multiples façons, que ce soit dans ses Mémoires, son *Journal de guerre*, publié après sa mort, et son roman *L'Invitée*, dédié à Olga Kosakiewicz. Du côté de Sartre, nous ne disposons que d'une seule lettre, datée de l'été 1936 et qui fut publiée par Beauvoir dans son édition des *Lettres au Castor et à quelques autres*. C'est la seule qu'elle publia, mais il est difficile d'y mesurer l'intensité de la passion de Sartre car elle couvre plusieurs pages au long desquelles il raconte ses impressions sur Naples et les Napolitains. En outre, plusieurs passages manquent, probablement des passages affectueux. On peut supposer qu'il s'agit là d'une intention délibérée vouée à minimiser son importance.

Il y a aussi la correspondance entre Bost et Beauvoir publiée en 2004 et qui couvre la période 1937-1940. C'est une correspondance amoureuse qui s'est échangée à l'insu d'Olga, alors que Bost est à la fois l'amant de Beauvoir et l'amour d'Olga avec qui il se mariera plus tard. Comme l'écrit Sylvie Le Bon de Beauvoir dans l'avant-propos : Olga « n'était pas de celles qui peuvent ni ne veulent entendre la vérité – hors de question donc de l'y contraindre. […] Il ne fallait pas qu'elle en souffre, donc il ne fallait pas qu'elle apprenne rien ». Les deux amants passèrent « à la clandestinité », trompant la jeune femme,

lui mentant, et instaurant un climat de fourberie qui la fera certainement plus souffrir que si elle avait connu la vérité. Artiste fantasque, vivant dans l'instant, Olga est douée d'un registre étendu de sensibilité qui lui permettra de jouer le théâtre de Sartre et des pièces montées par Dullin. Cette correspondance est donc retenue, lorsqu'il est question d'Olga. Beauvoir ne veut pas heurter Bost dans son amour pour elle, et ne veut pas non plus se montrer trop jalouse, d'autant moins qu'ils ont huit ans de différence : il a vingt-deux ans et elle trente, et les relations ne peuvent pas être tout à fait les mêmes. Alors qu'avec Olga, il n'y a qu'un an d'écart. Enfin, Bost est un ancien élève de Sartre au lycée du Havre.

Si Beauvoir est sensible très tôt au charme de sa jeune élève, elle n'est pas la seule. Plusieurs jeunes gens sont amoureux d'elle. Il y a Jacques-Laurent Bost, bien sûr, puis leur ami commun, Marc Zuoro, Marco dans ses *Mémoires*, qui tombe amoureux d'elle tout en étant attiré par Bost. De plus, Sartre va s'éprendre de la jeune fille au moment où elle lui sert d'infirmière, alors qu'il est malade, victime d'hallucinations à la suite d'une prise de médicaments.

On peut très bien comprendre comment la passion se développera au moment où, victime d'hallucinations qui le dévorent, Sartre se fait soigner à l'hôpital. Le philosophe ne tarde pas à lui trouver beaucoup de charme, opérant un transfert guérisseur qui ne sera pas du goût de Beauvoir. Car Sartre l'impose et s'impose au sein d'un trio que Beauvoir accepte à contrecœur parce qu'il marque la fin de sa relation privilégiée avec Sartre. C'est essentiellement l'aspect sexuel qui prend fin. Mais Beauvoir a peur d'être exclue par la violence de la passion de Sartre pour Olga, même si celle-ci refuse la relation sexuelle.

Beauvoir n'a pas écrit sur sa liaison amoureuse avec elle. C'est surtout la jalousie qui éclate et la peur du désordre qu'Olga introduit dans sa vie. Dans *La Force de l'âge* elle écrit : « Je l'aimais de tout mon cœur, je l'estimais, elle me charmait ; mais elle ne détenait pas la vérité ; je n'allais pas lui abandonner cette place souveraine que j'occupais, moi, au centre exact de tout. » Et Beauvoir poursuit par cette phrase qui est la clé du personnage de la lesbienne dans *Huis clos* : « Peu à peu pourtant, je cédai. Il m'était trop nécessaire de m'accorder en tout avec Sartre pour voir Olga avec d'autres yeux que les siens » (*FA*, 276).

C'est sur cette base que se constitue le fameux trio censé « inventer » des rapports humains au sein desquels « a priori aucune forme n'est privilégiée, aucune n'est impossible ».

Aucune forme n'est impossible, y compris l'homosexualité, et bien sûr la jalousie. Car les relations homosexuelles mettent en jeu à travers Éros une sphère pulsionnelle peu contrôlable, et quand elle est occultée dans les écrits officiels, dans *L'Invitée* par exemple, on ne

comprend pas ce qui alimente une jalousie si intense et si durable de Beauvoir envers Olga. Les pages de *La Force de l'âge* expliquant sa conception du roman sont encore toutes vibrantes de rage alors qu'elles ont été écrites vingt ans après le roman. Il reste l'énergie destructrice. Mais quand on ne sait pas que le trio fut aussi traversé par l'homosexualité féminine, on s'explique mal la hargne du personnage principal à tuer Xavière et pourquoi cette Xavière, inspirée d'Olga, est traitée en invitée alors que Sartre était fou amoureux d'elle. Habituellement, l'amitié ne prête pas le flanc à de tels débordements d'énergie. Elle s'épanouit sous un climat plus paisible et ne s'imagine pas que tout est remis en question lorsque le désir d'un autre frappe à la porte.

Dans sa biographie sur Beauvoir, Deirdre Bair nous assure que leur relation n'était pas lesbienne, bien qu'il leur arrivât, dit-elle, de « jouer les lesbiennes ». « Elles dansaient souvent ensemble, et avec plaisir, à une époque où on ne s'étonnait pas de voir deux femmes enlacées sur une piste de danse. Elles fréquentaient volontiers les bars de femmes et s'amusaient des couples qu'elles y voyaient, n'hésitant pas au besoin à jouer les lesbiennes » (Bair, 229).

Précisons qu'à la même époque, ces bars étaient fréquentés par des femmes comme Marguerite Yourcenar qui se rendaient dans ces lieux de rencontres pour y vivre des moments de liberté, comme l'a révélé Josyane Savigneau dans sa biographie de l'académicienne. Sans parler des fêtes de Montparnasse, organisées par Youki et le peintre Foujita, qui rassemblaient des artistes dont plusieurs étaient bisexuels.

Y a-t-il un autre élément qui intervient dans l'intensification de la jalousie? N'oublions pas que Beauvoir a dû s'incliner devant la passion de Sartre pour Olga, une passion qui prend de plus en plus de place dans leur couple, au point que Beauvoir se sent mise en marge, elle qui se voit dans la vie de Sartre et des autres « au centre de tout ». Ce n'est plus un trio, c'est un massacre, comme on le verra dans *L'Invitée* et *Huis clos*.

D'ailleurs *La Force de l'âge* rend compte de cette transformation du trio en passion meurtrière lorsque Beauvoir passe assez étrangement et de manière inconsciente du récit de la formation du trio au personnage de Xavière dans *L'Invitée*. Et là, on lit avec stupéfaction la justification suivante du meurtre final de Xavière par Françoise : « Il fallait que ses sentiments ne fussent qu'un fallacieux chatoiement pour que Françoise se trouvât acculée à la haine, au meurtre » (*FA*, 277).

Acculée à la haine et au meurtre parce que les sentiments de Xavière sont un fallacieux chatoiement ? Qui peut le croire ? Il en faut plus pour tuer, même symboliquement. À moins que les ressorts du crime ne restent enfouis dans le complexe entremêlement de l'amour à la haine.

Beauvoir ne peut cacher son attachement pour la jeune fille, lié peut-être à son attitude dans la vie réelle. Elle est loyale. Elle résiste à Sartre et refuse de devenir sa maîtresse tout en gardant pour lui une grande admiration, comme me l'a confié Denise Pouillon[3]. Mais la jeune fille qui avait tant charmé Beauvoir au Havre et à Rouen par son « authenticité », son amour de l'instant présent, sa façon de l'écouter parler « avec passion », de se livrer, d'être une vraie interlocutrice en lui permettant de causer « plus intimement avec elle qu'avec aucune femme de mon entourage », devient une quasi-ennemie, victime des sentiments les plus contradictoires au sein d'une relation ambivalente s'il en est, où se mêlent tendresse et dégoût comme en témoigne son *Journal de guerre*. À la date du 26 octobre 1939, Beauvoir écrit : « Kos. me dit qu'elle ne veut pas sortir […] elle me fait une forte impression où se mêlent du dégoût et de la tendresse ; elle m'est si quotidienne, et pourtant souvent transfigurée par l'ancien amour de Sartre, par l'amour de Bost […] je monte chez Kos. qui est au lit, tout endormie déjà. Je lui dis bonsoir avec tendresse, je l'embrasse même et elle semble bien tendre aussi » (*JG*, 107).

La jalousie nourrit-elle la tendresse ou le dégoût ? Voilà qui n'est pas simple à démêler. Il est certain en tout cas que cette constellation amoureuse complexe éveille chez Beauvoir des pulsions destructrices qui se donneront libre cours pas seulement dans ses romans, mais aussi dans sa façon de nier officiellement toute relation sexuelle avec des femmes, comme si cela pouvait mettre en danger le couple d'intellectuels.

Le 23 octobre 1939, elle écrit dans son *Journal*, après avoir jeté un œil sur une lettre de Bost à Olga : « Il l'appelle "mon cher amour" et ça me fait un petit choc ; […] ce sera toujours une petite plaie vive en moi. Ça me rappelle, mais pâlement, le temps de l'an dernier où j'étais sans cesse en danger, où un mot de Kos. creusait si facilement en moi une souffrance vive, injuste parfois, qu'il fallait soigneusement garder jusqu'au moment de solitude. » Et elle poursuit : « L'horreur, c'est pire que le passionnel, mais la tristesse, la morosité, c'est clément à côté de cette tension, de ces refus, de ces obstinations de la passion » (*JG*, 102). Beauvoir dévoile ici un monde de peurs, d'angoisses, d'insécurités, tout le côté sombre et obscur de sa nature amoureuse, celle qui poussait des colères terribles quand elle était enfant, ou qui éclatait en sanglots brusquement, nerveusement, acceptant enfin de jeter l'éponge sous les trop fortes tensions. Le tempérament angoissé de Beauvoir ne vient pas seulement de sa rencontre avec la mort, ce néant qui ne lui est d'aucun secours pour la vie. Mais aussi d'une insécurité profonde, ancestrale, transmise par la « mémoire » familiale inconsciente.

Son père Georges Bertrand de Beauvoir a perdu sa mère Léontine en

1891 ; il avait treize ans. À partir de là, remarque Beauvoir, il ne réussit plus à l'école et deviendra un petit avocat fonctionnaire rêvant d'être comédien. A-t-il fait le deuil de sa mère ? Et n'a-t-il pas transmis inconsciemment à sa fille aînée cette peur irrationnelle de perdre l'appui inconditionnel que représente une mère ? Pour lui, en tout cas. On peut supposer également que le couple parental était anxiogène du fait que son père aimait les jolies femmes et, comme tous les hommes de la bourgeoisie de l'époque, sortait « chez les filles ». On imagine les inquiétudes de sa mère face aux infidélités de son mari. Enfin, le goût de son père pour le théâtre le rapproche un peu plus de cette constellation affective dans laquelle Beauvoir se trouve placée en tenant plus ou moins le rôle de sa mère. Beauvoir est quelqu'un qui a besoin d'être rassuré, comme elle l'écrit dans ses *Mémoires*. Rassurée par son père, par Sartre, par les hommes qui constituent son appui dans la société. « Du moment qu'il m'approuvait, j'étais sûre de moi », avoue-t-elle dans les *Mémoires* (*MJFR*, 148).

La relation qu'elle construit avec Sartre est fondée sur la même structure de mise en confiance par l'échange verbal, la transparence des rapports, et ce qu'elle appelle « la vérité » qui consiste à tout se dire mais ne concerne que ses rapports avec lui. Cette forteresse est bâtie sur une faille : la sexualité. Lorsque le désir amoureux de l'autre prend les commandes, c'est là que Beauvoir se sent le plus menacée. D'où un surinvestissement verbal et intellectuel qu'elle maîtrise, où elle est sûre d'elle et avec lequel elle pense pouvoir reconquérir la première place. C'est ce qu'elle appelle aussi la liberté.

À la fin de *La Force de l'âge*, elle expose l'argument du nouveau livre qu'elle prépare après *L'Invitée*. Le héros s'appelle Jean Blomart et n'exige pas, « comme Françoise, de demeurer en face des autres le sujet unique ; il refusait d'être pour eux un objet » ; car son problème était d'établir avec eux « des rapports translucides, de libertés à libertés » (*FA*, 618).

On remarquera qu'elle emploie le mot « translucide », et non transparent, comme si l'inconscient lui avait soufflé que le plus important est de deviner ce qui se passe chez l'autre, d'être lucide et mieux encore clairvoyant, plutôt que transparent. La translucidité suppose une certaine opacité des objets, tout en laissant passer la lumière. Elle se réserve des zones floues, diaphanes, de libertés à libertés. Car la liberté n'existe pas en soi. Elle suppose des règles, un contexte d'obligations envers l'autre qui fondent l'échange amoureux et le justifient. C'est la façon de reconnaître l'autre comme sujet. Beauvoir n'est pas dans cette problématique de l'échange et de la reconnaissance réciproque avec les femmes. Non seulement elle pense ses relations lesbiennes en hétérosexuelle, mais aussi à l'intérieur d'un monde où les hommes sont le « premier sexe ».

Il s'ensuit une instrumentalisation des rapports dont elle a parfaitement conscience et qu'elle formule ainsi en exposant l'argument de son livre : « Dans les destins d'autrui, tu n'es jamais qu'un instrument, lui disait-elle ; rien d'extérieur ne saurait empiéter sur une liberté » (*FA*, 619).

Message à plusieurs destinataires. Bost, bien sûr, qui n'aurait pas de raison d'être s'il n'avait existé le trio Olga-Sartre-Beauvoir. Le 9 septembre 1939, Beauvoir écrit à Bost : « J'étais toute contente de la revoir (Kos.) et nous sommes en parfaite idylle ; je n'ai plus de remords à son égard car je pense que vous l'aimez autant que vous l'auriez aimée sans moi et qu'elle ne sera jamais malheureuse par vous ni par moi… » (*CC*, 451).

Voilà ce qui s'appelle se déculpabiliser, au nom de la liberté, de toute responsabilité dans le malheur d'autrui. Peut-on parler d'un contrat pervers ? Certainement, si, comme le définit Marie Balmary dans la *Divine origine*, un « contrat pervers » est un contrat « par lequel des êtres consentent à s'utiliser les uns les autres pour leur plus grand plaisir. Un contrat selon lequel il n'y a aucune loi de relation. Pas de faute, par conséquent pas de jalousie, pas de cris ni de larmes. Si cependant il y a des larmes, c'est qu'il y a du sujet souffrant d'être traité comme un objet interchangeable. Mais si tout va bien, rien ne proteste. Le sujet a fait accord avec d'autres sur ce point : il ne réclamera pas le statut de sujet unique. Le monde devient alors paisible et les êtres aimables et doux. L'harmonie règne plus qu'ailleurs aussi longtemps qu'un des signataires ne brise le contrat. La douleur viendra, si elle vient, du sujet pas assez mort » (*DO*, 238).

N'est-ce pas cette harmonie d'un monde translucide que construit Simone de Beauvoir avec les femmes et certains hommes ? Qu'Olga en éprouve assez de chagrin pour souffrir de tuberculose pendant la guerre, et que sa santé soit profondément altérée dès cette époque, n'a évidemment rien à voir… sauf quand le corps n'a plus d'autre moyen pour s'exprimer. Car la tuberculose touche les poumons, organe du souffle, de la vie et de la tristesse.

Écoutons ce que dit Sartre dans son *Carnet III de la drôle de guerre* : « Quant à Olga, ma passion pour elle brûla mes impuretés routinières comme une flamme de bec Bunsen. Je devins maigre comme un coucou et éperdu ; adieu mes aises. Et puis nous subîmes, le Castor et moi, le vertige de cette conscience nue et instantanée, qui semblait seulement sentir, avec violence et pureté. Je l'ai mise si haut alors que, pour la première fois de ma vie, je me suis senti humble et désarmé devant quelqu'un et que j'ai désiré apprendre. Tout cela m'a servi. Vers la même époque et justement à cause de cette passion, je commençais à douter du salut par l'art. L'art semblait bien vain en face de cette pureté cruelle, violente et nue. Une conversation où le

Castor me remontra la saloperie de mon attitude acheva de me détourner de cette morale » (*CDG*, 275).

Quel bel hommage à une femme désirée qui n'a jamais cédé sur son désir à elle, et qui sera si vilainement trompée par Beauvoir et Bost.

Bianca Bienenfeld-Lamblin

> « J'ai rêvé la nuit d'avant que je me trouvais en train de contempler ma tête que je tenais dans mes mains, et ce n'est pas ça qui m'étonnait mais de la sentir encore sur les épaules, je me disais avec amusement que c'était comme "l'illusion des amputés". »
>
> Simone de Beauvoir, *Journal de guerre*, 19 décembre 1939

En lisant *La Force de l'âge*, il est impossible de soupçonner l'importance qu'avait prise Bianca Bienenfeld dans la vie de Simone de Beauvoir entre 1938 et 1941. Elle l'évoque en passant, comme si de rien n'était et qu'elle faisait simplement partie du groupe de jeunes étudiants de la Sorbonne, anciens élèves de Sartre, dont Jean Kanapa semblait être le centre.

« Bianca apportait à son travail beaucoup de passion, et elle réagissait avec violence à ce qui se passait dans le monde. Nous devînmes amies » (*FA*, 395). C'est tout ! Elle poursuit son récit biographique en évoquant la colonie de Russes blancs à Passy parmi lesquels se trouvait la belle Nathalie Sorokine, sa « meilleure élève », « dix-sept ans, blonde, avec une raie au milieu qui la vieillissait » et qui l'amusa d'emblée « par son agressivité ».

Un peu plus loin, elle évoque la visite d'un des cousins de Bianca « qui avait réussi à s'enfuir de Vienne après avoir passé une nuit entre les mains de la Gestapo : on l'avait battu pendant des heures ; son visage était encore bleu et moucheté de brûlures de cigarettes ». Elle poursuit le récit des pogroms et mutilations infligés aux juifs après l'assassinat d'Ernst von Rath et le conclut en donnant la parole à Bianca : « "Peut-on travailler, peut-on s'amuser, peut-on vivre quand des choses pareilles se passent ?" me disait Bianca en pleurant. Et j'avais honte de mon égoïsme, moi qui m'obstinais à miser sur le bonheur » (*FA*, 406).

Beauvoir « avait honte de son égoïsme », vraiment ? Et pense-t-elle que d'avouer cette faute nous la fera pardonner, comme dans la religion chrétienne ? Honte et culpabilité ne renvoient pas aux mêmes mécanismes psychologiques. La honte implique un regard extérieur, et renvoie au jugement de la société qui a condamné globalement la Shoah. La culpabilité en revanche est une démarche intérieure impliquant la conscience d'une faute, personnelle ou collective, et avec elle le désir de la réparer.

Or, aucun désir de réparation n'anime Simone de Beauvoir lorsqu'elle évoque Bianca Bienenfeld vingt ans plus tard. Et pourtant, il y aurait de quoi. Pour résumer la situation, disons que Bianca a été l'amante de Simone de Beauvoir et de Sartre entre juin 1938 et 1940. Elle est juive. Nous sommes en 1939-1940. Bianca a conscience d'être en danger comme juive. Son cousin autrichien l'avertit. Cela n'empêche pas Simone de Beauvoir de convaincre Sartre de rompre avec elle en février 1940 tandis que Beauvoir reste « amie » avec elle jusqu'à sa mort en lui faisant croire qu'elle est étrangère à cette rupture.

Alors oui, Beauvoir peut avoir honte de son égoïsme. Non, comme on pourrait le supposer à partir du déroulement des faits cités plus haut, parce qu'elle se désintéressait du sort des juifs en 1939. Mais parce qu'elle a convaincu Sartre de rompre avec une juive à l'orée du danger. Et que rien de ce qui est important dans cette histoire n'a figuré dans ses Mémoires.

Que ce soit sa liaison avec Bianca Bienenfeld à partir de juin 1938, la liaison de Bianca avec Sartre l'année suivante, qui commence lors d'un voyage aux sports d'hiver où Sartre lui fait la cour, obligeant Beauvoir à dormir à côté à deux reprises, jusqu'aux menaces de la mère de Bianca contre l'ancien professeur qu'elle accuse d'être « une vieille fille de mœurs spéciales », comme le rapporte Beauvoir dans une lettre à Jacques-Laurent Bost du 2 septembre 1938 (*CC*, 69), rien ne filtre de ses véritables relations avec la jeune fille.

Pourquoi une telle occultation dans ses écrits officiels ? De toutes ses amantes, Bianca est celle qui a été le plus volontairement effacée. Aucune œuvre ne lui est dédiée, contrairement à Olga et Nathalie Sorokine à qui sont dédicacés respectivement *La Force de l'âge* et *Le Sang des autres*. Pourtant, Beauvoir apprécie l'intelligence de son ex-élève. Dans son *Journal de guerre*, elle la compare à « une Louise Weiss plus intelligente », ce qui n'est pas un mince compliment, mais elle ajoute quelques phrases plus loin : « Je hais Védrine farouchement, et en jouissant de la haïr cependant qu'elle s'extasie sur ma tendresse » (*JG*, 208).

Voilà une relation bien complexe avec son ancienne élève du lycée Molière à Paris. Bianca Bienenfeld est née à Lublin, en Pologne, en avril 1921, la même année, remarquons-le, que Nathalie Sorokine. Sa famille émigre en France peu après, grâce à un oncle qui initie son père au commerce de perles de culture dans lequel il réussira à s'imposer. Elles se rencontrent à la rentrée de 1937, et c'est l'année suivante, au printemps, que débute leur amitié, jusqu'à ce qu'elles passent à l'acte en juin au cours d'un voyage dans le Morvan, comme le raconte Bianca Lamblin dans ses *Mémoires d'une jeune fille dérangée*. Aux vacances de Noël suivantes, Sartre tombe amoureux d'elle, ce qui

lui inspirera au cours de l'été 1939 des lettres enflammées qui seront publiées par Beauvoir dans ses *Lettres au Castor et à quelques autres*. Mais comme Beauvoir lui attribue le pseudonyme de Védrine, il est impossible de faire le rapprochement entre cette petite jeune fille dont Sartre est amoureux et l'amie de Beauvoir qui s'appelle Bianca, dans *La Force de l'âge*.

De plus, dans son édition des *Lettres au Castor et à quelques autres*, Simone de Beauvoir fait cesser la correspondance entre Sartre et Védrine au 2 septembre 1939, écrivant en note que c'est la dernière lettre de Sartre conservée par Louise Védrine, « que ses parents ont emmenée à l'étranger dès les premiers jours de la guerre » (Sartre, 1983, 273). C'est faux ! Et ce mensonge est d'autant plus énorme que Beauvoir partira en exode en juin 1940 dans la voiture de M. Bienenfeld, désigné par les initiales M. B., comme nous le verrons plus loin.

Alors… faut-il supposer que la jalousie a de nouveau accompli ses ravages ? Mais cette fois-ci, Beauvoir ne tue pas symboliquement sa rivale dans un roman. Elle la nie, tout simplement. Comme elle le fait avec tous ceux qui la dérangent. Car de toute évidence cette relation avec Bianca Bienenfeld est particulièrement dérangeante. Pour l'image de la future intellectuelle de gauche et de l'écrivain politisée d'abord, image qu'elle forgera dans *La Force de l'âge* où elle raconte sa vie d'adulte durant les années noires. On apprend ainsi qu'elle n'est pas si extérieure qu'on pourrait le croire aux graves réalités de la guerre. Grâce au cousin de Bianca, explique-t-elle, elle connaissait « les tragédies d'outre-Rhin », le nazisme, la terreur en Bohême et en Autriche, et même l'existence du camp de Dachau. Elle sait donc qu'Hitler n'est pas un enfant de chœur. Même si elle ne s'en est pas vraiment rendu compte au cours de son voyage avec Sartre en Allemagne en 1934, elle a bien dû voir qu'il s'y passait quelque chose d'inhabituel. Mais ses lettres et journaux n'en soufflent mot. Or, dans *La Force de l'âge*, elle écrit : « D'aucune manière, cependant, mes rêveries ne m'incitèrent à consentir au fascisme ; on pouvait, si on était optimiste, le considérer comme la nécessaire antithèse du libéralisme bourgeois, donc une étape vers la synthèse à laquelle nous aspirions : le socialisme ; mais pour espérer un jour le dépasser, il fallait commencer par le refuser. Aucune philosophie n'aurait pu me convaincre de l'accepter ; il contredisait toutes les valeurs sur lesquelles s'était bâtie ma vie » (*FA*, 526).

La réalité politico-philosophique perceptible dans le *Journal de guerre* et sa correspondance avec Bost sont aux antipodes de ces belles valeurs. Car ce n'est pas seulement la liaison homosexuelle qui est occultée dans l'œuvre de mémorialiste. C'est l'incroyable insouciance de ce professeur agrégée devant les événements dramatiques qui se

passent à côté d'elle, dans la vie de ses amies, comme si ce qui existait hors de sa préoccupation dominante – Sartre – échappait à son intérêt. Mais quand l'amie en question est juive, et que Beauvoir n'arrive pas à intégrer les informations inquiétantes qui lui sont transmises au sujet de son peuple, on se pose des questions sur la nature du sentiment qui la relie à Bianca.

Qu'est-ce que signifie pour elle « coucher avec une femme » ? Est-ce important ? S'estime-t-elle engagée autant qu'avec un homme, Bost, en l'occurrence, avec qui elle poursuit une liaison parallèle ? On comprend vite qu'il n'en est rien. Du moins, c'est ce qu'elle laisse entendre à Bost, après qu'elle lui a parlé de Bianca. « À vrai dire, j'étais gênée pour vous parler de B. ; je tenais à vous dire que mes rapports avec elle ne comptaient pas sensuellement, et pourtant je ne voulais pas en parler avec détachement, j'aurais voulu vous en parler avec tendresse. » Ça compte et ça ne compte pas. Bien ! Continuons sur ce terrain glissant, prélude à toutes les lâchetés. Elle n'a « qu'une vie sensuelle » avec elle, pas une vie sexuelle, aussi n'accepterait-elle pas de lui faire une infidélité, à lui, l'homme, « parce que ce serait faire de vous un épisode de cette vie alors que vous êtes cette vie tout entière ». Et Bianca ? Qu'est-ce qu'elle est ? Pas grand-chose, apparemment. Et pour achever de convaincre son jeune amant, elle va jusqu'à lui dire qu'elle a encore « des rapports physiques » avec Sartre, « mais très peu » (*CC*, 397)…

Ses rapports avec Bianca vont changer quand Sartre tombera amoureux d'elle. Du couple, elle passe au trio, et de la « passion organique » à la jalousie passionnelle. Une relation clivée se met en place de manière tragique pour elle, car elle n'a aucun moyen de la résoudre. D'un côté, elle apprécie l'intelligence de Bianca, sa compagnie, son corps. De l'autre, elle est submergée par la haine. Elle oscille alors d'un extrême à l'autre sans solution de continuité. Son *Journal de guerre* est en cela particulièrement éclairant sur son impossible acceptation du trio. Elle n'en veut pas. Et cela, dès septembre 1939. « Je lui demande si elle envisage vraiment que nous ferons dans nos vies une division bipartite de Sartre, elle dit que oui et je dis que je n'ai jamais pensé ça – que ça me semble injuste alors que j'avais une vie totale avec lui qu'elle prétende ne m'en laisser qu'un tiers et compenser par un tiers de vie avec elle. Elle se défend âprement, nous remontons dans ma chambre et elle sanglote en disant que j'aime mieux Sartre qu'elle. Je ne lui ai jamais dit le contraire. » Puis elle termine la journée par ces mots : « On rentre. Nuit pathétique – passionnée, écœurante comme du foie gras, et pas de la meilleure qualité » (*JG*, 143).

Le lendemain, Simone de Beauvoir fait son examen de conscience sur le thème de sa perversité parce que Bianca prend au sérieux les

critiques qu'elle lui fait sur son comportement amoureux alors qu'elles ne sont dictées que par la jalousie : « Et je me sens doucement ignoble parce que je lui ai parlé par mauvaiseté, irritation et âpreté, et qu'elle ne m'en veut pas et au contraire prend mes paroles comme point de départ d'une référence morale, […] ça m'enfonce dans l'ignominie […] il ne faut pas se laisser emporter par l'estime » (*JG*, 144).

Le 9 novembre 1939, Beauvoir écrivait dans son *Journal* : « Je ne suis pas très contente de la voir, à cause de toute la frénésie de ses dernières lettres, et de ce que nous avons dit d'elle avec Sartre. » En effet, Beauvoir a profité de son séjour auprès de Sartre, à Brumath, pour commencer un travail de sape dans le but de provoquer la rupture avec Bianca. Celle-ci vient passer plusieurs jours à Paris. Elles ont rendez-vous. « J'aime bien de temps en temps les rapports gratuits, superficiels et légers, et à l'avance je me contracte en pensant qu'au contraire il faut m'abandonner aux mains frénétiques de Védrine. Ses joues tremblent d'émotion, ses mains sont fiévreuses. On traverse le Luxembourg et elle met, je ne sais comment, la conversation sur l'argent que je dois à son père et sur mon budget… » (*JG*, 137). Quelques jours plus tard, elle ressent un malaise quand Védrine lui parle de Sartre. « Je sens tout le temps le mensonge de ces rapports, et la menace que le mensonge contient, car il faudra quand même toujours le faire ressembler à la vérité. On rentre. Au lit Védrine se jette passionnément dans mes bras, ça fait terriblement organique, ses pâmoisons sensuelles. Je prends plaisir à ces rapports plus que d'habitude mais par une sorte de perversité ; j'ai une impression mufle : profiter au moins de son corps, et une espèce d'amusement à sentir ma sensualité vide de toute tendresse, ça ne m'est jamais arrivé ou quasi (avec Gérassi [Stépha] j'avais une vague tendresse d'ivrogne et puis c'était du vrai trouble physique et non comme là un trouble consenti avec perversité) » (*JG*, 139).

Simone de Beauvoir est très consciente de son clivage érotique et s'y abandonne avec une perversité qui confine à un narcissisme malsain. Dans quelle mesure se venge-t-elle de Sartre ? On peut même se demander si elle ne fait pas payer à la jeune fille l'humiliation qu'a dû constituer pour elle l'emprunt d'argent à M. Bienenfeld. À moins que le but de cette perversité ne vise la mère de Bianca, qui détestait Beauvoir, et ne s'est pas gênée pour le lui faire savoir quand elle est venue à Quimper rendre visite à sa fille en septembre 1939. Le 22, Beauvoir note dans son *Journal* : « Sa mère lui a fait des scènes d'hystérique à propos de moi, l'a à moitié chassée, lui a défendu de me revoir » (*JG*, 57). Ces scènes se superposent à la jalousie vis-à-vis de Sartre au point qu'elle rêve qu'elle a une « scène horrible avec Védrine à propos de Sartre qu'elle voulait voir ces dix derniers jours et que je voulais voir aussi » (*JG*, 58).

Beauvoir ne remarque pas qu'elle emploie le même mot pour parler du conflit avec Sartre et du conflit entre Bianca et sa mère. Le point commun de cette association inconsciente est qu'un membre du trio veut empêcher un autre de voir le deuxième. Le partage est refusé dans l'inconscient pour Beauvoir et dans la réalité pour la mère. Dans cette scène en abîme, Beauvoir se retrouve dans la position de la mère qui interdit à sa fille de voir son amant. Par jalousie dans les deux cas, et dans une étrange répétition de la configuration avec Zaza, présente subliminalement avec le mot « organique », qu'elle est la seule, à ma connaissance, à employer pour parler de son plaisir sexuel. Dans ses carnets de 1929, Zaza évoquait ces « sentiments que nous éprouvons pour tous les hommes », « cette sympathie qui n'est pas simplement une espèce de sympathie organique », « et qui est plutôt un acte de respect et d'amour devant ce que chacun de nous porte en soi de plus profond que sa personnalité provisoire, d'indépendant de sa réussite terrestre » (Zaza, 281). Chez Zaza, l'organique inclut le sentiment, contrairement à Beauvoir qui semble le limiter à l'éros. D'ailleurs, dans ces situations conflictuelles avec la mère, c'est le corps qui réagit en premier par l'absence de désir. « On rentre. On monte dans la chambre. Étreintes. Mais je n'ai plus aucune sensualité. Ni rêveries, ni désirs, c'est aussi une espèce de barrage » (*JG*, 57).

Qui fait barrage en elle ? Un danger, provenant de la mère, peut-être. On apprend que « sa mère a fait une horrible scène à cause de mon arrivée, elle prétend avoir chipé une lettre qu'elle enverra au ministre. Mais je n'en crois rien et ne me frappe pas » (*JG*, 54). Si la mère envoyait la lettre au ministre, elle risquerait de perdre son travail de fonctionnaire, c'est-à-dire son indépendance et un salaire de 1 200 francs par mois. Ce qui est beaucoup pour l'époque.

Car le problème est que Beauvoir apprécie certaines des qualités de son amie, comme elle le remarque le 10 décembre 1939, en notant dans son *Journal* : « Védrine a le même goût de totalité que Sartre et moi. » Mais derrière ce compliment qui tente de saisir ce qui attire Sartre dans cette jeune fille, survient la remarque assassine : « Amusant que Védrine se désole à l'idée que dans dix ans, nous serons trop vieux pour qu'elle nous aime ; […] elle pleure devant un mur de lamentations qu'elle élève de ses propres mains diligentes, qu'elle élève souvent pour protéger des richesses positives qu'elle veut âprement défendre. Quelque chose du vieil usurier juif qui pleure de pitié sur le client qu'il accule au suicide. Terriblement "intéressée" – avec des idées généreuses qui sont senties passionnément et excluent les intérêts auxquels elle s'accroche. Mais telle quelle, avec ses côtés antipathiques de femme d'affaires juive, elle me plaît et m'intéresse. On rentre, et on a un bout de nuit passionnée où je suis un peu prise, corps et cœur » (*JG*, 193).

Décembre 1939. En France, le gouvernement de la République arrête les étrangers (Allemands, Autrichiens, Tchèques, dont beaucoup sont des juifs qui ont fui l'antisémitisme de l'Europe centrale).

Quand on sait que Beauvoir avait emprunté de l'argent au père de Bianca Bienenfeld en le remboursant mensuellement, ces allusions au vieil usurier juif qui accule son client au suicide relèvent de l'antisémitisme pur et simple. Ces allusions sont immédiatement suivies par la référence à sa nuit avec elle. Comme si son érotisme ambivalent, teinté une fois de plus d'amour et de haine, se donnait libre cours sur le terrain antisémite.

Pourquoi Beauvoir ne rompt-elle pas les relations avec Bianca ? Parce qu'elle n'a pas fini de rembourser son père ? Parce qu'elle la désire, en dépit de tout ? Parce qu'elle lui est encore utile ?

Le 17 décembre, elle écrit à Sartre : « Pour vos espoirs sur Védrine, je les crains vains ; l'âpreté à vide est aussi redoutable que l'autre et ça la tient aux moelles ; et quand elle vous reverra elle sera reprise à plein, surtout avec la sexualité ça ira vite – si vous voulez arrêter l'histoire, c'est peut-être possible sans désastre, mais non sans fracas, et il y faudrait beaucoup de dureté : diminuer lentement la passion des lettres, faire un revoir froid » (*LS*, I, 253).

On voit que l'inconscient de Beauvoir se fraye toujours un chemin vers la conscience avec des expressions comme « l'âpreté à vide », qui veut dire aussi l'âpreté avide, la sienne, celle qui dicte à Sartre son comportement avec une brutalité terrifiante.

Dans une lettre à Jacques-Laurent Bost du 11 janvier 1940, elle revient sur la judéité de Bianca, comme si elle y trouvait une excuse : « Je me suis mise à la penser comme "juive", ce qui est une forme de pensée qui ne m'est pas bien habituelle, et je ne peux m'empêcher de la juger tout le temps comme ça – dans ses rapports avec la pensée, l'argent, la société – elle est terriblement sociale » (*CC*, 898).

« Elle hésite entre le camp de concentration et le suicide »

Finalement, Beauvoir finira par obtenir gain de cause à l'issue de la permission de Sartre en février 1940. Il donne son congé à Bianca de vive voix. Beauvoir est tellement soulagée qu'elle perd toute mesure, écrivant à Sartre le 10 mars 1940 au sujet de Bianca : « Elle vaticine comme une Cassandre pour changer et hésite entre le camp de concentration et le suicide avec une préférence pour le suicide : elle appelle ça sentir sa destinée. Je me suis réjouie de votre rupture car seule, je suis drôlement plus libre devant elle » (*LS*, II, 113).

Effectivement, car au lieu de la quitter, elle continue à la voir, comme si de rien n'était, ayant réussi à lui faire croire que Sartre était le seul responsable de la rupture. La lettre suivante à Sartre, datée du 12 mars 1940, est exemplaire de son état d'esprit. Elle commence par l'expression « épouse morganatique », qu'elle n'utilise jamais dans ses lettres, mais qui claironne ici comme une victoire : « J'ai été une épouse morganatique bien indigne », dit-elle pour expliquer qu'elle n'a pas eu le temps d'écrire.

Beauvoir aurait pu en rester là. Mais dans cette drôle de guerre, elle a besoin de Bianca. A-t-elle fini ses remboursements ? On ne sait pas. Mais elle est toujours attirée par la jeune fille, poursuivant une liaison « organique » jusqu'en octobre 1940, non sans avoir profité de la voiture de son père dans laquelle elle part en exode le 10 juin 1940. Le 11 juin, à Angers, elle « dit adieu aux Védrine ». Le 21 juin, Sartre est fait prisonnier par les Allemands. Il est interné d'abord en France au « camp de prisonniers de passage n° 1 » de Baccarat puis transféré au Sanitat Stalag XII-D, Kranken-Revier, à Trèves, en Allemagne, en octobre 1940.

Beauvoir rentre en camion avec des soldats allemands dans le Paris occupé le 28 juin 1940. Le 19 juillet, Bianca revient à Paris et Beauvoir note dans son *Journal* cet incroyable commentaire sur l'inquiétude de Bianca par rapport à la situation politique : « Elle m'agace un peu comme toujours par son parti pris de désespoir et par sa sensibilité à de pures apparences sociales (qu'elle soit capable de pleurer parce que les Anglais ont tiré sur la flotte à Oran, etc.) » (*JG*, 350).

Il est certain que Beauvoir ne voit pas du tout la portée de ce drame. Parler « d'apparences sociales » pour la tragique bataille de Mers el-Kébir où la flotte française, qui était abritée dans le port, a été attaquée par les Anglais pour qu'elle ne tombe pas aux mains des

Allemands (ou des Italiens) par l'intermédiaire de Vichy, c'est être obnubilée par ses problèmes personnels. Ce dénigrement de l'intérêt que porte Bianca aux événements politiques devient tragique lorsqu'il s'agit de son propre pays qui s'effondre moralement sous l'assaut du nazisme. Beauvoir donne bien malgré elle un exemple de l'aveuglement des élites de la nation devant la montée des périls et le sauve-qui-peut du « Maréchal, nous voilà ».

Bianca n'a pas encore tout vu. En octobre, Beauvoir lui fait part de son « idylle » secrète avec Bost. Comme l'écrit Bianca dans ses *Mémoires d'une jeune fille dérangée*, « le triangle était totalement brisé. J'étais lamentablement larguée, et cette double exécution se passait en 1940. À l'effondrement du pays sous le poids de l'armée hitlérienne, à la soumission abjecte des autorités de Vichy aux lois nazies, répondait, sur le plan personnel, une tentative délibérée de m'anéantir moralement » (*MJFD*, 97).

Beauvoir continue de la voir et tient Sartre au courant de l'évolution de la situation, aiguisant des traits perfides, assassins, comme en décembre 1940, avec ces commentaires sur le jeune homme que souhaite épouser Bianca [surnommée Louise Védrine, le nom de sa bonne, rue de Rennes] : « Louise […] va se marier dans quinze jours et suivre son mari en Amérique ; nous ne nous verrons sans doute plus de notre vie et ça tranche la question. Lamblin se désespère à juste titre ; tout compte fait, il n'est pas exactement impuissant, seulement ses parents ont négligé de le faire circoncire et c'est là la clef du mystère. Ils sont bien contents parce que les autorités allemandes ont été clémentes et l'université rouvre le 20 décembre, je pourrai retourner à la bibliothèque et reprendre mes études sur le Moyen Âge » (*LS*, II, 205).

Beauvoir fait allusion à la manifestation étudiante du 11 novembre 1940 à l'Arc de Triomphe au cours de laquelle les Allemands arrêtèrent de nombreux lycéens et étudiants avant de fermer l'université. Elle n'y a pas participé, alors que l'agitation était grande dans les lycées, où des tracts circulaient, comme l'a montré Gilbert Joseph dans son livre. Mais peut-être ne s'en est-elle pas aperçue. En tout cas, elle ne formule aucun commentaire à la révocation du recteur Roussy par le gouvernement de Vichy. Et lorsqu'elle peut à nouveau fréquenter les bibliothèques, fin décembre 1940, c'est pour travailler sur le Moyen Âge…

Reprendre ses études et terminer son roman, pendant que Sartre est prisonnier en Allemagne, est-ce sa manière à elle de faire de la résistance ? Confort avant tout. Quoi qu'il arrive aux autres, à l'Autre, devenu tellement autre que le Moi constitue pour elle l'unique planche de salut.

Ce sont bien pourtant les valeurs qui l'ont hissée à la deuxième

place de l’agrégation de philosophie qui s’effondrent sous ses yeux.

De l'expulsion des étrangers à la révocation des professeurs juifs

Le 10 juin 1940, par exemple, alors qu'elle s'apprête à partir en exode avec M. Bienenfeld et Bianca, elle note dans son *Journal* : « Je suis rentrée à l'hôtel, en ruine – les Suisses rôdaient par là, et je me suis refait une figure pour aller boire avec eux un mauvais champagne abandonné par une Autrichienne envoyée en camp de concentration. Ça m'a fait un peu de bien » (*JG*, 302).

C'est tout ! Pas d'autre commentaire ! Bien sûr, elle n'est pas censée savoir que cette Autrichienne est juive, qu'elle sera internée dans un camp du sud de la France, à Rieucros, et que cet internement sera le prélude à la déportation des juifs étrangers en vertu de la convention d'armistice signée entre Pétain et Hitler le 22 juin 1940 qui promet de livrer aux Allemands les étrangers relevant du Grand Reich internés en France par la République.

D'autres informations éclairantes lui sont données par ses amies dont elle ne tire rien. Ainsi, en ce même 2 juillet 1940, après avoir constaté la tristesse de Nathalie Sorokine devant son refus de la garder avec elle, elle ajoute dans son *Journal* : « Elle connaît une juive directrice de sept cinémas à qui on a défendu de rouvrir : on lui a dit de revendre son entreprise si elle pouvait mais qu'on n'autoriserait pas les juifs à exploiter leurs capitaux. Je suis venue au Dôme… » (*JG*, 334).

Là encore, aucun commentaire. Aucun approfondissement des informations. Elle note les événements comme un greffier dans un tribunal, sans que son intelligence s'exerce, se mette en mouvement, analyse le danger dans lequel s'enfonce son pays. Sans même de la compassion pour ses amies les plus proches directement menacées par la politique collaborationniste. Elle est ailleurs. Elle a peur.

À plusieurs reprises dans son *Journal* elle enregistre l'arrestation d'étrangers qui logent dans son hôtel, sans qu'elle se demande pourquoi ils sont arrêtés, qui les arrête ni où on les envoie. Elle note dans une sorte d'état second et comme privée de ses facultés intellectuelles ces faits « contingents » qui n'appellent pas de commentaire. Ainsi, le 7 novembre 1939, elle entend des cris dans l'hôtel. Elle pense d'abord que c'est Olga « qui a tout découvert » sur sa liaison secrète avec Bost, et vient lui faire une scène. « En fait, les cris viennent d'en dessous. C'est sans doute une étrangère qu'on expulse. Ou l'hermaphrodite », écrit-elle sans autre état d'âme (*JG*, 135).

« Sans doute »… qui peut le dire ? En tout cas, elle ne le cherchera pas. Quant à l'hermaphrodite qui dormait au numéro 7, dans son hôtel, il s'agit d'une Viennoise « à l'état civil masculin, avec une constitution féminine, mais un sexe d'homme, de la barbe et du poil à la poitrine ; elle a un tas d'ennuis sentimentaux car elle ne plaît qu'aux pédérastes – et des ennuis civils plus graves : l'Allemagne la réclame comme soldat, et en France on l'a mise dans un camp de concentration : quand elle s'est déshabillée, on a vu avec horreur que c'était une femme. Elle pleure tout le temps » (*JG*, 110).

C'est tout ce que cette histoire inspire à Simone de Beauvoir. Elle est plus frappée par l'hermaphrodisme que par l'arrestation au point qu'elle en reparlera dans le chapitre sur la lesbienne dans *Le Deuxième Sexe*.

Cet événement est noté à la date du 29 octobre 1939, car l'on sait que le gouvernement français n'a pas attendu la victoire d'Hitler pour « concentrer » les étrangers « indésirables » dans ce qu'on appelait alors des « camps de concentration ». Les femmes allemandes, autrichiennes, tchèques, italiennes, et bientôt les communistes françaises seront internées au « centre de rassemblement d'étrangers de Rieucros, créé par le décret du 21 janvier 1939, destiné à héberger des étrangers de toutes les nationalités, indésirables en France et qui ne pouvaient déférer à la mesure d'éloignement dont ils ont fait l'objet ». Situé près de Mende, le camp sera transformé en camp de femmes en octobre 1939 par le gouvernement français pour y interner des étrangères jugées « dangereuses pour l'ordre public », exilées politiques, brigadistes, juives, militantes antifascistes, communistes ou suspectées telles, femmes « se livrant à la galanterie », à la prostitution, « filles soumises », et celles qui ne peuvent justifier de leurs ressources ou qui ont été condamnées pour vol[4].

Mais il n'y a pas que les étrangers qu'elle voit disparaître sans rien dire. Les notations sur les juifs sont du même ordre, car ce que lui raconte Nathalie Sorokine ce 2 juillet 1940 est le début de la spoliation des juifs par le gouvernement de Vichy qui prendra une allure légale dès le mois d'octobre 1940. Cela commence par l'interdiction d'exploiter les commerces et se poursuivra par la nomination « d'administrateurs provisoires de biens juifs » sur tout le territoire de la zone occupée. Ils seront chargés de « l'aryanisation économique » qui consiste à « gérer » les biens juifs, c'est-à-dire à récupérer les loyers des immeubles, ou les fermages, dans la zone agricole, vendre les stocks de marchandises « juives », les magasins, banques, usines, immeubles, fermes, villas, haras.

L'aryanisation est lancée par les Allemands en zone occupée à l'automne 1940 et sera complétée par l'ordonnance du 26 avril 1941 qui interdit l'activité économique aux juifs. Ils ne sont plus seulement

des hors-la-loi, ils sont condamnés à mourir de faim. Ces pratiques de spoliation ont ouvert la route au marché noir et aux immenses trafics qui auront lieu durant toute l'Occupation à travers les « bureaux d'achats » de matières premières et le service économique de l'Abwehr, dit « service Otto », domicilié à Paris[5].

Il est également étrange que Simone de Beauvoir n'ait pas entendu parler de l'exclusion des professeurs juifs de l'Éducation nationale et des universités. Le grand historien Marc Bloch a dû ainsi quitter la Sorbonne en 1940. Dans les lycées, la situation est identique. Au lycée Victor-Hugo, par exemple, Renée Lévy, professeur agrégée de littérature, est également interdite et renvoyée sans aucune ressource. Car le but global des mesures antijuives prises par l'occupant et le gouvernement de Vichy est d'étouffer économiquement les juifs en les clochardisant avant de les déporter en camp de concentration à partir de juillet 1942. Renée Lévy entrera dans la Résistance dès le début de l'année 1941. Agente de renseignements, elle travaille avec le réseau du musée de l'Homme puis le groupe Rafale, dirigé par Pierre Cuvillier[6]. Trahie par l'agent double Jean-Paul Lien, elle est arrêtée à Paris le 10 décembre 1941 par la Gestapo, internée à la prison de la Santé et transférée le 11 janvier 1942 à Coblence. Condamnée à mort le 4 juin 1943 par le tribunal de Coblence pour « espionnage et aide à l'ennemi », elle sera décapitée à la hache le 31 août 1943 à Cologne. Son corps repose à côté de celui de Bertie Albrecht au mont Valérien au milieu des onze corps représentant la France combattante.

L'historienne Annie Kriegel la mentionne dans ses Mémoires en écrivant : « Pour le lycée Victor-Hugo, on sait déjà quel chemin d'honneur et de sacrifice conduisit Renée Lévy, professeur agrégée de lettres, à la mort par décapitation à la hache. Elle n'avait pas été mon professeur. Je la connaissais peu, mais il m'arrivait de la croiser, demoiselle discrète et effacée, peut-être distante, sûrement réservée, accompagnée en général de sa mère quand je passais près de chez elle rue de Normandie[7]. » D'après l'historien Claude Singer, 3 422 juifs ont été exclus de la fonction publique avec la loi du 3 octobre 1940. Sur les 1 111 membres de l'Éducation nationale révoqués, 204 appartiennent à l'enseignement secondaire parmi lesquels on dénombre 64 femmes[8]. Au lycée Camille-Sée où enseignait Simone de Beauvoir, Mme Schuck, professeur de mathématiques, a été recensée comme juive, tandis que Jeanne Dumont, professeur de lettres, cachera une famille juive durant l'Occupation et sera reconnue parmi les Justes en 2004.

Tout cela ne fait que mettre en lumière l'étonnant désintérêt de Beauvoir envers les sombres aspects de l'Occupation. La dégradation morale de la population ne l'interpelle en aucune façon et ne fait l'objet d'aucune remarque. On a l'impression qu'elle ne voit rien, ne

comprend rien, et ne parlera de rien jusqu'au retour de Sartre fin mars 1941, quand il lui fait la leçon sur la déclaration qu'elle a signée, ainsi que tous les fonctionnaires de l'État français, affirmant qu'elle n'est ni juive ni franc-maçonne. Il n'est pas certain que ces discussions lui aient vraiment ouvert les yeux sur la réalité présente, celle de la collaboration française et de l'occupation de notre pays par l'armée hitlérienne, car dans le compte rendu de ses discussions avec Sartre qu'elle relatera dans *La Force de l'âge*, elle le présente comme un homme rigide, ce qui est une curieuse façon de se dédouaner : « Ce qui me désorienta, ce fut la raideur de son moralisme. Est-ce que je faisais du marché noir ? J'achetais un peu de thé de temps en temps : c'était trop, dit-il. J'avais eu tort de signer le papier affirmant que je n'étais ni franc-maçonne ni juive » (*FA*, 549).

On admirera comme elle passe du marché noir à des actes d'indignité, de l'achat d'« un peu de thé » à la signature d'un « papier » qui jette le déshonneur sur les fonctionnaires français aryens. La prise de conscience de Sartre est présentée comme un effet de moralisme et de raideur. De ce côté-là, il n'y a rien à craindre pour Beauvoir. Son laxisme, sa mollesse, son absence de toute réflexion éthique sur les événements dramatiques dont elle est quotidiennement témoin ne risquent pas d'éveiller en elle la moindre tentation d'humanisme. C'est Sartre qui est ébranlé par son internement dans un camp de prisonniers français. C'est lui qui commence à se poser la question de l'humanisme et plus tard, en 1944, à s'intéresser aux événements politiques à travers sa pièce de théâtre, *Les Mouches*. Je ne parle pas du pseudo-groupe Socialisme et liberté, sorte de fiction résistante qui n'exista que pour trouver le moyen de passer en zone libre afin que Sartre soit démobilisé…

Des remords ?

Bianca Bienenfeld vivra très mal la séparation. Victime d'une dépression qui absorbe toute son énergie vitale au moment où elle en a besoin pour se protéger de l'antisémitisme, elle restera en France, réussissant malgré tout à traverser la ligne de démarcation puis, après l'invasion de la zone non occupée par l'armée allemande, à se cacher dans le Vercors avec sa famille.

Elle retrouvera Simone de Beauvoir en décembre 1945. Cette dernière fait toujours amie-amie avec sa victime, mais en la voyant très mal en point elle est saisie par le remords, au point de confesser à Sartre dans une lettre un authentique aveu de culpabilité. Ce qui est rare chez elle et montre qu'elle a dû aller très loin dans l'ignominie. « Je suis secouée à cause de Louise Védrine. Je l'ai emmenée au Golfe Juan […]. Elle m'a remuée et pétrie de remords parce qu'elle est dans une terrible et profonde crise de neurasthénie… et que c'est de notre faute, je crois, c'est le contrecoup très détourné mais profond de notre histoire avec elle. Elle est la seule personne à qui nous ayons vraiment fait du mal, mais nous lui en avons fait […]. Et puis, ce genre de psychose raisonnable, dominée, intelligente, c'est bien plus prenant et presque contagieux que les gros excès d'une Violette Leduc ou d'une Russe en général » (*LS*, II, 258-259).

La Russe est Olga et Violette Leduc une jeune admiratrice qui va prendre une place de plus en plus importante dans la vie littéraire sous l'impulsion de Beauvoir. On se rend compte avec cette dernière phrase que c'est plus fort qu'elle ! À peine a-t-elle reconnu sa faute, qu'elle doit à nouveau donner des coups de griffes à d'autres femmes. Comme si elle ne supportait pas son attirance pour elles. Comme si la violence masquait sa propre insensibilité au royaume du cœur.

En quelques années, Beauvoir s'est construit une carapace solide, entraînant Sartre dans un système de relations affectives d'autant plus perverses qu'il connaît l'homosexualité du Castor et accepte d'être le complice du tabou public. « À demi victimes, à demi consentantes », dira-t-il des femmes opprimées. On voit là qu'il sait de quoi il parle en matière de consentement. Lui aussi est devenu consentant par son silence du champ des relations féminines de Beauvoir.

On se demande malgré tout pourquoi Beauvoir a eu si peur de perdre sa position dominante auprès de Sartre. Ne la rassure-t-il pas dans ses lettres, lui écrivant par exemple : « Mon amour je comprends si bien votre besoin de hiérarchie – si bien que je vous écrivais hier

comme ça me faisait. Mais, vous savez, ne soyez pas jalouse de l'affection que B. me porte […]. Ça n'est pas comparable » (*LC*). Dans ses *Carnets de la drôle de guerre*, c'est elle qu'il cite en premier lorsqu'il évoque ses « points cardinaux » : « Castor, Wanda, Bianca, mon roman sont mes points cardinaux. Et si même j'essaie de me préparer à la mort, c'est toujours au sein de cette vie que je m'y prépare » (*CDG*).

Évidemment, les points cardinaux sont au nombre de quatre, et Beauvoir préfère nettement la relation cardinale et exclusive. Elle pense en termes de couple, d'attachement, d'osmose, dira-t-elle plus tard. Pas en termes d'espace amoureux.

Dans ses lettres à son amant américain Nelson Algren, qui était juif, elle reviendra sur ses injustices commises envers Bianca. Le 2 janvier 1948, parlant de ses élèves, elle écrit : « Quand j'étais professeur, elles tombaient fréquemment amoureuses de moi, ce qui ne m'a pas toujours déplu, trois ou quatre fois même je me suis laissé prendre au point d'en arriver à me conduire très mal ; il en a découlé des histoires infinies car si pour moi c'était plaisant, mais sans véritable importance, pour ces filles, au moins pendant un temps, ça en avait une considérable, et je devais les manier avec précaution » (*LNA*, 210).

On appréciera le mot « manier ». On ne sait pas encore à qui elle fait allusion, mais à la fin de l'année, elle dira qu'elle s'est trompée sur son « amie juive » en la traitant d'hystérique. [En 39-40] « j'estimais qu'elle s'excitait hystériquement à propos des camps de concentration et des juifs ; pourtant elle avait raison. Quand on n'est pas visé par un danger dans sa chair et ses os, il reste irréel » (*LNA*, 633).

Voilà qui en dit long sur sa compassion au malheur d'autrui. Quant à Bianca, elle écrira dans ses *Mémoires d'une jeune fille dérangée* : « J'ai porté toute ma vie le poids de cet abandon » (p. 97). Car elle aimait toujours Beauvoir !

Nathalie Sorokine

> « J'ai fait un drôle de rêve : je recevais une lettre de ma directrice qui me foutait à la porte parce que j'avais fait une orgie avec mes élèves : j'avais été manger quatre gâteaux dans une pâtisserie ; elle ne voulait pas me voir, parce que, me disait une secrétaire, elle était trop malade pour supporter le choc que ça allait me faire ; elle répétait dans sa lettre plusieurs fois le mot "sapristi" et j'en concluais qu'elle était paralytique générale. »
>
> Simone de Beauvoir, *Correspondance croisée 1937-1940*, 3 janvier 1939.

Voilà ce qui s'appelle faire un rêve prémonitoire. Mais comme Simone de Beauvoir ne tient pas compte des messages transmis par ses rêves, elle l'oubliera, jusqu'à ce qu'elle soit bel et bien « foutue à la porte » de l'Éducation nationale.

Nathalie Sorokine est la troisième jeune fille que Simone de Beauvoir fréquente régulièrement à partir de 1939 jusqu'en 1946, date de son départ aux États-Unis après son mariage avec Ivan Moffatt.

Née le 4 mai 1921, à Constantinople, de parents russes, Nathalie fut élève de Beauvoir au lycée Molière en 1938. Sa meilleure élève de philosophie, si l'on en croit son professeur. Grande, blonde, passionnée et imprévisible, ayant beaucoup d'allure, Nathalie plaît tout de suite à Beauvoir par sa capacité à s'opposer à elle en disant : « C'est faux. » De plus, elle demande des explications quand elle ne comprend pas, donnant un certain piquant à ses cours, ce qui ne peut que séduire Beauvoir, dont les tendances sadomasochistes se trouvent en quelque sorte encouragées par cette belle et intelligente jeune fille venant elle aussi de Russie.

Il faut dire que Nathalie ne manque pas d'audace. C'est elle qui va trouver son professeur le 3 janvier 1939 en lui disant avec autorité : « Il faut que je cause avec vous. » Le lendemain, Beauvoir dresse le portrait suivant de la « Russe » dans une lettre à Jacques-Laurent Bost : « Elle s'appelle Nathalie Sorokine, elle a une tête d'étudiante nihiliste, de beaux cheveux blonds négligés, aucun fard, un vilain petit imperméable bleu, les mains dans les poches et de drôles de manières brusques. Elle est sympathique mais la conversation est éprouvante. Elle n'est pas bête, mais elle pense si vague, si fumeux, qu'on ne sait pas par quel bout la prendre » (*CC*, 192).

On remarquera la référence à l'étudiante nihiliste qui n'est pas sans

rappeler les origines aristocratiques d'Olga Kosakiewicz. Petit à petit, Beauvoir se laisse charmer par la jeune fille qui invente tous les stratagèmes possibles afin de la rencontrer « par hasard », à la sortie du lycée, dans les cafés et restaurants, dans son hôtel même, où Beauvoir résiste jusqu'à ce qu'elle se laisse emporter par sa fougue slave. Mais si Beauvoir avait porté plus d'intérêt au rêve qu'elle raconte à Bost en ce début d'année 1939, elle aurait peut-être anticipé les problèmes qu'elle rencontrera avec la mère de Nathalie et l'Éducation nationale.

N'est-il pas étonnant en effet que cette femme qui rejette tellement l'inconscient fasse des rêves prémonitoires si intéressants ? Car c'est bien ce qui va lui arriver. Elle sera « foutue à la porte » de l'Éducation nationale, non pour « orgie », mais pour « excitation de mineure à la débauche ».

Beauvoir met un certain temps à se laisser séduire par l'âme passionnée de son ex-élève. Elle est déjà très sollicitée par ses deux liaisons avec Bianca Bienenfeld et Bost qui lui prennent pas mal de temps. Si on ajoute Olga, qu'elle voit tous les jours, Nathalie devient le quatrième « gâteau » qu'elle mange dans la pâtisserie, pour reprendre le langage de son rêve. Un de trop, aux yeux de la directrice ! Simone de Beauvoir a beau tenir un emploi du temps rigoureux, prenant bien soin de ne pas se laisser surprendre par l'imprévu en attribuant à chacun des horaires précis, les exigences du corps ne sont pas négligeables. Surtout lorsqu'elles se présentent sous une incitation aussi « sympathique et plaisante ». Le 9 octobre 1939, elle expose à Bost ses interrogations : « On a causé, on s'est un peu baladées, elle est sympathique comme le tonnerre ; mais dans la rue quand elle m'a pris le bras d'un geste tout tendre, je n'ai su que lui dire. C'est gênant comme tout ce rôle que j'ai avec elle, que j'ai eu avec Bien., et même avec Kos., quand elle était toute petite, d'être à la fois une proie et un séducteur – séducteur, non que je fasse de la séduction, mais parce que ma partenaire a la réserve, les caprices, le mystère et la rancune qu'elle aurait devant un séducteur – et cependant c'est elle qui se saisit de moi et essaie des conduites tendres. J'aime bien cette fille, mais ça m'ennuie de me sentir de plus en plus engagée avec elle » (*CC*, 547).

Très étrange description de l'érotique du couple féminin, avec ce renversement des rôles. Elle devient séducteur du seul fait que la partenaire entre dans un rôle féminin. Peut-on croire ces explications alors que la prédatrice rôde alentour, comme un animal affamé et pas seulement de tendresse ? Certes, elle écrit à Bost, et il est probable qu'elle cherche inconsciemment à l'exciter en se montrant capable, elle aussi, de séduire une femme. On a vu avec Bianca Bienenfeld que sa hiérarchie amoureuse supportait des « passions organiques ». Elle hésite, néanmoins. Après une visite de Nathalie dans sa chambre

d'hôtel, elle écrit dans son *Journal* : « Elle a fait une drôle de petite comédie parce que je ne voulais pas lui montrer mon journal, je ne sais pas ce qu'elle met là-dedans – et puis elle s'est écroulée dans mes bras comme en juillet et on a échangé des baisers passionnés ; il m'a semblé qu'elle cherchait des caresses précises, je lui en ai fait quelques-unes ; à la fin elle est devenue triste. Elle m'a dit en russe un tas de phrases sûrement passionnées et puis en français : "Je vous aime tellement ! Je vous aime tant !" Elle est charmante, souvent avide et nerveuse, mais si plaisante dans la tendresse. Mais je ne sais que faire et je suis emmerdée » (*JG*, 84).

Il y a de quoi ! Car quelques heures après, elle a rendez-vous avec Bianca tandis qu'elle continue d'écrire ses lettres quotidiennes à Bost et à Sartre. Un mois plus tard, Beauvoir doit cependant se rendre à l'évidence : cette petite lui plaît de plus en plus. « On parle, on s'embrasse ; je m'y attache de plus en plus, elle a une façon de se donner entièrement, mais avec un contrôle de soi qui me charme ; […] je crois que je contrôle le plus souvent, mais souvent aussi, avec Bost en particulier, j'exprime un peu plus qu'il ne serait nécessaire ; c'est un peu exprès d'ailleurs » (*JG*, 157).

Nous sommes le 15 novembre 1939, après un séjour de Bianca à Paris, époque où elle déploie une double stratégie : accaparer Bost pour l'écarter d'Olga et convaincre Sartre de quitter Bianca. Dans ce contexte, Nathalie représente un objet érotique nouveau, détaché de la problématique du trio qui la rend si jalouse, et sur lequel elle va pouvoir exercer un indéniable sadisme.

Car en tant qu'étrangère réfugiée russe en France, Nathalie a des problèmes de papiers, note Beauvoir dans son *Journal*, ce qui l'empêche de « s'inscrire à la Sorbonne si elle n'a pas de carte d'identité, ni avoir de carte si elle n'est pas inscrite, c'est toujours la même chanson. Son père ne touche plus rien et sa mère n'a pas le droit de travailler » (*JG*, 82).

Mais est-ce vrai ? On se demande si Nathalie n'a pas menti à Beauvoir en lui faisant croire qu'elle n'avait pas de papiers, car d'après mes recherches effectuées aux archives de la préfecture de police de Paris, elle était titulaire d'une carte d'identité valable jusqu'au 23 avril 1946[9]. Elle y est notée comme réfugiée russe, exerce la profession d'interprète-traductrice et habite 60 rue de Seine, Paris VIe, à la même adresse que Beauvoir. Les archives ne disent pas quand cette carte a été faite. Probablement au début de l'Occupation.

Nathalie vit donc dans un milieu bien différent de celui de Bianca. Ses parents sont pauvres, ils ne s'entendent plus et les conflits entre eux sont tels qu'ils en viendront à se séparer au début de l'Occupation, jetant leur fille dans des difficultés inouïes. Car aucun des deux ne veut la prendre en charge, et si elle travaille, elle doit abandonner ses

études alors qu'elle est une bonne élève. Elle demande de l'aide à Beauvoir qui adopte un comportement sadique.

« Elle m'appelle Ossotchka, petite guêpe »

Par exemple, Beauvoir arrive en retard aux rendez-vous, ce qui met Nathalie en fureur. Beauvoir commente : « Ça m'agace, cette colère ; on monte chez moi où je dis sèchement : "Si c'est pour geindre comme ça, vous feriez aussi bien de partir", alors d'un air de dignité offensée elle passe derrière la porte, sans fermer la porte. Je la laisse mijoter, il y a une idiote colère qui se noue en moi […]. Au bout d'un moment je pense comme elle sera triste si elle part vraiment, et j'ai honte, j'ouvre la porte et lui dis d'un ton bourru de remonter ; car elle descendait lentement, lentement, la pauvre chienne. »

Le maître est satisfait. Puis « la séance de baisers commençait. Évidemment ça fait sauvage et odieux pour cette fille quand elle s'est tout passionnément donnée et qu'elle m'entend lui dire : "Il est sept heures" » (*JG*, 166).

Ce contrôle du temps, sans lequel Beauvoir ne pourrait pas imposer son emprise sur la jeune fille, s'inscrit aussi dans un système de défense qui a pour but de ne pas se laisser déborder par la passion.

Le 13 décembre : « Elle se jette dans mes bras en disant […] qu'elle m'aime physiquement, qu'elle voudrait n'avoir honte de rien avec moi – j'hésite, je ne voulais pas coucher avec elle, mais c'est ça qu'elle veut – et la situation est écœurante et impossible. » Plus loin, elle trouve la jeune fille « plaisante au possible ». « "Vous êtes la première personne que j'aime", dit-elle ; elle n'avait jamais dit qu'elle m'aimait en donnant au mot cette valeur. Elle s'en va à sept heures et demie, radieuse – et moi me voilà quasi engagée à coucher avec elle. Si elle ne me plaisait pas physiquement, me serais-je mieux défendue ? » (*JG*, 197).

Quelques jours plus tard elle note : « J'ai presque envie d'une vraie histoire avec elle. » Le 23 décembre, enfin, alors que Beauvoir prend conscience qu'elle « prête sa figure à un mythe que ces filles adorent », elle écrit : « J'ai un peu envie d'une passion avec elle, d'une histoire avec elle parce qu'elle me charme tout à fait. […] *elle m'appelle Ossotchka petite guêpe*… » (*JG*, 209), tout en résistant à l'attraction.

Nathalie n'est pas dupe des pulsions sadiques de Simone de Beauvoir, pulsions auxquelles s'abandonne cette dernière avec une jouissance non dissimulée. Car Nathalie est vraiment amoureuse de Beauvoir, comme Bianca, mais contrairement à celle-ci dont les parents sont riches au point de pouvoir prêter de l'argent à son ancien professeur, Nathalie est sans ressources, dépendante du bon vouloir de

son ex-professeur qui peut l'héberger ou la mettre à la rue. Quelle admirable excitation à son besoin de domination, d'autant plus que la petite se rebiffe, ce qui donne encore plus de sel à la situation. Le 2 décembre 1939, Beauvoir écrit dans son *Journal* : « Sorokine vient à quatre heures et quart. Comme chaque fois, baisers, petite conversation tendre, baisers ; puis on fait un peu de philo. » Puis le samedi 13 janvier 1940 : « À la sortie de la papeterie, je trouve Sorokine, toute plaisante avec son foulard écossais autour de la tête et plantée là comme un reproche. […] On rentre, il est neuf heures – on cause un très très court moment côte à côte, puis baisers, et très vite étreintes, et on éteint l'électricité et se met au lit – elle est détendue cette fois, et passionnément heureuse et tendre avec toujours la même retenue dans la passion, la même grâce dans la tendresse. On rallume pour lire les carnets, mais on lit peu ; elle me pose des questions, "qu'est-ce qu'on peut faire de pire entre femmes ?" et "si nous sommes des criminelles, si nous méritons la prison ?", idée qui la charmerait – j'ai absolument l'idée d'une "initiation", ce qui me ferait honte si je n'étais profondément prise dans l'instant. »

On remarquera que Beauvoir lit des passages de son journal à sa compagne, partageant ses réflexions dans une probable recherche de vérité. Elle affirme plus loin ne pas sentir pour elle une « ombre de passionnel », ce qui ne l'empêche pas de se livrer à de « nouvelles étreintes », une « tendresse physique aussi », émue par son visage « quand elle sourit avec le plus d'abandon dont elle est capable » (*JG*, 241).

Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire dans ces circonstances difficiles où les hommes sont mobilisés au front, et où les femmes, à l'arrière, se demandent quand va commencer véritablement la guerre et ce qu'il adviendra de chacun, cette « idylle » possède de nombreux témoins. Sartre, bien sûr, selon leurs conventions de tout se dire, mais aussi Jacques-Laurent Bost, à qui Beauvoir raconte par le menu l'évolution de ses sentiments, l'installant en position de voyeur. Position perverse s'il en est, quand on sait que leur amour est caché à Olga et que Beauvoir a eu une liaison sexuelle avec celle qui deviendra sa femme. On se demande d'ailleurs à la lecture des longues descriptions de leurs ébats amoureux si Beauvoir n'utilise pas l'homosexualité pour susciter la virilité de Bost, et par là, se l'attacher encore plus, comme dans cette lettre du 5 janvier 1940 où elle lui raconte ses moments d'intimité avec Sorokine : « On a causé doucement comme ça jusque vers dix heures et puis j'ai commencé à l'embrasser comme d'habitude ; au bout d'une demi-heure elle s'est mise, comme l'autre fois, à donner des coups de poing dans le mur, à enfouir sa tête dans l'oreiller, à me regarder avec haine. Explication : "Je voudrais qu'on ne soit pas hypocrites l'une avec l'autre", m'a-t-elle

dit avec désespoir, et un peu après : “Si on fait les choses, il faut les faire à fond.” Du coup j’ai commencé à la dévêtir un peu et elle m’a dit : “Éteignez s’il vous plaît.” Je me suis vite excusée. “Mais restons-en là… – Non, à condition d’éteindre.” J’ai éteint, mais j’en restai là quand même. » Et ça continue comme ça jusqu’à la conclusion. « Elle est sympathique comme le tonnerre » (*CC*, 880).

Frustrer l’autre, n’est-ce pas une stratégie de domination ?

Ces courts extraits montrent qu’une dissociation entre l’« organique » et le cœur s’est mise en place depuis la mort de Zaza, survenue dix ans plus tôt presque jour pour jour. Ces deux organes ne sont pas entraînés par le même moteur. Certes, il est question de « passion », d’« amour », mais ces mots sont tellement vagues qu’ils s’appliquent indifféremment aux hommes et aux femmes. Quant aux craintes exprimées par Nathalie Sorokine d’être des « criminelles », nous verrons que si elles amusent Beauvoir, pas mécontente de la « dessaler », elles n’en manifestent pas moins la prémonition de ce qui arrivera l’année suivante.

Car la situation de Nathalie devient de plus en plus précaire. Le 2 juillet 1940, alors que les Allemands occupent Paris depuis quinze jours, que Sartre est prisonnier, et que Beauvoir est rentrée à Paris depuis cinq jours seulement, Nathalie Sorokine arrive chez elle en pleurs parce que sa mère vient de la chasser. « Elle compte sur moi pour la faire vivre mais ça m’ennuie parce que je n’ai pas d’argent et ne sais si j’en aurai », écrit Beauvoir dans son *Journal* (*JG*, 331).

Est-ce bien là l’obstacle ? Certes, en l’absence de nouvelles de Sartre, elle ne sait pas s’il est mort ou vivant et s’ils vont pouvoir continuer de faire bourse commune. Mais le même jour, elle apprend qu’elle est nommée au lycée Victor-Duruy, en plus de ses heures au lycée Camille-Sée. Sa vie est donc particulièrement protégée, face à Nathalie ayant pour seul statut celui de réfugiée russe. Beauvoir pourrait faire preuve d’une solidarité humaine pour son amante exposée à tant d’insécurité, mais non, elle ne pense qu’à elle. Car à ce moment-là, elle a peur. Elle panique, elle ne comprend rien à ce qui se passe autour d’elle et ne voit pas la machine de mort nazie se mettre inexorablement en place avec la complicité du maréchal Pétain.

Quatre mois plus tard, la mère de Nathalie veut « la boucler chez elle », note Beauvoir. Nathalie invente donc une histoire de fiançailles avec un « petit jeune homme » qui va se révéler moins inoffensif que ne le croyait Beauvoir.

Fin 1940 et durant l’année 1941, le conflit entre la mère et la fille ne cesse de s’intensifier, comme en témoignent les lettres de Beauvoir à Sartre prisonnier qui constituent notre seule source d’information pour cette période. Le 16 décembre 1940, Nathalie « a quitté sa mère, honteusement chassée dans des scènes effroyables parce que la garce

ne voulait plus l'entretenir […] ». Cette phrase donne le ton des rapports. Elle « vit avec des leçons, un maigre secours de ma part et l'aide du type dont elle a fait la connaissance. Ce type est follement jaloux de moi, et elle obstinée à m'aimer quoique désirant bien ne pas le perdre et même, pour des raisons matérielles, l'épouser. Je la pousse plutôt dans ses bras mais elle ne veut rien entendre » (*LS*, II, 209).

Le 23 décembre, une « scène terrible d'explication » a lieu entre Sorokine et le jeune homme qui se rend compte qu'elle ne l'aime pas. Le 31 décembre, Beauvoir a « Vu Sorokine. Elle a compris qu'elle ne pourrait pas bâtir sa vie avec moi et elle ne m'en veut pas ni n'en souffre… » (*LS*, II, 217). Beauvoir ne veut pas la prendre en charge, ce qui ne l'empêche pas de continuer à la voir, profitant en janvier de sa « belle chambre chaude » dans l'appartement qu'elle occupe avec son amant. Que s'est-il passé exactement durant l'année 1941 ? L'absence des lettres couvrant la période avril-décembre 1941 ne nous permet pas de le savoir précisément.

« Excitation de mineure à la débauche »

Le 18 décembre 1941, Mme Sorokine adresse une « plainte à Monsieur le Procureur français près du tribunal de la Seine » pour « excitation de mineure à la débauche » visant Mlle de Beauvoir[10]. L'affaire est grave, car elle se passe en pleine restauration des valeurs dites morales du travail, de la famille et de la patrie, lancée par le vieux maréchal Pétain dans son programme de collaboration avec l'ennemi.

Quand on sait que Mme Sorokine est russe « apatride », on peut supposer qu'elle n'a pas agi seule et que le gentil jeune homme a prêté la main, et probablement la bourse, à cette opération.

La plainte adressée à M. le procureur de l'État français près du tribunal de la Seine se formule ainsi :

> « J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur les faits suivants, déposant plainte contre Mlle Simone de Beauvoir, professeur agrégée de philosophie au lycée Camille-Sée, habitant actuellement Hôtel Mistral, 24 rue Cels, Paris XIVe, pour avoir abusé, en sa qualité de professeur, de ma fille mineure : Sorokine, Nathalie, née le 18 mai 1921 à Constantinople (Turquie)[11] et avoir commis le délit d'excitation de mineure à la débauche.
>
> Ma plainte vise Mlle de Beauvoir et tous autres.
>
> Je dépose cette plainte moi-même, car je suis séparée de mon mari et ma fille habitait avec moi. Je charge Me Georges Desbons, avocat à la cour d'appel, de suivre la présente plainte. »

Suit l'adresse de Mme Sorokine, 131 rue Michel-Ange, Paris XVIe. La plainte est accompagnée d'une lettre de Mme Sorokine de neuf feuillets exposant un historique des faits reprochés à Mlle de Beauvoir. Elle sera publiée intégralement par Ingrid Galster[12], Gilbert Joseph n'ayant pas eu accès à ce dossier.

Il ressort de ce texte que Mme Sorokine est incroyablement bien renseignée sur la vie amoureuse de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre depuis leur rencontre d'Olga Kosakiewicz. Ingrid Galster pense que la source vient « sans aucun doute [de] sa fille qui, extrêmement jalouse, en fit part, dans des moments de colère ou de détresse, à son amant, un certain M. Dupas avec lequel elle eut une liaison entre octobre 1940 et octobre 1941. C'est celui-ci, qui, abandonné par sa maîtresse, mit Mme Sorokine au courant ». On aimerait le croire. Mais est-il possible que la seule jalousie inspire une telle trahison ? Se peut-il aussi, quand on connaît les conflits qui opposaient Nathalie à M. Dupas, qu'elle lui ait tout révélé, à supposer qu'elle soit au courant des

détails, des relations de Beauvoir avec ses précédentes amantes ? Cela ne semble pas très plausible quand on connaît l'attachement de Nathalie pour Beauvoir. De plus, cette dernière aurait-elle continué de la voir après cette trahison ? Car c'est toute la « famille » qui est mise en danger dans le document de neuf feuillets. Olga, Wanda, Bost, Sartre, ils seront tous interrogés par le commissaire Dubois sur la base de l'historique dressé par Mme Sorokine.

Il est probable alors que Mme Sorokine a fouillé dans les papiers de sa fille, trouvé des lettres, voire peut-être son journal intime. M. Dupas a dû confirmer des faits. Quant au reste, la précision des informations sur les relations sexuelles de Beauvoir avec ses ex-élèves, notamment, il est difficile d'en dire plus.

En tout cas, Mme Sorokine cite un extrait d'une des lettres de sa fille à son ancien professeur qu'elle lui avait subtilisée, où elle débattait sur l'authenticité des sentiments de Beauvoir, se demandant « Si vos manifestations affectueuses sont les signes d'un sentiment existant et sincère, je n'y vois absolument aucun mal […] mais si, par un centième de chance, ce n'était pour vous qu'un amusement parmi d'autres, vous ne savez peut-être pas tout le mal que vous me feriez ». La lettre est datée du 17 juillet 1939, d'après sa mère, c'est-à-dire du début de leur relation.

Puis Mme Sorokine parle de Sartre, rentré de captivité, avec qui Mlle de Beauvoir agit « de concert pour placer entièrement Mlle Sorokine sous leur dépendance. C'est en effet chez Mlle de Beauvoir une habitude que de séduire ses élèves et de jouer ensuite le rôle d'entremetteuse vis-à-vis de son amant et de ces jeunes filles ».

Cette longue liste de « renseignements que j'ai recueillis moi-même depuis quelques mois et contrôlés le plus soigneusement que j'ai pu » parle même de Bianca Bienenfeld à laquelle elle fait allusion comme d'une jeune fille qui était très discrète et vient de se marier. Elle termine en incitant la justice à saisir la malle contenant tous les papiers de Beauvoir qui se trouve dans la cave de son nouvel hôtel. Voilà ce qui s'appelle collaborer avec la justice.

D'où vient une telle haine de Mme Sorokine envers Beauvoir ? De la jalousie ? Probablement, bien qu'en matière de domination des plus faibles, elle n'ait rien à lui apprendre. S'y ajoute certainement une rage de survie dont sa fille fait les frais.

Dans son livre *Une si douce Occupation*, l'historien Gilbert Joseph publie les éléments de l'enquête diligentée par le recteur de l'académie de Paris auprès de la directrice du lycée Camille-Sée, Mlle Evrard. Son rapport, adressé le 15 janvier 1942, ne mentionne pas de faits permettant de soupçonner une « incitation à la débauche ». « Jamais le professeur ne s'occupe des élèves après le cours ; elle paraît toujours pressée de partir » (Joseph, 201). À l'occasion d'une entrevue discrète

avec sa directrice, Beauvoir donne sa version des faits, « le père brutalisait la mère et terrorisait sa fille », « coalisation de Mme Sorokine et du jeune homme contre Mlle de Beauvoir », si bien que la directrice fait un rapport favorable.

En fait, c'est l'enquête judiciaire menée par l'inspecteur Dubois qui est la plus intéressante. Gilbert Joseph l'a retrouvée à la préfecture de police et la cite pratiquement in extenso, sans expliquer toutefois comment il se fait qu'une « apatride », connue dans la colonie russe pour sa dureté envers sa fille, a le pouvoir d'inquiéter une « vraie Française aryenne », agrégée de l'université, sous le prétexte que sa fille refuse de se marier avec un homme qu'elle n'aime pas et d'accepter l'emploi de femme de chambre qu'elle lui a trouvé au lieu de poursuivre ses études. De plus, le père de Simone de Beauvoir avait été avocat à la cour d'appel avant d'être journaliste et connaissait le système judiciaire. A-t-elle attendu sa mort, le 8 juillet 1941, pour attaquer Beauvoir ? Enfin, le délit d'« excitation de mineure à la débauche » a-t-il le pouvoir de faire oublier qu'elle est étrangère dans un pays totalement obsédé par la nationalité, et qui définit les gens par leur seule origine raciale et nationale ? Ni Gilbert Joseph ni Ingrid Galster n'abordent ces questions, qui me semblent pourtant décisives dans ce contexte.

Sa fille dite mineure allait avoir vingt et un ans quatre mois plus tard. Il faut une certaine audace pour impliquer l'appareil judiciaire en pleine occupation allemande ! Ou alors une réelle haine vindicative envers Beauvoir. Mme Sorokine possédait-elle une conscience exacerbée de ses droits de mère susceptibles de surmonter ceux de la nationalité ? En tout cas, il est probable qu'il lui fut conseillé de ne pas poursuivre son action, car l'enquête de l'inspecteur Dubois s'arrêta là. Le dossier n'est sans doute pas clos. Car si l'enquête de police fut classée sans suite, reste à savoir pourquoi le recteur Gidel demande et obtient l'exclusion de Mlle de Beauvoir de l'Éducation nationale sur la base d'un dossier vide[13].

Cependant, le procès-verbal de l'audition des témoins, daté du 10 mars 1942, est très intéressant par l'argumentation déployée par Simone de Beauvoir et Nathalie Sorokine. Si elles ont intérêt à nier toute relation sexuelle, évidemment, l'argument utilisé pour le faire est lourd de conséquence pour sa philosophie du « deuxième sexe ». Elle explique que Nathalie, « comme certaines jeunes filles de son âge, me portait une admiration vraiment exaltée. Je n'ai jamais répondu à ses appels et, au contraire, je l'ai dirigée vers des relations sexuelles normales. Nathalie Sorokine est violente, impulsive et combien de fois, plus tard lorsque je ne fus pour elle que son amie et son professeur, me reprochait-elle certaines de mes relations masculines. J'ai reçu des lettres de menaces de Mme Sorokine qui me demande de

lui rendre sa fille. Je ne comprends pas ces menaces. […] Je tiens à ajouter que je connais Olga Kosakiewicz ; c'est une de mes anciennes élèves également très douée pour les études. Je l'ai conseillée pendant plusieurs années. Jacques Bost est maintenant son ami » (Joseph, 210-212).

Si l'on peut comprendre que Beauvoir nie avoir des relations sexuelles « anormales » sous le régime de Vichy, on s'explique moins comment elle n'hésite pas à charger son amie pour se parer de toute la respectabilité qui sied à un professeur. La version de Nathalie Sorokine est bien différente, mais nous voyons qu'elle utilise le même vocabulaire que Beauvoir, signe qu'elles ont préparé ensemble la déposition. « Mlle de Beauvoir résolut de parler à ma mère afin de l'autoriser à m'aider pécuniairement à poursuivre mes études. Ma mère accepta. […] Je n'aimais pas cet homme et je voulais m'en séparer à tout prix. J'inventai alors cette histoire de rapports sexuels avec Mlle de Beauvoir afin de me débarrasser de M. Dupas. Mlle de Beauvoir m'avait donné ce conseil. M. Dupas comprenant que j'étais une femme "faussée sexuellement" me laissa le quitter. […] Je tiens à dire que je suis une femme normale. Je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec des femmes » (Joseph, 211).

Les deux femmes sont les seules à parler de « relations sexuelles normales ». Interrogées, Olga parle d'« avances d'ordre très spécial », Wanda de « mœurs spéciales ». Quant à Sartre, « Il dit connaître Mlle Sorokine depuis 1941. Mlle de Beauvoir la lui aurait présentée comme une de ses amies. Ce serait une jeune fille très exclusive dans ses sentiments d'amitié, mais aussi très violente. Il peut affirmer que Mlle de B. n'a jamais eu d'idées et de sentiments particuliers vis-à-vis des femmes. Il signale toutefois l'amitié réciproque de Mlle de B. et Mlle Sorokine ». Interrogé, M. Dupas, son ex-amant, affirme avoir été son amant d'octobre 1940 à octobre 1941, « […] elle avait une réelle passion pour Mlle de Beauvoir. Elle parlait continuellement d'elle ».

3 avril 1942, le recteur Gidel demande l'exclusion de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre de l'académie de Paris : « […] Ainsi, à s'en tenir aux propres déclarations de Mlle de Beauvoir, il apparaît avec évidence que ce professeur, qui en impose à ses élèves par sa facilité brillante et sa sécheresse hautaine, affiche dans sa propre conduite comme dans son enseignement un mépris supérieur de toute discipline morale et familiale. Il ne lui appartient pas de former de futures éducatrices. »

Le 17 juin 1943, Simone de Beauvoir est exclue de l'Éducation nationale par un arrêté qui prend effet aux vacances. Elle n'a plus de revenus.

Y avait-il un risque qu'elle soit condamnée pour excitation de mineure à la débauche ? Cela semble peu probable, car cette

procédure est très rare vis-à-vis des femmes. Je n'ai rencontré qu'un exemple, dans le Var, en 1934, en la personne de Claire Parrini qui fut condamnée à trois mois de prison avec sursis et 25 francs d'amende pour « pratique contre nature accomplie sur des filles mineures ». L'arrêt de la cour d'appel d'Aix du 6 décembre 1934 stipulait :

> « Attendu que l'article 334 (334-1) du Code pénal n'atteint pas, en principe, les actes de séduction personnelle et directe, les manifestations physiologiques naturelles d'un sexe pour l'autre, ce texte trouve son application lorsque, en l'espèce, il s'agit de faits contre nature, qui doivent être considérés comme des actes de perversion, de dépravation et d'excitation à la débauche, actes qui font de leur auteur un agent de corruption » (*La Semaine juridique*, 1935, 259).

Ces jeunes filles étaient ses compagnes de travail et comme ces « pratiques impudiques » se passaient sans témoin, et sans « entremetteuse », la Cour de cassation annula le jugement en 1937 pour « manque de base légale ». On voit néanmoins que l'article du Code pénal réprimant « l'excitation de mineur à la débauche » s'applique autant aux lesbiennes qu'aux pédérastes, ce que Beauvoir n'oubliera pas quand elle rédigera le chapitre sur la lesbienne dans *Le Deuxième Sexe*.

La question qui se pose à l'historienne d'aujourd'hui est pourquoi Beauvoir n'a pas assumé cette histoire dans ses écrits postérieurs, dès lors qu'elle ne salit que celle qui l'a initiée, en l'occurrence Mme Sorokine.

Dans *La Force de l'âge*, Beauvoir passe très rapidement sur cet épisode gênant en écrivant : « La mère de Lise [pseudonyme de Sorokine], furieuse que sa fille eût laissé échapper un parti avantageux et qu'elle vécût avec Bourla, m'enjoignit d'user de mon influence pour la renvoyer à son premier amoureux ; sur mon refus, elle m'accusa de détournement de mineure. Avant guerre, l'affaire n'eût pas eu de suite ; avec la clique d'Abel Bonnard, il en alla autrement ; à la fin de l'année scolaire, la directrice au menton bleu me signifia que j'étais exclue de l'université. »

Beauvoir gomme complètement l'homosexualité et « détourne » l'accusation sur les deux jeunes gens, Dupas, et Jean-Pierre Bourla, un jeune juif, ancien élève de Sartre en 1941, qui osa ne pas porter l'étoile jaune et se prit d'amitié pour Nathalie Sorokine. Il vécut avec elle à l'hôtel, un étage au-dessus de la chambre de Beauvoir et n'est en rien concerné par cette histoire, d'autant plus que Mme Sorokine ne le mentionne pas. Et pour cause ! Il vivra avec sa fille après la plainte. Ce jeune homme ne pourra pas non plus témoigner car il fut arrêté en mars 1944 avec son père et sa sœur. Internés à Drancy, ils sont déportés à Auschwitz par le même convoi que Simone Jacob Veil, où ils sont gazés par les nazis. Dans *La Force de l'âge*, Beauvoir raconte

une curieuse excursion qu'elle a faite avec Nathalie sur les « hauteurs » du camp de Drancy pour les retrouver et les faire évader. Gilbert Joseph pense qu'il est peu probable qu'elles y soient allées, étant donné l'incohérence de ce récit.

Quant à Abel Bonnard, collaborateur notoire et homosexuel non moins notoire[14], il écrivait dans la presse collaborationniste (*La Gerbe*, *Le Cri du peuple*, *Aujourd'hui*), après avoir fait paraître, en 1940, une série d'articles anglophobes. Il succéda à Jérôme Carcopino au ministère de l'Éducation nationale du gouvernement de Vichy de 1942 à 1944. Il n'est certainement pas à l'origine de ce renvoi, mais c'est probablement le recteur de l'académie de Paris qui prit la décision en 1943, presque un an après l'enquête.

Dans *La Force de l'âge* Beauvoir continue le récit avec un aplomb remarquable : « Je ne fus pas fâchée de briser avec une vieille routine. Le seul problème, c'était de gagner ma vie. Je ne sais pas par quel truchement j'obtins une situation de "metteuse en onde" à la Radio nationale ; j'ai dit que d'après notre code on n'avait pas le droit d'y travailler » (*FA*, 618-618). Elle proposa un « programme incolore » sur le Moyen Âge qui fut accepté.

Là encore, Beauvoir maquille les faits. Elle sait très bien qui lui a proposé d'entrer à la Radio nationale. C'est René Delange, le directeur de la revue collaborationniste *Comœdia*, à laquelle Sartre donna quelques textes, dont un pour le premier numéro et qui fut contacté par ce dernier afin de résoudre le problème (Joseph, 305-307). Elle accepta d'écrire les dialogues de sketches radiophoniques sur le Moyen Âge avec l'aide de Jacques-Laurent Bost, qui seront diffusés à partir de janvier 1944 jusqu'en avril (Galster, 214).

Le renvoi de l'Éducation nationale n'altère pas la relation de Beauvoir avec Nathalie Sorokine. Elle lui dédicacera même *Le Sang des autres* qui paraîtra chez Gallimard en septembre 1945.

Nathalie se marie avec Ivan Moffatt le 12 septembre 1945 et part aux États-Unis le printemps suivant rejoindre son époux à Hollywood où il devient producteur associé du réalisateur George Stevens (Bair, 361).

En 1947, Beauvoir retrouvera Nathalie au cours de son voyage en Amérique. C'est elle qui lui sert de chauffeur pour se rendre dans tous les endroits où elle fait une conférence. « Elle avait gardé toute sa beauté et son acidité baroque », écrira-t-elle dans *La Force des choses*. Beauvoir fait le point sur ses sentiments, et comme toujours, projette sur son amie sa propre ambivalence : « Les sentiments qu'elle me portait étaient ambivalents ; à son avis, je m'étais occupée d'elle moins que je n'aurais dû pendant les années de guerre ; elle m'en voulait encore de l'avoir sacrifiée à mon travail et cette rancune se retournait contre ce que j'écrivais ; elle me répétait, de manière

indirecte mais transparente : “C’est tellement triste d’être un écrivain de second ordre !” » (*FC*, 314).

Intéressant qu’elle ait retenu cette phrase qui en dit aussi long sur ses attentes que sur l’aveuglement de Nathalie quant à ses dons d’écrivain.

Dans une lettre à Algren qu’elle vient de rencontrer durant sa tournée de conférences aux États-Unis, Beauvoir parle de ses « amies-femmes », auxquelles, « c’est triste à dire », « je ne tiens pas vraiment ». Puis elle continue par ce beau mensonge : « Je ne désire aucune fille. Ah j’oubliais ! J’ai bien une sorte de fille, que j’aime beaucoup, c’est l’autre petite Russe mariée à Los Angeles, avec qui j’ai voyagé cette année. Elle, elle a de l’importance pour moi, je vous en parlerai un autre jour… » (*LNA*, 60).

Commence la double vie masquée par un discours sur l’amour fraternel et la responsabilité des écrivains qui laisse bien songeur. Ainsi dans une de ses conférences, Beauvoir expliquait aux Américains comment ils « reconnaissent maintenant leur responsabilité vis-à-vis du peuple et le pouvoir de la littérature comme force agissante… Les deux seuls groupes d’artistes qui évitent la stérilité en admettant leur responsabilité à l’égard des masses sont les réalistes et les philosophes… Ces écrivains, surtout les existentialistes, ont pour but d’inciter le public à réfléchir sur la liberté, l’espoir et l’amour fraternel en le provoquant par leurs écrits[15] ».

Notes

1. Nom de l'auteur, ou comme ici, abréviation du titre de l'ouvrage suivi du numéro de la page dans l'édition référencée, voir Bibliographie, p. 329.

2. S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1993, p. 18.

3. En 1999, Denise Pouillon fut une de ses proches amies, des années 1950 à sa mort.

4. Mechtild Gilzmer, *Camps de femmes, Chroniques d'internées, Rieucros et Brens 1939-1944*, préface de Michel del Castillo, Autrement, « Mémoires », n° 65, 2000.

5. Jacques Delarue, *Trafics et crimes sous l'Occupation*, Fayard, 1968.

6. Dossiers nominatifs des déportés-résistants, Bureau des archives des victimes des conflits du XXe siècle, ministère de la Défense, Caen.

7. Annie Kriegel, *Ce que j'ai cru comprendre*, Robert Laffont, 1991, p. 129. Un livre est en préparation sur cette époque.

8. C. Singer, *Vichy, l'université et les juifs*, Les Belles Lettres, 1992, p. 140. Les listes de professeurs révoqués sont difficiles à dresser avec exactitude car certains seront réintégrés en 1941. Voir aussi Limore Yagil, *Chrétiens et juifs sous Vichy*, Éd. du Cerf, 2005.

9. Dossier n° CC1640513, service de la Mémoire et des Affaires culturelles, section archives, dirigée par le commissaire F. Gicquel.

10. Gilbert Joseph a dévoilé cette affaire dans son livre *Une si douce Occupation : Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre*, *1940-1944*, Albin Michel, 1991. J'ai repris la question en 1999 lors du colloque « Pour une édition critique du *Deuxième Sexe* » organisé par Ingrid Galster en Allemagne, dans ma communication s'intitulant : « La lesbienne dans *Le Deuxième Sexe*, un universalisme sans universalité ». Ingrid Galster a jugé bon d'écarter ma communication de la publication des actes du colloque (2004) pour s'emparer elle-même du dossier et donner sa propre interprétation. Ce qu'elle fera en 2007 dans *Simone de Beauvoir dans tous ses états*, Tallandier. Ma communication avait été publiée aux États-Unis (2001), en France (2002) et en Espagne (2003). Le dossier est conservé aux Archives nationales, cote AJ 16/8906. Voir Danièle Fleury, « La brève carrière d'un jeune professeur "très au-dessus du commun" », *Les Temps modernes*, mai-juillet 2009, n° 654, p. 22-42.

11. On remarque que la date de naissance est différente de celle figurant sur sa carte d'identité.

12. Ingrid Galster, *Beauvoir dans tous ses états*, Tallandier, 2007, p. 97-109.

13. D. Fleury, « La brève carrière d'un jeune professeur "très au-dessus du commun" », *Les Temps modernes*, *op. cit.*

14. P. Buisson, *1940-1945 Années érotiques*, *Vichy ou les infortunes de la vertu*, 2 tomes, Albin Michel, 2008 et 2009.

15. 8 février 1947, journal américain cité par C. Francis et F. Gontier Fernande, *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, *La vie – L'écriture*, avec en appendice *Textes inédits ou retrouvés*, Gallimard, 1979, p. 145.

2.

Sous le regard de Sartre

> « C'était la première fois de ma vie que je me sentais intellectuellement dominée par quelqu'un. »
>
> Simone de Beauvoir,
> *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

La relation avec Sartre est d'un registre complètement différent aux yeux de Simone de Beauvoir. Il représente le monde des idées, de l'intelligence, de la parole éclairante, totalement mobilisés dans leurs rapports. Même s'ils ont « fait l'amour » l'été de leur rencontre en 1929, l'aspect physique et sentimental aura rapidement moins d'importance que cette alliance philosophique et intellectuelle par laquelle chacun précise sa pensée tout en constituant pour l'autre un interlocuteur irremplaçable. On peut même dire que la relation sexuelle cesse définitivement entre les deux compagnons en 1935, non seulement parce qu'au dire de Beauvoir elle-même, Sartre fut un piètre amant, mais parce que la rencontre avec Olga bouleversa l'équilibre du couple. Il ne faut pas oublier qu'en l'absence de moyens anticonceptionnels fiables, les couples devaient pratiquer le *coïtus interruptus*, ce qui enlevait bien du charme à la chose. De là à opter pour l'homosexualité, il n'y avait qu'un pas que les femmes délivrées du tabou « contre nature » franchirent en nombre certainement plus important qu'on ne l'a su. Mais pour Beauvoir, la situation devint nettement moins maîtrisable lorsque Sartre tomba amoureux d'Olga. Il est probable qu'elle ne s'y attendait pas et qu'elle dut accepter la solution du trio de mauvais gré. Dans *La Force de l'âge*, elle présente Olga comme instigatrice de « désordre » dans sa vie, chose à laquelle elle s'opposera vigoureusement au-delà de toute rationalité, comme nous le verrons avec *L'Invitée*. Olga sera la première faille au couple morganatique. Elle sera suivie d'autres failles qui déclenchent la même violence destructrice chez Beauvoir, même lorsque la relation sexuelle n'est plus un prétexte à la jalousie. C'est sans doute parce que la relation sexuelle n'existe plus que Beauvoir tombe dans l'inquiétude torturante de perdre la première place dès que son « époux » tombe amoureux d'une autre femme. L'énergie relationnelle considérable

qu'elle déploie durant ces années cruciales de l'Occupation pour reprendre les rênes affectives de la famille n'a d'autre but que d'entrer dans la carrière littéraire en forgeant un destin commun d'écrivains attentifs à prendre une place dominante dans la vie intellectuelle française.

Réunis dans le succès à l'agrégation de philosophie de 1929, où Sartre est sorti premier devant Beauvoir, et où, remarquons-le en passant, quatre femmes sur treize sont reçues cette année-là[1], le couple s'est soudé à travers son expérience de l'enseignement puis de l'écriture. La guerre est un tournant dans leur vie. Beauvoir termine *L'Invitée* en 1941, qui paraîtra en 1943, et Sartre se lance dans le théâtre après avoir publié *La Nausée* en 1938 et *Le Mur* l'année suivante. Il publie aussi deux œuvres philosophiques qui le situeront à la Libération parmi les intellectuels d'avenir : *L'Imagination* en 1940 et *L'Être et le Néant* en 1943, tous chez Gallimard.

Dans ses lettres à Sartre écrites pendant la drôle de guerre, Beauvoir parle souvent de sa conception de l'amour. Non seulement parce qu'il s'agit de récupérer un ascendant intellectuel après la perte de l'ascendant sexuel, mais aussi parce qu'il faut justifier philosophiquement une hiérarchie amoureuse composée d'un noyau central égalitaire – l'amour nécessaire – agrémenté d'« amours contingentes » ou, comme elle les appellera plus tard, des « succédanés ».

Car si elle a contribué à ce que ses jeunes amantes plaisent aussi à Sartre, elle sent le danger qu'il y a à lâcher les rênes. Sartre n'utilise-t-il pas le même mot « amour » dans ses lettres à Bianca Bienenfeld et dans celles qui lui sont destinées ? Elle le sait selon la règle établie entre elles, que Bianca montre à Beauvoir les lettres de Sartre, sans que la réciproque existe. Le nouveau trio repose sur le noyau dur qui s'est promis de tout se raconter. Ce qui explique que Beauvoir peut mener tranquillement sa stratégie de dévalorisation de sa rivale sans inquiétude. Sartre ne vendra pas la mèche. Ce qui ne délivre pas pour autant Beauvoir de la crainte d'être délaissée. Toujours la peur de tout perdre. Prenant le prétexte de son roman, elle écrit à Sartre en octobre 1939 : « C'est que quand on aime quelqu'un avec confiance comme je vous aime, comme Védrine vous aime ou Poupette de Roulet (en la supposant sincère) on prend chaque conduite tendre, chaque mot non pas comme vrai mais plutôt comme un objet signifiant, comme un réel donné à propos duquel la question de la vérité ne se pose pas ; et les conduites ou mots tendres de ladite personne aimée avec un tiers (mettons avec Wanda) apparaissent au contraire comme des objets construits, ils sont "mis entre parenthèses". »

La complication de l'argumentation montre qu'elle avance sur des œufs. Elle explique ensuite que si le mot amour, adressé par Sartre à

Bianca est « vrai », elle pourrait en conclure qu'il lui ment, parce qu'il l'aime aussi. Mais si on admet qu'il ne ment pas, la vérité « apparaît presque comme par hasard ». On risque alors l'illusion d'être aimée ou celle de croire qu'on fait un avec l'aimé. Pour l'éviter, on effectue une « mise entre parenthèses » de l'autre, accompagnée d'un retour sur soi caractérisé par le doute. Est-ce que je fais vraiment « un » avec lui ? La dualité est donc l'expression du doute tandis que l'unité est celle de la confiance en l'autre. Et elle conclut : « Après ces dernières semaines, et les lettres que vous m'avez écrites, aucune sagesse ne saurait plus me faire effectuer cette conversion qu'est la mise entre parenthèses. Mon amour, on ne fait qu'un – et je sens que je suis vous, autant que vous êtes moi-même. Je vous aime, mon doux petit, et jamais je n'ai mieux senti votre amour » (*LS*, I, 171).

On voit donc que la dissociation est déplacée sur la relation avec Sartre. Car pour Beauvoir, le conflit n'est pas à l'intérieur du sujet mais entre le moi et l'autre, ou entre le sujet et la société. « Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel, et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentielle », écrit-elle au début du *Deuxième Sexe* (p. 35). Faute de reconnaître à l'inconscient un « savoir » tout aussi important pour la connaissance de soi que celui qu'elle peut saisir dans l'exercice de son intelligence (sa conscience), Beauvoir se limite au conflit avec ses « rivales ». À la différence de Rimbaud, pour qui « je » est un autre, donc pour qui l'identité (le je) ne se confond pas avec le moi, elle n'aspire qu'à « faire un » avec Sartre, faute de pouvoir faire un avec elle-même. L'ambivalence, qui caractérise son comportement amoureux avec les femmes, est caractéristique de cette division intérieure non reconnue.

Les liaisons « contingentes » introduisent un tiers qui fragilise sa relation avec l'époux. Un tiers, remarquons-le, qui ne permet pas une réelle triangulation du fait que Beauvoir veut garder la première place auprès de Sartre, alors qu'elle a refusé le mariage pour garder sa liberté. Le tiers contingent la met en présence d'une rivale. Elle se sent du coup en position d'infériorité ce qui pose des questions sur la solidité réelle du couple. Est-il nécessaire d'argumenter comme elle le fait ? Les développements sur les relations « contingentes » (ses amies femmes et celles de Sartre) et la relation « nécessaire » avec lui, aboutissent à l'idée d'un « absolu » de la relation avec Sartre précisément là où la femme libre semblait s'émanciper de tout absolu à travers sa « rupture » avec Dieu. Cette relation « absolue » aurait pu néanmoins l'amener à faire l'expérience du divin, ou du vide, et à travers elle, celle de la perte de tout cadre sécurisant, jusques et y compris la notion d'espace et de temps. N'est-ce pas ce qui arrive aux amants quand, dans un moment privilégié d'abandon, l'être fait

l'expérience de son appartenance au cosmos par le biais de la jouissance ? Or l'absolu qu'elle veut vivre avec Sartre est au contraire une sécurité affective totale, un roc, ce qu'elle appelle dans son *Journal de guerre* une « condition de vie plus qu'un lien personnel » voué aux aléas de l'évolution de chacun. « Quand je ne le vois pas, ou même qu'il ne me le fait pas expressément sentir, je ne pense pas à son amour pour moi comme à une chose vivante pour lui. Ça me semble quasi une condition de vie qu'il ne discute plus, qui lui plaît même, mais presque une condition de vie plus qu'un lien personnel » (*JG*, 78).

On appréciera le « presque ». D'autant plus qu'elle reconnaît que ça donne souvent « quelque chose de durci à mon amour pour lui ». Beauvoir a besoin d'être rassurée affectivement, comme si elle avait manqué, enfant, de la sécurité que donne la mère. L'angoisse de la perte ressurgit au moindre doute et comme Beauvoir a besoin d'un univers affectif ordonné pour se donner pleinement à sa carrière littéraire, elle préfère éliminer les rivales plutôt qu'intégrer leur être-au-monde. Toujours dans son *Journal*, elle note avec satisfaction à la date du 5 novembre 1939 : « Je vois mes rapports avec Sartre, avec Bost, l'existence de Wanda, de Védrine, de Kos., bien en place et je suis profondément satisfaite. » Conjurer l'angoisse de la perte, conjurer la colère en cas de changement, conjurer la mort. Quoi qu'il advienne dans le monde.

Elle se débat dans des contradictions insolubles puisqu'elle veut garder sa pleine liberté amoureuse, tout en restant « l'amour nécessaire » de Sartre, redoutant l'aiguillon de la jalousie qui peut tourner à la panique quand elle n'a pas de prise sur la vie amoureuse de Sartre. Déchiré par sa laideur, ce dernier cherchera à séduire les femmes les plus jeunes et les plus belles qui viennent à lui, attirées par son intelligence et sa parole enivrante. Car il aime leur compagnie, et comme tous les hommes, il aime la diversité d'un éternel féminin qui l'a bercé sous les traits d'une mère l'aimant inconditionnellement.

Le monde rassurant des idées qui les a réunis est fissuré par la sphère émotionnelle et affective. Elle découvre que l'esthétique peut se soumettre à l'intelligence, l'invisible au visible, ce qui suscite chez elle le désir de reconquérir l'homme qui lui échappe là où précisément elle tient à garder sa liberté. Le trio est le champ d'exercice d'un conflit émotionnel dans lequel Simone de Beauvoir tente d'oublier la possible mort de la personne aimée.

Leur échange durant cette époque où Sartre est mobilisé retentit des stratégies qu'elle met en place pour garder tout le monde sous l'autorité de sa sensualité. Femmes et hommes.

Dans ses lettres remplies d'amour pour son « tout cher petit, petit bien-aimé », elle lui raconte avec une franchise parfois déconcertante

ce qu'elle vit avec chacune de ses amantes. Avec Bianca Bienenfeld, puis Nathalie Sorokine, lorsqu'elle s'autorisera à subir son charme délicieux. Elle correspond presque quotidiennement avec le « petit Bost » qui a droit, lui aussi, à ses récits amoureux détaillés, ce qui donne à l'ensemble de cette correspondance de guerre un effet d'écho très gênant. Les changements sont plus signifiants que les similitudes. Sans pudeur, elle parle ainsi de ses « étreintes passionnées » et des nuits passées avec les jeunes filles à l'hôtel, après un dîner à la Coupole ou une explication de texte philosophique. Raconte-t-elle aux jeunes filles ses nuits passées avec Bost ? Non bien sûr. Pas plus que sur le peu qui reste de ses ébats avec Sartre.

Au sujet de Védrine [Bianca], par exemple, elle écrit à Sartre, le 26 octobre 1939 : « J'ai écrit à Védrine une petite lettre d'une hypocrite tendresse et j'ai été saluer Kos. ; de nouveau visage de bois… » (*LS*, I, 223).

Comment réagit Sartre à cet aveu presque enfantin, mais qui le concerne puisque c'est au sujet de la femme qu'il aime qu'elle parle ainsi ? Rien. Il parle de sa vie militaire. Alors, elle repart à la charge, sur un autre registre : « J'ai été prise plus que de coutume, avec la vague idée mufle il me semble qu'il fallait "profiter" de son corps – il y avait un rien de perversité, que je ne trouve pas bien, et qui était simplement je pense l'absence de tendresse : c'était la conscience d'avoir un agrément sensuel sans tendresse, ce qui ne m'est en somme jamais arrivé » (*LS*, I, 248). Vraiment, ça ne lui est jamais arrivé ? Plus loin, elle parle de la prochaine permission de Sartre avec Védrine en ces termes : « Je crois que votre première rencontre avec elle sera une coucherie indéfinie et frénétique. »

Rien de tel pour dépoétiser l'amour. Et elle poursuit inexorablement, de lettre en lettre, soufflant le chaud de la passion et le froid de la jalousie.

Le 16 novembre, après avoir commencé sur Sorokine, elle poursuit : « On a causé, on s'est étreintes, et j'étais pleine de tendresse ; j'aime beaucoup ses façons sauvages et tendres. Ce que Védrine ne comprend pas, je crois que je vous l'ai déjà écrit, c'est qu'on doit tenir compte de l'autre personne même dans une expansion passionnée, on ne doit pas lui asséner la passion comme une gifle ; ça doit rester un don qu'on fait pour qu'il soit reçu, une expression de sentiment, un don consenti, destiné à quelqu'un et non pas être un débordement organique » (*LS*, I, 271). Et voilà une nouvelle couche pour Bianca.

Mais le 11 décembre, changement de ton au sujet de Védrine : « On est rentrées, on a eu des étreintes passionnées, et à vrai dire j'ai pris quelque goût à ces rapports » (*LS*, I, 344).

On voit que Beauvoir n'a pas peur de se contredire sur le terrain de la tendresse, par petites touches, sans oublier la cible de ses flèches : «

Il suffira d'un peu d'application pour que cette petite personne puisse être heureuse sans trop gêner », poursuit-elle le 25 novembre.

Le 21 décembre 1939, cette fois-ci : « Si j'étais libre, je me donnerais avec élan à cette histoire, hier j'étais prise, elle le sentait, elle en était tout heureuse ; je m'entends bien avec elle. Je lui ai raconté un tas de choses sur ce que c'est qu'une putain, un bordel, qu'elle a écoutées avec un intérêt passionné ; elle relit *Le Mur* et ce coup-ci ça la ravit, elle est sensible au style, et elle m'a cité avec délectation des expressions de vous qui la charment ; elle me demande des explications sur les obscénités mais seulement dans ma chambre en tournant la tête contre le mur ; je la traite de biche effarouchée et ça la fout dans des colères noires. »

Une biche qui aurait peur du loup, non sans raisons… Beauvoir poursuit : « Ça me fait quand même drôle d'être passionnément aimée de cette manière féminine et organique par deux personnes : Védrine […] et Sorokine » (*LS*, I, 370).

Sartre ne se fait guère d'illusions sur l'avenir de ces relations, car il lui répond deux jours plus tard : « Vous m'amusez avec votre harem de femmes. Je vous encourage fort à bien aimer votre petite Sorokine, qui est toute charmante. Mais, direz-vous, il faudra la sacrifier à la fin de la guerre. Vous êtes une naïve, mon amour, car de deux choses l'une : ou vous n'y aurez pas trop tenu et alors, telle que vous êtes, fin de la guerre ou pas vous la laissez tomber comme un crachat, mauvais petit que vous êtes. Ou bien, comme cela se produit, vous vous y attachez et alors je vous sais assez âpre pour vouloir la garder envers et contre tous. Il serait tout à fait dommage de sacrifier ce pur et charmant petit cœur » (Sartre, 1983, 503).

On voit donc que Sartre ne se laisse pas faire. Il impose sa loi, malgré les savantes stratégies de Beauvoir visant à en faire le voyeur de ses amours féminines. Et malgré ses propres sentiments pour les jeunes filles qu'elle maltraite sans vergogne. C'est la logique de toute emprise affective sur l'autre que de ne pas savoir reconnaître ses véritables sentiments.

Cela apparaît avec une cruelle lumière lorsqu'on compare ce qu'elle dit de ses amantes dans sa correspondance à Sartre et à Bost avec ses carnets. Ces récits se retrouvent dans une sorte de triple emploi où les différences deviennent particulièrement signifiantes. Ainsi, dans son *Journal*, elle raconte l'anecdote suivante survenue avec Nathalie Sorokine au moment où elle vient lui rapporter le carnet noir [son journal ?] qu'elle avait chipé dans son sac. Beauvoir lui dit : « "Si vous l'aviez emporté, je ne vous aurais pas revue de ma vie." Alors elle me reproche : "Ça ne tient donc pas plus fort que ça, vos sentiments !" Je m'assieds à côté d'elle sur le lit, et la console, et tout de suite, étreintes, baisers passionnés ; elle est encore toute cabrée : "J'ai le

cinquième rang dans votre vie." J'essaie de la persuader de ne pas être jalouse de ma vie, je lui dis que je l'aime tendrement. Avec un sûr instinct, c'est mon "amie rousse" [Védrine] qu'elle hait. Je me sens vraiment tendre pour elle et je lui parle avec toute la sincérité et toute la douceur possible. Elle s'est détendue, elle m'a quittée pour la première fois peut-être avec tranquillité, confiance et tendresse – elle a de beaux visages pathétiques et tendres. Mais me voilà engagée, quoi que j'en aie » (*JG*, 86).

Le lendemain, Simone de Beauvoir raconte le même épisode dans sa lettre à Sartre : « "Vous avez bien fait, je ne vous aurais pas revue de ma vie." Elle avait remâché ça toute la soirée avec fureur et hier elle s'est assise sur le lit et a éclaté en reproches puis en larmes : d'où cajoleries, baisers, étreintes passionnées. Elle a de beaux visages tragiques et désespérés qui me désolent ; j'ai tâché de lui expliquer que je tenais bien à elle mais elle m'a dit avec désespoir : "Mais c'est tellement inégal ! J'ai la cinquième place dans votre vie !" et avec un sûr instinct elle m'a dit que vous, Bost (dont je ne lui ai quasi rien dit), Kosakiewicz, elle me les passerait encore, mais qu'elle haïssait mon amie rousse [L.V.]. J'ai été aussi tendre que j'ai pu sans pourtant faire de promesses, et elle a fini par se rasséréner et par avoir l'air presque contente » (*LS*, I, 180).

On voit qu'elle rassure Sartre en affirmant ne pas vouloir s'engager, alors que dans son *Journal*, elle s'estime « engagée » avec elle. Ces différences sont révélatrices du jeu double et complexe qu'elle joue avec tout le monde, à commencer par Sartre qui voit bien qu'elle pratique les relations multiples avec un naturel non dissimulé et semble ne pas s'en formaliser. Car Beauvoir entretient avec la vie un rapport boulimique, prédateur. Elle a besoin de chaleur humaine, de contact physique, sensuel, « organique ». Celle qui se pense parfois comme une « déclassée » du fait que son père a perdu sa fortune en 1917, a aussi besoin de conquérir les hommes, les femmes, les idées nouvelles, la culture, les grands espaces, la liberté contre les diktats étouffants de la bourgeoisie de son enfance. « Elle avait une chaleur physique, une présence physique beaucoup plus authentique que Sartre », se souvient Bianca Bienenfeld-Lamblin au cours de l'entretien qu'elle m'a accordé[2]. « Elle avait besoin de toucher, de caresser. » Dotée d'une bonne santé et d'une forte vitalité, elle aime marcher, se dépenser, s'approprier le monde, dominer.

Estelle en danger de perdre Sartre ? Peut-être, si l'on considère que les lettres de Sartre à Bianca sont particulièrement passionnées. « Ma chère petite flamme », lui écrit-il, ou « Mon amour ». Il l'appelle aussi « ma petite merveille », semant ses lettres de « je t'aime avec passion » qui devaient faire bondir sa rivale. Mais on sent au fil des lettres que c'est surtout la première place qu'elle ne veut pas céder. À personne.

C'est pourquoi ses lettres à Sartre débordent d'amour, comme en ce mois d'octobre où elle s'exclame après avoir reçu plusieurs lettres de lui : « Mon amour, elles [les lettres] sont si tendres, si proches, c'est une vraie présence ; j'ai été secouée de passion pour vous ; nous avions tant de bonheur, la passion n'avait jamais l'occasion d'être volcanique, mais je savais bien qu'elle pourrait produire en moi ses tremblements de terre » (*LS*, I, 158).

Débordement volcanique d'un côté, tremblements de terre de l'autre, quand ce n'est pas « sympathique comme le tonnerre » à propos de Sorokine, la différence est intéressante. Dans un cas, la lave sort de terre, tandis que dans l'autre tout reste à l'intérieur. Quant au tonnerre, associé à la sympathie, on pense évidemment au coup qui précède la foudre. Au coup de foudre. Quoi qu'il en soit, ces différences ne sont-elles pas une manière de situer son union avec Sartre sur un autre plan que physique ?

Sartre, un double ?

Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Beauvoir explique comment Sartre répondait exactement au vœu de ses quinze ans : « Il était le double en qui je retrouvais, portées à l'incandescence, toutes mes manies. Avec lui, je pourrais toujours tout partager. Quand je le quittai au début août [1929], je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie » (*MJFR*, 482). Dix ans plus tard, elle pourrait très exactement dire la même chose : Sartre est un double et elle vit dans son ombre. Ils sont deux êtres aux polarités sexuelles inversées qui se complètent.

Face à la féminité de Sartre – il a été choyé par sa mère et un jour qu'ils s'amusaient Beauvoir remarque que le travesti lui allait bien –, sa virilité s'épanouit tout en collant au regard de son père. Elle raconte dans ses *Mémoires* qu'il déclarait souvent qu'elle était un homme et déplorait qu'elle ne fût un garçon car elle aurait fait Polytechnique. Ce ne sont pas des mots en l'air. La conception de la féminité transmise par son père ne lui convient pas du tout. Non seulement il a le culte de la famille, et l'on sait comme elle refusera la maternité, mais « il appréciait chez les femmes l'élégance, la beauté ». Plus tard, il cessera de s'intéresser à sa fille aînée qui ne répondait pas à ses critères, au profit de sa sœur Hélène. Il lui manifestera même des « réticences », de « l'indifférence et même une vague hostilité », ce qui n'était pas pour réconcilier Simone avec la féminité.

Un substitut du père ?

Plus tard, dans *La Force de l'âge*, Beauvoir récuse une interprétation psychanalytique qui fait sourire mais qui n'est pas tout à fait dénuée de signification dès lors qu'elle éprouve le besoin d'en parler.

« On dira sans doute que Sartre fut pour moi un substitut du père et Olga le succédané d'un enfant », explique-t-elle, tout en concédant qu'il n'en est rien : « Certainement mon attachement pour Sartre renvoie à mon enfance, mais aussi à ce qu'il était lui » (*FA*, 418).

D'abord, le terme de « succédané » constitue à lui seul un petit bijou de l'inconscient qui exprime par un mot apparemment dévalorisant deux idées contradictoires. Le succès, car il est certain que Beauvoir éprouva une grande affection pour Olga avant que Sartre tombe amoureux d'elle, et « damné », évidemment, car elle déclenche une telle jalousie qu'elle aurait certainement préféré qu'Olga soit seulement son élève. Quant au substitut du père, la remarque contient quelque chose de vrai. Sartre est né en juin, quelques jours avant son père, ce qui déjà leur donne un point commun. Il aimait aussi les jeunes et jolies femmes, comme lui. Mais il fut élevé sans père, et ce manque a forcément des répercussions sur sa paternité potentielle. Sartre n'a pas été un père pour Olga, mais un amoureux éconduit. C'est surtout le redoublement de « succédané » par « substitut », signifiant tous les deux un remplacement dans le but de jouer le même rôle, qui renseigne sur les aspirations de Beauvoir face à Sartre. Peut-être a-t-elle vu en lui un père, un soutien, un appui dans la vie. C'est lui qui l'introduit chez Gallimard. C'est lui qui lui dessille les yeux sur la nature du régime de Vichy, de la « clémence allemande », de la dictature nazie, sur la solidarité nécessaire avec les humains. Il l'entraîne presque à son corps défendant dans un engagement politique de gauche que rien ne laissait prévoir dans sa jeunesse. Dès la Libération, elle le suivra comme une ombre, même après le succès du *Deuxième Sexe* qui lui apporte une relative autonomie.

Il est probable aussi que s'est joué un rapport à la féminité très complexe, à travers l'attirance de Sartre pour des femmes « féminines » comme Olga, Wanda, Bianca, Dolorès, Michelle Vian, qui deviendra le lieu d'un questionnement décisif sur les mythes de la féminité comme nous le verrons plus loin.

Sartre est aussi quelqu'un qui ne voit pas la pauvreté comme une « déchéance ». Il est généreux. Il partage sans compter l'argent qu'il

gagne avec sa plume. Un substitut du père, autrement dit. En positif, qui se renforce au moment où Sartre écrit ses premières pièces de théâtre – on se souvient que son père aurait préféré devenir comédien plutôt qu'avocat à la cour d'appel – et où il commence à gagner beaucoup d'argent. Ce qui est plus important qu'on ne le pense pour Beauvoir quand on sait que l'insécurité matérielle est arrivée par les hommes dans sa famille. À deux reprises, ils ont connu la faillite. Une fois pendant la Première Guerre mondiale, quand la famille a dû déménager rue de Rennes dans un appartement beaucoup plus petit, et en 1910, quand Simone avait deux ans, lorsque la banque de son grand-père maternel, à Verdun, a fait une faillite si retentissante qu'il a dû faire de la prison. C'est probablement de cet événement que date le traumatisme social qui construira chez l'enfant une obsession de la « déchéance ».

Sartre, une image inconsciente de sa mère ?

Dans *Une mort très douce*, écrit après la mort de sa mère en 1963, Beauvoir se demande pourquoi cet événement l'a « si vivement secouée ». « D'ordinaire, je pensais à elle avec indifférence », reconnaît-elle. Mais son inconscient n'était pas de son avis. Elle parle alors de ses rêves. « Alors que mon père apparaissait très rarement et d'une manière anodine, elle jouait souvent un rôle essentiel : elle se confondait avec Sartre, et nous étions heureuses ensemble. Et puis le rêve tournait au cauchemar : pourquoi habitais-je de nouveau avec elle ? Comment étais-je retombée sous sa coupe ? »

Est-ce que son inconscient cherchait à lui dire qu'elle n'avait pas vraiment quitté sa mère ? Ou lui présentait-il, à travers l'image de son rapport à sa mère, un moyen de comprendre sa relation avec Sartre ? Or Beauvoir conclut ce récit de rêve sur l'aspect ambivalent de sa relation à sa mère : « Notre relation ancienne survivait donc en moi sous sa double figure : une dépendance chérie et détestée » (*MTD*, 147).

Pourquoi pas ? Il se peut aussi qu'elle ait découvert dans ses rêves des sentiments moins nobles que ceux qu'elle professe inlassablement dans ses écrits. Car on ne voit pas pourquoi l'ambivalence aurait épargné l'homme de sa vie. D'autant plus que c'est lui qui impose ses maîtresses, l'idée du trio, les règles relationnelles. L'association avec sa mère n'est donc pas fortuite. Hélène de Beauvoir a raconté dans ses Mémoires à quel point elle était « tyrannique », qualificatif jamais employé par Simone qui préfère garder une relative discrétion sur ses propres sentiments, comme sur la banqueroute de son grand-père Gustave Brasseur alors que sa mère en fut très affectée comme le raconte Hélène : « Ce fut une banqueroute retentissante. Ma mère ne pouvait en parler sans se mettre à pleurer – c'était traumatisant pour elle mais encore plus pour ma tante, parce que ma mère, au moins, était convenablement mariée. Ma pauvre tante dut abandonner Verdun, ses amies et tous ses espoirs de mariage. C'était une catastrophe pour les familles à l'époque » (cité par Bair, 726). De plus, la dot de Françoise de Beauvoir ne fut jamais versée.

On voit donc comment un certain non-dit familial relatif à une honte sociale peut se transmettre de manière transgénéalogique, et se déplacer sur d'autres champs d'existence, tout en entraînant des dissociations longues à résorber. Cela dit, on peut regretter que

Beauvoir n'ait pas porté plus de crédit à la psychanalyse et rejeté avec l'analyse des rêves, notamment, la possibilité d'aller à la rencontre de la partie inconnue d'elle-même porteuse de son savoir inconscient. Quelle richesse s'exprime ici qui aurait certainement trouvé une voie créatrice.

L'Invitée *ou le meurtre symbolique de la rivale*

La publication de *L'Invitée* en août 1943, en plein cœur de l'Occupation allemande et au moment où celle-ci intensifie la répression contre la résistance intérieure, est le grand tournant de la vie et de la carrière de Simone de Beauvoir. Elle vient d'être exclue de l'Éducation nationale. De plus son roman, *Quand prime le spirituel*, a été refusé par deux éditeurs, Gallimard et Grasset. À présent, l'enjeu est décisif et rien n'est laissé au hasard. Par l'intermédiaire de Sartre, qui a transmis le manuscrit à Brice Parain, les éditions Gallimard acceptent de publier son manuscrit qui était terminé depuis l'été 1941. Il a fallu prendre le temps que Sartre le lise, le critique, le trouve excellent, et que l'édition française trouve un modus vivendi avec la censure allemande. Elle avait dressé une liste d'auteurs interdits, dite « liste Otto », du surnom d'Hermann Brandl qui était le chef du bureau du service de contre-espionnage dépendant de l'Abwehr sous le nom de « bureau Otto ». C'était en réalité un « bureau d'achat » qui sera extrêmement efficace dans le pillage de la France[3]. Les éditions Gallimard trouvent un consensus leur permettant de publier les ouvrages d'auteurs ne figurant pas sur la liste interdite. Activité rentable, si l'on en croit une lettre d'Adrienne Monnier à son amie Angèle Lamotte, qui raconte l'atmosphère de cette époque à travers une des soirées organisées par Gallimard sous l'Occupation pour « employer leurs bénéfices ». Datée du 30 mars 1943, c'est-à-dire peu avant la publication de *L'Invitée*, elle est allée « avec Sylvia [Beach] au concert de la NRF à la galerie Charpentier. C'est les Paulhan qui avaient dû nous faire inviter. Belle et nombreuse société, très, très mondaine ; toutes les tribus des Polignac, de Wendel, Misia, *etc.* Il paraît que c'est pour employer leurs bénéfices que les Gallimard donnent ces concerts. M. et Mme Tots y brillaient de tout leur éclat "très boul'mich'" a dit Sylvia. Étaient présents Valéry, Fargue, Éluard, plus d'autres moins beaux : Tardieu, Robin… il y avait aussi Barrault et Madeleine Renaud, et Poulenc… Queneau n'y était pas, ni Drieu[4] ».

Sylvia Beach, qui dirigeait la librairie Shakespeare and Company à Paris, venait d'être libérée du camp de Vittel où elle avait été internée en septembre 1942 en tant que citoyenne américaine. Il est étonnant que Simone de Beauvoir ne l'ait pas mentionnée dans ses Mémoires car elle était abonnée à la bibliothèque des Amis des livres fondée par Adrienne Monnier dans sa librairie, rue de l'Odéon, située juste à côté.

C'est dans ce contexte très singulier que le livre est lancé en août pour la rentrée littéraire de 1943. Aucun ouvrage de Sartre, ni à plus forte raison de Simone de Beauvoir, ne figurait sur la liste des livres interdits par l'occupant. Soit parce que leur auteur est juif. Soit parce que ses idées ne lui conviennent pas. C'eût été bien étonnant, remarquons-le, car ni l'un ni l'autre n'écrivent sur des sujets susceptibles d'être censurés.

Le fait que Beauvoir soit introduite dans certains milieux de la collaboration comme la Radio nationale a-t-il favorisé cette publication ? Difficile à dire. Certes, comme l'a montré Gilbert Joseph, elle connaissait le milieu intellectuel parisien de l'Occupation, par le biais de Sartre et de Pierre Bost, notamment. Ce milieu était très éclectique. Si Jean Paulhan, qu'elle connaîtra personnellement plus tard, est résistant, fondateur en 1941 des *Lettres françaises* avec Jacques Decour, puis du Comité national des écrivains (CNE), avec Vercors, Aragon, François Mauriac, Édith Thomas, chez qui ont lieu les réunions en 1943, et si les Éditions de Minuit s'engagent dans l'opposition à l'occupant, la plupart des écrivains participent à l'activité littéraire dirigée et censurée par les Allemands. Ce n'est qu'à partir de 1944, c'est-à-dire quand la victoire alliée est inévitable, que Sartre est admis au Comité national des écrivains et se fait connaître auprès des écrivains résistants. Beauvoir s'en tiendra à l'écart, tout en étant informée directement par Sartre.

Il est certain que pour quelqu'un souhaitant réussir dans la vie littéraire, la publication d'un premier livre est toujours importante. Qu'elle se fasse en 1943 n'a pas de signification en soi, sauf si l'on considère qu'à la même époque, Nathalie Sarraute devait se cacher pour ne pas être déportée, que Germaine Tillion était déportée à Ravensbrück et qu'Irène Némirovsky, la plus grande romancière de langue française de l'entre-deux-guerres avec Colette, avait été arrêtée, déportée à Auschwitz le 17 juillet 1942 par le convoi numéro 6, et assassinée le 19 août 1942.

L'univers décrit par Beauvoir dans son premier roman est donc très éloigné de la violence des temps présents. C'est un livre très français, rempli de discussions philosophiques sur le milieu du théâtre et les relations troubles entre les gens. Il y est aussi question de clandestinité. Mais celle-ci recouvre essentiellement le domaine amoureux. D'ailleurs il est significatif que dans *La Force de l'âge*, elle parle du nouveau livre sur lequel elle travaillait en 1943, en expliquant comment l'héroïne « déliait son amant » de ses scrupules « en disant : "Dans les destins d'autrui, tu n'es jamais qu'un instrument" » (*FA*, 619). Pour quelqu'un qui entretient une liaison clandestine avec un des protagonistes de l'histoire, voilà qui met les choses au point.

Est-ce un clin d'œil à son amant le « petit Bost » ? Probablement.

D'autant plus que le sujet de *L'Invitée* s'inspire de son expérience du trio formé avec Sartre et Olga, qui a servi de modèle au personnage de Xavière, décrite ici comme une simple invitée. Elle doit cependant avoir un rôle plus déterminant puisqu'elle est assassinée à la fin du roman par Françoise. On remarquera en passant le prénom de Françoise, qui est celui de sa mère, et celui de Pierre, qui fut celui du frère aîné de Jacques-Laurent Bost. Quant à Xavière, qui commence par un X, on pourrait proposer plusieurs interprétations, de l'inconnue à la femme.

À l'origine, *L'Invitée* s'intitulait *Légitime défense*, ce qui en dit long sur l'état d'esprit de Simone de Beauvoir par rapport à cette aventure du trio qui est le sujet du livre, et surtout, sur la non-culpabilité de l'héroïne principale. Se poser, dès le titre, en juge et partie, n'est-ce pas une manière radicale de justifier son crime sans autre forme de culpabilité ? Mais on se demande quelle colère a alimenté la force d'écrire un si long roman dans le but « légitime » de se défendre ? Défendre de quoi ? de qui ? du meurtre ?

Reprenons l'histoire. Pierre est directeur de théâtre, il vit avec Françoise. Ils ont une amie, Xavière, qui leur rend visite, tandis que Françoise a une liaison avec Gerbert « pour se venger de Xavière, écrit Beauvoir dans *La Force de l'âge*, mais aussi parce qu'elle le désire depuis trop longtemps, parce que ses consignes morales ne jouent plus… » (*FA*, 392).

La transposition est transparente pour ceux qui connaissent la « famille » de Beauvoir. En scène, il y a Pierre/Jean-Paul, Françoise/ Simone, Xavière/Olga, Gerbert/Bost. On remarquera que ce n'est pas vraiment un trio, car Bost et Olga sont liés. Ce n'est pas non plus un quatuor. La structure des relations entre les personnages est donc boiteuse, et pour cause, le but du roman est de « tuer » Xavière pour revenir au couple, et probablement au « couple morganatique ». Comme le dit Beauvoir dans *La Force de l'âge*, ce roman traite de « questions qui me tenaient à cœur : ma relation avec autrui » (*FA*, 618).

Remarquons également que pour qui ignore la vie intime de Beauvoir avec les femmes, il est difficile de comprendre les ressorts pulsionnels de sa jalousie meurtrière. Il n'est pas dit que les deux héroïnes ont eu une liaison amoureuse ce qui réduit la rivalité du trio à une banale histoire de jalousie pour la possession d'un homme. Or l'aspect homosexuel est évidemment un ressort essentiel à la logique meurtrière.

Beauvoir est revenue longuement sur ce roman dans *La Force de l'âge*, dans le but probable d'exposer à son entourage sa ligne de défense face à ce qui constitue l'élimination d'une rivale. Elle écrit : « Je me refusai donc le désordre qu'Olga eût introduit dans ma vie si je

lui avais accordé trop de poids. Je m'appliquai à la réduire à ce qu'elle avait toujours été pour moi ; je l'aimais de tout mon cœur, je l'estimais, elle me charmait ; mais elle ne détenait pas la vérité. »

Curieuse façon d'expliquer le problème. De quelle vérité s'agit-il ? Écoutons Beauvoir : « Je n'allais pas lui abandonner cette place souveraine que j'occupais, moi, au centre exact de tout. Peu à peu pourtant, je cédai. Il m'était trop nécessaire de m'accorder en tout avec Sartre pour voir Olga avec d'autres yeux que les siens » (*FA*, 276).

Ce roman a donc pour but de reconquérir la place centrale auprès de « Pierre ». Nous allons voir à travers les deux dernières pages comment elle s'y prend.

Françoise se rend chez Xavière pour lui proposer de l'argent afin de se faire pardonner d'avoir « ruiné son avenir », une manière de racheter ses remords. Fièrement, Xavière refuse. Françoise pose alors la main sur le réchaud à gaz et ouvre le robinet. Elle sait qu'elle va l'asphyxier lorsqu'elle baissera le levier. Elle sort. Xavière pousse le verrou intérieur de la porte. Merveille, on va croire à un suicide. Françoise reste un moment devant le levier du compteur à gaz, méditant sur « cette présence ennemie qui depuis si longtemps l'écrasait de son ombre aveugle ».

L'auteur du roman a-t-elle conscience de livrer là une clé de son rapport à l'inconscient et à ce que Jung appelle l'« ombre du moi », c'est-à-dire tous les aspects de nous-même que nous rejetons, que nous haïssons et qui apparaissent dans les rêves comme des figures d'ombre ? De toute évidence, Olga en fait partie. Elle est le contraire de Beauvoir par son insouciance, sa faculté de vivre l'instant présent qui interdit toute stratégie amoureuse. Car pour manipuler l'autre, il faut poursuivre un but, échafauder un plan, mettre en place une action concertée qui s'appuie sur les points faibles de l'autre. Ce qu'Olga est bien incapable de faire. Un autre trait de sa personnalité en fait une figure d'ombre toute choisie : ses origines aristocratiques. « Ses dédains d'aristocrate en exil s'accordaient avec notre anarchisme anti-bourgeois », écrira Beauvoir dans *La Force de l'âge* (291). On admirera le « nous » qui place Sartre du côté de Beauvoir alors qu'il n'a pas d'origine aristocratique. Beauvoir n'est ni en exil, ni dans le dédain.

Poursuivons le roman. « Françoise était là, n'existant que pour soi, tout entière réfléchie en elle-même, réduisant au néant tout ce qu'elle excluait… » Voilà ce qui s'appelle s'interroger sur sa relation à autrui. Et Beauvoir poursuit la description d'un idéal du moi, qu'elle est loin d'incarner, comme nous l'avons vu, tant elle a besoin des autres, et en particulier de Sartre, pour son équilibre affectif : « Elle s'épanouissait sans limites, infinie, unique. » Ah ! ce désir de ne pas être comme toutes les femmes. « Tout ce qu'elle était, elle le tirait d'elle-même,

elle se refusait à toute emprise, elle était l'absolue séparation. Et cependant, il suffisait d'abaisser ce levier pour l'anéantir. Anéantir une conscience. Comment puis-je ? pensa Françoise. »

On remarquera que le corps de Xavière se réduit à sa conscience. Car c'est bien un corps qui sera tué. Cela montre une fois de plus que le corps n'est pas en cause dans la relation entre les deux femmes. On peut faire l'amour avec un corps sans que la conscience soit touchée. Mais si le regard de l'autre prend le pas sur le sien dans son rapport à « Pierre », rien ne va plus, et il n'y a plus de corps qui compte. La question se résume donc à l'alternative suivante : « "Elle ou moi." Elle abaissa le levier. »

Françoise pense son rapport à l'autre en termes d'exclusion. Ce n'est pas elle et moi, c'est elle ou moi. Elle rate le moyen d'intégrer son « ombre ennemie » en reconnaissant dans l'autre ses propres caractéristiques. L'auteur continue : « On croirait à un accident ou à un suicide. » Toujours ce balancement : elle ou moi, l'un ou l'autre, l'homme ou la femme. Les opposés s'excluent réciproquement et l'on voit dans cette façon de résoudre une rivalité amoureuse poindre l'argumentation du *Deuxième Sexe*. Le masculin et le féminin s'excluent l'un l'autre au sein d'un rapport de domination qui renvoie aux oppositions actif-passif, sujet-objet qui vont structurer toute son analyse de la condition féminine.

À une exception près, Simone de Beauvoir elle-même, qui peut à la fois unir dans son corps un cerveau d'homme et un cœur de femme comme elle s'en vantera dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

Grâce à quoi la narratrice de *L'Invitée* peut absoudre Françoise du meurtre en déclarant : « Personne ne pourrait la condamner ni l'absoudre. Son acte n'appartenait qu'à elle […]. Plus rien ne la séparait d'elle-même. Elle avait enfin choisi : elle s'était choisie. »

Qu'a-t-elle choisi d'elle exactement ? Le moi tout-puissant. Le moi qui se croit non clivé. Elle a choisi l'ambivalence. Beauvoir, ou la femme qui a mangé son ombre.

Huis clos *ou la réponse de Sartre*

Il est curieux que Sartre soit finalement le premier à écrire sur l'homosexualité féminine dans sa pièce de théâtre *Huis clos* rédigée sous l'Occupation, qui sera représentée pour la première fois au théâtre du Vieux-Colombier en mai 1944. Juste avant le débarquement allié en Normandie. La pièce fut écrite d'une traite en décembre 1943, sous la pression d'une forte émotion, apparemment. Et de toute évidence, en réponse à la fin de *L'Invitée*, et non, comme le pense Ingrid Galster, en « réponse immédiate à la suspension de Beauvoir[5] » de l'Éducation nationale. L'analogie entre le meurtre de Xavière au moyen du gaz, et le suicide d'Inès et de son amie, dans *Huis clos*, par le gaz, Inès étant la seule à mourir, établit à elle seule un lien entre les deux œuvres. Il s'agit dans les deux cas d'une mort provoquée par l'ouverture d'un robinet de gaz. Alors, je me pose des questions : Sartre a-t-il été choqué par le meurtre de Xavière, en l'occurrence Olga, qu'il a passionnément aimée et dont il parle encore dans ses *Carnets de la drôle de guerre* ? Désire-t-il sa propre version du trio en donnant une expression théâtrale à la crise des valeurs viriles dont il a fait l'expérience lors de « l'étrange défaite » de juin 1940 ?

Une petite autobiographie écrite en décembre 1939 dans son *Carnet III* semble aller dans ce sens : « Je fus au plus bas au moment de ma folie et de ma passion pour Olga : deux ans. De mars 1935 à mars 1937. Mais pourtant ces infortunes me furent profitables. La folie recula les limites du vraisemblable : de ce moment j'ai abandonné mon optimisme bourgeois et j'ai compris que tout pouvait m'arriver, aussi bien qu'à un autre. J'entrai dans un monde plus noir mais moins fade. Quant à Olga, ma passion pour elle brûla mes impuretés routinières comme une flamme de bec Bunsen » (Sartre, *CDG*, 275).

La métaphore du bec Bunsen donnera quatre ans plus tard le suicide au gaz. Il aurait très bien pu brûler ses impuretés au feu de bois ou à toute autre source de chaleur. C'est le gaz qui lui vient à l'esprit en ce mois de décembre 1939 où il est mobilisé avec ses camarades au service météo. Et c'est ce même processus alchimique de la passion qui va le pousser à écrire sa pièce si rapidement. Beaucoup de choses se sont passées entre-temps dans l'histoire collective qui ont mobilisé le philosophe au point de l'amener à prendre acte de la crise des valeurs viriles en lui associant le motif de la lâcheté masculine et celui de l'infanticide maternel.

La pièce met en scène des femmes qui vivent sous une autre bannière que celle du « Travail - Famille - Patrie » brandie par Pétain. Les trois personnages se retrouvent en enfer pour des « forfaits » très particuliers. Garcin, le personnage masculin, est un lâche. Il incarne la figure de l'antihéros qui a dénoncé ses camarades révolutionnaires pour échapper à la mort. Estelle est une femme mariée à un homme âgé. Elle a tué l'enfant qu'elle avait eu avec son amant alors qu'elle était mariée. Inès est une lesbienne qui aimait de manière trop exclusive et dominatrice la compagne de son cousin. Le lien entre la crise des valeurs viriles et l'émancipation sexuelle des femmes est donc nettement établi par Sartre puisque l'homme est coupable d'avoir trahi les valeurs viriles de courage tandis que les femmes sont coupables de forfaits liés à la sexualité. Et l'on ne peut que saluer la façon dont Sartre anticipe avec une étonnante intuition la révolte des femmes des années 1970 qui éclatera sur le double terrain de l'avortement et de l'homosexualité.

Cela dit, la façon dont il aborde l'homosexualité n'est pas sans poser quelques questions. Si l'on peut comprendre en effet que Sartre stigmatise la lâcheté masculine après la défaite de l'armée française en mai 1940, on s'explique moins qu'un homme vivant aux côtés de Simone de Beauvoir réactive les vieux poncifs de la « femme damnée » en associant l'infanticide maternel à l'amour lesbien, comme s'ils avaient la même gravité.

Quel crime a donc commis Inès pour se retrouver en enfer ? Écoutons la réponse d'Inès :

> « Eh bien, j'étais ce qu'ils appellent là-bas une femme damnée. *Déjà* damnée, n'est-ce pas. Alors, il n'y a pas eu de grosse surprise.
>
> Garcin – C'est tout ?
>
> Inès – Non, il y a aussi cette affaire avec Florence » (Sartre, *HC*, 143).

Cette « affaire avec Florence » est une affaire de cœur qui s'est mal terminée. Vivant avec Florence et son cousin, Inès avait réussi à convaincre Florence de venir habiter avec elle sans le jeune homme. Or celui-ci meurt peu après, écrasé par un tramway, ce qui déclenche un processus de culpabilité auquel Florence ne trouve d'autre issue que d'ouvrir le gaz dans l'intention de se suicider avec Inès. Mais Inès est la seule à mourir, ce qui explique pourquoi elle arrive seule en enfer, sans que l'on comprenne néanmoins pourquoi elle est « damnée » alors que c'est Florence qui a ouvert le gaz. Un meurtre est-il moins grave que l'homosexualité ?

L'explication nous est donnée plus tard, par Inès, qui se décrit comme une méchante femme ayant « besoin de la souffrance des autres pour exister ». Elle se considère d'autant plus coupable du meurtre commis par Florence qu'elle estime avoir pris possession de

son regard. « Je me suis glissée en elle, elle l'a vu par mes yeux », dit-elle pour expliquer pourquoi Florence a accepté de quitter son cousin. Voilà une drôle de façon de renverser les motifs de culpabilité. Renversement qui devient plus étrange encore quand Sartre aborde l'argument central de sa pièce. Puisque « l'enfer, c'est les autres », en enfer, chacun joue un rôle de bourreau pour l'autre. Ainsi, l'hétérosexuelle devient le bourreau de la lesbienne parce qu'elle se laisse séduire par un homme, plutôt que par une femme attirante, tandis que la lesbienne devient le bourreau de l'antihéros. « Elle vous verra par mes yeux », dit-elle à Garcin pour le dissuader de répondre aux avances d'Estelle et l'empêcher d'instaurer un rapport de séduction avec elle.

Sartre suppose donc qu'une lesbienne peut prendre possession du regard d'une hétérosexuelle dès lors qu'elle souhaite en faire sa « proie » sexuelle. J'emploie ici volontairement le mot « proie » en référence à Simone de Beauvoir qui l'utilisera cinq ans plus tard dans *Le Deuxième Sexe* pour introduire le chapitre sur la lesbienne.

Sartre pense-t-il à sa propre expérience en écrivant cette pièce ? Le trio est en effet une structure importante de sa vie amoureuse avec Simone de Beauvoir. Trio avec Olga Kosakiewicz, comme nous l'avons vu, trio avec Bianca Lamblin dans les années 1939-1940, un quatuor, même.

Cette « affaire de Florence » a toutefois des ramifications très significatives dans la vie et la littérature des deux philosophes. On a vu que la mort de Zaza, en 1929, un mois et demi après le « mariage morganatique » de Beauvoir avec Sartre, a laissé une empreinte très profonde. Olga est tombée malade pendant l'Occupation, elle est atteinte de tuberculose. Bianca Bienenfeld traversera une grave dépression après la rupture avec le duo. Nathalie aussi tombe malade aux États-Unis. Alors, n'y a-t-il pas chez Sartre un désir d'arrêter Beauvoir sur ce chemin dangereux ?

Deux trios, deux œuvres, deux fins différentes. Sartre se fait-il l'interprète d'une conscience virile menacée dans son hégémonie par l'affirmation érotique de la lesbienne, comme le suppose Geneviève Sellier dans son analyse de *Huis clos*[6] ? Pourquoi l'envoyer, une fois de plus, sommes-nous tentée de dire, en enfer ? On a pu dire qu'il avait placé l'action en enfer parce que la pièce était écrite sous l'Occupation et qu'il était quasiment impossible de faire monter une lesbienne sur la scène sans lui prévoir un châtiment. Mais ce n'est pas la première fois qu'elle y tient un rôle (pensons à Colette au début du siècle), alors que c'est la première fois qu'en exposant le thème de la dépossession du regard viril par une lesbienne, un écrivain philosophe attribue à une femme le pouvoir de diriger la conscience d'autrui en captant son regard. Ce regard-là le met-il en danger dans ses rapports intimes avec

les femmes ? Une lesbienne a-t-elle le pouvoir de transformer le regard d'une hétérosexuelle sur lui ? Et de le transformer à son désavantage puisqu'il aboutit à la mort et la séparation…

Voilà qui a dû faire réfléchir Simone de Beauvoir avant d'écrire dans *Le Deuxième Sexe* le chapitre sur la lesbienne. Sa rédaction fut-elle tributaire de cette menace castratrice que le philosophe envoie à sa compagne par le biais de la fiction, mais que son inconscient était en mesure d'entendre ? Si Beauvoir ne s'est pas laissé intimider par la misogynie d'après guerre en osant affronter tous les tabous, de l'avortement au refus de la maternité en passant par la défloration et le viol, elle est dans une position différente sur le terrain de l'homosexualité. Ici, la rivalité entre les deux philosophes n'est plus intellectuelle. Il s'agit d'un combat pour « manger » l'autre, sans être mangé.

Mais c'est aussi un combat humaniste, si je peux utiliser ce terme. En captivité, Sartre a découvert l'importance de la solidarité, mesurant du même coup d'un autre œil l'étendue du pouvoir destructeur de sa compagne. La façon dont il tombe amoureux régulièrement de jeunes femmes en est l'indice. Il échappe au moins à l'emprise affective et émotionnelle. Car cela fait longtemps qu'il n'est plus sous son emprise sexuelle, depuis 1935, au moins. Car l'emprise, le pouvoir, la domination, ne sont pas toujours du côté de l'homme. Elle vient souvent de la femme, sous une autre forme, et de manière beaucoup plus perverse lorsque celle-ci ne dispose pas de la même envergure sociale que lui. C'est une sorte de revanche. Une manière de piéger l'homme là où il a voulu dominer la femme. Il s'agit de s'assurer une sécurité qui fait défaut du côté de la société. Et nous verrons dans le chapitre sur l'apolitisme de Beauvoir que son désintérêt pour le féminisme et l'aspect législatif du droit des femmes vient en grande partie du phénomène de compensation qu'elle a mis en place avec Sartre. Quand une femme (de pouvoir) ne dispose pas légalement du pouvoir, elle s'allie avec un donneur de pouvoir. D'où l'importance de sa relation intellectuelle avec Sartre. Il s'agit de se rendre indispensable en effectuant un travail de lecture des manuscrits, de critique, etc., qui en fait une interlocutrice irremplaçable.

Après la Libération, Sartre tombera amoureux de Dolorès, et vivra avec elle une relation très forte qui met Beauvoir en danger peut-être plus encore que les liaisons avec les autres jeunes femmes. C'est à elle, alors, de vivre les angoisses, les cauchemars et la dépression, comme elle le décrit dans *La Force des choses*. Sa rencontre avec le romancier Nelson Algren en 1947, juste au moment où Sartre s'en va rejoindre une autre femme en Amérique, n'est pas un hasard. Elle est presque construite selon une logique culturelle de l'emprise. Car si on devient femme, on peut aussi devenir amoureuse. Le désir est aussi capable de

déclencher beaucoup de choses. Elle aussi a son amant américain, sa liaison avec le Nouveau Monde, son lien personnel avec les libérateurs de la France. L'amour la remettra sur pied, mais elle refusera de vivre avec Algren pour retourner en France auprès de Sartre. Elle sait que c'est lui, et lui seul, qui est sa caution intellectuelle, sa protection, et d'une certaine façon sa légitimité.

Notes

1. Mlle Roussel (7e), Mlle Bois (10e ex-aequo) avec Mlle Renauld ; côté hommes : MM. Boivin et Hyppolite, Nizan (5e), Savin (6e), Schwob (8e), Patronnier de Gandillac (9e), Doucy et Garaudet. Le rapport du jury analyse cette réussite féminine en précisant que l'anonymat des copies ne permettait pas un quelconque favoritisme féminin.

2. Bianca Lamblin m'a reçue chez elle, à Paris, le 19 octobre 1999.

3. Voir les pages éclairantes que lui consacre J. Delarue, *Trafics et crimes sous l'Occupation*, Fayard, 1968, p. 27 et suiv.

4. Lettre d'A. Monnier à A. Lamotte du 30 mars 1943, fonds Maurice-Saillet, Harry Ransom Humanities Research Center, université du Texas, Austin, que je remercie. Voir M.-J. Bonnet, « Frontstalag 194, Un aspect méconnu de l'Occupation allemande : l'internement des femmes anglo-saxonnes dans les camps de Besançon et Vittel », à paraître.

5. « C'est une réponse à la suspension de Beauvoir que d'exposer sur scène une lesbienne qui convoite – encore que sans succès – une autre femme », I. Galster, « L'actualité de *Huis clos* en 1944, ou la revanche de l'anti-France », *Les Temps modernes*, février-mars 1997, n° 592, p. 202.

6. Noël Burch, G. Sellier, *La drôle de guerre des sexes du cinéma français, 1930-1956*, Nathan Université, 1996.

3.

Le Deuxième Sexe

> « J'aime avec passion la vie, j'abomine l'idée de devoir mourir. Je suis terriblement avide, aussi je veux tout de la vie, être une femme et aussi un homme […]. Vous voyez, ce n'est pas facile d'avoir tout ce que je veux. Or quand je n'y parviens pas, ça me rend folle de colère. »
>
> Simone de Beauvoir, lettre à Nelson Algren, 3 juillet 1947.

Avant d'aborder l'analyse des thèses principales de Simone de Beauvoir sur la féminité et la « condition féminine », il est nécessaire de resituer le contexte d'écriture de ce livre majeur qui aura une influence déterminante sur l'évolution « antinaturaliste » du féminisme contemporain.

On pourrait penser qu'un livre théorique est moins conditionné que le roman par l'environnement affectif de son auteur. Ne s'élabore-t-il pas dans une relative autonomie de réflexion, celle-là même dont Beauvoir a fait preuve lors du concours d'agrégation de philosophie au cours duquel elle a montré son aptitude à assimiler une pensée occidentale exclusivement masculine ? Or nous allons voir qu'il n'en est rien pour *Le Deuxième Sexe*. Bien au contraire, c'est peut-être le livre le plus intimement imprégné de son expérience amoureuse, de ses échecs comme de ses réussites qui ont irrigué sa pensée et jusqu'à la décision d'écrire cet ouvrage. Présente dans ce qu'elle affirme comme dans ce qu'elle ne dit pas, Beauvoir a conçu ce livre dans des circonstances très spéciales.

Un contexte bien particulier : Sartre, Algren, Violette Leduc

> « Je faisais des cauchemars. Je me rappelle un œil jaune à l'arrière de ma tête que crevait une longue aiguille à tricoter. »
>
> Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, I.

Beauvoir l'a raconté dans *La Force des choses* : l'idée d'écrire un essai sur les femmes ne vient pas d'elle, mais de Jean-Paul Sartre qui l'a fortement engagée dans cette voie. Après *Le Sang des autres*, elle cherchait l'idée d'un nouveau livre qui s'inscrive dans l'esprit de *L'Âge d'homme* publié par Michel Leiris. « J'en parlai à Sartre. Je m'avisai qu'une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi d'être une femme ? J'ai d'abord cru pouvoir m'en débarrasser vite. Je n'avais jamais eu de sentiment d'infériorité, personne ne m'avait dit : "Vous pensez ainsi parce que vous êtes une femme" ; ma féminité ne m'avait gênée en rien. "Pour moi, dis-je à Sartre, ça n'a pour ainsi dire pas compté. – Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même manière qu'un garçon : il faudrait y regarder de plus près" » (*FC*, I, 135-136).

Et c'est en y regardant mieux qu'elle décide de passer du projet d'écrire une « confession personnelle » à une recherche sur « la condition féminine dans sa généralité ».

À lire ce récit publié bien après *Le Deuxième Sexe*, on pourrait croire que les choses se sont déroulées sans heurt et sans conflit avec Sartre, si l'on excepte quelques petits cauchemars, comme celui de l'œil jaune posé à l'arrière de sa tête qui était crevé par une longue aiguille à tricoter.

La correspondance avec Nelson Algren nous renseigne un peu mieux sur les circonstances affectives qui ont entouré la rédaction du *Deuxième Sexe*. C'est un autre état des lieux qui nous est présenté. D'abord, au cours d'un voyage aux États-Unis, Beauvoir rencontre un écrivain juif de Chicago dont elle tombe amoureuse et avec qui elle développe une relation bien différente de celles qu'on lui connaissait, tant avec Sartre qu'avec Bost ou ses amies femmes.

C'est une Simone de Beauvoir nouvelle que nous découvrons dans ses lettres, quasi inconnue, saisie de passion pour un homme vivant de l'autre côté de l'Atlantique qui lui inspire des réflexions de midinette. « Je vous embrasse comme une épouse aimante doit le faire », écrit-elle en octobre 1947. Une autre fois, elle lui demande de ne pas

amener une amie dans leur « nid ». « Elle boirait *mon* whisky, mangerait *mon* gâteau au rhum, dormirait dans *mon* lit, peut-être avec *mon* mari. » « Je plaisante », ajoute-t-elle, mais ce n'est pas si sûr, car à force de lire les adresses à « mon mari », à « vos bras autour de moi », à « vos baisers », sans oublier le surnom de « crocodile » dont elle l'affuble alors que cet animal n'est pas vraiment une métaphore de jouissance, on se demande ce qui se joue dans cette relation apparemment très traditionnelle. Voici une femme amoureuse qui se comporte de manière féminine, conjugale, avec un homme « viril » qui n'a qu'un an de moins qu'elle. Que s'est-il passé dans sa vie pour qu'au moment même où elle part en guerre contre le mythe de la féminité, elle vive un amour si peu émancipé ?

Elle n'est plus le Castor industrieux qui construit son destin, mais « la grenouille », animal amphibie, relié au symbolisme de l'eau, de la nuit, du féminin et de la métamorphose. Le crocodile étant quant à lui l'animal par excellence de la prédation (les grandes dents pour mieux te manger !) mais aussi de la castration avec ses dents menaçantes. La grenouille veut-elle se faire aussi gourmande que le crocodile ? Et peut-on la croire lorsqu'elle appelle Algren « mon mari chéri » alors qu'il réside de l'autre côté de l'Atlantique et ne risque pas de venir troubler le climat quotidien par ses exigences matrimoniales ? On sait que les amours au loin durent plus longtemps que les amours contingentes. Sans parler des fantasmes qu'elles génèrent.

Au fil des lettres, on a l'impression de voir évoluer quelqu'un qui joue un rôle et construit une histoire d'amour par la puissance souveraine de l'écriture. Beauvoir a beau lui raconter des épisodes de sa vie passée avec une liberté de ton qui étonne, elle ne lui dit pas tout, loin de là. Et surtout rien du conflit qui la travaille et qu'elle évoquera dans *La Force des choses*, apportant un contrepoint nouveau qui rend un son bien différent de celui émis par ses seules lettres à Algren.

En effet ! La correspondance transatlantique ne permet pas de prendre la mesure de la crise déchirante qui secoue sa relation avec Sartre. Quelle différence de ton ! Et comme l'édition de la correspondance est trompeuse lorsqu'elle présente la tournée de Beauvoir aux États-Unis comme le résultat d'une « invitation par de nombreuses universités américaines ». On a l'impression de lire un conte de fées hétérosexuel alors que ces années 1946-1948 sont probablement la période la plus difficile du couple Sartre-Beauvoir.

Dès 1946, Sartre s'est engagé dans une liberté amoureuse nouvelle à la suite de son voyage à New York où il a rencontré Dolorès Vanetti Ehrenreich, une Française mariée à un médecin américain qui travaille à l'Office of War Information. Dolorès est une femme pleine de vivacité, écrit Deirdre Bair dans sa biographie de Beauvoir, « très

différente de toutes celles dont Sartre avait été épris » (Bair, 347). Elle connaissait tous les Français de New York et les présenta à Sartre. Il se sent si bien avec elle qu'il vit même chez elle, retardant autant que possible son retour en France en préparant le terrain par des allusions faites aux amis de Simone qui doivent lui être répétées. Il n'ose pas lui annoncer la nouvelle par lettre. Beauvoir réagit par une liaison avec l'homme de théâtre Michel Vitold, liaison qu'elle tient secrète parce que « les gens s'attendaient à ce que je sois fidèle, je faisais donc semblant de l'être », dira-t-elle à sa biographe. Un faux-semblant qui montre son profond malaise dans une situation qu'elle n'a pas prévue et qui semble agir à son désavantage. Si, pour éviter la jalousie, ou du moins l'étouffer, Sartre et Beauvoir conviennent de faire le silence sur cet aspect de leur couple qui acquiert par ailleurs une existence existentialiste de plus en plus publique, la situation pour Beauvoir est à la limite du supportable.

Il faut dire aussi qu'elle a une rivale de taille en la personne de Dolorès, rivalité qui ne peut qu'accentuer son ressentiment envers cette femme pour qui Sartre éprouve une profondeur de sentiment inconnue. Elle se sent tellement mise entre parenthèses qu'elle refusera d'en parler dans ses Mémoires autrement que sous l'initiale M., initiale, remarquons-le en passant, qui dit « aime » pour signifier la haine. Beauvoir n'ira pas jusqu'à cacher son désarroi, comme elle le révèle dans *La Force des choses*, alors qu'au cours d'un repas elle demande à Sartre : « Franchement, à qui tenez-vous le plus, à M. ou à moi ? – Je tiens énormément à M., me répondit Sartre, mais c'est avec vous que je suis. » Et Beauvoir poursuit : « J'eus le souffle coupé. Je comprenais ce qu'il voulait dire : "Je respecte notre pacte, ne me demandez rien de plus." Une telle réponse mettait tout l'avenir en question » (*FC*, 101).

La scène se passe en avril 1946, après le retour de Sartre de New York. Cette fois-ci, c'est son corps qui réagit le plus violemment. Elle a des maux de tête tellement douloureux qu'elle doit se soigner et prendre des médicaments. Alors, Sartre comprend qu'il faut lui trouver une occupation qui accapare son intellect le plus longtemps possible pour remettre la machine en route. Et c'est ainsi qu'il a l'idée de demander à Philippe Soupault si le gouvernement français ne pourrait pas organiser une tournée de conférences aux États-Unis pour Simone de Beauvoir, dans le même esprit que les conférences qu'elle venait de donner au Portugal à l'invitation de son beau-frère, Lionel de Roulet. Puis, pour parfaire la convalescence, Sartre l'encourage à écrire un livre sur les femmes.

C'est dans ces circonstances affectives très difficiles que Simone de Beauvoir s'embarque pour le Nouveau Monde fin janvier 1947, où, écrit-elle à Algren le 12 mars, « j'y ai retrouvé ma meilleure amie dont

j'étais séparée depuis une année entière ». Il s'agit bien sûr de Nathalie Sorokine qui habite en Californie avec son mari et lui servira de chauffeur pendant son séjour. On remarquera qu'elle présente constamment Nathalie comme sa meilleure amie, et ce jusqu'au dernier tome de ses Mémoires où elle dévoile sa vie (hétérosexuelle) agitée avant sa mort brutale précoce en 1967. Elle retrouve également aux États-Unis Stépha, son mari Fernando et leur fils. Si en février la première entrevue avec Algren n'éveille pas de sentiment particulier, il n'en sera pas de même de la deuxième rencontre qu'elle initie à la suite d'un nouveau problème avec Sartre. En avril, ce dernier lui demande de retarder son retour à Paris parce que Dolorès est encore là. Elle réagit à la mauvaise nouvelle en proposant à Nelson Algren de la rejoindre à Chicago, où ils passent trois jours avant de revenir ensemble à New York où ils restent jusqu'à son départ, le 18 mai 1947. Algren est écrivain, juif. Il habite Chicago et lui a montré les bas-fonds de sa ville. C'est alors l'étincelle.

Une magnifique correspondance, malheureusement amputée des lettres de Nelson Algren, s'engage entre les deux amants. Beauvoir écrit directement en anglais et lui raconte, comme à son habitude, tout ce qu'elle vit. Ou presque… En enjolivant parfois les anecdotes, ce qui ne l'empêche pas d'avoir la dent dure pour ses anciennes « amies ». Le 3 juillet 1947, elle parle de « cette amie juive dont je vous ai dit un mot ». « Elle est très malheureuse. Elle m'est attachée alors que moi très peu. »

Immédiatement après, c'est au tour d'Olga. « J'ai une autre amie, une Russe, qui est tuberculeuse – elle m'est très attachée elle aussi. Mais c'est triste à dire, je ne tiens pas vraiment à ces amies-femmes, elles sont trop jeunes, ou trop tordues, je ne sais pas, mais la seule femme que j'apprécie et respecte, c'est la vieille dame. »

Algren peut dormir tranquille. Beauvoir ne le trompera pas avec celles-là. On remarque au passage qu'elle lui parle de son passé. Tient-elle à le rassurer sur ses pulsions hétérosexuelles ? C'est possible, car on est frappé par le nombre de fois qu'elle parle des homosexuels, hommes et femmes, au début de sa correspondance. Par compensation, peut-être, ou pour montrer qu'elle aussi, en femme émancipée, fréquente un monde « interlope ».

Violette Leduc est le sujet de sa onzième lettre. « Je vous ai parlé de cette femme très laide, amoureuse de moi », commence-t-elle par écrire. Et elle lui rappelle les circonstances, « sur les lits jumeaux à New York ». « Elle m'a apporté le manuscrit d'un journal où elle relate sans la moindre réserve son amour pour moi – remarquable, c'est un grand écrivain, elle sent profondément les choses et les fait admirablement sentir. Lire ce journal constitue une expérience assez bouleversante, d'autant plus qu'il s'agit de moi ; j'ai une sorte

d'admiration pour elle, et beaucoup de sympathie. »

Elle poursuit en affirmant qu'elle n'est pas « sérieusement attachée à elle », mais « ce qui est troublant, c'est que nous pouvons parler très librement de son amour pour moi et en discuter comme s'il s'agissait d'une maladie » (*LNA*, 35).

Elle insiste pour dire que Violette est amoureuse d'elle, histoire de montrer qu'elle est une femme désirable, même par les femmes. Cependant, on sent bien derrière l'hommage à l'écrivain qu'elle a dû être nourrie par la lecture de son journal, lui donnant en retour l'envie d'écrire sa propre vie. Projet qu'elle va différer jusqu'en 1954 à l'issue d'une discussion avec Sartre pour s'atteler à son essai sur les femmes.

Trois semaines plus tard, elle reparle de Violette Leduc, en évoquant un dîner dans un ravissant restaurant ancien du Palais-Royal où elles boivent du champagne et rencontrent Jean Cocteau, « le fameux poète français, pédéraste, âgé de soixante ans », accompagné de quelques homosexuels. Avec une candeur de première communiante, elle ajoute : « Étant donné que la femme laide, si elle est quelque chose, serait plutôt lesbienne, j'étais la seule hétérosexuelle de cette assemblée – pure perversité de ma part. […] C'est sûrement la femme la plus intéressante que je connaisse et nous avons passé une bonne soirée » (*LNA*, 54).

Bel aveu, que nous pourrions compléter par : c'est la seule écrivaine que je vois régulièrement et avec qui je suis « amie ». Peut-être parce que Beauvoir rejette son amour, ou du moins souffle le chaud et le froid, ce qui lui permet d'instaurer une relation prédatrice sous des dehors d'hétérosexuelle effarouchée. Est-ce que Violette Leduc savait que Beauvoir était bisexuelle ? Probablement, sensible comme elle est. Mais nous y reviendrons car cette amitié nouée au moment où elle va écrire *Le Deuxième Sexe* est importante pour son projet d'écrivain.

La première crise entre les deux amants éclate en juillet, quand Algren lui propose de l'épouser au cours de son prochain voyage à Chicago. Il souhaiterait même qu'elle vive avec lui, ce qui révèle à quel point il s'est pris au jeu alors qu'elle n'a pas du tout envie de s'installer là-bas. L'explication a lieu fin juillet, par lettre : « Nelson, je vous aime, mais est-ce que je mérite votre amour puisque je ne vous donne pas ma vie ? » Question hypocrite, qu'elle poursuit en disant : « Nous ne savons pas ce qui arrivera quand nous nous reverrons, tout ce que je sais c'est que, quoi qu'il arrive, je ne pourrai jamais *tout* vous donner, et sur ce point je me sens mal à l'aise » (*LNA*, 76).

Les choses sont claires, au moins. Elle lui propose de venir quinze jours à Wabansia en septembre, afin d'arranger les choses en attendant que la crise qu'elle traverse se stabilise. Mais au cours de son voyage au Danemark et en Suède avec Sartre, sa santé psychique se détériore. C'est à peine si elle ose en parler à Algren, écrivant simplement cette

toute petite phrase : « Je fais de mauvais rêves, je bois trop, travaille à peine… » (*LNA*, 80). En réalité, les tensions intérieures sont si fortes qu'elle est en proie à des angoisses et à des idées noires. Dans *La Force des choses* elle raconte comment elle s'exerce à les identifier au moyen de techniques d'écriture : « Les oiseaux m'attaquent – les tenir à distance ; c'est un combat épuisant, jour, nuit, les écarter : la mort, nos morts, la solitude, la vanité ; la nuit, ils fondent sur moi » (*FC*, I, 188).

Les angoisses sont l'indice d'une colère rentrée née d'un désir non réalisé. Son impuissance à transformer la situation avec Sartre se répercute sur sa santé psychique jusqu'à faire des cauchemars, comme celui que nous avons cité au début de ce chapitre qui ressemble à un avortement avec cette longue aiguille à tricoter qui crève un œil jaune à l'arrière de sa tête. Le jaune, on l'a vu avec Zaza, est la couleur des revenants. Il est dommage qu'elle n'ait pas pratiqué un peu plus la technique d'association car ce cauchemar d'œil crevé ne parle pas seulement de son mariage avorté avec Algren (ou avec Sartre ?), mais d'une profonde culpabilité liée à un événement familial (transgénérationnel ?) qui aurait mérité plus d'attention.

C'est dans de telles circonstances qu'elle achève en Suède « le grand chapitre sur les femmes », comme elle l'écrit à Algren le 10 août 1947. Il s'agit peut-être du chapitre sur les mythes ? Immédiatement après, elle reprend son livre sur l'Amérique et demande à son amant de lui trouver les journaux parus durant son premier séjour.

Mais Beauvoir n'a pas l'impression que c'est elle qui a écrit son essai sur les femmes. « Est-ce moi qui ai écrit ça ? se demande-t-elle dans une lettre à Algren à son retour des États-Unis. Ça me paraît tout à fait étranger ; on a déjà publié une partie dans *Les Temps modernes* et une fois imprimée, elle ne m'a plus semblé m'appartenir. Le même sentiment d'irréalité que le vôtre me domine, je ne retrouve pas mon ancien moi » (*LNA*, 313).

Alors, si ce n'est pas elle qui a écrit *Le Deuxième Sexe*, quelle « autre » l'a écrit ?

L'apolitisme de Simone de Beauvoir

La position de Simone de Beauvoir face au féminisme est tellement paradoxale qu'on se demande comment *Le Deuxième Sexe* a pu faire date dans l'histoire alors qu'il est écrit par une philosophe qui ne se réclame pas du féminisme.

On connaît ses positions sur les combats du « deuxième sexe » de sa jeunesse. C'est le désintérêt complet qu'elle justifie dans *La Force de l'âge* par un apolitisme intrinsèque. Ainsi, elle raconte qu'en 1934, « Une question qui faisait alors couler beaucoup d'encre, c'était le vote des femmes ; au moment des élections municipales, Maria Vérone, Louise Weiss s'agitèrent furieusement ; elles avaient raison ; mais comme j'étais apolitique et que je n'aurais pas usé de mes droits, il m'était tout à fait égal qu'on me les reconnût ou non » (*FA*, 246).

On appréciera le mot « s'agitèrent » qui en dit long sur son mépris de l'action politique des femmes, ravalée à des turbulences sans ordre, sans dessein et sans intelligence. Mais la phrase est suffisamment ambiguë pour qu'on se demande si elles ont eu raison de s'agiter, ou s'il vaut mieux se détourner de la question des droits politiques dans la simple mesure où Beauvoir ne les exerce pas. Autant dire que la question n'est pas véritablement importante, même si éclate une mauvaise foi évidente dans la façon de réduire le féminisme au combat pour le droit de vote. Il est difficile de croire qu'elle n'a pas lu les livres de Louise Weiss, européenne convaincue, agrégée de l'université, elle aussi, et dont l'intelligence organisatrice n'était plus à démontrer. Fondatrice en 1934 du mouvement La Femme nouvelle, qui formera une génération de militantes que l'on retrouvera dans la Résistance, comme Renée Lévy, elle était considérée comme « l'un des cerveaux féminins les mieux organisés », ainsi que le souligne Suzanne Normand en 1930. Trois ans avant *Le Deuxième Sexe*, elle publie un livre relatant ses *Années de lutte pour le droit de suffrage : ce que femme veut 1934-1939*. On se souvient d'ailleurs que dans son *Journal*, Beauvoir comparait l'intelligence de Bianca Bienenfeld à celle de Louise Weiss, renversant les rapports d'âge au point de se faire passer pour le professeur. Née en 1893, Louise Weiss était de quinze ans l'aînée de Beauvoir. Militante « émancipée », elle était une « solide jeune femme, au regard clair, au beau sourire », estimait Suzanne Normand, au « visage d'un éclat assez enfantin que virilisent les cheveux blonds taillés, garçonnièrement rejetés ». Différence notable

avec Beauvoir qui ne porte pas les cheveux coupés à la garçonne, ce qui mérite d'être souligné pour quelqu'un qui part en guerre contre le mythe de la féminité. Apolitique jusqu'au bout, Beauvoir n'affiche pas ses convictions.

Quant à l'avocate Maria Vérone (1874-1938), elle dirigea pendant trente ans (de 1904 à sa mort) la Ligue française du droit des femmes fondée en 1882 par Léon Richier et qui fut présidée par Victor Hugo et Victor Schoelcher, nom qu'elle retrouve dans les années 1950 puisque c'est dans une rue portant son nom qu'elle s'achète un studio. L'action pionnière de Maria Vérone fut déterminante pour la cause des femmes, tant dans le domaine du droit, elle fut la cinquième femme avocate, que dans la politique puisqu'elle adhère à la SFIO en 1910 et à la Ligue des droits de l'homme[1]. Dans la section histoire du *Deuxième Sexe*, Beauvoir trace à grands traits les étapes du combat des femmes en faveur du droit de vote dans le monde qu'elle conclut par une appréciation très pessimiste de l'action des femmes. « Toute l'histoire des femmes a été faite par les hommes », déclare-t-elle, pour évoquer ensuite « quelques isolées » comme Sappho, Christine de Pisan, Mary Wollstonecraft, Olympe de Gouges qui « ont protesté contre la dureté de leur destin ». Mais, ajoute-t-elle implacable, « les suffragettes anglo-saxonnes n'ont réussi à exercer une pression que parce que les hommes étaient tout disposés à la subir ». Les seules qui trouvent grâce à ses yeux sont celles que « la force des institutions sociales avait exaltées au-delà de toute différenciation sexuelle » (*DS*, I, 173). Et elle cite des reines et des saintes !

On voit donc l'importance de la thèse de Simone de Beauvoir qui s'impose jusque dans sa vision de l'histoire des femmes réduite à peu de chose et qui met en avant une impuissance au lieu d'analyser les rapports de force et les avancées de la conscience féministe.

Cette position de principe ne tend pas seulement à minimiser le rôle des femmes dans l'histoire, mais sert un objectif global lié au récit de sa propre histoire. À quarante ans, Simone de Beauvoir est toujours apolitique, et ce, malgré la guerre, malgré l'Occupation, les camps et le nazisme. Mais si le combat féministe ne l'intéresse pas plus que la conquête de ses droits politiques, n'est-ce pas parce qu'elle a placé le récit de sa vie sous l'aura d'une double rupture, comme elle l'écrira dans ses Mémoires, rupture avec sa classe, rupture avec son sexe, qui équivalent à une rupture avec son père. « Demain j'allais trahir ma classe et déjà je reniais mon sexe ; cela non plus, mon père ne s'y résignait pas : il avait le culte de la jeune fille, la vraie » (*MJFR*, 248).

Trahir, renier, les mots sont forts et souhaitent d'autant plus frapper qu'ils ont été écrits, eux aussi, après *Le Deuxième Sexe*. Il s'agit d'affirmer une fois de plus qu'elle démarre sa vie à partir d'une double infidélité. À sa classe, bien sûr, mais nous avons vu que la trahison

n'en est pas vraiment une du fait qu'elle se pense comme une déclassée. Mais, plus choquant pour l'auteur du *Deuxième Sexe*, trahison à son sexe.

D'où la question : de quel point de vue rédige-t-elle son « essai sur les femmes » ? Car renier n'est pas un mot anodin pour quelqu'un qui a été élevé dans la religion catholique. On pense à saint Pierre qui renie Jésus au mont des Oliviers et qui deviendra malgré tout le chef de l'Église temporelle. « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église », lui dit Jésus. Or elle s'appelle Simone, le féminin de Simon-Pierre, comme si inconsciemment elle endossait l'attitude de Pierre avant la mort de Jésus. Il a peur des soldats romains, mais son reniement, loin de l'éloigner du pouvoir, l'intronise à cette place supérieure. Il deviendra la pierre fondatrice de l'institution chrétienne occidentale. L'on se demande même si le reniement n'est pas la condition nécessaire à l'exercice du pouvoir. Dans le danger, Pierre renie Jésus, comme Simone affirme renier son père, en tant que représentant d'un discours masculin sur la féminité qu'elle rejette. Dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, la relation entre le féminisme et son père est clairement énoncée. Elle écrit : « Je n'étais pas féministe dans la mesure où je ne me souciais pas de politique : le droit de vote, je m'en fichais. Mais à mes yeux, hommes et femmes étaient au même titre des personnes et j'exigeais entre eux une véritable réciprocité. L'attitude de mon père à l'égard du "beau sexe" me blessait » (*MJFR*, 263).

Cet homme avait le culte de la famille et de la jeune fille. Il allait chez les filles, révélera-t-elle dans *Une mort très douce*. Comme tout homme de droite, il pensait que les femmes étaient inférieures aux hommes. Est-ce pour cette raison que Beauvoir refuse de se situer sur le terrain de l'égalité politique entre les sexes dès lors qu'il s'agit pour elle de se situer hors de cette problématique-là ? Elle se voit unissant un cœur de femme et un cerveau d'homme. « Unique », écrit-elle dans ses Mémoires.

L'unique en son genre, en quelque sorte. Sans héritage, sans mémoire et qui échappe au « destin » des femmes en refusant toute généalogie.

Le renégat justifié par son exceptionnalité, voilà qui concerne aussi son passé de fonctionnaire de l'Éducation nationale. Elle a bénéficié d'une éducation poussée, qui lui a permis de présenter un concours difficile dans un cadre de mixité et d'égalité avec les garçons que l'on retrouve rarement dans d'autres métiers. Elle a été fonctionnaire de l'Éducation nationale et payée au même tarif que les hommes pour un niveau semblable de carrière. Elle a fait partie des femmes qui ont conquis l'émancipation intellectuelle et économique par le biais des concours nationaux, cette grande conquête des révolutionnaires de

1789 qui mettait fin au système des privilèges. Elle n'est pas victime de discrimination à l'embauche ou dans les salaires, comme le sont les ouvrières qui sont, par principe, moins payées que les hommes. Le syndicalisme ne l'intéresse pas et il ne semble pas qu'elle ait adhéré à un syndicat d'enseignants, alors qu'ils furent des pépinières de féministes. Car il n'y a pas que les grandes bourgeoises qui militent pour le droit de vote et les droits élémentaires.

Le Deuxième Sexe se situe en dehors des références « traditionnelles ». En rupture avec le champ politique où le féminisme réformiste bourgeois s'oppose au féminisme radical révolutionnaire d'inspiration socialiste et communiste. Certes, un chapitre est consacré au matérialisme marxiste, mais ce n'est pas pour y prôner un changement de société. Les espoirs soulevés par le Front populaire, l'expérience acquise par les femmes dans la Résistance, la participation nouvelle des femmes à la vie politique du pays avec les élections municipales de 1945 suivies des élections législatives, tout ça ne pèse pas grand-chose dans l'élaboration de ses idées.

Dans sa biographie de Beauvoir, Deirdre Bair montre qu'il ne s'agissait pas pour elle de militer en faveur d'un changement social car Sartre n'y croyait pas. En 1946, Beauvoir cherchait le sujet d'un nouveau livre et n'arrivait pas à se décider sur une autobiographie. C'est alors que Sartre lui conseille effectivement de ne pas se prendre comme sujet car, ayant eu « une vie exceptionnelle », « sortant de l'ordinaire », les lecteurs risquaient de ne pas se reconnaître. Mais l'argument qui semble l'emporter est la rivalité avec Colette Audry, son ancienne collègue au lycée Jeanned'Arc de Rouen, qui « menaçait » toujours d'écrire un livre sur les femmes. Livre qu'elle n'écrivit pas, en effet, mais qui sera remplacé par la création d'une collection « Femmes » aux éditions Denoël Gonthier dès les années 1950. Se souvenant des discussions avec ses amis, Colette Audry rapporte que Sartre « se moquait toujours de mon engagement politique, me disant que les femmes n'avaient rien à y faire et soulignant qu'elles n'avaient pas le pouvoir d'introduire des changements dans la société. Je lui répondais invariablement qu'un jour j'écrirais un livre sur mes expériences, que ce serait un livre sur les femmes, et qu'il scandaliserait les hommes ». « Vous voyez, déclara Sartre à Beauvoir, il est évident que ce n'est pas Audry qui va écrire ce livre : c'est vous » (Bair, 375).

« Jamais je n'ai souffert d'être une femme… »

Dégagée des pesanteurs du « destin féminin », Beauvoir peut donc étudier la condition féminine d'un nouveau point de vue : celui de sa propre singularité, assimilée dans l'introduction du tome 2 à celui de la « condition humaine ».

Sans le dire, elle se donne en exemple de cette nouvelle « condition ». Elle n'a pas d'enfant et n'en veut pas. Elle ne veut pas se marier, elle fait bourse commune avec Sartre, elle vit à l'hôtel, bref, elle est ce qu'on appelle une exception. Comme Valadon en peinture, Claude Cahun en photographie et Marie Curie en physique. Une exception singulière et revendiquée qui lui permet de ne pas « rester femme », ni de respecter la double morale sexuelle. Elle attaque, elle innove, elle prend le contre-pied des féministes de l'entre-deux-guerres et occupe le terrain déserté par le féminisme militant. Celui de la sexualité, bien sûr, qu'elle aborde dans une optique démystificatrice tout en s'appuyant sur la pensée sartrienne pour analyser les rapports entre les sexes.

« La femme est l'Autre de l'Homme », énonce-t-elle dans l'introduction du premier volume, et en tant que telle « l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le sujet, l'absolu ; elle est l'Autre ».

Mais ce faisant, elle endosse le point de vue de Sartre sur la relation homme-femme, renforçant du coup sa position de femme singulière qui parle à partir de la condition humaine du fait même qu'elle endosse le point de vue d'un grand philosophe.

Ce paradoxe est au cœur des contradictions du *Deuxième Sexe*. Non seulement dans son rapport aux femmes, mais aussi vis-à-vis de l'homosexualité dans la mesure où celle-ci constitue un point aveugle qui révèle la faiblesse intrinsèque de son argumentation. En se fondant sur les catégories du même et de l'autre, Beauvoir entérine le point de vue masculin comme dominant, essentiel et représentant la condition humaine. Elle met en place une relation spéculaire où, comme l'homme, elle dit aux femmes : « Vous êtes comme je vous vois. » En fait, elle voit un reflet, une image dans un miroir. Elle ne regarde pas à partir d'elle-même, de sa conscience de sujet femme universel. Du coup, les femmes se trouvent confrontées à un problème identitaire spécifique : qui suis-je ? Une femme, un « être humain » spécifique ? Que reste-t-il de mon être-au-monde après avoir démystifié la féminité ? Elle écrit donc : « Si sa fonction de femelle ne suffit pas à définir la

femme, si nous refusons aussi de l'expliquer par "l'éternel féminin" et si cependant nous admettons que, fût-ce à titre provisoire, il y a des femmes sur terre, nous avons donc à nous poser la question : qu'est-ce qu'une femme ? » (*DS*, I, 14).

Certes, mais encore ? Elle poursuit l'introduction en remarquant qu'un homme ne se pose pas la question « qu'est-ce qu'un homme ? » car « il y a un type humain absolu qui est le type masculin ». Or, à partir du moment où elle admet cette proposition, la femme est automatiquement versée dans le spécifique et définie par le féminin.

La problématique du sujet sur laquelle s'ouvre *Le Deuxième Sexe* se trouve d'emblée gauchie par cette perspective. Est-ce pour cette raison qu'elle accorde si peu d'importance aux révoltes des femmes dans l'histoire ? Beauvoir analyse la condition féminine et non l'histoire des luttes de femmes à travers laquelle l'individu reconquiert son autonomie de sujet. N'est-ce pas dans la lutte qu'il se construit, qu'il est reconnu par son adversaire et qu'il assume à travers lui un moment d'évolution collective qui donnera naissance à une situation nouvelle ? L'antagonisme entre les sexes est créateur d'innovations, comme on le découvre actuellement[2] et le moyen d'affirmer sa valeur de sujet créateur de son destin.

On peut se demander pourquoi Beauvoir a repris à son compte les catégories philosophiques de l'existentialisme du même et de l'autre. Est-ce pour s'ouvrir un auditoire masculin habitué à se penser comme le centre de la condition humaine et se reconnaissant plus volontiers dans le sujet dominant que dans l'objet ? Mais la façon dont elle met en place les données de la conscience féminine renforce son assujettissement spirituel à ce qu'elle dénonce. Le Féminin n'est jamais conçu comme le propre de l'Homme, mais comme un mythe alors que le Masculin est identifié à l'Homme et pensé du côté de l'essence. C'est cette distorsion de départ qui explique pourquoi la féminité relève du mythe plutôt que de l'histoire et de la biologie.

En adoptant un point de vue distancié, apparemment hors sexe, elle met en place un regard d'homme qui cristallise les femmes dans le féminin à partir d'une opposition très contestable entre mythe et essence. À ses yeux, le masculin ne relève pas du mythe, mais de l'essence. C'est pourquoi la démystification de la féminité n'est qu'apparente dès lors qu'elle repose sur des catégories sociologiques du genre qui n'ont rien à voir avec l'expérience des sujets vivants. L'expérience de la souffrance, par exemple. Dans une lettre à son amant américain du 2 janvier 1948, Beauvoir soutient n'avoir jamais souffert d'être une femme. « Je vous l'ai dit, jamais je n'ai souffert d'être une femme, et parfois même, je m'en félicite », commence-t-elle par préciser crânement afin que Nelson soit convaincu qu'il a en face de lui une femme accomplie, active, et heureuse de son statut. «

Cependant, quand je regarde les femmes autour de moi, je constate qu'elles vivent des problèmes spécifiques et qu'il vaudrait la peine de les analyser dans leur particularité. Une masse de lectures me seront nécessaires… » (*LNA*, 209).

La souffrance infligée aux femmes par la société virile relève-t-elle d'une spécificité, d'un particularisme ? Pourquoi la réduire à cette donnée quand celle des hommes n'est pas analysée dans sa spécificité, comme la guerre, par exemple ?

Peut-on croire que Beauvoir n'a jamais souffert d'être une femme après ce qu'elle a écrit sur l'attitude de son père envers le « beau sexe » qui la « blessait ». C'est bien le mot qu'elle emploie. Devenue amoureuse d'Algren, se serait-elle réconciliée avec la gent masculine ? À moins qu'elle ne nie sa propre souffrance pour se donner le beau rôle.

Entre un père réactionnaire, antisémite, qui trompait sa femme, et une mère tyrannique, comme la qualifie Hélène de Beauvoir dans ses *Souvenirs*, il y a de quoi souffrir. Et que dire de son éducation chrétienne qui a fini par « tuer » Zaza, comme elle le dénonçait. Son milieu n'a été un lieu d'épanouissement ni pour sa féminité ni pour sa virilité. Et encore moins pour Simone, obligée d'engouffrer une masse de livres écrits par des hommes pour s'émanciper de son milieu. S'est-elle « construite » dans une zone asexuée ? Ni homme ni femme. Ou plutôt, homme et femme, et même garçon, quand on voit le nombre de fois où elle raconte que son père la traitait comme le fils de la maison et où elle en était fière.

La féminité : un mythe à combattre, une image de soi à soigner…

Nous avons vu comme la féminité a tenu un rôle important dans les premières années de la vie de Beauvoir. Véritable initiatrice à la volupté, elle est certainement une des grandes sphères d'émotion qui ont formé son rapport à la sexualité. Or cette sensibilité particulière ne s'arrête pas avec la rencontre de l'homme de sa vie. Son *Journal de guerre* fourmille de réflexions sur le sujet. Elle en parle avec tout le monde et d'abord avec Sartre comme elle le rapporte à la date du 3 novembre 1939 : « Hier soir je parle longtemps avec Sartre d'un point qui m'intéresse en moi justement, c'est ma "féminité", la manière dont je suis de mon sexe et n'en suis pas. Ça serait à définir et aussi en général ce que je demande à ma vie, à ma pensée, et comment je me situe dans le monde » (*JG*, 126).

Le 22 novembre, elle a cette remarque étonnante au sujet de la chambre de Wanda : « Ça sent terriblement la femme, ce lit défait, ces flacons, ce désordre » (*JG*, 165). C'est une réflexion d'homme. Mais il lui arrive aussi de se sentir exilée de son sexe, comme lors de cette fête chez Youki, l'ex-femme de Foujita, mariée à Desnos, où elle se rend en octobre avec son amie la Lunaire[3]. Il y a un soldat, des jeunes filles, on boit, on rit, on verse dans la vulgarité. « L'alcool aidant, j'ai des impressions fortes, note Beauvoir. Je me sens tellement peu femme, tellement peu sexuée, je ne suis absolument pas dans le coup. Mais j'imagine les Kos., avec cette conscience qu'elles ont de leur corps et de leur féminité, comme elles doivent se sentir "compromises" par toutes ces femmes – ça existe pour elles, et pourtant ça les écœure, d'où le caractère agressif de leur mépris : elles se sentent menacées malgré tout. Ça me donne une grande sympathie pour elles ; elles veulent vivre proprement dans un monde plein de choses louches et crasseuses ; ce n'est pas facile » (*JG*, 90).

Elle reprend le sujet dans une lettre à Sartre où les différences sont aussi très signifiantes : « J'ai senti bien fort comment ça pouvait faire aux Kos. toutes ces bonnes femmes et ce genre de gens ; parce qu'elles se mettent quand même sur le plan féminin et sexuel, comme la femme lunaire et Youki ; et cependant ce genre de féminité et de sexualité les écœure. Moi je suis complètement hors du coup dans ces trucs-là, mais elles sont dedans en un sens tout en dominant intellectuellement et moralement – et leur mépris est agressif parce qu'en un sens elles sont en danger (pas en danger d'être touchées,

mais de se compromettre à leurs propres yeux). C'est une impression que je voudrais développer en détail avec vous, mais il faudrait causer » (*LS*, I, 185).

On ne sait pas si c'est l'hétérosexualité qui est un facteur de compromission ou la féminité. Il est certain en tout cas qu'en faisant ce genre de commentaires elle se situe du côté des femmes. Car l'attitude des hommes n'est pas moralement plus défendable.

On se demande alors si la question de la féminité n'intervient pas lorsqu'elle doute d'elle-même et de sa capacité de capter Sartre. Qu'est-ce qui attire Sartre dans Olga, dans Wanda, dans Bianca ? Est-ce leur féminité ? Mais alors, pourquoi ne serait-il pas attiré par sa propre féminité à elle ? Certes, elle n'est pas ce qu'on appelle une femme « féminine ». Elle a de tout petits seins, ne se farde pas, ne s'intéresse pas à ses vêtements au point de passer pour une vieille fille. Sa biographe Deirdre Bair rapporte qu'en 1947, elle est partie quatre mois aux États-Unis avec un tout petit sac contenant deux robes. D'une manière générale, elle avait la robe en laine pour l'hiver et la robe en coton pour l'été. Elle n'avait pas le temps de s'acheter des vêtements, disait-elle, et ne souhaitait pas spécialement « plaire aux hommes ». On a même l'impression qu'elle subit la féminité comme elle subissait sa classe. En « déclassée ». Dans son *Journal*, elle note en décembre 1939 : « Conscience de mon physique, et de ma liaison avec mes parents, mon milieu – à propos de mes boucles d'oreilles parce que Védrine dit qu'elles ne me rendent pas vulgaire, et Kos. m'a dit mille fois qu'elle me trouvait de la distinction ; et pourtant je n'ai pas d'allure et il y a en moi de la disgrâce de Poupette ; je me sens de pâte française et provinciale, bourgeoisie moyenne et déclassée ; là-dessus fonctionnariat, intellectualisme et accointances avec Montparnasse, tout cela dans ma manière de m'habiller et me coiffer » (*JG*, 189).

Ses réflexions sur sa féminité se développent à partir de sa rencontre avec Algren. Ses lettres sont remplies de détails vestimentaires qui la mettent en valeur. En novembre 1947, alors qu'elle porte « le manteau de soi-disant vison », « tout le monde m'a assuré que j'étais très élégante ; je devais donc avoir une apparence d'élégance. En me regardant dans le miroir, je me suis presque fait illusion à moi-même » (*LNA*, 147). N'est-ce pas la reconquête d'un narcissisme bourgeois appelant les compliments ?

En mars 1948, elle étrenne « une jupe qui me tombe jusqu'aux pieds, un corsage en dentelle ancienne et un collier de Yougoslavie. Le sculpteur m'a déclaré qu'il n'avait rien vu de plus beau depuis un certain tableau de Bonnard, je n'étais pas peu fière » (*LNA*, 285). Il y a de quoi lorsque c'est le sculpteur Giacometti qui la compare au grand peintre français.

« Je sombre dans la vanité », constate-t-elle avant un voyage à

Chicago. Et elle dresse un portrait très révélateur de la transformation que lui a fait subir l'amour : « En réalité chéri, c'est très mal, vous m'avez aimée en partie parce que, lorsque vous m'avez rencontrée, j'étais une femme sage. Or depuis que je vous aime, j'ai perdu toute sagesse, je suis devenue aussi sotte qu'une autre. Avant je me souciais peu de mon visage ou de mon allure, maintenant je voudrais vous amener sur le Mississippi une belle amie, bien portante, jeune, élégante, fraîche » (*LNA*, 287).

Voilà ce qui s'appelle avoir une drôle d'opinion de l'amour. Celle qui se sentait singulière et au-dessus des autres, depuis qu'elle aime un homme n'est plus qu'une sotte parmi les sottes. Elle joue le jeu, néanmoins, avec un allant remarquable, comme si elle cherchait à percer le mystère de la féminité. Un mystère qui se laisse plus facilement mettre en scène devant l'homme amoureux que saisir par le biais de l'analyse des mythes.

Par exemple, elle raconte dans *La Force des choses* quelle « révélation » fut pour elle le fait de prendre conscience qu'elle vivait dans un « monde masculin ». « Mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. Je fus si intéressée que j'abandonnai le projet d'une confession personnelle pour m'occuper de la condition féminine dans sa généralité. J'allai faire des lectures à la Nationale et j'étudiai les mythes de la féminité » (*FC*, I, 136).

Que signifie ici le mot « mythe » ? La culture masculine sur les femmes, la littérature, l'histoire, la philosophie, sont-elles devenues des « mythes » à la suite de cette révélation ? On s'interroge alors sur la valeur d'une pensée considérée précédemment comme universelle. À moins que le mot « mythe » ne recouvre d'autres réalités sentimentales. Dans ses Mémoires, par exemple, il est employé dans un autre sens. Évoquant la séduction qu'exerce Olga sur Sartre, elle a cette remarque intéressante sur l'évolution du trio : « Au lieu de tranquillement nous complaire dans nos rapports avec Olga, nous lui substituâmes un mythe » (*FA*, 277). Qu'entend-elle par là exactement, et pourquoi utiliser un « nous » quand il s'agit essentiellement de la fascination éprouvée par Sartre ? Veut-elle dire qu'ils ont mis en place une illusion commune dont elle a fini par être victime ? D'où la question : est-ce que son analyse des mythes de la féminité n'est pas aussi pour elle une manière d'y voir un peu plus clair dans ce qui attire Sartre chez les femmes jeunes et belles au point de tomber follement amoureux d'un mythe.

Le mot revient plusieurs fois lorsqu'elle parle de l'amour passionnel. Au sujet d'une de ses élèves, par exemple, elle note dans son *Journal* : « (Goetschel disait l'an dernier à Sorokine qu'elle m'aimait "aussi passionnément qu'un homme") tout ça ne me flatte pas. Il me semble

que je prête ma figure à un mythe que ces filles adorent parce que c'est de leur âge » (*JG*, 209). Un mythe qu'elle entretient volontiers car il fait partie du problème de l'Autre.

La question de la féminité n'est donc pas une question purement intellectuelle de sociologie des genres. Elle met en jeu les ressorts de sa vie affective avec les hommes aussi bien qu'avec les femmes. Elle est d'ailleurs tellement liée à l'autre thèse du *Deuxième Sexe* qu'on se demande si l'énergie qui s'est déployée avec ferveur durant les deux années qu'a duré l'écriture du livre ne visait pas à élucider une question vitale dans ses relations avec Sartre.

C'est du moins ce que suggère une interview de 1965, donnée à *McCalls Magazine*, avec le titre « Une célèbre Française explique ce que l'amour est et ce qu'il n'est pas » dans laquelle Beauvoir affirme : « Quels que soient les valeurs, les symboles ou le rôle, personne n'éveillera mon amour à moins d'être l'Autre. S'il s'annexe à moi, il perd le pouvoir de m'emmener dans un autre monde. C'est pour cela que la jalousie donne si souvent naissance à l'amour. Le seul fait qu'un homme – ou une femme – vous échappe peut suffire : vous vous mettez à projeter sur lui toutes les qualités que vous cherchez chez l'Autre[4]. »

Voilà qui explique bien des choses.

« Regarder les femmes d'un œil neuf »

Dans *La Force des choses*, Beauvoir raconte comment le travail sur *Le Deuxième Sexe* a transformé son regard sur les femmes. « Je m'étais mise à regarder les femmes d'un œil neuf et j'allais de surprise en surprise. C'est étrange et c'est stimulant de découvrir soudain à quarante ans un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas » (*FC*, I, 258).

Stimulant et étrange que ses études supérieures très poussées ne lui aient pas « ouvert les yeux » plus tôt. Reste à savoir de quels yeux il s'agit, car la lecture de ses lettres à Algren ne permet pas de déceler un réel changement.

On se souvient comme les premières lettres ne brillent pas par son estime pour ses « amies ». Rares sont les fois où elle les désigne par leur prénom. Violette Leduc, on l'a vu, est invariablement nommée « la femme laide », Nathalie Sorokine « la petite Russe », Olga est « la Russe » et Bianca Bienenfeld « mon amie juive ». Juliette Gréco, qui débutait dans les cabarets de Saint-Germain-des-Prés, est nommée « la belle chanteuse », tandis que sa compagne Anne-Marie Cazalis est surnommée « le Cassoulet ». Jamais leur nom n'est employé, sauf à la fin, quand Algren connaîtra toute la famille, Beauvoir ne pouvant plus faire autrement que de les appeler Nathalie ou Olga. On pourrait penser que ce procédé ne concerne que les intimes.

Mais les femmes écrivains ne sont guère mieux traitées. Quand Bost commence une liaison avec Marguerite Duras, Beauvoir ne mentionne jamais son prénom, l'appelant tour à tour « une certaine femme écrivain du nom de Duras, trente-six ans, mi-blanche, mi-indochinoise, pas belle, mais pas désagréable, communiste, expulsée du Parti l'an dernier ainsi que son mari » (*LNA*, 729), ce dernier n'étant autre que Robert Antelme. Puis ce sera « la femme en question », mais jamais une ligne ne sera écrite sur ses livres.

La façon dont elle parle de Lucienne Bodin, sa dactylo, est encore plus insultante. Cette femme qui mourra d'un cancer du sein est désignée sous le terme de « la dactylo lesbienne tapeuse », puis « ma dactylo cancéreuse ». Beauvoir racontera dans une lettre avec force détails comment la dactylo qui tape ses manuscrits lui « tape » aussi de l'argent. Elle rapporte même les histoires intimes qu'elle lui confie comme le fait qu'elle « se mourrait d'amour pour une vieille dame de soixante-trois ans qui s'habille en homme, véritable don Juan à

cheveux blancs. Cette femme lui a révélé ce que c'est que de faire l'amour avec un *homme*, ce qu'elle ne soupçonnait pas quand elle couchait avec les hommes ». Je passe sur les détails. Le don Juan l'a quittée. « Mon ex-amie s'afflige terriblement de n'être pas un homme, mais je lui ai dit : "C'est simplement l'organe qui te manque ? qu'as-tu besoin de ça ? ce n'est pas indispensable, utilise ton cerveau, c'est beaucoup mieux" ! »

Et Beauvoir de reprendre cette dernière phrase à l'adresse d'Algren : « Faisons l'amour avec nos cerveaux, la prochaine fois, chéri. » Il est probable que faire l'amour avec son cerveau devait paraître peu érotique à Beauvoir – par défaut d'organe ? – sauf qu'aujourd'hui, les recherches scientifiques les plus en pointe ont montré qu'il était le chef d'orchestre du désir et de l'orgasme. Sans lui, quelle cacophonie.

Ces anecdotes sont cependant moins triviales qu'il n'y paraît. Nous allons les retrouver dans le chapitre sur la lesbienne, notamment lorsque Beauvoir les compare à des castrats, contredisant l'affirmation du début selon laquelle ce qu'enviaient les lesbiennes aux hommes n'est pas l'organe, mais « leurs » proies. Entendez, les femmes qu'ils désirent.

La dactylo lesbienne semble beaucoup l'inspirer. Elle raconte encore à Algren que cette dernière est tombée amoureuse d'elle cinq ou six fois… « Ça m'arrivera sûrement encore », suggère la dactylo avec humour à une Simone de Beauvoir qui n'en conclut pas moins : « Chaque fois que je lui donne de l'argent, elle veut me gratifier de son corps sublime, alors à la fin je lui ai appris que c'était Sartre qui casquait, que moi, je n'avais pas les moyens d'une telle largesse. »

On aurait aimé savoir si l'argent constitue une avance sur son salaire, ou de simples « largesses », pour payer l'hôpital, par exemple, ou contribuer à l'éducation de sa petite fille. Cette relation avec une femme malade d'un cancer du sein est difficile pour Beauvoir, qui bénéficie d'une santé de fer et ne supporte pas les hôpitaux. Elle vit comme une épreuve la nécessité de lui rendre visite. C'est « une idée qui me fait horreur », écrit-elle, surtout après les « soins » qu'elle subit, comme le 10 décembre 1950, lorsque Beauvoir découvre une « femme eunuque métamorphosée en monstre moustachu » à la suite d'une « simple manipulation chirurgicale ». Cette expérience la traumatise tellement qu'elle verra apparaître un kyste bénin au sein, histoire de compatir à sa mort. En toute inconscience des causes de son identification à sa souffrance, hélas ! Car sa mère mourra d'un cancer.

Dans sa correspondance à Algren, le traitement des hommes est bien différent. Même quand elle les déteste, comme c'est le cas de Genet, elle le désigne toujours par son nom. Tout en le faisant suivre de qualificatifs insultants comme « pédéraste cambrioleur », ou d'asséner une belle vacherie sur le « sadisme » des homosexuels. Claude

Lanzmann ne sera appelé « mon ami juif » que la première fois qu'elle en parle, peut-être parce que Algren est lui-même juif, ce qui permet de trouver ce nouvel intrus moins envahissant. Plus tard, elle l'appellera « le jeune homme auquel je m'intéresse », puis « mon nouvel ami ».

Alors, comment faut-il entendre l'affirmation de Beauvoir selon laquelle le travail sur *Le Deuxième Sexe* l'a amenée à regarder les femmes d'un autre œil ?

Apparemment, il ne s'agit pas des femmes de son entourage, qui demeurent tout autant méprisées qu'avant. On est même frappé par l'espèce d'acharnement qu'elle met à souligner les défauts et mauvais côtés de son entourage féminin. Même l'avocate qu'elle a engagée pour la défendre contre Cléo de Mérode qui la poursuit à la suite d'un passage dans *Le Deuxième Sexe* jugé insultant reste anonyme[5]. Est-ce parce que cette « quinquagénaire assez laide, décente et pas drôle », l'agace parce que Beauvoir prétend ne pas savoir pour « quelle raison elle est si entichée de moi » (*LNA*, 654). On ne prête qu'aux riches et Algren devrait se réjouir d'aimer une femme si désirable. Et désirée par les femmes, surtout, car Claude Lanzmann est le seul nouveau jeune homme apparu dans son entourage érotique. On remarquera d'ailleurs le nombre de lesbiennes qu'elle fréquente. Est-ce pour exciter Algren qu'elle en parle autant, ou parce que cela correspond à sa réalité ?

On voit donc avec ces quelques exemples que ce n'est pas l'œil du cœur qui s'est ouvert, mais celui de l'intelligence calculatrice. Elle a besoin de trouver une explication globale à la dualité du même et de l'autre. Un système unificateur, quelque chose qui théorise l'inquiétante diversité des êtres humains afin de trouver le repos de l'esprit.

Ce qu'elle voit d'un « œil neuf », c'est que les « dissemblances » entre l'homme et la femme sont « d'ordre culturel et non pas naturelles », ouvrant la porte au tome II du *Deuxième Sexe* qui aura pour thème « l'expérience vécue ». Il se déroule tel un roman d'apprentissage dénonçant comment, de l'enfance à la vieillesse on « devient » une femme.

Mais une question de logique pure reste en suspens. Si la femme est l'autre de l'homme, quel est le genre de la personne qui écrit *Le Deuxième Sexe* ? Est-ce une autre par rapport à elle-même, une autre par rapport à l'homme, ou quelqu'un qui s'identifie au point de vue du masculin dans sa critique du féminin ?

Où se situe sa subjectivité quand elle prend le point de vue « universel » ? Elle ne le sait pas. « Est-ce moi qui ai écrit ça ? », demande-t-elle à Algren. Si elle est quelque part dans ce livre, c'est certainement dans l'occultation des motivations affectives qui l'ont

amenée à s'intéresser à la féminité. Et peut-être aussi dans le déni de sa propre souffrance de femme. D'où la schizophrénie et cette impression affreuse d'avoir perdu son ancien moi. L'inconscient, en revanche, ressent sa panique intérieure. Lettre à Algren du 10 décembre 1950 : « Très cher et très gentil. Dans un rêve affreux l'autre nuit, je vous cherchais dans une ville oubliée, je ne me rappelais ni la rue, ni le numéro, ni l'endroit, je ne me rappelais rien, je montais et je descendais, animée de l'unique certitude que je désirais ardemment quelque chose d'introuvable. Puis au Maroc, j'apprenais votre adresse, mais alors commençait une histoire embrouillée où la femme laide, qui se confondait d'ailleurs avec Nathalie, se tuait en moto. J'étais impliquée dans cette mort et je ne vous trouvais pas. »

Elle cherche Algren qu'elle a perdu par sa faute. Violette s'est tuée en moto dans son rêve. Elle se sent responsable, et peut-être coupable de la mort d'une partie d'elle-même.

Violette Leduc

L'amitié avec Violette Leduc a joué un rôle beaucoup plus important qu'on ne l'a dit dans la rédaction du *Deuxième Sexe*. Je dis « amitié », mais pour Violette Leduc ce ne semble pas être le mot qui convienne – le seul qui correspondrait vraiment est « amour » –, de même a contrario pour Beauvoir, comme le remarque Carlo Jansiti dans sa biographie de la romancière. Il cite un entretien qu'il eut en 1986 avec Jacques Guérin, le grand ami de Violette, qui fit part à Simone de Beauvoir de son « admiration pour la manière dont elle l'entourait, de l'amitié qu'elle lui portait. "Ne croyez pas ça, dit-elle. Violette n'est pas pour moi une amie. On ne peut pas être amie de Violette. Elle est atteinte de schizophrénie. C'est un devoir que j'accomplis" » (Jansiti, 1999, 304).

Cette seule phrase en dit long sur les mécanismes de dénégation et de projection à l'œuvre dans la vie affective de Simone de Beauvoir. N'est-ce pas Sartre qui lui disait dans leur jeunesse : « Vous êtes une schizophrène […] au lieu d'adapter mes projets à la réalité, je les poursuivais envers et contre tout, tenant le réel pour un simple accessoire » (*MJFR*, 118).

Le réel et les gens… Car Beauvoir ne peut pas nier la fascination qu'elle ressent envers Violette Leduc. Fascination pour cette femme libre qui fait sous l'Occupation du marché noir pour survivre et parle ouvertement de son amour des femmes. Question anticonformisme, on peut dire qu'elle a trouvé son maître et le reconnaît. « Solitaire, lesbienne au fond du cœur, elle est de beaucoup la plus hardie des femmes que je connaisse, écrit-elle à Algren le 7 octobre 1947. […] Elle sait parler de l'amour sur un ton émouvant et remarquable. » Violette Leduc ose ce que Beauvoir n'osera jamais, en dépit de la protection de Sartre et de sa notoriété internationale. « Aussi hardie dans le contenu de ce qu'elle exprime que dans la façon de l'exprimer. Presque toutes les femmes écrivains gardent une certaine timidité, même sur le plan littéraire, une fadeur, une délicatesse superflues, si vous voyez ce que je veux dire. Celle-là, avec une sensibilité féminine, écrit comme un homme » (*LNA*, 111).

C'est à peu près le portrait qu'elle fait d'elle dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « Je me flattais d'unir en moi un cœur de femme et un cerveau d'homme. » On voit donc que les mécanismes d'identification inconsciente sont à l'œuvre dans cette amitié, en dépit,

ou à cause, des mécanismes de défense tout aussi forts qu'elle dresse contre la « femme laide ». On pourrait faire la même analogie avec Sartre, dont la laideur n'a pas été un obstacle à l'attachement. De plus, Violette Leduc ose ce que Beauvoir n'aura jamais le courage de faire dans sa vie : assumer sa « passion organique » pour les femmes jusque dans ses écrits. Il y a de quoi être bouleversée par tant de hardiesse, surtout lorsque vous en êtes l'objet, ou la destinatrice, en un mot la personne qui a suscité ce passage à l'amour, cette « folie », comme le dira Violette, si peu payée de retour. Elle donne à fonds perdu à quelqu'un qui refuse ce « trésor à prendre ». C'est Beauvoir qui fixe les limites, le cadre, le rythme, les circonstances et les conditions de ce contrat pervers. Elle n'a rien à faire d'autre que de boire du champagne, lire ses manuscrits, se promener dans Paris, dîner au restaurant. Qui se déroberait à pareille fête ?

Car la passion dévorante de Violette, ardente, exclusive, intempestive, ne la gêne pas au point de rompre toute relation avec elle. Elle profite avec gourmandise, avidité, tout en écrivant à Algren que ça l'ennuie de la voir si souvent. Beauvoir fait la difficile devant son amant. Trop comblée peut-être ? « Toutefois, vous vous doutez bien qu'une soirée avec elle n'est pas une sinécure », écrit-elle à Algren juste après avoir exprimé son admiration, comme si elle devait encore dénigrer ce qui l'attire chez les femmes. « Elle m'invite toujours dans un des meilleurs restaurants de Paris, où elle tient à commander du champagne et des plats onéreux. Je parle tant et plus, je raconte des histoires, j'essaie d'être gaie et naturelle. Elle, elle boit comme un trou […]. Je déteste l'abandonner dans les rues, seule, désespérée, et rêvant de mort, mais que puis-je faire ? Trop d'amabilité serait pire que tout. De toute façon je ne pourrais pas l'embrasser, et là est le problème. Que puis-je faire ? » (*LNA*, 35).

Lui donner un peu d'affection, peut-être, voire un peu d'amour. Mais Beauvoir restera toujours froide comme du marbre, comme si la distance était le moyen de recevoir sans avoir à donner.

Dans *La Force des choses*, Beauvoir a raconté comment elle rencontra au cours de l'automne, « dans la queue d'un cinéma des Champs-Élysées, en compagnie d'une relation commune, une grande femme blonde, élégante, au visage brutalement laid mais éclatant de vie : Violette Leduc. Quelques jours plus tard, au Flore, elle me remit un manuscrit. "Des confidences de femme du monde", pensai-je. J'ouvris le cahier : "Ma mère ne m'a jamais donné la main." Je lus d'une traite la moitié du récit […] non seulement elle avait le don, mais elle savait travailler » (*FC*, 35).

Le rencontre eut lieu en 1945, mais elle dut l'apercevoir quelquefois chez Adrienne Monnier – Violette Leduc travaillait à la bibliothèque des Amis des livres. On appréciera le côté apparemment paradoxal du

personnage. C'est une femme élégante mais « brutalement laide ». Étrange qualificatif de la part de Beauvoir qui fréquente des gens laids depuis longtemps, et ne semble pas en avoir été dérangée. Pourquoi Sartre n'est-il jamais décrit ainsi ? Parce que Beauvoir ne s'attarde pas au physique chez un homme ? Parce que sa parole agréable permet d'oublier immédiatement sa laideur ? Parce qu'elle-même est belle et qu'elle peut ainsi se différencier d'une autre femme très douée, qui sait travailler, mais qui ne peut rivaliser avec elle du côté de la féminité ? On se demande finalement devant son insistance à la désigner sous les termes de « femme laide » – jamais elle ne mentionne son prénom, ni son nom en entier alors qu'elle est écrivain comme elle et comme Algren – si ce n'est pas là une ultime stratégie de dévalorisation de l'écrivaine lesbienne. N'est-ce pas un passeport qu'elle s'octroie en se permettant de la fréquenter en dépit de sa laideur ? Elle ne succombera pas. Et Sartre ne sera pas tenté de la lui subtiliser. C'est une relation duelle, si je peux dire, comme elle en a rarement développé avec d'autres femmes. Une relation entre créatrices mues par un éros commun secret qui en fait presque un modèle d'amitié littéraire.

Car les écrivaines avec qui Beauvoir entretiendra une longue amitié sont rares. Nathalie Sarraute est tenue fermement à distance dès la parution de son livre *Tropismes*, en 1939, qu'elle avait envoyé à Sartre. Dans une lettre à Algren de 1964 où elle s'étonne que Nathalie Sarraute ait désiré le voir (*LNA*, 907), elle ira même jusqu'à parler de sa haine, « une haine obsessionnelle ». De même, elle parle à peine de Marguerite Duras, qu'elle a dû connaître, puisque Duras habitait derrière Saint-Germain, et que son mari, l'écrivain Robert Antelme, travaillera chez Gallimard à son retour du camp de Dachau, collaborant même aux *Temps modernes*. Elle mentionne une fois Colette, avec qui elle dîne un soir. Et à part Colette Audry, qui est une amie de jeunesse et ne menace pas sa position dominante, Violette Leduc est la seule créatrice qu'elle laisse approcher.

On a beaucoup mis en valeur le rôle joué par Simone de Beauvoir dans la carrière de Violette Leduc. De fait, c'est elle qui l'introduit chez Gallimard, qui lit ses manuscrits, qui l'encourage, la secoue quand elle déprime, va et vient autour d'elle sans jamais se laisser dérober un baiser. Mais quand il faut combattre la censure, Beauvoir disparaît. Ainsi, elle ne pourra pas convaincre Gallimard de garder les pages magnifiques qui ouvrent son roman *Ravages*, parce qu'elles décrivent des scènes érotiques entre deux pensionnaires, Thérèse et Isabelle. Il faudra que Violette Leduc accepte de « supprimer l'érotisme tout en gardant l'affection ». Ce qui consiste tout simplement à mutiler son texte. Beauvoir propose alors à Violette de plaider sa cause auprès d'autres éditeurs, mais la façon dont elle raconte les négociations à

Algren en octobre 1949, en plein succès du *Deuxième Sexe*, montre bien qu'elle n'est pas prête à se battre pour la cause de la liberté créatrice d'une romancière lesbienne.

« Hier, soirée avec la femme laide, plus laide que jamais. Selon sa volonté nous avons comme chaque fois bu du champagne et mangé du poulet. Après quoi jusqu'à deux heures du matin j'ai dû lire son manuscrit. Il y a des pages excellentes, elle sait écrire par instants, mais quant à publier ça, impossible. C'est une histoire de sexualité lesbienne aussi crue que du Genet. Elle décrit par le menu comment une fille en dépucelle une autre, et ce qu'elle fait avec ses doigts, et ce qui en découle dans le sexe de l'autre, un tas de tripatouillages atroces qu'ensemble elles inventent avec du sang, de l'urine et ainsi de suite, qui même moi m'ont légèrement dégoûtée, alors comment le lecteur moyen réagirait-il ? » (*LNA*, 462).

On appréciera le « même moi » qui en dit long sur sa propre expérience érotique avec les femmes. Malgré tout, le dégoût l'emporte encore ici sur l'attrait, au point qu'on se demande s'il ne s'agit pas d'une posture à l'adresse des hommes, de ses amants principalement, destinée à les rassurer sur son goût pour eux. *Ravages* paraîtra en 1955, amputé de l'érotisme lesbien. Gallimard censure Leduc mais se mobilise pour publier Genet avec une préface de Jean-Paul Sartre. Deux poids, deux mesures, ce qui montre que l'érotisme lesbien fait peur à l'intelligentsia parisienne, beaucoup plus peur que la « pédérastie » défendue par Gide, où les « amitiés particulières » prônées par Montherlant, Proust, sans oublier l'érotisme homosexuel si magnifiquement mis en scène par Jean Genet. On mesure avec l'histoire de cette censure le peu de poids que pèse Beauvoir dans le monde littéraire. Elle a raison. Elle vit dans un monde d'hommes et il est heureux qu'elle s'en aperçoive en 1948.

Cette histoire fit beaucoup de mal à Violette Leduc, déjà fragilisée par une mère qui la détestait et une vie matérielle très difficile. Elle sera la proie d'une telle indignation et d'une rage si apparemment impuissante que plusieurs années après les faits, elle plaide encore sa cause dans *La Chasse à l'amour* par de petites phrases courtes, haletantes, exclamatives, qui montrent bien comme elle en a eu le souffle coupé : « Ils ont refusé le début de *Ravages*. C'est un assassinat. Ils n'ont pas voulu de la sincérité de Thérèse et Isabelle. » Elle a raison, censurer une écrivaine, c'est la tuer. Et cela, pour des raisons de morale sociale insoutenables, voire de morale virile comme le pense Beauvoir dans *La Force des choses* en écrivant : « L'objet érotique [dans *Ravages*] c'était l'homme et non la femme, et ils [les lecteurs de la maison Gallimard] se sentirent outragés » (*FC*, II, 67).

Est-ce cette expérience qui l'amène à accentuer sa distance par rapport à l'érotisme littéraire magnifiquement incarné par Violette

Leduc ? C'est possible. D'autant plus que Beauvoir a pu profiter de la créativité de Violette Leduc, voire de sa liberté, sans avoir à en payer le prix. Elle anticipe la censure en s'autocensurant et se coupe ainsi du pulsionnel amoureux féminin où réside l'inépuisable source de création.

Aurait-elle pu jouer auprès de Violette Leduc le rôle protecteur que joua Sartre avec elle ? On en doute. Et c'est bien là le problème de ces années d'après guerre. « La société se dresse avant que mon livre paraisse, écrira Violette Leduc dans *La Chasse à l'amour*. Mon travail est mis en pièces. Mes recherches dans la nuit du souvenir pour l'œil magique d'un sein, pour le visage, la fleur, la viande d'un sexe ouvert de femme… mes recherches une boîte vide à pansements. Quoi de plus inutile ? »

Non ! Ce ne fut pas inutile. Violette Leduc a bien compris le message puisque après avoir lu les *Temps modernes* de juin et juillet 1949, où sont publiés en avant-première des chapitres du *Deuxième Sexe*, concernant la féminité, elle écrit une première fois à Beauvoir : « Je préfère "L'avortement" et "La maternité" à "La lesbienne" » (Leduc, 2007, 120). Puis, le 26 novembre 1949 à la parution du tome II du *Deuxième Sexe* : « Quel train d'enfer de la première à la dernière page. Quel monument d'amour pour les pauvres femmes. Vous êtes toutes les femmes, vous les comprenez, vous les expliquez toutes. Vous êtes mère, épouse, femme de ménage, hétaïre. Vraiment, c'est un très grand livre, un livre unique » (Leduc, 2007, 129).

Si Beauvoir « est » toutes les femmes aux yeux de Violette Leduc, on remarquera que ce « tout » des femmes ne comprend pas la lesbienne. Et nous verrons pourquoi.

Violette, quant à elle, avait conscience de ce qu'elle apportait à Beauvoir puisqu'elle lui écrit en mai 1949 : « J'ai lu votre nom, le titre de votre livre dans *Combat* d'aujourd'hui. C'était comme si je recevais la photographie d'un prisonnier. Votre grande réussite littéraire, je la ressens comme un enfant qui bougerait en moi » (Leduc, 2007, 113).

Quelle sublime façon de dire qu'elle a porté symboliquement l'enfant, à la manière de la Visitation de Marie à Élisabeth dans l'évangile de Luc lorsque Élisabeth sent remuer l'enfant dans son ventre en entendant Marie lui annoncer la « bonne nouvelle »… N'est-ce pas aussi une manière de lui rappeler qu'elle, Beauvoir, est soutenue par le milieu littéraire, qu'on écrit des articles sur ses livres, on en discute, les conteste, l'insulte, l'approuve, la photographie dans les journaux qui comptent, contrairement à Violette qui reste une créatrice potentielle, solitaire et pauvre.

Dans une lettre à son ami Georges, Violette définit avec une acuité étonnante ce qui sépare les deux écrivaines : « Simone de Beauvoir est une intellectuelle pure et je suis une sensibilité pure. Si nous pouvions

faire des échanges, elle et moi, nous écririons des beaux livres » (Leduc, 2007, 65). Comme elle avait raison ! Cette sensibilité nous vaut des passages magnifiques sur la musique et la peinture. Mais ce qui différencie peut-être plus les deux femmes, c'est la façon dont Violette se nourrit de romans écrits par des femmes, tandis que Beauvoir n'y prête guère attention. Dans une lettre de 1951, elle lui parle d'une enquête sur la littérature féminine parue dans les *Nouvelles littéraires* :

« Chère Simone de Beauvoir c'est une prière : à l'avenir parlez-moi des livres des autres, quand vous aimez un fort roman de femme écrivain dites-le-moi sans retenue, parlez-moi des autres. » C'est-à-dire de Mireille Havet qu'elle fréquentait, Germaine Beaumont, Édith Mora, Béatrix Beck, qui obtiendra le prix Goncourt pour *Léon Morin, prêtre*. Et puis aussi de Beckett, et de tous les écrivains qui publiaient à cette époque.

Beauvoir admirait la créatrice, et probablement l'enviait. On peut même se demander si elle n'en était pas secrètement jalouse. Mais cette façon de mépriser les femmes qui l'aiment « trop » pourrait bien faire écho à son propre mépris envers elle-même.

Son attirance pour les femmes la confronte à quelque chose qui lui échappe, qu'elle ne maîtrise pas et par conséquent méprise.

La lesbienne, un tabou officiel

La question qui se pose à présent est pourquoi Beauvoir n'a pas pu assumer publiquement ses relations avec les femmes, alors qu'elle réintroduit la lesbienne dans la condition féminine en lui consacrant un chapitre du *Deuxième Sexe* ?

Est-ce cette contradiction qui constitue le nœud de son ambivalence par rapport à l'éros lesbien et plus généralement par rapport à son identité de femme, influençant ses biographies qui parlent volontiers de ses « amitiés féminines » sans oser aborder leurs dimensions sexuelles ? Même à la fin de sa vie, l'image d'une Beauvoir hétérosexuelle qui parle des lesbiennes sous la seule influence de Violette Leduc est acceptée et prise pour argent comptant alors que le MLF auquel elle participe secoue la société de fond en comble.

Ainsi, quand Helene Vivienne Wenzel la questionne en 1984, elle nie avoir tout rapport personnel avec le lesbianisme :

> « V. Wenzel – […] *you had treated the subject of lesbianism in* The Second Sex *in 1949 in a much more equitable and comprehensive fashion than other similar studies of that period. And at that time you already knew Violette Leduc and other lesbians in France. Did you base your own study on these acquaintances ?*
>
> S. de B. – *Oh, no never. I think I knew… I think it was really pretty superficial, what I said about lesbianism. I did know some lesbians, but not many. I knew Violette Leduc, but she had never spoken to me about her own sexual life, because she was ambivalent* […] » (Wenzel, 259).
>
> [« Vous avez traité le sujet du lesbianisme dans *Le Deuxième Sexe* en 1949 dans une forme beaucoup plus équitable et compréhensive que toute autre étude similaire de cette période. Et à cette époque, vous connaissiez déjà Violette Leduc et d'autres lesbiennes en France. Avez-vous fondé votre étude sur ces connaissances ?
>
> – Oh, non, jamais. Je pense, je savais… je pense que c'était joliment superficiel ce que j'ai dit au sujet du lesbianisme. Je connaissais effectivement des lesbiennes, mais pas beaucoup. Je connaissais Violette Leduc, mais elle ne m'a jamais parlé de sa propre vie sexuelle parce qu'elle était ambivalente » (traduction de MJB).]

Violette Leduc ambivalente, n'est-ce pas là une belle projection ? Car Violette ne s'est jamais cachée derrière un homme, elle. Et que dire de ce cri du cœur – ou de dignité offensée – à la question de savoir si elle fondait son analyse sur son propre vécu : « *Oh, no never* »… « Oh, non jamais ! » Quelle stupéfiante dénégation proférée par une femme connue dans le monde entier, dont *Le Deuxième Sexe* est traduit en de nombreuses langues, qui est unanimement reconnue comme la grande théoricienne de l'émancipation féminine, mais qui,

deux ans avant sa mort, refuse d'assumer publiquement ses relations sexuelles avec les femmes, allant même jusqu'à nier avoir eu tout rapport personnel avec le lesbianisme.

Est-ce cette féroce dénégation qui amène D. Bair à expédier en quatre lignes la genèse du chapitre consacré à la lesbienne en écrivant : « Violette Leduc alimenta aussi la machine de Beauvoir lancée à plein régime : une grande partie du chapitre sur les lesbiennes est fondée sur sa situation et ses expériences » (Bair, 455). C'est tout ? Beauvoir se serait « inspirée » des confidences de Violette Leduc ? S'il en est ainsi, pourquoi Beauvoir ne cite-t-elle pas une seule ligne de Violette Leduc dans ce chapitre, alors que deux livres sont déjà parus, *L'Asphyxie* en 1946 et *L'Affamée* en 1948 ? De plus, ce dernier concerne directement l'auteur du *Deuxième Sexe* puisque Violette Leduc y parle de sa passion impossible pour Beauvoir sous le pronom « Elle ». En fait, il est clair que si Beauvoir évacue les références à Violette Leduc dans le chapitre sur la lesbienne, c'est pour ne pas être associée trop visiblement à une passion lesbienne exclusive qui la gêne, mais dont elle a besoin. Si elle la cite dans le chapitre sur « La mère », n'est-ce pas encore pour brouiller les pistes ?

Elle n'est pas la première, pourtant, à prendre ces risques. Trente ans plus tôt Gide, Proust, Natalie Clifford Barney, puis Colette avaient pris la plume sur le sujet, et ce, bien avant que la psychanalyse se mette de la partie jusqu'à s'imposer comme le seul discours légitime décryptant l'homosexualité.

Certes, en 1949, l'entreprise peut paraître audacieuse. Mais n'oublions pas que Beauvoir s'attaque à tous les tabous liés à la sexualité féminine à une époque où l'avortement est toujours interdit, et opiniâtrement réprimé. Il n'y a pas si longtemps, sous l'Occupation allemande, un tiers des femmes emprisonnées l'étaient pour des motifs liés à l'avortement et y subissaient des condamnations de six mois à un an[6]. Elle dénonce même la maternité obligatoire, ce qui est beaucoup plus choquant alors qu'un chapitre sur la lesbienne. Et d'ailleurs, ce sont bien ses pages sur la défloration et la maternité, où vole en éclats la prétendue égalité avec l'homme qui découlerait du fait de devenir mère, qui furent le plus stigmatisées.

Alors, où est le risque ? C'est ce que nous allons voir.

Il doit bien en exister un pour que la situation de l'homosexuelle soit si peu valorisée chez Beauvoir, expliquant, par contrecoup, pourquoi certaines universitaires féministes ont pris pour argent comptant ce mépris apparemment sincère. Le respect de la vie privée, au nom duquel le tabou est respecté, entraîne de nombreux contresens et des analyses approximatives sur la pensée de Beauvoir. Bluffée par la philosophe sur la question du lesbianisme, sa biographe Deirdre Bair regretta de ne pas avoir cherché à percer le mystère. Dans une

note rédigée après la publication du *Journal de guerre* et des *Lettres à Sartre*, elle reconnaît être passée à côté de ses « amitiés féminines ». « J'ai laissé sa vision des choses régler le cours d'une bonne partie du chapitre, regrette-t-elle, mais j'ai aussi utilisé la recherche et la pensée contemporaine pour la décrire et l'expliquer aux lecteurs de notre temps » (Bair, 803).

Sous le signe de l'ambivalence

Nous l'avons vu, l'ambivalence par rapport à Violette Leduc fait écho à l'ambivalence d'une vie, d'une éducation bourgeoise et catholique, d'une époque, et d'un statut de l'intellectuelle française qui était loin d'avoir acquis l'autonomie dont elle jouit aujourd'hui. En 1947-1948, époque où elle écrit *Le Deuxième Sexe*, une femme n'existe, socialement parlant, que par le biais du mariage, ou d'une relation exemplaire à un homme important.

D'où la question : Simone de Beauvoir a-t-elle caché la vérité sur ses relations « organiques » avec les femmes pour mettre au premier plan un modèle de couple avec Sartre qui la protège de toute attaque lesbophobe ? C'est une vision politique plausible, mais ne tient pas compte cependant d'un autre aspect de la question : le mensonge n'est-il pas constitutif d'une ambivalence sexuelle qui s'exprime par un érotisme à tonalité nettement prédatrice ?

Si la relation avec Sartre est un paravent non négligeable devant les dérives lesbophobes potentielles, elle permet aussi de vivre tranquillement une complexité du sentiment amoureux induit par sa propre nature d'intellectuelle fortement charpentée dans une société qui ne les a pratiquement jamais valorisées. La figure du bas-bleu qui décrédibilise toute pensée audacieuse n'est pas si ancienne que ça. De plus, Beauvoir vit dans une société française où les femmes viennent tout juste d'obtenir le droit de vote. Une femme de sa trempe et de son ambition ne peut espérer faire une longue carrière sur le seul bénéfice de sa place de deuxième derrière Sartre à l'agrégation de philosophie. Il lui faut plus pour s'imposer du fait qu'elle est une femme. Sa relation avec Sartre, en entretenant l'ambiguïté sexuelle, est une caution intellectuelle de première importance, la posant à égalité avec le philosophe au point d'incarner un nouveau modèle de couple d'intellectuels qui jouera un grand rôle auprès des féministes de la génération suivante, dont Élisabeth Badinter qui ne cache pas l'importance du couple Sartre-Beauvoir dans son propre positionnement d'intellectuelle.

Face à ce nouveau modèle qui s'élabore au jour le jour dans l'atmosphère d'un existentialisme triomphant, le couple de femmes ne pèse pas lourd, socialement parlant. Alors, en faisant silence sur sa « vie privée », Simone de Beauvoir se donne-t-elle plus de liberté pour penser le statut des lesbiennes dans la société française d'après guerre

? Au moins, on ne l'accusera pas de plaider pour sa propre paroisse. Elle peut donc montrer une réelle audace en l'introduisant dans *Le Deuxième Sexe*, sans risquer la disqualification de la part d'une société beaucoup plus misogyne qu'avant la guerre, et qui veille avec une violence sourde au repeuplement de la France en maintenant fermement la vertu de ses femmes. Les tondues de la Libération ne sont pas si loin. Les mères de cette époque ont sacrifié bien des dons, des désirs et des aspirations pour rester dans le moule rassurant d'épouse et de mère.

D'où l'intérêt du chapitre consacré à la lesbienne dans *Le Deuxième Sexe*. D'abord parce que sa démarche intellectuelle problématise une conception du féminisme qui opère encore aujourd'hui. Et parce que sa conception de la lesbienne est particulièrement révélatrice des contradictions de sa propre pensée en ce qu'elle inscrit l'homosexualité dans un universalisme sans universalité.

Bianca Lamblin, que Simone de Beauvoir revoyait à cette époque, m'a confié qu'elle ne lui a jamais parlé de ce chapitre. D'ailleurs, les deux femmes ne mentionnaient pas l'homosexualité entre elles, ni l'homophobie. Quand j'ai demandé à Bianca Lamblin comment leur relation amoureuse avait commencé, elle a répondu que « c'est venu tout seul » au cours d'un voyage dans le Morvan fin juin 1938, du fait que les deux femmes dormaient dans le même lit. Elle se souvient qu'elle était très ardente, très passionnée, mais qu'il n'y avait pas de place pour l'improvisation. Elle maîtrisait le temps des rencontres, le temps de la lecture, des vacances, des amours.

On sait que Simone de Beauvoir fut une grande marcheuse et apprécia toute sa vie les voyages dans la nature, sac au dos, en compagnie de ses amies. Aucune culpabilité ne semble s'être attachée à cet acte d'amour. Plutôt de la bravade, se souvient Bianca Lamblin qui n'a pas oublié qu'elles se tenaient la main dans le car qui les ramena à Paris, en dépit du regard hostile des passagers.

L'inconscience de l'homophobie chez Beauvoir va de pair avec son rejet de la bourgeoisie. Elle veut braver les interdits, tout voir, tout connaître, tout goûter. Le lesbianisme rentre dans cette avidité. C'est un objet de consommation comme un autre, qu'elle apprécie autant qu'un autre. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le lesbianisme n'est pas une « situation » dans le monde. C'est une « formation », la dernière avant d'aborder la maturité. Son pouvoir de contester l'idéologie bourgeoise est donc peu élevé, voire pratiquement nul, du fait qu'il relève d'une consommation sans conscience et sans intelligence de la jouissance.

« Celles qui choisissent les chemins condamnés[7] »

Pour Simone de Beauvoir, le statut des lesbiennes est clairement une impasse sociale : ce sont des femmes qui « choisissent des chemins condamnés ». Le fait qu'elles choisissent les situe dans leur statut de sujet, mais le fait que le chemin choisi soit condamné les exclut de la société et par conséquent de la pleine expression de leur liberté.

Tout le paragraphe qui clôt le chapitre III de la partie Formation consacrée à l'initiation sexuelle et qui introduit le chapitre de la lesbienne est révélateur de l'ambiguïté dans laquelle Beauvoir entend parler de la question.

« Qu'elle s'adapte plus ou moins exactement à son rôle passif, la femme est toujours frustrée en tant qu'individu actif. Ce n'est pas l'organe de la possession qu'elle envie à l'homme, c'est sa proie. C'est un curieux paradoxe que l'homme vive dans un monde sensuel de douceur, de tendresse, de mollesse, un monde féminin, tandis que la femme se meut dans l'univers mâle qui est dur et sévère ; ses mains gardent le désir d'étreindre la chair lisse, la pulpe fondante : adolescent, femme, fleurs, fourrures, enfant ; toute une part d'elle-même demeure disponible et souhaite la possession d'un trésor analogue à celui qu'elle livre au mâle » (*DS*, II, 191).

On voit donc comment l'amour prédateur se situe chez Beauvoir dans la problématique du moi. Cette partie d'elle-même qu'elle « livre » au mâle, elle veut la posséder elle aussi, pour elle seule. Elle veut étreindre la pulpe fondante d'un sexe féminin, participer au banquet de la vie, consommer tous les fruits de la création sans être limitée par les préjugés. Le vocabulaire érotique de Simone de Beauvoir est tout entier influencé par la gourmandise qui en fait l'expression d'une avidité de la chair aussi nécessaire à satisfaire que la faim ou la soif.

Les premières pages de ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* sont d'ailleurs consacrées à la prédominance chez elle de la bouche sur tout autre sens. « Par ma bouche, le monde entrait en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains ». Plus loin elle raconte comment elle profitait « passionnément du privilège de l'enfance pour qui la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent » (*MJFR*, 7). Son rapport à la sexualité est construit sur ces premières sensations de l'enfance où le goût est plus important que la vue ou le toucher. Non seulement le monde entre en elle par la bouche, mais elle peut aussi renvoyer au monde la nourriture qu'elle a élaborée, si bien que passif

et actif se condensent en une pulsion du moi qui s'affirme en authentique pulsion de vie. L'apprentissage de la mort viendra plus tard, avec son amie Zaza, dont le décès, à l'âge de vingt-deux ans, ouvre une nostalgie indicible au plus profond d'elle-même.

Zaza, c'était le soleil, comme nous l'avons vu dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, alors que son père est lié à l'ombre, au creux, à la niche. « Je me blottissais dans la niche creusée sous le bureau, je m'enroulais dans les ténèbres ; il faisait sombre, il faisait chaud et le rouge de la moquette criait dans mes yeux » (*MJFR*, 6).

Ces métaphores dénotent une inversion des polarités parentales chez Beauvoir qui durent la plonger dans des conflits très douloureux. Comment se reconnaître « fille » lorsqu'on est dotée d'une telle avidité de conquête ? Et lorsque le féminin désirable se présente à vous sous les traits du soleil alors que le masculin ressemble au creux sombre et maternel ? Comment prendre possession de son destin de femme ? L'importance de Zaza est sans cesse exprimée dans les *Mémoires*, dès son arrivée au cours Désir : « En Zaza, j'entrevoyais une présence jaillissante, comme une source robuste comme un bloc de marbre, aussi fermement dessinée qu'un dessin de Dürer » (*MJFR*, 15). N'est-ce pas une façon de dire que Zaza est une source de vie tout en constituant une référence aussi indestructible que le marbre ? L'union des opposés en quelque sorte ?

Et puis, cette question : Beauvoir ne déplace-t-elle pas la question de la mort sur la société ? C'est bien Zaza qui a subjugué Simone par sa vivacité d'esprit et son indépendance. Qu'est-ce qui est mort avec elle ? Quel chagrin inconsolable a été déclenché par sa disparition ? Quels déplacements psychiques sa mort a-t-elle exigé ? Zaza était fiancée à Maurice Merleau-Ponty. Sa mère s'y opposait parce que le père de Merleau-Ponty vivait presque ouvertement avec sa maîtresse tout en continuant d'estimer sa femme. Elle lui a fait un chantage au scandale pour qu'il abandonne l'idée d'épouser sa fille. Seule la séparation était envisageable. Une séparation qui se révélera définitive… On comprend que Beauvoir se soit élevée avec une telle véhémence contre les préjugés bourgeois.

Beauvoir part du constat que les femmes dotées d'une sensualité prédatrice se heurtent à un interdit. Par qui et pourquoi les amours féminines sont-elles condamnées ? Mystère ! À aucun moment elle ne développe sa pensée.

Sont-elles condamnées par la société ? Dans ce cas, on s'étonne qu'elle n'aborde pas la question de la norme (hétéro)sexuelle pour la dénoncer ou la discuter, puisque, à l'instar du mythe de la féminité, elle est elle aussi construite pour conditionner les femmes dans un rôle social de mère, d'épouse, c'est-à-dire d'hétérosexuelle. N'a-t-elle pas été victime de cette norme au cours de l'enquête pour « détournement

de mineure » qui se réfère à un langage juridique parlant de « pratiques contre nature » jusque dans les textes réprimant les rapports homosexuels relevant de « l'excitation à la débauche » ?

S'agit-il d'un interdit anthropologique, comme l'interdit de l'inceste institué par les sociétés pour favoriser l'exogamie, et avec elle le brassage biologique et culturel ?

L'interdit est-il proféré par la mère, par le père, par la famille proche, autrement dit par un milieu qui programme l'enfant consciemment et inconsciemment jusque dans son imaginaire et ses élans amoureux les plus personnels ?

Enfin, s'agit-il d'un interdit religieux comme celui qui frappe la sodomie dans la Bible, situant la pénétration anale dans le registre de la faute transcendante appelant sur elle la colère divine. Certes, les gomorrhéennes ne sont pas identifiées comme lesbiennes dans la Bible et ne relèvent donc pas de cette condamnation. Mais enfin ! Le chemin vers les femmes est tout autant condamné !

Simone de Beauvoir ne répond pas à ces questions parce que la condamnation tombe sous le coup de l'évidence. Elle ne se discute pas. Dont acte ! « Toutes les femmes n'acceptent pas de donner à leurs problèmes sexuels la solution classique, seule officiellement admise par la société. Il nous faut aussi envisager celles qui choisissent les chemins condamnés. »

Le lesbianisme est-il une réponse possible aux problèmes sexuels des femmes ? Là encore Beauvoir ne répond pas, car pour elle ce n'est pas la norme sexuelle qui fait problème, mais le mythe de la féminité. Il s'agit d'en venir à bout là où les apparences sont les plus trompeuses. « On se représente volontiers la lesbienne coiffée d'un feutre sec, le cheveu court, et cravatée ; sa virilité serait une anomalie traduisant un déséquilibre hormonal. Rien de plus erroné que cette confusion entre l'invertie et la virago », note-t-elle au début du chapitre. Car la lesbienne ne se situe pas du côté de la virago, mais de la féminité. C'est en effet vers une femme que se dirigent ses désirs et c'est donc une sexualité qui concerne la féminité de la femme, ce qui lui permet de reprendre à son compte la série d'oppositions grâce auxquelles elle va s'attaquer au mythe là où on s'y attendrait le moins : du point de vue de la femme désirante.

Elle fait appel à des catégories philosophiques qui servent à opposer les femmes aux hommes dans des séries prétendument complémentaires comme actif-passif, sujet-objet, virilité-féminité, prédation-naturalisme, *etc.* Elle les reprend intégralement et nous verrons que ces concepts utilisés dans la philosophie existentialiste hypothèquent toute possibilité de comprendre la vérité du désir lesbien. On sait que la critique du naturalisme a été son grand apport à la pensée féministe. Sa célèbre formule du *Deuxième Sexe*, « On ne

naît pas femme : on le devient », a fait le tour du monde, contribuant à saper le mythe de la féminité afin de pouvoir penser l'égalité entre les sexes dans une perspective universaliste. Mais si on peut se féliciter de cette déconstruction, on ne s'est guère interrogé sur ses conséquences.

À savoir : une critique du naturalisme qui sert à démontrer que la lesbienne ne contribue à aucune libération. Et une vision de la virilité qui sort grandie de l'entreprise puisque Beauvoir ne conteste jamais la supériorité érotique de l'homme. Si la féminité est un leurre, et si la virilité est inattaquable, que reste-t-il aux femmes pour construire leur identité dans une société toujours phallocratique ?

Est-ce la façon ambivalente dont Beauvoir utilise les concepts de la philosophie existentialiste qui éclate ici sur le terrain de l'homosexualité ? Elle est reconnue comme choix, mais déniée comme situation. On remarquera en effet que le chapitre clôt la partie Formation. La lesbienne n'est donc pas une « situation », c'est-à-dire une position au milieu du monde comme la femme mariée, la mère, etc., ni une « justification » et encore moins une « libération ». Elle est un apprentissage, une « étape », et d'ailleurs, Beauvoir en parle abondamment dans les chapitres précédents où elle met en place l'idée que « les caresses homosexuelles n'impliquent ni défloration ni pénétration : elles assouvissent l'érotisme clitoridien de l'enfance sans réclamer de nouvelles et inquiétantes métamorphoses » (*DS*, II, 112). Nous savons donc, avant même d'entamer notre chapitre, que l'amour lesbien ne transforme pas la jeune fille en femme.

Deuxième, troisième, quatrième sexe, un choix politique

Cependant, l'ambivalence ne va pas jusqu'à mettre les lesbiennes dans le même camp que les pédérastes. Dans une lettre à Algren, elle écrit : « Mon essai s'appellera *Le Deuxième Sexe*. En français ça sonne bien, parce qu'on appelle toujours les homosexuels le "troisième sexe" sans mentionner que les femmes viennent en second, et non simplement à égalité avec les hommes… » (*LNA*, 396).

La première question qui se pose à la lecture de ce texte est de savoir pourquoi les homosexuels hommes appartiennent au troisième sexe alors que les lesbiennes appartiennent au second. Elles pourraient appartenir, elles aussi, au troisième sexe. Or c'est là précisément que le choix philosophique de Beauvoir intervient. Son objectif, en effet, n'est pas de contester la norme hétérosexuelle, mais de déconstruire le mythe de la féminité. Il faut donc que les lesbiennes soient intégrées à la condition féminine alors que la condition masculine ne pose pas un problème pour les « pédérastes » qui peuvent se payer le luxe d'être deux sexes à la fois.

Ce qui ne veut pas dire que Beauvoir soit délivrée des stéréotypes de genre qui guident invariablement son regard. Dans sa lettre à Algren du 28 juin 1947, dans laquelle elle évoque Violette Leduc et Cocteau, elle ne peut s'empêcher d'ajouter : « La façon dont ces homosexuels se comportent me fait rire : que d'efforts pour paraître virils, faire les durs, mêlés à leur profonde féminité. » Quant à Jean Genet, elle lui accole l'épithète de « pédéraste cambrioleur », réservant néanmoins ses flèches empoisonnées pour « la bande des tapettes » qui accompagne Cocteau. « Cocteau qui paraissait très vieux, une vieille femme, ajoute-t-elle avec mépris, Bérard pleurant d'amour dans sa barbe sale pour son danseur russe chauve éthéromane, l'ex-amant de Cocteau, l'amant actuel de l'ex-amant de Cocteau et l'actuel amant de Cocteau : des jeunots bêtes et affamés qui se laissent adorer par des vieux pour du fric », et elle termine sa narration de la soirée théâtrale en disant : « Nous avons bu et cassé du sucre sur le dos de cette ménagerie » (*LNA*, 297).

On ne peut pas dire qu'elle nourrisse une haute estime pour le troisième sexe. Dans son *Journal de guerre*, à la date du 14 novembre 1939, elle relate les propos de Kos. qui lui « parle de Vallon dont l'"ami" est parti en guerre et qui se lamente comme une femme sur l'absence de son amant en tricotant des pull-overs » (*JG*, 155). Ce

regard de femme civilisée sur la « ménagerie » rappelle de mauvais souvenirs et dénote une haine des hommes qui ne se donne libre cours que dans cette interzone où il est de bon ton de se laisser aller sous prétexte que la normalité est encore ce qui se fait de mieux dans la bonne société.

Est-ce pour toutes ces raisons que le chapitre sur la lesbienne est passé quasiment inaperçu lors de la publication du *Deuxième Sexe*, la presse se contentant d'y faire de vagues allusions et, dans le pire des cas, de dénoncer « l'écœurante apologie de l'inversion sexuelle et de l'avortement » ?

Beauvoir est loin d'avoir fait l'apologie de l'inversion sexuelle, comme nous allons le voir. On est frappé, au contraire, par l'étonnante timidité des propos qui contrastent avec ceux de Gide et de Proust, qui osèrent, vingt-cinq ans plus tôt, attaquer de front le sujet en publiant respectivement *Corydon* (1911) et *Sodome et Gomorrhe* (1921-1922). Non seulement elle est en retrait de ces deux grands écrivains masculins, mais elle est en deçà du mouvement d'émancipation sexuelle des Années folles dont Natalie Clifford Barney, d'une part, et l'héroïne de *La Garçonne*, roman de Victor Margueritte (1922), de l'autre, furent les flamboyantes figures tutélaires. De toute évidence, Simone de Beauvoir n'a pas lu *Les Nouvelles Pensées de l'Amazone*, parues, pourtant, en 1939. Elle n'a pas lu non plus tous ces romans-reportages de l'entre-deux-guerres qui déculpabilisaient l'homosexualité comme *Notre-Dame de Lesbos* de Charles-Étienne (1919), *Lucienne et Reinette* de la féministe Suzanne de Callias (1925), *Dames seules* de Maryse Choisy (1932). Elle ne cite pas non plus les écrivains de langue anglaise comme Djuna Barnes et son extraordinaire *Nightwood* (1937), Virginia Woolf, qui pose pourtant dans *Orlando* (1928) la question du rapport sexe/genre, et méditait dès 1929, dans *Une chambre à soi*, sur l'immense changement que représente dans la littérature la simple phrase « Chloé aimait Olivia… ».

L'homosexualité n'est pas le champ de bataille de Beauvoir et ses idées sont tellement floues sur le nombre de sexes possibles que, parlant du public du cabaret d'Agnès Capri dans ses Mémoires, elle écrit : « L'assistance était en grande partie composée de membres du quatrième sexe : des quinquagénaires endiamantées et flanquées de jeunes filles que, visiblement, elles entretenaient » (*FC*, 272).

Il faut donc ajouter à la ménagerie un sexe comprenant les vieilles dames riches agrémentées de jeunes filles pauvres.

Dans le chapitre sur la lesbienne, Beauvoir n'a pas seulement occulté les grandes créatrices, les peintres, les écrivaines et poètes, mais – oubli encore plus révélateur de ses partis pris – elle ne cite pas une seule fois la poésie de Sappho. Or personne n'ignorait le nom de

la grande poétesse lyrique grecque dans le milieu cultivé qui était le sien. Une statue de Sappho avec sa lyre, sculptée par Bourdelle, figurait à l'entrée du pavillon du Livre de l'Exposition universelle de 1925 (Bonnet, 2000, 210) et son œuvre poétique était largement traduite, ne serait-ce que par Renée Vivien en 1911 et Théodore Reinach en 1937, dans une édition bilingue publiée par Les Belles Lettres.

Les références s'organisent autour de deux axes principaux.

Les sources à prétention scientifique, marqueuses d'une distance que l'auteur prend avec son sujet dans un souci d'objectivité maintes fois souligné par des « on » suivis de la locution « en vérité » annonçant sa propre opinion. Sept sexologues, psychiatres et psychanalystes des deux sexes sont convoqués sur le sujet de l'« inversion sexuelle » qui est discuté sur vingt pages, en accordant une place prépondérante aux histoires de travesties que Beauvoir affectionne particulièrement puisque, sur les cinq longues citations de Havelock Ellis, Wilhelm Stekel et Krafft-Ebing, quatre leur sont consacrées. Mais elle ne cite pas *Psychopathologie d'un cas d'homosexualité féminine* (1920) de Freud, ni sa théorie de la bisexualité, ni les écrits de Jung sur l'androgyne. Elle ne se réfère pas non plus aux réflexions sur l'amour menées par Platon dans *Le Banquet* et *Phèdre*. Ce n'est donc pas avec des philosophes qu'elle discute ici, mais avec des psychiatres du XIXe siècle et des sexologues anglo-saxons. Le désir pour son propre sexe n'est donc pas une question philosophique ni un sujet d'engagement.

L'autre source est littéraire. Discutée sur dix pages à peine, elle survient à un moment bien précis du chapitre, celui où Beauvoir aborde l'ambivalence. Mais Colette, qui est presque exclusivement citée, ne l'est jamais comme bisexuelle. Une simple étude du choix des citations extraites de *Ces plaisirs* montrerait comment Beauvoir a systématiquement écarté ce qui ne sert pas son propos, à savoir les réflexions de Colette sur le plaisir, l'hermaphrodisme et la liberté. Quant à Renée Vivien, les dimensions érotique et anarcho-féministe sont complètement effacées (Bonnet, 1995, 260).

Simone de Beauvoir avait-elle conscience de ces lacunes lorsqu'en 1984 elle répondait aux questions d'Helene Vivienne Wenzel lui demandant si elle écrirait le chapitre de la même façon ? Elle répond que oui. « Mais je ne sais pas ce que je dirais sur le sujet. […] J'en sais plus maintenant, et en me basant sur ce que je sais maintenant, sur mon expérience des lesbiennes, et sur beaucoup d'autres choses, bien sûr, je l'écrirais certainement différemment… En outre, il y a maintenant toute une littérature lesbienne qui n'existait pas alors… le seul livre que j'ai lu sur le sujet était probablement *Le Puits de solitude* qui est, littérairement parlant, un très mauvais livre même s'il est intéressant[8]. »

Il n'est pas certain que Simone de Beauvoir aurait écrit ce chapitre différemment si l'occasion s'en était présentée. Que dit sa conclusion de 1949 : « En vérité l'homosexualité […] est une attitude choisie en situation, c'est-à-dire à la fois motivée et librement adoptée. » Et plus loin elle ajoute : « C'est pour la femme une manière parmi d'autres de résoudre les problèmes posés par sa condition en général, par sa situation érotique en particulier » (*DS*, II, 217).

Voilà donc l'exemple même d'une pensée à vocation universaliste qui dénie à la lesbienne l'universalité. Elle dissocie volontairement la « condition en général » et « la situation érotique en particulier », procédure que nous retrouverons en 1980 lors d'un conflit dans la revue *Questions féministes* au sujet du lesbianisme radical.

D'où cette question : quelle est la responsabilité de Beauvoir dans l'occultation du lesbianisme aujourd'hui ? Car occultation il y a, non seulement sur le plan de l'érotisme – la sexualité féminine, pour Beauvoir, c'est aimer un homme – mais sur le plan de l'universalité. Simone de Beauvoir inscrit la lesbienne dans un universalisme sans universalité, c'est-à-dire un universalisme auquel la lesbienne ne participe pas en tant que femme qui aime les femmes. C'est un universalisme ou seules les hétérosexuelles représentent toutes les femmes tandis que les lesbiennes ne représentent qu'elles-mêmes. Si les lesbiennes doivent se reconnaître dans les hétérosexuelles (c'est ça l'universalisme du sujet), la réciproque ne l'est pas. Car les hétérosexuelles ne se reconnaissent pas dans les lesbiennes. En conséquence de quoi on peut dire que l'hétérosexualité est essentialisée alors que le lesbianisme est un indice de spécificité féminine dans le domaine de la sexualité.

Un « chemin » dont le plan est difficile à trouver

Nous avons cherché le manuscrit du chapitre sur la lesbienne dans le dossier qui est conservé à la Bibliothèque nationale de France. Curieusement, il a disparu avec toute la partie « Formation ». Qu'est-il devenu ? A-t-il été écarté pour des raisons idéologiques, ou pour ne pas ternir l'image de Simone de Beauvoir, féministe certes, mais pas au point de se ranger du côté de l'anormalité ? J'ai interrogé Michelle Vian qui a donné un manuscrit du *Deuxième Sexe* à la Bibliothèque nationale, ainsi que Denise Pouillon pour savoir où pourrait se trouver ce chapitre, mais sans résultat. Peut-être est-il resté dans les papiers remis à la fille adoptive de Simone de Beauvoir, Sylvie Le Bon de Beauvoir. Archives qui comprennent des lettres inédites, des manuscrits, et probablement ses journaux.

Dès la première lecture du chapitre consacré à la lesbienne, il apparaît que le plan est difficile à trouver. C'est une pensée qui tourne en rond et se contredit souvent. Beauvoir n'utilise pas ici ce qu'elle a dit dans les chapitres précédents. Elle cherche et récuse les différents types d'explication de l'homosexualité comme les données physiologiques, l'histoire psychologique, les circonstances extérieures, « l'absence ou l'échec de relations hétérosexuelles », la non-mixité, *etc.* « Aucune n'est déterminante, dit-elle en conclusion, encore que toutes contribuent à l'expliquer. » On voit donc qu'elle approuve ce qu'elle récuse, ce qui explique les contradictions du chapitre qui sont symptomatiques de sa propre attitude face au lesbianisme. C'est pourquoi le chapitre s'organise autour des trois principales contradictions.

Beauvoir écrit qu'il faut juger l'homosexualité d'après son authenticité mais termine le chapitre par une description des « comédies de l'inauthenticité »

La notion d'authenticité apparaît après une première critique des représentations des sexologues et des psychiatres. « Aucun destin anatomique ne détermine leur sexualité », écrit-elle dès le premier paragraphe, et elle montre, à l'aide de plusieurs exemples de femmes aux caractères viriloïdes accentués, que la virilité d'une femme ne la voue pas nécessairement à l'homosexualité. Je note en passant que ces premiers exemples de sexualité féminine sont tous des femmes qui aiment des hommes, même celui de l'hermaphrodite qu'elle a connue pendant la drôle de guerre et qui fut internée comme étrangère. « J'en ai connu une, exilée de Vienne par les nazis, qui se désolait de ne plaire ni aux hétérosexuels ni aux pédérastes, alors qu'elle n'aimait que les hommes » (*DS*, II, 191). On voit qu'elle lui a parlé et qu'elle a dû se passionner pour son cas hormonal. Mais ce sera pour conclure : « En vérité, la lesbienne n'est pas plus une femme "manquée" qu'une femme "supérieure". L'histoire de l'individu n'est pas un progrès fatal : à chaque fois le passé est ressaisi par un choix neuf et la "normalité" [notons les guillemets] du choix ne lui confère aucune valeur privilégiée : c'est d'après son authenticité qu'il faut la juger. L'homosexualité peut être pour la femme une manière de fuir sa condition comme une manière de l'assumer » (*DS*, II, 195).

La « normalité » ne peut donc être un critère de jugement puisque la féminité est considérée comme naturelle. On voit ici se mettre en place le thème universaliste de la conclusion. Simone de Beauvoir inclut le problème de la femme dans celui de la condition humaine en général. Le thème de l'érotisme disparaît ici tandis qu'apparaît celui de la « condition humaine » qui rappelle l'introduction du volume où elle disait que si les femmes affirment « concrètement leur indépendance », « ce n'est pas sans peine qu'elles réussissent à vivre intégralement leur condition d'être humain ».

Pour juger de l'authenticité, Beauvoir a recours à la terminologie existentialiste. « La femme est un existant à qui on demande de se faire objet », écrit-elle, avant d'établir une série d'équivalences qui vont peser lourd dans la lecture de la femme lesbienne. En effet, si l'objet = rapport au masculin = passivité = féminité, le sujet se définit nécessairement par l'activité, la virilité et le rapport au féminin. Mais cela ne signifie pas pour autant que dans son rapport au féminin, la lesbienne accède au statut de sujet autonome, actif, «

refusant le mâle » et « refusant de se faire proie », parce que, écrit-elle, « L'homme est plus agacé par une hétérosexuelle active et autonome que par une homosexuelle non agressive ; la première seule conteste les prérogatives masculines » (*DS*, II, 196).

On voit ainsi comment Beauvoir se réfère au point de vue masculin pour disqualifier le rapport au féminin dans le cadre lesbien. Elle fait sien le regard de l'homme pour dire alors que les amours saphiques « apparaissent souvent chez les adolescentes comme un ersatz des relations hétérosexuelles » (*DS*, II, 196), autrement dit comme des relations inauthentiques.

Est-ce une réminiscence de ses propres réflexions sur le trio avec Sartre et Bianca Lamblin ? Dans une lettre à Sartre du 25 novembre 1939, elle écrivait : « Védrine a eu la grâce charmante (elle retrouve ces inspirations plaisantes d'autrefois) de m'envoyer la lettre que vous lui avez écrite sur nos rapports ; et ça m'a touchée, mon cher petit, quoique vous ne fussiez pas sincère avec elle, ça m'a touchée que vous lui parliez de moi comme ça ; et du coup ça a revêtu vos rapports avec elle-même et elle-même à mes yeux d'une espèce d'authenticité qui était perdue depuis longtemps ; d'ailleurs elle a joint ça à une lettre toute sage et banale que je vous envoie ; somme toute, mensonge et vérité se corrigent admirablement, nous avons fait vous et moi du bon travail et il suffira d'un peu d'application pour que cette petite personne puisse être heureuse sans trop gêner – ne croyez-vous pas ? » (*LS*, I, 300).

Il y a loin de la coupe aux lèvres et l'on reste confondu devant ces manipulations amoureuses. En tout cas, en s'arrogeant le rôle actif, viril, Beauvoir se pose indéniablement en modèle authentique de relations prédatrices.

Puis Beauvoir remet en question la distinction des sexologues entre inverties masculines et féminines parce qu'elle lui paraît arbitraire. « Définir la lesbienne virile par sa volonté d'imiter l'homme, c'est la vouer à l'inauthenticité » (*DS*, II, 197). On pourrait croire que Beauvoir s'élève ici contre la culture savante héritée de l'Antiquité qui définissait la tribade comme une femme qui « contrefait l'homme » (Bonnet, 1995, 64). Il n'en est rien, car la virilité de la lesbienne ne peut pas être authentique. En effet, si la lesbienne virile s'élève contre la spécification féminine, et Beauvoir cite deux exemples de travesties présentés par Havelock Ellis et Stekel, « cette révolte n'implique nullement une prédestination saphique ». Pourquoi ? Parce que des femmes hétérosexuelles sont aussi en révolte contre cette spécification, au point, écrit-elle, que « la femme dite "virile" est souvent une franche hétérosexuelle ». Et la lesbienne virile alors ? Eh bien, elle n'existe pas car sa virilité, nous dit Beauvoir, n'est pas un trait de son érotisme, mais de sa position sociale. Je cite : « Ce qui

donne aux femmes enfermées dans l'homosexualité un caractère viril, ce n'est pas leur vie érotique qui, au contraire, les confine dans un univers féminin : c'est l'ensemble des responsabilités qu'elles sont obligées d'assumer du fait qu'elles se passent des hommes » (*DS*, II, 214).

On aura compris que l'érotisme n'est pas ce qui caractérise la lesbienne. Et d'ailleurs, comment pourrait-elle avoir une sensualité agressive puisque, remarque avec acuité Beauvoir : « Elle demeure évidemment privée d'organe viril ; elle peut déflorer son amie avec la main ou utiliser un pénis artificiel pour mimer la possession ; elle n'en est pas moins un castrat » (*DS*, II, 203). Il est d'autant plus vain de ranger les lesbiennes en deux catégories tranchées qu'une « comédie sociale se superpose à leurs véritables rapports », poursuit Beauvoir implacablement. Et de dire exactement ce qu'elle reprochait aux psychanalystes : « Se plaisant à imiter un couple bisexué, elles suggèrent elles-mêmes la division en "viriles" et "féminines" » (*DS*, II, 211). Autrement dit les catégories virile/féminine ne sont pas produites par la société mais reproduites par les lesbiennes qui arrivent ainsi aux « inutiles fanfaronnades et à toutes les comédies de l'inauthenticité. La lesbienne joue d'abord à être un homme ; ensuite être lesbienne même devient un jeu ; le travesti, de déguisement se change en livrée ; et la femme sous prétexte de se soustraire à l'oppression du mâle se fait esclave de son personnage ; elle n'a pas voulu s'enfermer dans la situation de femme, elle s'emprisonne dans celle de lesbienne » (*DS,* II, 217).

Que l'homosexualité soit une prison pour Beauvoir, c'est probable. Mais pourquoi généraliser en un faux paradoxe qui disqualifie la lesbienne jusque dans sa liberté de sujet existant ? On voit ainsi comment la série d'oppositions paradigmatiques sujet-objet, actif-passif, masculin-féminin, hypothèque toute possibilité de comprendre la vérité de l'amour entre femmes.

De plus ces oppositions s'appuient sur une conception de la conscience qui barre tout accès à l'inconscient et à la part cachée de soi-même. Si une conscience est toujours consciente d'elle-même, comme le postule l'existentialisme, on ne risque pas de découvrir des vérités cachées. Pourquoi une femme désire-t-elle une autre femme quand toute son éducation, sa culture, sa religion, la conditionnent à désirer un homme ? Pourquoi et comment a-t-elle échappé à ce conditionnement, voilà des questions que ne se pose guère Beauvoir. Ce qui l'intéresse uniquement, c'est de détruire le mythe de la féminité.

Beauvoir critique le naturalisme mais s'identifie à la femme virile hétérosexuelle

Beauvoir critique le naturalisme à deux reprises dans ce chapitre. Une première fois lorsqu'elle aborde les conflits que l'érotisme de la femme sujet doit surmonter. Une seconde fois lorsqu'il s'agit de définir la lesbienne « virile » selon le critère de l'authenticité. Nous avons vu comment cette définition avorte à cause de ses présupposés philosophiques qui ne laissent aucune place à la relation sujet-sujet. Nous allons voir maintenant comment une proposition à première vue révolutionnaire subit le même sort. « Si l'on invoque la nature, on peut dire que naturellement toute femme est homosexuelle » (*DS*, II, 195). Comme Beauvoir vient d'expliquer « qu'on considère comme normal le système qui la livrant comme proie à un homme lui restitue sa souveraineté en lui mettant dans ses bras un enfant », il y a de fortes chances pour qu'elle ne voie pas cette proposition comme quelque chose de positif. Et de fait, elle va montrer avec l'exemple de l'adolescente, « qui redoute la pénétration », que si désirer un corps féminin est pour l'homme une manière de se poser comme sujet, il est « au contraire » pour la femme une manière de se reconnaître comme objet parce qu'elle voit en ses semblables et en soi-même une proie.

Pour ce faire, elle compare le regard sur les lesbiennes à celui porté sur les pédérastes. « Le pédéraste inspire de l'hostilité aux hétérosexuels mâles et femelles car ceux-ci exigent que l'homme soit un sujet dominateur. Au contraire, les deux sexes considèrent spontanément les lesbiennes avec indulgence. » Autrement dit, ce n'est pas la société et ses représentations qui voient le mâle comme sujet dominateur, ce sont les hétérosexuels mâles et femelles. Ce cliché est amené par un travail de généralisation abusive qui réduit les individus à des catégories. Quand elle dit « l'homme », « la femme », « le pédéraste », « l'adolescente », « l'invertie », « l'homosexuelle », « la lesbienne », employés d'ailleurs pour les trois derniers sans définition préalable, elle escamote la problématique individuelle du désir, réduisant la rencontre à une relation de pouvoir, et l'amour à de la prédation (voir les termes de « proie », « objet » qui deviennent des termes interchangeables, comme on l'a vu dans sa correspondance avec Bost). S'ensuit inévitablement un deuxième cliché : l'indulgence dont bénéficient les lesbiennes. Elle ne tient pas compte du voyeurisme masculin, dont le comte de Tilly, cité à l'appui de « l'indifférence amusée » en est un exemple éclatant dans le XVIIIe siècle

libertin. Il s'agit de montrer ici que « les amours saphiques sont dans la majorité des cas une assomption de la féminité, non son refus ».

Ainsi, la première critique du naturalisme sert à démontrer que la lesbienne ne contribue à aucune libération. Beauvoir peut donc adopter l'idée que toute femme est « naturellement homosexuelle ». Car si le point de vue de la nature pour une femme c'est « voir en ses semblables et en soi une proie », est « naturellement homosexuelle » la femme qui se reconnaît comme objet.

On voit ainsi comment le mythe de la féminité fait écran au discours homophobe. Car ce qui est reproché aux lesbiennes par « la société », ce n'est pas de désirer le féminin, c'est d'imiter l'homme en faisant des actes contre nature. Cette occultation du véritable discours répressif est d'autant plus surprenante que Beauvoir a été elle-même la cible d'une loi réprimant le détournement de mineure entre femmes au nom des pratiques sexuelles naturelles.

On se souvient que les deux femmes ont été les seules à parler de « relations sexuelles normales ». En dépit de son expérience, Beauvoir pense toujours la même chose cinq ans plus tard. Comme si la vie ne lui avait rien appris sur les « chemins condamnés ».

On voit donc que, pour Beauvoir, le problème n'est pas vraiment le naturalisme mais la normalité. La déterminant à refouler l'épisode au point qu'elle s'emploie dans *Le Deuxième Sexe* à verrouiller une éventuelle accusation de lesbianisme derrière la critique du mythe de la féminité. Elle investit la féminité de tout ce qu'elle rejette dans la société au nom du naturalisme sans se rendre compte qu'en contre-investissant la virilité de qualités hyperpositives, elle pratique exactement ce qu'elle dénonce.

Mais il y a virilité et virilité. Nous avons déjà vu que la lesbienne virile est à ses yeux un castrat. Nous allons voir maintenant que la lesbienne n'éprouve pour les femmes qu'elle désire que « mépris », « dégoût » et « sadisme ». Beauvoir amène cette idée en deux temps. Une première fois en citant le cas de la travestie étudiée par Stekel où il apparaît qu'elle « avait un profond mépris » pour les jeunes filles qu'elle désirait, qu'elle « éprouvait du dégoût », et qu'après son mariage elle « couchait avec les femmes de manière épisodique et sadiquement » (*DS*, II, 203). Bien que cet exemple tire la lesbienne virile vers le pathologique, Beauvoir n'hésite pas à reprendre ces notions à la fin du chapitre au sujet de Gertrude Stein et Alice Toklas, écrivant : « C'est à l'égard des femmes que l'homosexuelle très virile aura une attitude ambivalente : elle les méprise, mais elle a devant elles un complexe d'infériorité à la fois en tant que femme et en tant qu'homme » (*DS*, II, 216).

De même, reprenant à son compte les variations immémoriales des hommes sur « les femmes entre elles », elle écrit : « Les femmes entre

elles sont impitoyables ; elles se déjouent, se provoquent, se poursuivent, s'acharnent et s'entraînent mutuellement au fond de l'abjection » (*DS*, II, 213). Notons le mot très fort d'abjection qui, tout en exprimant un véritable dégoût de l'auteur, révèle en fait un conflit intérieur. Comme l'écrit Groddeck dans *Le Livre du ça* : « Observez et voyez contre quoi s'élèvent les gens, ce qu'ils méprisent, ce qui les dégoûte. Derrière les invectives, le mépris, le dégoût se cache toujours et sans aucune exception un grave conflit qui n'a pas trouvé sa conclusion. Vous ne pourrez jamais faire fausse route en supposant que l'homme qui a beaucoup aimé et aime encore ce qu'il déteste, qu'il a admiré et admire encore ce qu'il méprise, qu'il a désiré avec âpreté et désire encore ce qui le dégoûte » (Groddeck, 102).

Ce dégoût de la femme virile pour la femme qu'elle désire n'est-il pas l'écho de son propre dégoût pour ses amantes plusieurs fois exprimé dans ses lettres à Sartre de 1939 ? « Nuit pathétique, passionnée, j'étais écœurée de passion, c'est du foie gras mais de mauvaise qualité par-dessus le marché », dit-elle d'une nuit passée avec Louise Védrine (*LS*, 225).

Dix ans plus tard, elle reprend le même registre métaphorique de l'écœurement dans une lettre à Nelson Algren dont nous avons déjà cité une partie, où elle évoque ses anciennes relations sexuelles avec de toutes jeunes filles. Datée du 2 janvier 1948, c'est-à-dire en plein travail sur « son essai sur les femmes », elle raconte son réveillon « bien sympathique » avec une vieille dame et sa petite-fille qui se sont enivrées de champagne. « La petite, charmante, enfantine et garçonnière bien qu'elle ait près de quinze ans et soit fort jolie, a dansé et fait des sauts périlleux. C'est troublant, une fillette de cet âge, ça sait tant de choses et ça en ignore tant d'autres. Si j'étais née homme, peut-être aurais-je été un grand pervers, ça doit sûrement procurer de vifs plaisirs de coucher avec des jeunes filles très jeunes et d'être aimée d'elles, mais à la vérité, je les aurais vite laissées tomber, car souvent elles sont trop sottes, trop puériles et deviennent vite assommantes. »

On se demande pourquoi Simone de Beauvoir se laisse aller à de tels aveux. Est-ce par souci de tout dire, y compris les côtés pervers de sa nature amoureuse, ou cela rentret-il dans une stratégie érotique destinée à exciter son amant en dévoilant une partie de son expérience amoureuse à laquelle il n'aura jamais accès ? Elle continue en parlant cette fois-ci de son « vécu » : « Je vous raconterai longuement et de loisir au bord de la mer bleue du Mexique. Désormais, de telles aventures n'ont plus pour moi d'intérêt. Chez les très jeunes filles, il y a à la fois quelque chose d'attirant et de fortement écœurant » (*LNA*, 209-210).

Voilà au moins qui a le mérite de la sincérité… Mais reste à savoir si

la relation d'emprise sur les jeunes filles qu'elle avoue avec une naïveté vraiment touchante ne concerne pas aussi ses relations avec les hommes. Qu'ils soient jeunes ou plus mûrs. Et en dévalorisant la féminité comme elle le fait, n'est-ce pas une partie d'elle qu'elle méprise en l'autre et mutile en elle-même ? Comment peut-on désirer la féminité quand on se pense comme sujet souverain, « femme de tête » et d'action dont la « sensualité robuste ne s'effraie pas de l'âpreté mâle ». Pour Beauvoir, seule la femme virile hétérosexuelle est « normale ». Et de faire un éloge passionné des hétérosexuelles viriles, citant George Sand, Mme de Staël, Catherine de Russie et Isabelle Eberhardt, sans que le nom d'une seule lesbienne virile ne lui vienne sous la plume alors que dans ce domaine, ce ne sont pas les exemples qui manquent. Rosa Bonheur, la peintre animalière qui s'habillait en homme et vécut quarante ans avec Nathalie Micas, la comédienne Françoise Raucourt au XVIIIe siècle (Bonnet, 1995, 169), Mlle de Maupin au XVIIe, Christine de Suède, sans oublier Mary, brûlée vive au XVIe siècle parce qu'elle s'était mariée avec la femme qu'elle aimait en se faisant passer pour un homme (Bonnet, 1998b, 23). Il faudrait aussi évoquer la bisexualité de George Sand et les propos de Colette sur le « sexe officiel et le sexe clandestin » (Colette, 1971, 72).

Le mépris affiché de Beauvoir pour les lesbiennes va si loin qu'elle s'en prend même aux artistes et écrivains féminins parmi lesquelles, reconnaît-elle, on compte de nombreuses lesbiennes. Mais, « Ce n'est pas que leur singularité sexuelle soit source d'énergie créatrice, ou manifeste l'existence de cette énergie supérieure ; c'est plutôt qu'absorbées par un sérieux travail elles n'entendent pas perdre leur temps à jouer un rôle de femme ni à lutter contre les hommes » (*DS*, II, 201).

L'érotisme une nouvelle fois évacué, que leur reste-t-il de spécifique ? « Inachevée en tant que femme, impuissante en tant qu'homme […] Rien ne donne une pire impression d'étroitesse d'esprit et de mutilation que ces clans de femmes affranchies » (*DS*, II, 217). Exit donc les femmes affranchies et place à la troisième contradiction.

L'homosexualité est choix mais la lesbienne est ambivalente – ou chassez le naturalisme, la normalité revient au galop

La notion d'ambivalence court tout au long du chapitre. Dans les toutes premières pages, d'abord, quand Beauvoir écrit : « Ce qu'il faut expliquer chez l'invertie ce n'est donc pas l'aspect positif de son choix, c'en est la face négative : elle ne se caractérise pas par son goût pour les femmes, mais par l'exclusivité de ce goût » (*DS*, II, 196).

Voilà qui est original, en effet, mais l'ambivalence apparaît surtout lorsque Beauvoir compare la lesbienne à la femme normale. « De même que la femme frigide souhaite le plaisir tout en le refusant, la lesbienne voudrait souvent être une femme normale et complète tout en ne le voulant pas » (*DS*, II, 202). Quel bel aveu ! car n'est-ce pas là que se situe son problème ? D'où la mise en équivalence avec la frigidité, car ce que refuse la femme frigide ce n'est pas le plaisir, c'est l'homme qui prétend le lui donner, ou le lui prendre. Ainsi, l'ambivalence ne se situe pas par rapport aux catégories naturalistes masculin-féminin, mais par rapport à la norme dominante. Et d'ailleurs, Beauvoir ne cesse de s'élever contre la division entre lesbiennes viriles et féminines, contre la séparation entre hétérosexuelles et homosexuelles. Si les rapports aînée-cadette sont marqués par l'ambivalence, si celle-ci est constitutive du couple lesbien et si même « leur sexualité est ambiguë », ce n'est pas qu'elles n'ont pas vraiment choisi entre être féminine ou virile. C'est parce qu'elles vivent la non-séparation entre l'objet et le sujet.

« Entre l'homme et la femme, l'amour est un acte », écrit Beauvoir. Et je précise, un acte reconnu comme tel, donc normal. « Entre femmes l'amour est contemplation ; […] la séparation est abolie, il n'y a ni lutte, ni victoire, ni défaite ; dans une exacte réciprocité chacune est à la fois le sujet et l'objet, la souveraine et l'esclave ; la dualité est complicité » (*DS*, II, 213). Autrement dit, il y a mélange et non différenciation des sujets. D'où le développement sur « la ressemblance », « le dédoublement » et ce qu'elle appelle « le miracle du miroir » qui signifie au moins une chose, grave pour la féministe Beauvoir : la femme ne se construit pas comme sujet dans le face-à-face érotique avec un autre sujet femme. C'est face à un homme que la jeune fille se métamorphose en sujet actif, autonome, viril. Pas face à une femme.

Est-ce un écho des réflexions qu'elle menait dix ans plus tôt sur ses relations sexuelles avec les femmes, déplorant, dans une lettre à

Sartre, leur maladresse. « Je me suis demandé, sur mon carnet (après la nuit avec Védrine, c'était jeudi vous vous rappelez), pourquoi c'étaient les femmes qui étaient maladroites aux caresses locales (car Kos., R. et Védrine m'ont également torturée) et non les hommes – je me demande si c'est parce que, comme dit Gide à propos d'un type, elles se mettent à votre place mais c'est toujours elles qu'elles y mettent – tandis qu'un homme ne peut faire cette substitution dangereuse et pense tout directement et honnêtement à l'autre personne » (*LS*, I, 377). Mais elle ne dit pas tout car dans son *Journal* elle analysait avec une acuité autrement plus grande ces mêmes maladresses : « […] on aura les pires débordements passionnés, mais la passion ne sera pas une révélation, une saisie neuve et imprévue des choses, ça ne sera pas une spontanéité, la voilà prévue et classée comme une réaction mécanique. Je sens ce mécanique pendant tout le temps des étreintes et je *hais* Védrine farouchement, et en jouissant de la haïr cependant qu'elle s'extasie de ma tendresse. »

Quelques lignes plus loin elle ajoute : « Je m'étonne sous sa main meurtrière de la maladresse des femmes là où les hommes sont experts » (*JG*, 208).

Que dire du plus ? Le choix amoureux des lesbiennes demeure impensé à la fin du chapitre. En revanche, nous avons assisté à la négation de l'éros lesbien. « L'érotisme souvent n'a qu'une assez petite part dans ces unions – la volupté a un caractère moins foudroyant, moins vertigineux qu'entre l'homme et la femme. Elle n'opère pas d'aussi bouleversantes métamorphoses. » Seule est légitimée l'hétérosexualité.

Négation de la spécificité du couple lesbien, également. « Comme celle d'un homme et d'une femme, l'association de deux femmes prend quantité de figures différentes. […] Il y a parmi les lesbiennes des prostituées comme des grandes amoureuses. » Tout en lui conservant un caractère pervers, le couple homosexuel est évacué et demeure impensé du fait qu'il est semblable en tout point au couple hétérosexuel.

Négation de l'amour comme source de connaissance de soi et libération des conditionnements sociaux. Les femmes qui ont fait le choix « exclusif » d'aimer des femmes sont « enfermées dans l'homosexualité ».

Négation du patriarcat. Les lesbiennes « se conduisent comme des hommes dans un monde sans hommes ». La proposition est évidemment fausse. Elles ne vivent pas dans un monde sans hommes mais dans un monde fait par et pour les hommes.

La supériorité érotique de l'homme n'est jamais contestée. À la fin de la partie Formation, nous savons qu'être une femme, authentique, sujet, souveraine, c'est désirer un homme. Mais surtout,

l'universalisme lénifiant de la conclusion retire au couple lesbien toute légitimité. Car si tout revient au même, pourquoi, dès lors, être homosexuelle ?

La lesbienne est la pierre d'achoppement de la thèse antinaturaliste défendue par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*. On ne naît pas femme, mais on ne devient pas lesbienne pour autant.

Beauvoir popularise les thèmes de la psychiatrie du XIXe siècle sur l'inversion sexuelle. C'est dans le chapitre sur la lesbienne que nous rencontrons la fréquence la plus élevée du terme « virile ». Et pour cause ! La norme hétérosexuelle « virile » est non seulement reconnue comme telle, approuvée, utilisée, reconduite sans discussion, mais elle fonde la représentation de l'universalisme beauvoirien. En s'attaquant exclusivement au « mythe de la féminité », Beauvoir a sauvegardé celui de la « virilité », peut-être pour se protéger elle-même comme « femme de tête » reconnue par l'Homme-Institution (elle fut classée deuxième à l'agrégation de philosophie derrière Sartre) et se reconnaissant elle-même dans les catégories philosophiques construites par lui.

Beauvoir nous montre que sans l'amour il y a l'« inversion sexuelle » ; sans écoute du désir, il y a une conception du sujet tout-puissant, non clivé, qui projette sa propre ambivalence sur le couple lesbien. Sans l'amour de soi comme femme, il y a l'hétérosexuelle virile qui juge la lesbienne coupable de désirer la féminité de la femme, parce que, pour la philosophe colonisée par la conscience virile, la féminité est une « mutilation ».

Avec *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir a ancré le féminisme dans la sociologie, et non dans la philosophie ; elle l'a ancré dans l'indifférenciation et le tragique. « Toute conscience poursuit la mort de l'autre », écrivait-elle en exergue de *L'Invitée*. Cette citation de Hegel montre que c'est sa conception de la conscience qui l'empêche de voir dans le lesbianisme un acte de co-naissance réciproque et expérimentale de la femme avec la femme qui relie, par la dynamique propre du désir, le plan purement « organique » à celui du Cœur et de l'Esprit.

Beauvoir, une janséniste du féminisme ?

Notes

1. Pour l'histoire du féminisme, voir Florence Rochefort et Laurence Klejman, *L'Égalité en marche, Le féminisme sous la Troisième République*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Des femmes, 1989. Christine Bard, *Les Filles de Marianne, Histoire des féminismes, 1914-1940*, Fayard, 1995. Yannick Ripa, *Les Femmes, actrices de l'histoire, France 1789-1944*, Sedes, 1999.

2. Voir Thierry Lodé, *La Guerre des sexes chez les animaux*, Odile Jacob, 2007, qui fait tomber en outre les arguments d'une hétérosexualité de nature, au profit d'une étude des antagonismes, facteurs d'évolution.

3. Marie Girard. Voir *La Force de l'âge*, p. 190-191.

4. In C. Francis, F. Gontier, *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 413. Cité Beauvoir, p. 413.

5. Elle s'appelle maître Blum (voir Blair).

6. Comme on le constate sur les registres d'écrou des prisons de la zone occupée. Voir mon prochain livre, *Une petite ville du pays d'Auge sous l'Occupation allemande*.

7. S. de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949), Gallimard, « Folio essais », t. II, p. 191. Toutes les citations sont extraites de cette édition.

8. H.V. Wenzel, *op. cit.*, traduction M.-J. Bonnet.

4.

Le drame de la femme masquée

Un avant-goût d'immortalité…

> « Qu'on l'imagine céleste ou terrestre, l'immortalité, quand on tient à la vie, ne console pas de la mort. »
>
> Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*.

Après l'extraordinaire succès remporté par *Le Deuxième Sexe* – 20 000 exemplaires vendus en quinze jours, des dizaines de traductions – Simone de Beauvoir est désormais une intellectuelle aussi importante que Jean-Paul Sartre. Quelle victoire après ces années de tâtonnement ! Victoire par rapport à Sartre qui devra tenir compte d'elle dans sa vie publique autrement que sur la foi de leur engagement réciproque. Mais peut-être plus encore par rapport à ses ambitions littéraires. Elle est publiée, elle a du succès, son nom est connu du grand public. Elle n'est plus seulement « l'égérie de Sartre », « la papesse de l'existentialisme », celle qui défraie la chronique par son mode de vie libertaire à Saint-Germain-des-Prés, noceur et anticonformiste. Elle est l'auteur du *Deuxième Sexe*.

Le succès doit beaucoup à l'effet de scandale. Dans *La Force des choses*, Beauvoir raconte que « Les numéros juin-juillet-août des *Temps modernes* s'enlevèrent comme des petits pains : mais on les lisait, si j'ose dire, en se voilant la face. Quel festival d'obscénité, sous prétexte de fustiger la mienne » (*FC*, I, 260).

Ces numéros publiaient en avant-première les chapitres les plus brûlants : « L'initiation sexuelle de la femme », « La lesbienne » et « La maternité ». Ce sont en effet ses idées sur la sexualité qui choquent le plus et Beauvoir sait ce qu'elle fait en donnant ces chapitres en hameçon aux lecteurs des *Temps modernes*. « Ont-ils leur place dans des revues intellectuelles ? » demande François Mauriac dans *Le Figaro*, avant de fustiger une littérature devenue « pornographique et décadente[1] ». Les communistes ne réagissent guère mieux qui critiquent le « bourgeoisisme » de l'auteur et cette « diversion du capitalisme pour diviser la classe ouvrière ».

Ces critiques ont beau être acérées, violentes, misogynes, elles n'entravent ni le succès du livre ni l'équilibre de Beauvoir. Les femmes lui écrivent en masse des lettres d'amour qui la laissent aussi froide que les critiques, si l'on en croit cette lettre à Algren du 30 octobre 1949 : « Avez-vous reçu des lettres d'amour, chéri ? Moi oui, des tas, essentiellement de femmes et de pédés. Comme je n'y réponds pas, c'est sans grandes perspectives. Merci pour les avis sur l'avortement,

ça marche » (*LNA*, 469).

Elle fait référence aux nombreuses demandes d'adresses pour avorter clandestinement qui arrivaient au bureau des *Temps modernes*. Au ton de la lettre, on pourrait croire que Beauvoir plaisante. Mais pas tout à fait. N'est-il pas étrange que celle qui vient d'écrire un livre jugé par tous comme féministe considère d'un œil aussi cynique les messages d'amour de ses lectrices ? Certes, les « perspectives » d'avenir ne semblent pas se situer de ce côté-là, pense-t-elle. C'est une parenthèse dans sa vie littéraire, un coup de gong magistral, peut-être, mais unique, et ce n'est pas parce que ce livre transforme son auteur en féministe qu'elle est devenue féministe. Le regard de l'autre ne coïncide pas avec son propre regard, comme nous le verrons plus loin, même lorsqu'il lui apporte de « solides satisfactions ». Ainsi, elle écrira dans *La Force des choses* : « C'est peut-être de tous mes livres celui qui m'a apporté les plus solides satisfactions. […] Je n'ai jamais nourri l'illusion de transformer la condition féminine ; elle dépend de l'avenir du travail dans le monde, elle ne changera sérieusement qu'au prix d'un bouleversement de la production. C'est pourquoi j'ai évité de m'enfermer dans ce qu'on appelle "le féminisme" » (*FC*, I, 267).

Ainsi, celle qui passe aux yeux du monde entier pour la plus grande féministe française éprouve le besoin de prendre ses distances avec le féminisme ? Par hantise de l'enfermement, qui plus est ! Ce qui est un comble quand c'est précisément ce livre qui lui apporte une audience internationale et lui ouvre les portes du « monde libre » comme des pays socialistes. Quel mépris pour les femmes et le féminisme ! Sans parler de l'incohérence d'un tel propos. Car c'est bien l'auteur du *Deuxième Sexe* qui sera invitée en Chine (1955), en URSS (1955, 1962-1966), à Cuba (1960), en Lituanie, au Brésil, en Égypte, au Japon, en Israël et bien sûr aux États-Unis avec son glorieux compagnon. Les voyages dans les pays dits socialistes vont d'ailleurs réorienter son analyse de la condition féminine vers de nouveaux horizons où se rejoindront la lutte de classes et la lutte des sexes dans une harmonieuse construction.

La femme « cadre » chinoise devient le nouveau modèle d'équilibre féminin du fait qu'elle réconcilie l'usine et le foyer, comme elle l'écrit en 1961 dans un article sur « La condition féminine » publié dans la revue *La Nef* : « Les femmes les plus équilibrées que j'ai rencontrées c'est en Chine que je les ai vues, parmi les cadres : des médecins, des ingénieurs. Elles avaient la chance de participer par leur travail à une grande entreprise collective, la construction de la Chine nouvelle, qui leur tenait particulièrement à cœur ; mais ce qui m'a surtout intéressée, c'est que leur vie privée n'était troublée par aucun conflit[2]. »

Bel aveu qui en dit long sur les troubles de sa propre vie privée. On

aurait aimé qu'elle développe un peu plus le thème des « solides satisfactions » que lui apporte *Le Deuxième Sexe*. Ce n'est pas celle d'avoir repensé la « condition féminine » apparemment, ni encouragé la formation de groupes militants féministes visant à changer les choses. Est-elle inconsciente de la portée de son livre ? Est-elle dépassée par son succès, ou par la mécanique d'écriture qui engendre des idées sans qu'elle en contrôle véritablement le processus ? C'est comme si elle ne reconnaissait pas son enfant parce qu'il ne ressemble pas à sa mère. Les femmes, quant à elles, ont reconnu quelque chose d'elles-mêmes dans ce livre. Beauvoir les désavouerait-elle ?

Nous pouvons supposer que parmi les « solides satisfactions » se trouve l'aspect financier qui la libère de sa dépendance économique à Sartre. Depuis son exclusion de l'Éducation nationale, six ans auparavant, elle fait bourse commune avec lui. Ses premiers livres ne lui rapportent pas suffisamment pour vivre. Les conférences au Portugal et aux États-Unis non plus. La question de l'indépendance financière n'est pas anecdotique dans sa vie et on comprend mieux pourquoi elle deviendra l'un de ses principaux messages d'émancipation adressé aux femmes. Sa dépendance économique lui a-t-elle pesé ? On pourrait le penser à la lecture de ce qu'elle confiera dans les années 1970 à la journaliste féministe Alice Schwarzer. « Après la guerre, j'ai vécu deux, trois années aux crochets de Sartre parce que je voulais écrire », dit-elle avant d'ajouter : « Sartre avait beaucoup d'argent et il m'en prêtait gentiment. Nous partagions comme nous avons toujours partagé, simplement à ce moment-là il était riche, moi pas. Ça ne m'a pas du tout gênée parce que si j'avais voulu, si je m'étais brouillée avec lui, n'importe quoi, j'aurais toujours pu retrouver un poste. Donc au fond je gardais mon indépendance » (Schwarzer, 1984, 61).

On admirera son art de la casuistique à base de syllogisme : Je suis dépendante économiquement, mais si je voulais enseigner je ne le serais plus, donc je suis indépendante. « J'ai pris ça comme le service d'un ami », ajoute-t-elle, un service au cours duquel il lui fallut avaler une certaine couleuvre du nom de Dolorès qui a bien failli l'étrangler. D'où le soulagement, on s'en doute, devant le succès commercial du livre. Désormais, elle joue jeu égal avec Sartre.

Autre satisfaction : la publication d'un livre qui fait d'elle une femme d'influence. Désormais, on l'interviewe, la photographie, on l'écoute et rédige de longs articles sur ses idées. En un mot, on parle d'elle. On se souvient de ce qu'elle écrivait dans son *Journal de guerre* en 1939, lorsque, encore inconnue, jouissant du seul statut de professeur de philosophie dans l'enseignement secondaire, elle n'arrivait pas à se faire entendre de ses amis hommes intellectuels : « À étudier, ma position par rapport aux gens, ma représentation de moi

par rapport aux gens ; pourquoi cette non-prise au sérieux devant des spécialistes intellectuels ? en partie l'incompétence politique, le manque de lien avec le social. Mais autre chose aussi ; si on publie mon roman, est-ce que ça changera ? » (*JG*, 180).

« Si on publie mon roman… » Voilà le sésame ouvre-toi qui lui manque. Elle a besoin d'une carte de visite prestigieuse, une inscription officielle dans la vie intellectuelle française qui soit d'autant plus incontestable, comme elle le reconnaît elle-même, qu'elle n'a aucune compétence politique, ni aucun ancrage social. Elle ne représente qu'elle-même alors qu'en publiant chez Gallimard, elle acquiert une plus-value symbolique sans égal. Devenant presque une institution. Elle sera d'abord respectée par les auteurs de la maison, puis par tous ceux qui veulent y entrer. La publication n'est-elle pas le moyen le plus direct pour conquérir une audience dans un monde masculin très misogyne, à gauche comme à droite, et qui peine à reconnaître la valeur intellectuelle des femmes dotées de diplômes dispensés par l'État ? Elle a compris que la vie intellectuelle française met en scène des hommes qui se parlent entre eux, sans tenir compte de ce que pensent ou disent leurs compagnes. Fussent-elles plus intelligentes qu'eux. On l'a vu dans le surréalisme. On le verra plus encore dans la France d'après guerre.

Il n'y a guère que la philosophe Simone Weil qui ait envisagé de casser le système par la seule ressource de ses engagements personnels. Mais ce n'est pas du goût de Beauvoir. D'abord, parce que Simone Weil a parcouru le chemin inverse du sien en se convertissant au christianisme. De plus, Beauvoir n'a pas la vocation de travailler en usine dans le seul but de comprendre de l'intérieur la condition ouvrière, comme l'a fait Simone Weil. Et surtout, et c'est peut-être l'essentiel, parce qu'elles n'ont pas du tout le même rapport à la société. L'une veut s'y affirmer femme singulière dans la société des hommes, l'autre travaille à redonner de la valeur à ceux qui sont au bas de l'échelle sociale. Dans sa « Méditation sur l'obéissance et la liberté », Simone Weil écrivait en 1938 : « Tout ce qui contribue à donner à ceux qui sont en bas de l'échelle le sentiment qu'ils ont une valeur est, dans une certaine mesure, subversif. […] Aussi, tout ce qu'il y a de plus haut dans la vie humaine, tout effort de pensée, tout effort d'amour est corrosif pour l'ordre. La pensée peut aussi bien, à aussi juste titre, être flétrie comme révolutionnaire d'un côté, comme contre-révolutionnaire de l'autre. Pour autant qu'elle construit sans cesse une échelle de valeurs "qui n'est pas de ce monde", elle est l'ennemie des forces qui dominent la société[3]. »

C'est peut-être là que se situe la différence avec une Simone de Beauvoir qui se définit comme une « intellectuelle », et la lucide Simone Weil qui entreprend un « effort de pensée » pour construire

une « échelle de valeurs » appuyée sur l'éternité. Comment auraient-elles pu se rencontrer ? Elles se croiseront. C'est tout ! Et Simone Weil (qui a un an de plus que sa consœur) ira mourir en Angleterre en 1943 après avoir écrit *La Pesanteur et la Grâce*.

L'assimilation aux valeurs masculines

> « La véritable altérité est celle d'une conscience séparée de la mienne et identique à elle. »
>
> Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, t. I.

Que Beauvoir veuille s'affirmer dans la société comme écrivain est une chose. Mais qu'elle y soit conviée par la société en tant que représentante du féminisme français, voilà qui me semble on ne peut plus suspect. D'abord parce que Beauvoir n'avance pas seule. Elle est soutenue par un réseau masculin très bien implanté dans l'institution intellectuelle d'après guerre. Elle est la compagne officielle de Sartre, penseur important qui est en train de devenir le plus grand philosophe français de son époque. Dans les rares moments où il s'exprime sur leur couple, il ne tarit pas d'éloges sur elle. Le compliment le plus important qui rend possible la transformation du couple Sartre-Beauvoir en un mythe du couple égalitaire, c'est peut-être lorsqu'il écrit dans *Situations X* : « Ce qui est unique entre Simone de Beauvoir et moi, c'est ce rapport d'égalité » (Sartre, 1976, 190). Voilà qui légitime la philosophe peut-être plus que les centaines de lettres d'admiratrices qu'elle a reçues. Ils sont donc liés à la France par la réussite littéraire. Et ce que le mariage morganatique n'a pas réussi, les livres vont l'accomplir, au-delà de toute espérance et avec la complicité d'une société française qui projette sur ce couple à succès ses espoirs et ses frustrations. Ils montrent une image idéale des genres. L'homme s'engage dans les grands débats politiques de son époque, la femme est une spécialiste internationale de la condition féminine. Chacun son territoire d'exception. On ne peut rêver meilleurs ambassadeurs de la culture française. C'est probablement là où l'ambivalence de Beauvoir joue en faveur de son intégration sociale sur le mode de l'exception qui confirme la règle. D'un côté, elle dénonce l'oppression des femmes, la misogynie, la « construction » d'une spécificité féminine ; de l'autre, elle suit Sartre partout dans ses grands engagements politiques, sans vraiment s'interroger sur leur bien-fondé, comme elle le reconnaîtra dans *Tout compte fait*, en évoquant « ses fluctuations politiques ». « J'étais intellectuellement engagée dans cette lutte, mais sur le plan pratique je n'ai guère milité. Je supporte mal l'ennui des congrès, des comités » (*TCF*, 36).

Beauvoir n'est pas une femme d'action. On le sait ! Ni pour les femmes, ni pour les ouvriers. Pourquoi exprimer son désintérêt pour la

pratique politique, quand elle est perçue comme une femme engagée qui a pris certains risques ? Elle dit ainsi qu'elle a « fait quelques petites choses pendant la guerre d'Algérie et contre le gaullisme. Sur ces deux derniers points, mes convictions intellectuelles se sont imposées à moi avec autant d'évidence qu'en 1940 mon refus du nazisme » (*TCF*, 37).

On frémit devant une telle déclaration. Car si son combat contre le colonialisme s'impose avec la même évidence que son refus du nazisme en 1940, il y a de quoi s'inquiéter. Mais Beauvoir a pris la mesure de l'important et de l'accessoire dans le récit de sa vie. Le mot « intellectuel », par exemple, qui est le mot adéquat dans la circonstance où l'engagement vient de la tête. Il n'est pas d'ordre émotionnel ou sensible. Connaît-elle même la classe ouvrière ? Et de Gaulle, l'homme du 18 Juin 1940 ? En fait, ce n'est pas la question. Elle est contre de Gaulle car c'est la seule posture « radicale » qui reste pour quelqu'un qui est passé à côté de la Résistance. Du moment qu'on croit ce qu'elle écrit et réévalue, c'est le principal !

Sartre est certainement plus conscient de ses insuffisances passées. Il ne se jetterait pas dans l'action politique comme il le fait après la guerre s'il n'était motivé par une culpabilité. Il s'engage avec David Rousset de retour des camps[4], avec la gauche, cherche une troisième voie entre de Gaulle et les communistes tout en acceptant les invitations dans les pays bloqués derrière le Rideau de fer. Avec Beauvoir, il joue le jeu du compagnon séduit. À Madeleine Gobeil qui lui demande en 1965 pour *Vogue* : « Que pensez-vous de Simone de Beauvoir comme femme ? », il répond : « Je pense qu'elle est belle. Je l'ai toujours trouvée belle, quoiqu'elle portât un hideux petit chapeau quand je l'ai rencontrée la première fois. J'étais absolument décidé à faire sa connaissance parce qu'elle était belle, parce qu'elle avait, et a toujours, le genre de visage qui m'attire. »

Et il poursuit, car il y a quand même un cerveau sous le petit chapeau : « La merveille avec Simone de Beauvoir, c'est qu'elle a une intelligence d'homme – vous voyez à ma façon de parler que je reste un peu féodal – et une sensibilité de femme. C'est-à-dire que j'ai trouvé chez elle tout ce que je pouvais désirer. »

On voit que Sartre joue son rôle d'homme conquis avec une complicité désarmante. Il a lu les Mémoires de sa compagne et adhère à ses catégories sexuées. Une intelligence d'homme dans un corps de femme. Tout va bien ! C'est d'ailleurs ce qu'il apprécie le plus dans Beauvoir. Son intelligence le sécurise. Elle lui donne confiance, le désangoisse : « Ma totale confiance en elle m'a toujours donné une sécurité totale, une sécurité que je n'aurais pu avoir si j'avais été seul, à moins d'être bouffi de vanité, comme beaucoup d'écrivains le sont. […] Quand je lui montre un manuscrit, ce que je fais toujours, et

qu'elle le critique, d'abord ça me met en colère et je la traite de tous les noms. Puis j'accepte ses remarques, toujours. […] Une fois qu'elle m'a donné, comme ça, l'imprimatur, j'ai une totale confiance en elle […]. J'écris pour qu'elle filtre ce que j'ai fait. Je sens alors que c'est prêt pour le public […]. Je n'ai pas de doutes […] je ne suis pas anxieux[5]. »

On le serait à moins, pourtant ! Leur union intellectuelle donne-t-elle la preuve d'une égalité possible avec la femme ? Dépasser la guerre des sexes en instaurant des rapports égalitaires entre les sexes, n'est-ce pas le grand mythe qu'entretient le couple de philosophes durant ces Trente Glorieuses ? On comprend mieux pourquoi Beauvoir désire rester en France plutôt que de s'installer à Chicago avec un homme secrètement jaloux de sa relation avec Sartre. Beauvoir lui en a très peu parlé. Elle a construit un beau roman d'amour dans ses lettres, et quand le couple se déchire, elle confiera à sa biographe : « Dites bien que j'ai menti dans toutes mes lettres » (Bair, 583). Mais on l'avait compris !

Alors, qu'est-ce qui se joue dans la réception enthousiaste d'un livre dit féministe mais dont l'auteur en minimise la portée au profit de son roman *Les Mandarins*, qui décrochera le prix Goncourt en 1954 ? La paix des sexes ? L'espoir que les femmes vont se mettre au travail sans contester le pouvoir masculin ? Et cette autre question plus préoccupante : comment expliquer qu'un nombre si important de femmes affirment avoir été bouleversées par la lecture d'un livre qui dresse un tableau de la condition féminine si redoutablement négatif ?

Car on se demande si le livre de Beauvoir a été vraiment lu et comment il a pu être interprété comme un livre émancipateur. Peu de féministes se posent la question. Et pourtant ! On est bien obligé de supposer, comme le fait Séverine Auffret dans son cours sur Beauvoir à l'université populaire de Caen, la présence d'une disposition au masochisme et à la mortification quand on voit comment Beauvoir renvoie les femmes à leur incapacité, leurs « handicaps », leurs impasses, leur culpabilité… chose jusque-là rigoureusement absente dans le féminisme[6] ! Un masochisme des femmes qui répond à un sadisme certain !

Il faut lire les derniers chapitres du tome II du *Deuxième Sexe* pour mesurer l'incroyable négativité de son auteur à l'encontre des femmes. Rien ne semble pouvoir les sauver. De quelque côté que l'on se tourne, c'est la même désolation qui se dresse sur le chemin de la libération, la même impuissance « féminine », la même insondable « frustration » de la narcissiste, de l'amoureuse ou de la mystique. On remarquera que Beauvoir traite les femmes en types. « La lesbienne », « la femme mariée », « la mère », tous définis selon leur rapport à la sexualité. Ce qui lui permet de dénoncer ce que « la » femme « n'a jamais pu faire »

ou « ne fera jamais ». Par exemple :

« Ce qui manque d'abord à la femme, c'est de faire dans l'angoisse et l'orgueil l'apprentissage de son délaissement et de sa transcendance » (*DS*, II, 637), apprentissage qu'elle a fait à l'adolescence, comme on le verra dans le chapitre suivant. Mais il faut lire la suite qui commence par « Mais non ». Et l'on notera au passage le nombre ahurissant de négations caractérisant ses types de femmes, les « non », « jamais », « aucune », « ne pas » recensant les « manques » féminins. « Mais non. Elle peut se sentir solitaire au sein du monde : jamais elle ne se dresse en face de lui, unique et souveraine. Tout l'incite à se laisser investir, dominer par des existences étrangères : et singulièrement dans l'amour, elle se renie au lieu de s'affirmer » (*DS*, II, 638).

Au moins, nous voilà rassurés ! L'intellectuelle « unique et singulière » qui se dresse fièrement ressemble à s'y méprendre à notre amie Beauvoir. Jamais elle ne se laissera influencer par l'étranger, l'autre, la personne désirée ! Et pour cause. L'altérité n'existe pas pour elle si l'on en juge par la définition qu'elle en donne dans le premier tome : « La véritable altérité est celle d'une conscience séparée de la mienne et identique à elle » (*DS*, I, 188). Si la conscience de l'autre est identique à la mienne, en quoi est-elle autre ? Du fait d'en être séparée ? Peut-être, mais alors, n'est-ce pas une définition de la prédation, caractéristique chez Beauvoir des modalités du désir entre le même et l'autre ?

Faut-il continuer le massacre ? « Il y a des femmes qui sont folles et il y a des femmes de talent, aucune n'a cette folie dans le talent qu'on appelle le génie. »

Aucune sauf elle, bien sûr, comme elle l'écrira modestement dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* en racontant sa rencontre avec le professeur Baruzi. « Je suis sûre de monter plus haut qu'eux tous. Orgueil ? Si je n'ai pas de génie, oui ; mais si j'en ai – comme je le crois parfois, comme j'en suis *sûre* parfois – ce n'est que de la lucidité » (*MJFR*, 368).

Une lucidité qui ne relève pas de sa féminité, comme elle ne cesse de le marteler dans ces pages terrifiantes. En effet, il s'agit de démontrer que « la dévaluation de la féminité a été une étape nécessaire de l'évolution humaine ; mais elle aurait pu engendrer une collaboration des deux sexes ». Effectivement ! et l'on attend, incrédules, ce qui a bien pu entraver cette logique lumineuse de l'évolution humaine. C'est simple, mais il fallait y penser. Ce qui empêché la dévaluation de la féminité de déboucher sur la coopération entre les sexes, c'est l'oppression qui « s'explique par la tendance de l'existant à se fuir en s'aliénant dans l'autre qu'il opprime à cette fin ».

Belle démonstration ! C'est comme l'histoire du serpent qui se mord la queue en se fuyant lui-même et ne réussit qu'à tourner en rond dans le cercle vicieux. Sauf qu'en matière d'oppression, il n'y a pas que l'existant qui agit. Il y a toute une société organisée par des lois légalisant la domination masculine. Il y a aussi des rapports de pouvoir inscrits dans des institutions. Il y a le politique, en un mot. Mais qu'est-ce que ça signifie, appliqué au féminin ? Seul l'existant existe, agit, domine, écrase. Quant à l'existante, elle n'a encore rien vu.

« Une femme n'aurait jamais peint les tournesols de Van Gogh » (*DS*, II, 640), poursuit-elle dans son bilan de « la femme indépendante » et sans s'inquiéter d'exhiber, en plus d'un parti pris misogyne, une méconnaissance de l'art des femmes troublante. De toute évidence, elle n'a jamais vu une sculpture de Camille Claudel, cette autre « suicidée de la société », pour reprendre l'expression d'Antonin Artaud au sujet de Van Gogh[7]. Mais la litanie de l'impuissance féminine n'est pas terminée pour autant. « Une femme n'aurait jamais pu devenir Kafka. » Vraiment. Encore une ? « C'est dans l'homme, non dans la femme, qu'a pu jusqu'ici s'incarner l'Homme » (*DS*, II, 639). Autrement dit, et toute sa démonstration s'appuie sur ce postulat, la femme incarne la féminité qui incarne le spécifique de l'Homme.

On pourrait continuer sur le thème de l'art des femmes, simple divertissement pour combler leur oisiveté et penser à sa sœur Hélène qui était peintre et dont Beauvoir méprisait suffisamment l'œuvre pour l'étendre à toutes les artistes plasticiennes. De toute évidence, elle n'a pas rencontré de professionnelle, n'aime pas la peinture et reconduit les stéréotypes misogynes les plus éculés.

Passons aux amitiés féminines qui sont normalement un thème qu'elle connaît et habite avec plaisir, assiduité et constance. Mais ce n'est peut-être pas si vrai que ça, car les amitiés que « la » femme « parvient à conserver » n'ont rien à voir avec les amitiés masculines. Le maître mot de cette relation entre femmes est encore « enfermées ». « Les femmes, enfermées dans la généralité de leur destin de femmes, sont unies par une sorte de complicité immanente. » Inutile d'insister. Ce seul mot jeté à la fin de la phrase a tout dit, quand on sait que la transcendance de l'homme est l'objet désirable, dès lors qu'il y baigne par le miracle de sa seule existence. C'est alors que le verdict tombe, inexorable : « Il est rare que la complicité féminine s'élève jusqu'à la véritable amitié. » Que dire alors de la solidarité féminine ? « Les femmes se sentent plus spontanément solidaires que les hommes, mais du sein de cette solidarité ce n'est pas chacune vers l'autre qu'elles se dépassent : ensemble, elles sont tournées vers le monde masculin dont elles souhaitent accaparer chacune pour soi les valeurs. Leurs rapports ne sont pas construits sur leur singularité, mais immédiatement vécus

dans la généralité » (*DS*, II, 414).

Voilà ce qu'il fallait démontrer ! Et du fait que la solidarité reste une *terra incognita*, les valeurs féminines ne peuvent constituer un monde suffisamment convaincant qui serait capable de s'opposer au monde des hommes dans une positivité créatrice apte à rétablir le dialogue entre le même et l'autre. « C'est pourquoi les femmes ne réussissent pas à construire solidement un "contre-univers" d'où elles puissent défier les mâles » (*DS*, II, 508). Comme il n'y a pas de valeurs féminines, il n'y a pas d'altérité reconnue, et la condition féminine se pense en fonction du regard des hommes. C'est le piège des genres.

À la lecture de cet époustouflant réquisitoire contre « la » femme on se demande sur quels critères Simone de Beauvoir a pu être jugée féministe. Est-ce parce qu'elle assassine la féminité en démontrant qu'elle est non seulement culturellement construite, mais incapable de rivaliser avec la virilité ? Ou, et cela n'exclut pas la première hypothèse, parce que l'homme en sort plus triomphant que jamais ? Pas le simple existant, bien sûr, mais tout ce que l'homme, l'Homme, le grand homme, a fait dans l'histoire, tout ce qu'il pense, désire, réalise et crée. Quelle situation enviable ! Et comme les femmes pèsent de peu de poids devant ces glorieux tournesols.

Nous touchons là une des raisons profondes du succès du *Deuxième Sexe*. Voilà un livre misogyne qui fixe la haine des femmes, la systématise, et la formule en petites phrases coupantes qui avancent comme une armée en territoire ennemi. Il est basé en outre sur l'idéologie de la complémentarité des genres, il en reconnaît le bien-fondé, n'offrant d'autre issue aux femmes « en voie de libération » que l'assimilation au modèle masculin.

« C'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchira », déclare-t-elle après avoir cité la « Lettre du voyant » de Rimbaud. Car elle n'est pas d'accord avec lui. Elle doute profondément que la femme « trouvera de l'inconnu » lorsque sera brisé son infini servage. « Ses mondes d'idées diffèrent-ils des nôtres ? » questionnait le poète. Ce à quoi Beauvoir répond : « Il n'est pas sûr que ses "mondes d'idées" soient différents de ceux des hommes puisque c'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchira » (*DS*, II, 641).

Voilà qui est dit. L'inconnu n'existe pas. Le ciel est vide, l'éternité est perdue. On aura compris pourquoi son livre ne pouvait pas déboucher sur une action collective de femmes. À quoi bon soulever ces siècles de servitude ? Est-ce même nécessaire lorsque s'ouvre devant soi le seul chemin de l'assimilation virile ? Il n'y a même pas de salut individuel possible puisque les efforts dans cette direction ne « sauraient aboutir qu'à des échecs » (*DS*, II, 593). Tout est fermé. « Aucune n'a jamais foulé aux pieds toute prudence pour tenter d'émerger par-delà le monde donné » (*DS*, II, 633), martèle-t-elle

encore. « Aucune femme ne s'est crue autorisée » à jouer le sort de l'humanité. « Les hommes que nous appelons grands sont ceux qui ont chargé leurs épaules du poids du monde. » Comme Jésus, portant sa croix au Golgotha pour sauver l'humanité du péché. « C'est là ce qu'aucune femme n'a jamais fait, ce qu'aucune n'a jamais *pu* faire » (*DS*, II, 639). Et ne fera jamais. Sauf peut-être l'auteur du *Deuxième Sexe*.

Beauvoir, ou la voix négative. « Jamais », dit-elle. « Aucune » ! « Tout ». Qu'elle emploie l'adverbe de temps, l'adjectif associé à une valeur négative ou l'ensemble clos (« tout »), c'est le même mouvement d'une pensée angoissée dominée par la perte de l'éternité. Les femmes n'ont pas d'histoire. Elles ne maîtrisent pas l'évolution humaine. Alors, après avoir déployé devant nos yeux horrifiés le noir tableau de la condition féminine, où la servitude rivalise avec l'aliénation pour aboutir à la même impuissance de la « femme oisive », « habituée à l'oisiveté », contemplant le « vide de son existence », passive, incapable de « faire de grandes choses » ou d'avoir le courage de se rebeller contre son destin, on a honte d'appartenir au « deuxième sexe ». C'est donc ça « la » femme ? Cette pauvre chose immanente incapable de soulever le fardeau de sa destinée. Ne rêvant qu'à la transcendance masculine. Femme avide de remplir « le vide de ses journées ». Déchirée, « divisée entre ses intérêts professionnels et les soucis de sa vocation sexuelle ». Aucune n'y échappe. Même la femme indépendante, et surtout « l'intellectuelle », souffrira en tant que femelle d'un « complexe d'infériorité ».

On comprend mieux le drame de la femme masquée. Elle se hait de désirer des êtres féminins si méprisables. Mais elle ne peut pas le dire. Alors, elle fuit le « jamais » dans le « toujours ». Elle cherche dans l'immortalité la victoire sur ses pulsions de mort. Et la trouve dans l'aveuglement d'une société qui méprise tout autant qu'elle le féminin, et avec lui, l'ancrage maternel de notre vie sur terre.

« Une mort très douce »

> « À ce moment-là, une femme vêtue de blanc – en robe de mariée peut-être – tombait en tournoyant et s'écrasait au sol. Je me disais : "C'est ma mère", mais ce n'était pas exactement moi qui le disais : plutôt un personnage que j'incarnais. Je m'éloignais, je me remettais debout, je retrouvais Sartre et des camarades, j'annonçais : "Ma mère vient de se tuer", sans rien ressentir, comme si je jouais un rôle. Quelqu'un criait : "Il y en a marre de ces salauds d'Américains !" et je marchais vers le centre de la ville, comme si cet accident devait me servir à susciter une émeute. Ensuite je me suis retrouvée à la gare. Tous les manifestants devaient prendre le train pour rentrer chez eux. Mais je n'avais pas mes valises… »
>
> Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*.

Dans *Tout compte fait* Beauvoir raconte ce rêve qu'elle a fait six ans après la mort de sa mère. Il commence par une chute. C'est un « rêve que je fais très souvent », précise-t-elle. Le début se situe dans une ville étrangère, très belle, entourée de falaises ; il s'y déroule une fête qui est en même temps une manifestation. Brusquement, elle sent qu'elle va tomber. Elle tente de s'accrocher à un des piliers disposés de loin en loin. « À ce moment-là, une femme vêtue de blanc tombait… » Qui est cette femme, qui est cette mère qui se tue, qui est ce personnage qui ne ressent rien ? Comme d'habitude, Beauvoir n'approfondit pas ce rêve. Elle se contente de le raconter comme une histoire amusante, énigmatique ou angoissante.

Il faut donc retourner vers le récit de la mort de sa mère pour s'approcher de son rapport à la mort. N'est-ce pas logique ? Celle qui lui a donné la vie déclenche une méditation sur la mort au moment où elle se sépare définitivement de sa fille aînée.

Quel étrange texte. On est d'abord étonné par le titre qui suggère une idée de paix, de douceur, de passage accepté entre la vie et la mort alors que sa mère souffre d'une tumeur à l'intestin grêle qui est en fait un cancer. La mort fut-elle très douce pour Françoise de Beauvoir ou pour sa fille ? On se le demande en lisant les passages où Beauvoir constate que sa mère ne sent plus le côté droit, ou qu'elle a peur de sa fille. On sent aussi une violence latente contre sa mère, des reproches non formulés, comme un retour sur les questions métaphysiques vitales qu'elle doit affronter parce qu'elles se ressemblent un peu. Le corps souffrant, les liens du sang, la

conscience, et la nudité du sexe de sa mère, qu'elle verra, un jour, quand la kinésithérapeute rabattit le drap et empoigna sa jambe. « Voir le sexe de ma mère ; ça m'avait fait un choc », écrit-elle. Et elle développe cette impression sans que l'on sache vraiment si elle parle du corps ou de sa mère, si elle cherche à élucider le choc ou à le masquer : « Enfant, je l'avais chéri ; adolescente, il m'avait inspiré une répulsion inquiète ; c'est classique ; et je trouvais normal qu'il eût conservé ce double caractère répugnant et sacré : un tabou. »

Qu'entend-elle par « classique », « normal », « tabou » ? On remarquera à nouveau le thème du dégoût et de la répulsion associés cette fois-ci à celui du sacré, comme si l'un avait le pouvoir de faire contrepoids à l'aveu du premier. Veut-elle dire par là que l'ambivalence qu'elle éprouve à la vue du sexe de sa mère s'inscrit dans des croyances quasi religieuses autour du personnage de la mère ? Quelque chose d'aussi ancien que l'histoire de Méduse qui manifeste l'effroi suscité par le sexe maternel, cette origine corporelle du citoyen grec qui ne peut faire l'objet que d'un tabou ?

On pense à Freud qui écrivait dans *La Vie sexuelle* : « Il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration lorsqu'il voit l'organe génital féminin. Pour quelles raisons cette impression conduit certains à devenir homosexuels et d'autres à se défendre par la création d'un fétiche, tandis que l'énorme majorité surmonte cet effroi, cela certes, nous ne pouvons pas le dire[8]. »

Mais il ne parle pas de l'être féminin, et on peut penser que le sujet l'obligerait à s'expliquer sur une misogynie qui a fait histoire en Occident et système symbolique à travers l'angoisse de castration, foyer brûlant du désir. Pourquoi une fille ressentirait-elle un choc à la vue du sexe de sa mère, c'est ce que Beauvoir va tenter d'expliquer dans les lignes qui suivent.

Question importante, bien sûr, car toute sa philosophie se trouve engagée dans ce rapport à l'origine corporelle. En refusant de penser la maternité comme une des puissances de vie féminine, n'a-t-elle pas « gommé l'ancrage maternel inaugural », demande Monique Schneider dans un article sur « L'enjeu du matricide ». Et bien que Monique Schneider n'y parle pas de Beauvoir, sa critique de l'idéalisme humaniste semble complètement la concerner. Car Beauvoir est une philosophe qui préfère orienter sa réflexion sur le fait que l'homme est un « être pour la mort » plutôt que d'élaborer les « conditions de l'entrée dans le monde : vue prénatale obscure, enfermée dans un corps qui n'est pas celui du futur sujet, naissance par expulsion[9] ».

On le sait, Beauvoir est obsédée par la mort. Dans ce livre, elle va même jusqu'à remettre en question quelques-unes de ses certitudes d'écrivaine promue à l'immortalité en remarquant : « Qu'on l'imagine

céleste ou terrestre, l'immortalité, quand on tient à la vie, ne console pas de la mort » (*MTD*, 132).

Après ce choc visuel, Beauvoir se tient devant le corps maternel comme devant un objet, une « carcasse » dénuée de toute conscience et de tout sentiment. La seule émotion qu'elle exprime est la « violence de son déplaisir ». Ce qui l'étonne, dit-elle, mais peut-on vraiment la croire, surtout lorsqu'elle attribue ce déplaisir au système d'interdits qui réglaient sa vie et sa relation avec elle : « Le consentement insouciant de ma mère l'aggravait ; elle renonçait aux interdits, aux consignes qui l'avaient opprimée pendant toute sa vie : je l'en approuvais. Seulement, ce corps réduit soudain par cette démission à n'être qu'un corps, ne différait plus guère d'une dépouille : pauvre carcasse sans défense. »

Sa mère a-t-elle perdu toute présence humaine du fait d'être sans défense ? Et n'est-ce pas précisément à ce moment-là que la fille pourrait renouer un dialogue authentique avec elle, par-delà le système de défense mis en place par l'une et par l'autre ? Il semble que non. Et Beauvoir écrit cette phrase étonnante qui montre une véritable absence de rapport interpersonnel avec sa mère : « Pour moi, ma mère avait toujours existé et je n'avais jamais sérieusement pensé que je la verrais disparaître un jour, bientôt. Sa fin se situait, comme sa naissance, dans un temps mythique » (*MTD*, 27).

Elle aurait pu tout aussi bien dire : « ma naissance se situait dans un temps mythique » que nous n'en aurions pas été plus troublés. Toute sa problématique de la féminité plonge ses racines dans ce « mythique »-là. Dans la négation de son origine corporelle, et le refus de la filiation. Si sa mère représente à ses yeux les interdits et le tabou de la souffrance du corps en train de mourir comme en train d'accoucher, si elle se débarrasse de sa gêne devant sa nudité en dissociant sa mère de ce « pauvre corps supplicié », comment, au seuil de la mort, peut-elle avoir une réalité historique autre que celle d'un corps qui n'est pas incarné par sa mère ? Réaction de protection à la peur et au danger. Le fait qu'elle représente les interdits et le tabou lui retire-t-il toute réalité historique autre que d'être un corps au seuil du néant ?

La violence de son rejet, toute discrète qu'elle soit, éclate dans cette dichotomie mère-corps. Beauvoir n'ose pas se référer aux croyances de son enfance mais on sent bien qu'elle vit là un moment décisif. Comment ne pas penser à ce qu'elle écrivait dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, cinq ans auparavant, au sujet de la perte de sa croyance en Dieu ? Car il semble bien que l'ambivalence profonde vis-à-vis de sa mère date de cette époque.

Le récit de son « affranchissement religieux » est conduit avec un sens du tragique qui explique pourquoi elle en veut toujours à sa mère d'avoir brisé l'osmose enfantine où le temps n'existe pas. La première

étape fut franchie sous l'influence de son père, dont le « scepticisme » religieux l'engagea dans « une aventure solitaire ». Après les doutes relatifs à l'existence de Dieu, elle commence à ressentir « dans l'angoisse le vide du ciel ». « Quel silence ! », constate-t-elle. Au silence s'associe immédiatement la solitude qu'elle perçoit avec un effroi d'autant plus grand qu'elle redoute d'être seule. Quand on connaît sa peur de la solitude et comment elle organisait son emploi du temps pour éviter les temps morts, on pense à Pascal lorsqu'il écrivait : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

Beauvoir est vraiment dotée d'un tempérament janséniste. Mais continuons. « Un après-midi à Paris, je réalisai que j'étais condamnée à mort. Il n'y avait personne que moi dans l'appartement et je ne réfrénai pas mon désespoir ; j'ai crié, j'ai griffé la moquette rouge ». Mais la crise n'est pas finie. Au cours de l'année, elle découvre que Dieu ne gouverne pas la loi morale car elle est « si profondément gravée en moi » qu'elle est toujours là malgré la crise. Elle fait alors référence à sa mère comme si elle était l'origine de cette loi, écrivant : « Loin que ma mère dût son autorité à un pouvoir surnaturel, c'est mon respect qui donnait un caractère sacré à ses décrets. Je continuai de m'y soumettre. Idées de devoir, mérite, tabous sexuels : tout fut conservé » (*MJFR*, 194).

Les tabous sexuels viennent donc de sa mère et non de « Dieu ». Mais d'un autre côté, rien ne l'oblige à croire en Dieu si la relation à sa mère n'est pas entamée par la perte de la foi. Dès lors, elle se trouve détentrice d'un lourd « secret » qui va opérer à bas bruit une division intérieure entre ce que Beauvoir est pour elle et pour les autres ; entre la façon dont elle se voit et dont les autres la voient. Car au lieu de dire à sa mère, et surtout à Zaza, qu'elle ne croit plus en Dieu, elle va jouer la comédie de la croyance. Aller à la messe, communier, se confesser, « commettre un sacrilège », écrit-elle dans ces pages magnifiques, avec pour seule issue « cacher son crime ». Or au lieu de se demander quelle est la nature de ce crime, elle le cache. Ce qui revient à endosser une culpabilité imaginaire, ou du moins insaisissable et disproportionnée par rapport à l'acte d'affranchissement qu'elle a osé accomplir seule. Elle questionne alors : « Comment eussé-je osé l'avouer ? On m'aurait montrée du doigt, chassée du cours, j'aurais perdu l'amitié de Zaza. »

Voilà ce qu'elle ne veut perdre pour rien au monde. Pour garder l'amour de Zaza, et l'estime de sa mère, elle doit continuer d'aller à la messe. « Et dans le cœur de maman, quel scandale. J'étais condamnée au mensonge. Ce n'était pas un mensonge anodin : il entachait ma vie entière. » De fait, cette dissociation entre soi et l'autre ou, pour parler comme elle, le même et l'autre, va structurer son rapport au désir amoureux sur fond de duplicité et d'angoisse existentielle.

Il y a bien chez Beauvoir deux univers distincts qui se séparent durant cette crise : le ciel et la terre, le père et la mère, Dieu et la loi morale. Si le scepticisme paternel lui a ouvert la voie de l'affranchissement religieux, l'autorité maternelle reste intacte et presque plus forte puisqu'elle survit à la mort de Dieu dans son cœur. Or elle craint sa mère. Pas seulement parce qu'elle est un « tyran », comme l'écrira Hélène de Beauvoir dans ses *Souvenirs*, mais parce qu'elle a besoin de son estime pour sa sécurité vitale. « Tout reproche de ma mère, le moindre froncement de sourcils, mettait en jeu ma sécurité : privée de son approbation, je ne me sentais pas le droit d'exister » (*MJFR*, 54).

Plus loin, elle explique : « Sans l'aimer moins que naguère, je m'étais mise à la redouter. Il y avait un mot dont elle usait volontiers et qui nous paralysait, ma sœur et moi : "C'est ridicule !" » (*MJFR*, 57).

Le « souci d'éviter son mépris » ne vient pas tant de la peur que lui inspire son jugement, qui peut parfois se réduire à un « simple froncement de sourcils », mais au fait qu'elle vit avec elle « dans une sorte de symbiose ». Et elle poursuit : « Sans m'appliquer à l'imiter, je fus modelée par elle. Elle m'inculqua le sens du devoir » (*MJFR*, 57).

Or c'est là précisément où Beauvoir entre en conflit avec sa mère. Dotée d'un solide tempérament vital qui exige la consommation des fruits de la création, elle ne veut surtout pas imiter sa mère jusque dans l'ascèse. Le mariage bourgeois est une institution contre nature, dit-elle, surtout quand le mari cherche ailleurs la sexualité, laissant le lit conjugal inoccupé. Comment faire pour obéir à ses pulsions sans perdre l'estime de sa mère ? Elle agira comme elle l'a fait pour résoudre le problème religieux : par le clivage, la division intérieure, la duplicité. Entre « ce que j'étais pour moi et ce que j'étais pour les autres. Il n'y avait aucun rapport ».

Et elle va justifier ce choix par l'attitude des adultes à cette époque. « Si les adultes avaient décrété que j'étais une hypocrite, une impie, une enfant sournoise et dénaturée, leur verdict m'eût semblé à la fois horriblement injuste et parfaitement fondé. »

Mais ils ne disaient rien. Et c'est là que se met en place une structure de la faute qui se focalise sur l'homosexualité, alors qu'elle concerne la gestion de son affranchissement religieux. Elle n'a pas pu assumer un conflit possible avec Zaza et avec sa mère. Car non seulement elle risquait d'y perdre la « symbiose » si nécessaire à sa sécurité psychique, mais, plus grave encore, l'adéquation à son milieu. Car en quittant la croyance en Dieu, c'est la religion catholique qu'elle abandonne, « notre sainte mère l'Église », et avec elle une structure sociale bourgeoise qui gouverne la société tout en protégeant ses adeptes. Zaza a opté pour la droiture. Elle en est morte. Beauvoir vivra

dans le mensonge, jouera double jeu, deviendra franchement ambivalente dans l'espoir de ne rien perdre.

« Par moments, je souffrais tant de me sentir marquée, maudite, séparée, que je souhaitais retomber dans l'erreur ». On appréciera le mot « séparée » qui est certainement sa plus grande hantise. Non pas séparée de soi, mais de l'autre référent pourvoyeur de la confiance en soi. Sa mère, Sartre.

De plus, séparée veut dire seule, et la solitude est génératrice d'angoisse, comme nous l'avons vu. Alors, comment s'en sortir ? Par l'écriture qui va justifier sa vocation intellectuelle en l'opposant à Zaza qui lui dit un jour : « Mettre neuf enfants au monde comme l'a fait maman, ça vaut bien autant que d'écrire des livres » (*MJFR*, 197). Certainement pas, répond Beauvoir. Cela n'a rien à voir. « Je ne voyais pas de commune mesure entre ces deux destins. » Elle explique alors que la succession des générations « équivalait à la mort », tandis que son ambition d'écrivain était comme un arbre prenant racine dans le paysage. Et elle déploie cette image extraordinaire de son enracinement singulier : « Je levai les yeux vers le chêne : il dominait le paysage et n'avait pas de semblable. Je serais pareille à lui. »

Elle n'aura pas de semblables. Que cela soit entendu. Unique en son genre, elle domine le paysage. La littérature, poursuit-elle, « m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité perdue » (*MJFR*, 199). Magnifique transaction dont elle mesure à présent tout le bénéfice.

Comment vit-on la mort de celle qui vous a engendré quand on n'a pas d'enfant et surtout quand on a perdu l'éternité ? Comme la fin d'un mythe ? Une expérience dénuée de réalité ? Le départ de quelqu'un qu'on a quitté depuis longtemps ? On sent qu'elle n'a pas tout dit sur sa mère dans ses Mémoires de jeunesse. C'est le moment d'approfondir ce qui reste en suspens et qui émerge à présent avec une phrase de sa mère qui lui dit : « Toi, tu me fais peur. » Oui, elle se souvient alors d'une autre peur quand elles ont eu une « brève explication sur mon incroyance ». « Elle m'a cabrée en préférant la terreur à l'amitié. Une entente serait restée possible si, au lieu de demander à tout le monde des prières pour mon âme, elle m'avait donné un peu de confiance et de sympathie » (*MTD*, 95).

Voilà ce qui lui a manqué : la confiance et la sympathie maternelles. Elle ne demandait pas grand-chose, précise Beauvoir : « Un peu de confiance et de sympathie. » Alors, pourquoi le silence s'est-il installé entre elles, même après la mort de son père sous l'Occupation, quand sa mère est devenue dépendante matériellement d'elle ? « Elle ne prenait aucune décision pratique sans me consulter : j'étais le soutien de famille, en quelque sorte son fils. » Est-ce Beauvoir qui le pense ou sa mère ? Quelle confusion des sexes, néanmoins, et l'on se demande

alors : la faute de Beauvoir ne vient-elle pas de là, être née fille alors que son père comme sa mère auraient voulu un fils ?

Beauvoir ne s'est jamais posé la question dans ses écrits. Les recherches psychogénéalogiques n'étaient alors pas suffisamment développées pour qu'une telle hypothèse puisse être élaborée. Mais aujourd'hui, ne peut-on pas aller dans cette direction ? « J'étais condamnée à mort », réalise Beauvoir durant sa crise d'adolescence. Mais qui l'a condamnée à mort ? Se l'est-elle demandé ? Et si Dieu n'existe pas, s'il ne remplit pas le vide du ciel ni celui de son cœur, qui d'autre l'aurait énoncé ? Il n'est guère plausible qu'une jeune fille habitée d'une telle force de vie soit confrontée à un tel désespoir au moment même où la pulsion de vie se fraye un chemin vers la sexualité. Ne peut-on pas penser qu'elle vit l'angoisse de mort de quelqu'un d'autre ? Sa famille maternelle est alors confrontée à la déchéance sociale à travers l'emprisonnement de son grand-père pour faillite frauduleuse. « Je me résignai à vivre en bannie », déclare-t-elle dans ses Mémoires après sa dernière visite au prêtre qui ne comprend pas son conflit. Le mot est fort. Beaucoup trop fort pour la gravité du péché. Ne vient-il pas exprimer la souffrance d'un autre « banni » de la famille, son grand-père maternel, qui a plongé sa femme et sa fille dans la « déchéance sociale ». Bannir quelqu'un, c'est le condamner à quitter un pays avec interdiction d'y rentrer. Mis au ban de la société bourgeoise par sa faillite, son grand-père maternel a dû quitter Verdun avec son épouse, donnant à sa petite-fille une conscience de réprouvée que l'austérité morale de sa mère n'a pu racheter. Du coup, la religion chez Beauvoir s'est entremêlée à la conscience sociale.

Le passage de l'affranchissement religieux à l'affranchissement sexuel se fera dans la culpabilité inconsciente de trahir sa mère au moment où sa grand-mère subit la honte sociale. A-t-elle endossé la culpabilité familiale ? A-t-elle pris sur elle une faute qu'elle n'a pas commise qui serait le prix à payer de son affranchissement familial ? Elle espère s'en libérer en renversant la situation. Son isolement ne sera pas le masque d'infamie, mais le signe d'une élection. La liberté, sa règle de vie. Mais la faille est là, dès l'origine, au cœur de sa relation avec sa mère dont la défaite peut terrasser la fille. « Malgré les apparences, même lorsque je tenais la main de maman, je n'étais pas avec elle : je lui mentais. Parce qu'elle avait toujours été mystifiée, cette suprême mystification m'était odieuse. […] Pourtant, dans chaque cellule de mon corps, je m'unissais à son refus, à sa révolte : c'est pour cela aussi que sa défaite m'a terrassée » (*MTD*, 150).

N'ayant pas réussi à rassembler dans la même personne « la petite maman chérie » de ses dix ans et « la femme hostile qui opprima mon adolescence », Beauvoir prend acte de leur « échec ». « Je les ai pleurées toutes les deux en pleurant ma vieille mère », écrit-elle.

Reproche-t-elle toujours à sa vieille mère d'avoir dû sacrifier l'osmose avec elle à son affranchissement religieux ? Car elle pleure les deux mères, ce qui montre qu'elle est encore attachée à la mère « hostile » de son adolescence. La mort a-t-elle alors un lien avec le mensonge ? Faut-il qu'elle vienne d'ailleurs, de l'étranger, de l'autre pour qu'elle soit vraiment la mort, qui frappe à la porte avec sa faux… Sappho ? Sa faute ? Ou peut-être aussi ce qui sonne faux et fauche. Vient alors l'hallucination symptomatique : « Bien que j'aie été absente quand elle a expiré […] c'est à son chevet que j'ai vu la Mort des danses macabres, grimaçante et narquoise, la Mort des contes de veillées qui frappe à la porte, une faux à la main, la Mort qui vient d'ailleurs, étrangère, inhumaine : elle avait le visage même de maman découvrant sa mâchoire dans un grand sourire d'ignorance » (*MTD*, 151).

Un grand sourire d'ignorance ! Qu'en sait-elle ? Cette ignorance présumée de ce qui se passe après la mort lui permet-elle de sauvegarder la structure du mensonge mise en place à l'adolescence pour garder l'amour de Zaza et l'estime de sa mère ? La mort vient d'ailleurs et ne va nulle part.

Ne peut-on mieux exprimer le refus des métamorphoses, des morts et des renaissances ?

Oui, l'éternité est perdue ! N'est-ce pas finalement le drame de l'osmose perdue avec « la petite maman chérie » de ses dix ans, comme si cette perte était le tribut à payer au père pour son affranchissement religieux. Perte de l'estime du féminin sensible. Perdue. Père due. Due au père. Et payée cash !

Faute d'avoir intégré cela, et accepté la séparation, elle va mettre en place une relation avec Sylvie Le Bon qui ne peut s'inscrire socialement que dans une filiation ambivalente.

Sylvie Le Bon, une « relation absolue »

Simone de Beauvoir a très peu parlé de sa relation avec Sylvie Le Bon alors qu'elle a ensoleillé les vingt dernières années de sa vie. Sa jeunesse – Sylvie a dix-huit ans la première fois qu'elle rencontre l'écrivaine –, sa vitalité, sa proximité intellectuelle l'ont beaucoup soutenue, lui donnant un renouveau de vie qui lui a permis de mieux supporter les effets de la maladie de Sartre, tout en facilitant sa participation au Mouvement de libération des femmes. Les causes de sa discrétion se devinent facilement. Beauvoir ne voulait pas qu'on la soupçonne d'une éventuelle liaison lesbienne avec la jeune fille, et c'est avec un aplomb formidable qu'elle déclare à sa biographe américaine Deirdre Bair, qu'entre elles, il n'y avait rien de plus qu'une amitié. « "Nous sommes *très, très, très* bonnes amies", répétait-elle, rouge de colère à l'idée qu'on puisse voir les choses sous un tout autre éclairage. Toutefois, la plupart des gens qui la connaissaient éprouvèrent indiscutablement le besoin d'interpréter leurs rapports comme autre chose qu'une simple amitié » (Bair, 590).

On peut s'étonner que Beauvoir s'accroche encore à son image d'hétérosexuelle virile alors que les personnes qu'elle voulait ménager, sa mère notamment, ne sont plus là pour déclencher des problèmes émotionnels insolubles. Pourquoi continuer de mentir ? Quel est l'enjeu ?

Dans son quatrième volume de Mémoires, *Tout compte fait*, Beauvoir consacre plusieurs pages à leur rencontre, en 1960, et à la transformation d'une relation épisodique entre une femme célèbre et une jeune admiratrice élève d'hypokhâgne à Rennes, en « l'amitié la plus forte et la plus importante de sa vie » (Bair, 579). Au début, elles se voient de temps en temps, pendant que Sylvie prépare le concours d'entrée à l'École normale supérieure de Sèvres, y est reçue, passe l'agrégation de philosophie puis est nommée professeur au lycée de Rouen. Là même où Beauvoir a enseigné dans sa jeunesse. C'est un signe du destin ! Entre-temps, sa mère meurt en décembre 1963, ce qui autorise très certainement le rapprochement entre les deux femmes, comme cela arrive souvent. Beauvoir peut vivre ses désirs hors du regard maternel. Sylvie Le Bon a confirmé d'ailleurs à Deirdre Bair qu'il y avait un rapport certain entre les deux événements : « Nous nous connaissions encore à peine quand sa mère est morte, mais je me rappelle qu'elle m'a dit ce jour-là, presque mot pour mot, ce qui

allait devenir *Une mort très douce*. Je me souviens qu'elle s'arrêtait par moments pour me demander : "Qu'en pensez-vous ? Pensez-vous que je puisse écrire ça ?" Elle avait besoin d'une catharsis […]. C'est la mort de sa mère qui nous a rapprochées » (Bair, 587).

Rapprochées et en quelque sorte libérées. Très vite, elles deviennent « inséparables », rapporte sa biographe, dormant chez l'une ou chez l'autre selon un emploi du temps établi et très stable.

Les quelques pages que Beauvoir consacre à Sylvie dans *Tout compte fait* sont très révélatrices d'une forte attente affective. C'est « l'amitié la plus forte et la plus importante » de sa vie, admet-elle. Sylvie « est mêlée à toute ma vie comme moi à la sienne. Je lui ai fait connaître mon entourage. Nous lisons les mêmes livres, nous allons ensemble au spectacle, nous faisons de grandes promenades en auto. Il y a entre nous une telle réciprocité que je perds la notion de mon âge : elle m'entraîne dans son avenir et par instants le présent retrouve une dimension qu'il avait perdue » (*TCF*, 75).

On voit donc ce que cette « amitié » a d'irremplaçable pour Beauvoir : le temps n'existe plus. La différence non plus, remarquons-le. « Comme moi c'était une intellectuelle et elle aussi tenait passionnément à la vie » (*TCF*, 75). Cette rencontre avec une toute jeune femme qui a trente-trois ans d'écart avec elle a ce pouvoir exaltant d'abolir le temps dans une sorte de mimétisme identitaire qui évacue tout conflit. À cinquante-six ans, Beauvoir recommence quelque chose de neuf, avec une autre elle-même qui partage ses goûts et avec qui elle a tellement de points communs que « Cela me donnait l'impression d'être réincarnée ». Merveille d'une éternité fantasmée où non seulement l'altérité est abolie, mais où les problèmes affectifs qui ont bouleversé sa vie affective sont transcendés dans l'éternelle jeunesse.

Car les choses ont beaucoup bougé au début des années 1960. D'abord, sa liaison avec Algren se termine à cette époque à la suite de la traduction en anglais de *La Force des choses*, où elle raconte leur liaison. Algren est furieux car elle livre au public américain des pans entiers de leur intimité. Certes, il a donné son accord pour citer des extraits de ses lettres, mais il ne s'attendait pas à un tel étalage de leur vie privée qui l'amènera à le comparer à une chambre de bordel dont la porte serait restée ouverte.

Un autre coup dur survient début 1965 : Sartre adopte légalement Arlette Elkaïm, jeune femme d'origine juive algérienne qui acquiert ainsi la nationalité française. Devenue l'héritière légale de ses œuvres posthumes, Arlette prend la première place dans la vie de Sartre, ce qui équivaut pour Beauvoir à un acte de dépossession difficilement supportable après ces années d'étroite collaboration.

Ces événements ont-ils poussé Beauvoir à terminer son quatrième

volume de Mémoires par la phrase : « J'ai été flouée » ? Peut-être, même si elle peut aussi s'interroger sur sa responsabilité dans l'évolution de sa relation avec Sartre. Mais il est certain qu'une distance s'est instaurée, qui n'est pas de son fait, et qu'elle subit tout en poursuivant le mythe d'une « osmose », comme nous le verrons plus loin.

Dans ce contexte affectif éprouvant, l'arrivée de Sylvie constitue une appréciable bouffée d'air d'autant plus revigorante que la jeune fille ne connaît pas les amis de Beauvoir. Elle n'a donc pas d'a priori et peut poser un regard neuf sur le monde de la philosophe.

Malgré tout, nul n'échappe à ses structures affectives, et sans se rendre compte vraiment de la répétition, ou préférant l'oublier sachant que son *Journal de guerre* n'est pas publié, ni les *Lettres au Castor*, Beauvoir va dresser un portrait de Sylvie qui rappelle plusieurs événements qu'elle a déjà vécus, notamment avec Bianca Bienenfeld et Nathalie Sorokine.

En effet, les rapports de Sylvie avec sa mère sont difficiles. Non que Sylvie s'en plaigne, car elle est assez discrète pour ne pas dévoiler sa vie, mais pour plusieurs raisons. D'abord, « Sa mère lui en voulait d'avoir contrarié ses rêves en abandonnant le théâtre ; elle se montrait possessive, jalouse et irritable » (*TCF*, 71). Une mère possessive, voilà qui n'est guère nouveau chez ses amies. Mais ce n'est pas tout. Sa mère interfère dans sa vie affective. Elle a lu dans le journal de sa fille des descriptions sans équivoque de ses sentiments passionnés pour sa nouvelle « amie » et écrit à Beauvoir qui lui « répond quelques lignes polies mais sèches ».

Plus tard, elle apprend que sa mère avait contrecarré un amour d'adolescence de Sylvie avec Danièle, traitant sa fille d'« anormale », de folle, cinglée, malade, tordue. On aura compris que sa mère lui reproche son homosexualité, mais Beauvoir ne l'explicite pas, se contentant de remarquer que l'histoire des affrontements violents entre Sylvie et sa mère « éveillait des échos en moi ». « Mais j'étais plus âgée, je dépendais moins de mes parents quand j'avais souffert de leur malveillance et elle ne s'était pas manifestée avec autant de brutalité » (*TCF*, 75).

Beauvoir a-t-elle caché un événement semblable de sa jeunesse qui a semé le trouble dans sa famille ? On pourrait le croire à la lecture de ces lignes. Mais là encore, elle n'insiste pas, continuant l'éloge de Sylvie par l'évocation de leurs « affinités » qui allaient grandissant à mesure qu'elles se connaissaient mieux. C'est tout ! Elle reviendra néanmoins sur Sylvie devant sa biographe, la reliant à son amie Zaza en un cercle qui clôt sa vie sur cette insondable nostalgie : « Vous pouvez expliquer mes sentiments pour Sylvie en les comparant à mon amitié avec Zaza. J'en ai eu la nostalgie toute ma vie. Depuis sa mort,

j'ai souvent désiré avoir une relation intense, quotidienne et totale avec une femme. J'ai souvent désiré une amitié féminine. Ça n'a pas marché avec Olga, ça n'a pas marché avec Nathalie, mais maintenant j'ai Sylvie, et c'est une relation absolue parce que, dès le départ, nous étions prêtes toutes les deux à vivre entièrement l'une pour l'autre » (Bair, 590).

« Une relation absolue », voilà qui fait rêver… Non seulement le temps n'existe plus, mais leur relation est en quelque sorte inconditionnée, sans comparaison avec autre chose, sans restriction ni réserve. Un monde à part, que rien ne peut troubler et qui ressuscite les sensations premières de l'enfance.

Cette relation idéale va prendre une forme plus officielle lorsque Beauvoir adoptera la jeune fille après la mort de Sartre et lui donnera son nom. « C'était la seule façon de me donner des droits reconnus par la loi, dira Sylvie Le Bon à Deirdre Bair. Nous en plaisantions et elle disait : "Après tout, c'est comme un mariage, vous portez mon nom" » (Bair, 591).

Vraiment ! Mais est-ce « comme » un mariage, ou « comme » une maternité symbolique ? Est-ce un Pacs avant la lettre, ou l'expression d'une nostalgie indicible de la première osmose vécue avec sa mère ? Question délicate, mystérieuse, indécidable, où le clivage de son amour pour elle demeure comme un abîme du temps.

Reste que pour qu'une telle adoption soit possible, il fallut le consentement de sa sœur Hélène qui accepta de se déshériter au profit de la jeune fille[10]. Simone lui avait déjà tant donné, pensait-elle !

Que se serait-il passé si, au lieu d'une jeune fille, Beauvoir avait aimé un jeune homme ? L'aurait-elle adopté ? Lui aurait-elle donné son nom et l'aurait-elle caché derrière Sartre ? À moins que ses relations avec les jeunes gens ne s'enveloppent dans cette tonalité incestueuse qui caractérisait sa liaison avec Claude Lanzmann, comme elle le remarquait dans une lettre à Algren du 15 février 1954 : « Le jeune homme auquel maintenant je m'intéresse représente pour moi une sorte de fils incestueux plutôt qu'un amant. C'est ainsi qu'il m'aime, il réclame la tendresse d'une mère plutôt qu'autre chose. Raison pour laquelle des rapports ont pu se nouer entre lui et moi, tellement différents de tous les rapports que j'ai connus et n'incitant à aucune comparaison » (*LNA*, 793).

Beauvoir aime les relations avec des êtres plus jeunes, beaucoup plus jeunes qu'elle. « Le fait est qu'il a vaincu mon cœur par son amour et sa fidélité entêtés, par l'abandon total avec lequel il s'est offert à moi – la façon d'un enfant, bien qu'il n'ait rien d'infantile », écrit-elle encore à Algren. Sylvie est-elle une fille incestueuse ? On en doute quand on connaît sa position sur les relations mère-fille. Ainsi, à Alice Schwarzer qui lui demande si « Sylvie est un succédané de fille »,

elle répond : « Absolument pas », poursuivant : « Les rapports mère-fille sont généralement catastrophiques. La mère ne peut jouer à la fois le rôle d'une mère et celui d'une amie. Elle le voudrait pourtant. Mais très vite, sa fille va la détester. Quitte ensuite à l'aimer de nouveau, mais d'une autre façon. Ceci, parce qu'on n'a pas envie de rester toute sa vie dans le même placenta. Les rapports mère-fille que je vois autour de moi sont tout au plus supportables, jamais passionnés, amoureux, tendres, comme j'estime que doivent être des relations » (Schwarzer, 97).

Voilà qui éclaire d'une autre lumière son idéal d'amour maternel. Ce manque constitue-t-il la mesure de ses relations amoureuses ? Avec les hommes comme avec les femmes, avec Sartre comme avec sa mère. « J'ai toujours eu envie, disons, d'une intimité féminine », dira-t-elle à Deirdre Bair. Et d'ajouter : « Zaza était l'amour idéalisé de ma jeunesse ; Sylvie, la compagne idéale de ma vie d'adulte. Je ne regrette qu'une chose, que nous ayons une si grande différence d'âge, car autrement nous aurions pu nous connaître plus longtemps, plus tôt dans la vie » (Bair, 592).

Inscrite dans l'absolu, hors du temps, Beauvoir peut vivre l'inceste symbolique en toute impunité.

***Le Mouvement de libération des femmes ou l'anti*-Deuxième Sexe**

> « J'étais chez des gens très riches sur une vaste terrasse plantée d'arbres qui dominait un fleuve : la Seine, puisqu'on apercevait Paris au loin. Je me promenais avec une jeune fille stupide : j'avais le même âge qu'elle. Je lui disais que ce parc me rappelait celui de La Grillère mais j'ajoutais, pour ne pas paraître prétentieuse, que celui-ci était beaucoup plus beau à cause de sa situation aux portes de la ville. Je lui demandais si elle se plaisait à Paris ; elle répondait que l'important pour "une femme" c'était d'avoir une crèche à proximité. Elle m'agaçait parce qu'en parlant d'elle elle disait toujours "une femme". Nous entrions dans sa maison qui était un véritable palais. Elle me montrait sa chambre, tendue de velours violet et tapissée d'une moquette grise : c'était très beau mais les grands salons dorés me semblaient ennuyeux. Je me rendais compte soudain que j'avais affaire à une femme mariée, qui avait un enfant. Des gens circulaient dans les salons. Soudain apparaissait Courchay barbu, chevelu et vêtu du long manteau blanc qu'il portait l'avant-veille pendant la manifestation pour la liberté de l'avortement. J'étais contente de le voir. Sur une table, il y avait un plat rempli d'œufs crus, sortis de leur coquille. Quelqu'un prenait une fourchette et la plongeait dans les blancs. Je criais : "Ne faites pas ça !" C'était des embryons et si on y touchait ils deviendraient des enfants handicapés. »
>
> Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*.

Le rêve, « très différent des autres », fait par Simone de Beauvoir le lendemain de sa participation à la grande manifestation du 20 novembre 1971 en faveur de l'avortement et de la contraception « libres et gratuits » est révélateur de son malaise face au tout jeune Mouvement de libération des femmes. On le comprend aisément ! Voilà un mouvement qui explose au moment où elle s'intéresse à la vieillesse et sur un terrain que Beauvoir avait totalement disqualifié dans *Le Deuxième Sexe* : l'entre-femmes, le « nous les femmes », « être une femme », lutter « en tant que femme », la solidarité entre « toutes les femmes », sans oublier le joli néologisme de « sororité », fondé à partir du féminin de fraternité. Certes, l'avortement n'est pas un combat nouveau pour Beauvoir. Elle en a longuement parlé dans ses livres ; en 1956, elle a également accompagné la fondation de l'association La Maternité heureuse par la doctoresse Marie-Andrée

Lagroua Weill-Hallé, devenue en juin 1960 le Mouvement français pour le planning familial. Elle a aussi préfacé son livre pionnier, *La Grand'peur d'aimer*, tandis que des femmes comme Catherine Valabrègue s'engageaient dans le planning familial et la promotion de la contraception. Mais c'est à peu près tout ce qu'elle fit dans le cadre d'une action collective de femmes, préférant indéniablement accompagner Sartre dans ses combats avec la gauche communiste, non communiste et anticolonialiste qui caractérisent ses engagements des vingt années précédentes.

Ce qui ne l'empêche pas d'accueillir avec un vif intérêt les militantes du MLF qui la contactent en janvier 1971 pour lui proposer de signer un manifeste : « Je me suis fait avorter[11] ». Dans *Histoires du MLF*, Anne Tristan raconte comment son admiration pour la grande féministe qu'elle rêvait de rencontrer l'a incitée à se rendre chez Beauvoir avec deux camarades pour lui proposer de s'associer au projet du manifeste. Elle a « répondu tout de suite de sa voix haute et ferme » : « Eh bien ! je trouve l'idée très bonne. En ce qui me concerne, je signe ce manifeste. » Elle a ajouté : « Je peux essayer de contacter les femmes que je connais. Faisons une liste » (Tristan et Pisan, de, 77). Aussitôt, le projet a pris forme. Et la liste s'est étoffée de plus en plus avec les amies des amies jusqu'à arriver au chiffre de 343.

Avec le succès du manifeste, le combat pour l'avortement s'engage dans un rapport de force contre la loi de 1920. L'avocate Gisèle Halimi fonde en juin 1971 l'association Choisir présidée par Simone de Beauvoir avec Christiane Rochefort comme secrétaire. C'est ce tandem qui s'illustrera au cours du procès de Bobigny l'année suivante.

Malgré tout, les centres d'intérêt de Beauvoir semblent alors bien différents. Littéraires, d'abord. Elle vient de publier son essai sur *La Vieillesse* qui tranche avec les préoccupations des jeunes rebelles du MLF issues de l'ivresse de Mai 1968. Du point de vue politique, ensuite, c'est-à-dire du gauchisme, elle participe avec Sartre à la mouvance maoïste d'extrême gauche en aidant le groupe La Gauche prolétarienne à survivre à la répression gouvernementale. C'est ainsi qu'en juin 1970, elle est interpellée sur la voie publique avec Sartre et Michelle Vian pour diffusion de *La Cause du peuple*. Elle dirigea également l'association des Amis de *La Cause du peuple* avec son ami Michel Leiris. Ces actions d'éclat du couple protégé par sa notoriété sont largement relatées dans la presse qui publie la photo des deux intellectuels de gauche souriant derrière le grillage du « panier à salade ».

L'entrée de Beauvoir dans le féminisme militant n'en est pas moins une nouveauté dans sa vie qui ne va pas sans interrogations. D'abord parce que le MLF ne pèse pratiquement rien dans le paysage d'extrême

gauche si actif à cette époque. Constitué d'une poignée de jeunes femmes inconnues, la plupart étudiantes, auxquelles s'ajoutent quelques écrivaines et artistes, il s'affirme en opposition aux hommes de la gauche révolutionnaire, antiparlementaire, masculine et volontiers violente, qui pense encore que « le pouvoir est au bout du phallus ». La révolte des femmes se déploie également sur un terrain que Beauvoir n'avait pas du tout prévu. On se souvient comme elle réduisit à néant toute idée de contre-pouvoir féminin et comment, après avoir contesté les espoirs nourris par Rimbaud envers l'inconnu de la femme, elle déclara que l'affranchissement viendrait par une « assimilation » aux hommes.

Or c'est tout le contraire qui se passe. Non seulement les femmes du MLF prônent la fin de la « société mâle », mais elles constituent un mouvement non mixte qui se sépare volontairement des hommes, sachant, et cela de manière très paradoxale, que c'est en se différenciant des hommes qu'elles deviendront visibles.

L'expérience des mois de mai et juin 1968 fut à cet égard très éclairante. Aucune femme à la télévision pour parler de la réforme étudiante, aucune dans les négociations avec le gouvernement gaulliste pour les accords de Grenelle, ni pour commenter la grève générale[12]. En en mot, aucune présente et visible dans la fonction de représentante des mouvements étudiants et ouvriers. Si c'est cela l'assimilation, cela ressemble plutôt à une disparition politiquement programmée de la moitié de la population. Nous étions là pourtant ! Aussi actives que les hommes ! Mais invisibles. Et pour cause. Nous n'avions alors « en tant que femmes » pas la moindre légitimité révolutionnaire. C'est pourquoi l'idée de porter une gerbe « à la femme inconnue du soldat » à l'Arc de Triomphe, en août 1970, est un vrai trait de génie. Beauvoir ne croyait pas à l'inconnu des femmes. Le voilà qui fait irruption sur la scène politique avec panache, intrépidité et humour. Mais ce n'est pas tout.

Quand, au printemps 1970, Monique Wittig propose avec ses amies Marcia et Margaret de faire une réunion de femmes non mixte dans la toute nouvelle université de Vincennes, il fallut beaucoup de patience et d'endurance pour que les hommes finissent par sortir de l'amphithéâtre en admettant que les femmes, comme les Noirs des États-Unis, avaient des choses à se dire entre elles. La fraternité[13] brandie par Beauvoir à la fin du *Deuxième Sexe* n'est plus vraiment à l'ordre du jour. C'est la « guerre des sexes » qui commence, le combat des femmes pour leur liberté et leur existence pleine et entière dans une société qui aura changé.

Le MLF s'affirme donc comme un mouvement très différent de ce que Beauvoir a connu, tant avec les femmes qu'avec les hommes. Que ce soit le mode d'organisation non mixte, l'utopie sororale, la place

laissée à l'initiative individuelle, la prise de parole collective, l'amour de soi comme femme, l'amour des autres femmes, la proclamation de la fierté d'être une femme, et surtout, la volonté d'inclure toutes les femmes, quelle que soit leur position sociale, leur âge, leur nationalité ou leur pratique sexuelle, tout s'affirme en rupture avec « le deuxième sexe ». C'est en quelque sorte le refoulé du *Deuxième Sexe* qui fait retour et va se révéler.

Pour la première fois des homosexuelles se solidarisent avec des hétérosexuelles pour obtenir l'avortement et la contraception « libres et gratuits ». Il s'agit, proclament les signataires du manifeste, de « faire éclater toutes les structures de la société, et, en particulier, les plus quotidiennes. Nous ne voulons aucune part ni aucune place dans cette société qui s'est édifiée sans nous et sur notre dos. Quand le peuple des femmes, la partie à l'ombre de l'humanité, prendra son destin en main, c'est alors qu'on pourra parler d'une révolution[14] ».

On comprend que Beauvoir ne soit pas tout à fait en accord avec ce mouvement « sans structure ni hiérarchie », lancé sur une dynamique iconoclaste très différente de la destruction du mythe de la féminité qu'elle prônait. Faire éclater les structures du phallocratisme, rejeter les modèles masculins, quitter la « société mâle », inventer autre chose. Bien que les fondatrices affirment avoir été influencées par la lecture du *Deuxième Sexe*, aucune ne cite Beauvoir dans les premiers textes publiés en 1970 qui seront les déclencheurs de la prise de conscience collective.

L'article publié en avril dans *L'Idiot international* et appelant au « Combat pour la libération de la femme » ne cite pas une seule fois *Le Deuxième Sexe* alors qu'il donne une large place à la pensée maoïste et marxiste. Signé par Monique Wittig (qui l'a écrit seule), sa sœur Gille Wittig, Marcia Rothenburg et Margaret Stephenson, il analyse la servitude, l'exploitation sexuelle et la division sexuelle du travail, sans un mot sur le mythe de la féminité[15].

De son côté, Antoinette Fouque, qui a fondé un groupe informel sous le nom de Psychanalyse et politique, s'oppose à l'idéologie de Beauvoir en investissant le terrain du « matriciel », de la maternité symbolique et de la différence des sexes, notamment[16].

Le numéro spécial de la revue *Partisans* intitulé *Libération des femmes année zéro* est dépourvu de toute référence explicite à un héritage beauvoirien. Déjà, le titre est à lui seul une prise de position politique par rapport au passé. Il est clair qu'en déniant aux femmes la capacité de « remettre en question la société », Beauvoir s'est exclue de toute participation décisive aux événements du futur impulsés par une collectivité féminine.

Une autre conscience de femme est en train d'émerger. Elle n'a pas besoin de se renier « en tant que femme » pour émerger, vivre,

s'engager dans son histoire et contester le monde des hommes. Beauvoir ne croit pas dans le potentiel révolutionnaire de l'éros féminin rebelle. La force contestatrice du désir. Sa puissance affirmative. Et pour cause. Elle cache son désir pour les femmes et ne les croit pas capables d'impulser un nouveau savoir-être ensemble, ni de nouvelles valeurs civilisatrices. Dans ces conditions, on comprend qu'elle ne soit pas reconnue comme l'inspiratrice directe de ce mouvement de libération collective. *Le Deuxième Sexe* achève un cycle historique qui a commencé en 1789 avec l'exclusion des femmes du droit de cité. Beauvoir constitue le point de retournement d'une conscience féministe qui cesse de vouloir s'intégrer à une société appréhendée comme extérieure aux femmes, pour se tourner vers la connaissance de soi, à la découverte de ce que les femmes pensent, voient, sentent, aiment et désirent pour le devenir de l'humanité. Et peut-être aussi afin que la Terre retrouve son deuxième pôle agissant.

Ainsi, dans ce numéro passionnant de la revue *Partisans* s'éveille l'intelligence féminine dans sa capacité à penser sa situation dans le monde et à prendre son destin en main. On trouve des textes très différents sur de nombreux sujets d'actualité venant aussi bien des États-Unis que d'Europe. Il y a une vue d'ensemble sur « la révolution sexuelle aux États-Unis, en Suède, en Scandinavie, en URSS dans le mouvement de mai et chez les féministes ». Signé par Anne et Jacqueline, il contredit par sa largeur de vue européenne l'idée reçue selon laquelle la lumière féministe viendrait d'Amérique. Les Françaises abordent tous les sujets, le viol, la maternité, l'avortement, « le mythe de la frigidité féminine » (Christiane Rochefort), le travail invisible, avec une première analyse de l'exploitation des femmes dans le capitalisme et la famille par Christine Dupont (pseudonyme de Christine Delphy) qui, sous le titre de *L'ennemi principal*, deviendra un des classiques du MLF.

Aline est la seule qui cite Simone de Beauvoir dans un texte sur « La culture, le génie et les femmes ». Mais c'est pour déplorer qu'elle soit restée le numéro 2 du couple avec Sartre en appliquant une théorie créée par son compagnon, « si bien que […] on a le schéma habituel du couple, la femme, collaboratrice zélée, on en tout cas, disciple. En politique aussi, elle est numéro 2 ».

On voit que les bases sur lesquelles Beauvoir a fondé son analyse de la « condition féminine » s'effondrent. Car le couple homme-femme, c'est d'abord la division sexuelle du travail mise en place à tous les échelons de la société à partir du modèle de la complémentarité des sexes et de l'opposition actif-passif, sujet-objet, masculin-féminin. Le slogan « Un homme sur deux est une femme » dit bien l'impossibilité imposée par l'idéologie des genres de penser le féminin en dehors du masculin. Et donc les femmes en dehors des hommes. Ce qui veut dire

que les femmes n'existent pas en elles-mêmes comme sujets universels, n'ont pas d'expérience propre et ne disposeraient pas d'une culture suffisamment significative qui les autoriserait à penser le monde de leur propre point de vue. Aline poursuit sa critique en remarquant : « Elle a écrit *Le Deuxième Sexe* et en reste là. Elle n'essaie pas de tirer de son analyse des moyens de lutte ; elle se satisfait d'avoir réussi, elle, personnellement, et à aucun moment ne s'intéresse à la lutte collective, à aucun moment ne se pose le problème du féminisme qui tente d'entreprendre une lutte collective contre l'oppression[17]. »

Ce sont des reproches qui lui ont souvent été adressés. Mais cette fois-ci, il semble que la thèse démoralisante du *Deuxième Sexe* ne s'oppose plus à une action collective en faveur d'une vie meilleure. Et d'ailleurs, rien ne semble pouvoir entraver cette libération d'énergie et de rêves. L'ancestrale oppression est levée. « Ils ne penseront plus pour nous, disent-elles, ils ne décideront plus à notre place. » Le plaisir d'être ensemble et de lutter pour sa propre vie fait merveille.

Beauvoir y est sensible, c'est évident. Elle accepte toutes les responsabilités officielles qu'on lui propose. Mais il reste un terrain qui la rebute particulièrement : celui la non-mixité. Est-on obligée, pour lutter pour l'avortement libre, de militer dans un mouvement où il n'y a que des femmes, rien que des femmes et où les homosexuelles chantent avec les mères de famille : « Nous sommes toutes des avortées, nous sommes toutes des avorteuses, nous sommes toutes des péripatéticiennes, des lesbiennes et des mal baisées. » Cette transgression collective va à l'encontre de ce que pensait Beauvoir de la maternité et des divers aspects de la pauvre existence des femmes ! C'est une rupture complète avec les années d'après guerre. Un retour du refoulé beauvoirien, inattendu et génial.

Il se manifeste d'abord grâce à la levée de censure sur le corps des femmes qui libère une énergie collective qui surprend tout le monde par sa violence et sa radicalité. Qui aurait cru que des femmes aient le courage de pénétrer dans les locaux du Conseil de l'Ordre des médecins qui s'opposait à l'avortement pour bomber des slogans sur les murs ? Ou pour détourner les affiches publicitaires du métro en inscrivant en grosses lettres : « Grrrève des femmes » ?

Le surmoi féminin traditionnel a explosé dans ses cadres devenus trop étroits après Mai 68. Si le désir rebelle des femmes a balayé les desseins infantilisants de l'idéologie familialiste, c'est grâce à la pulsion de vie qui a retrouvé le chemin de l'authenticité et de l'adéquation avec soi-même. Assumer ce que l'on est, n'est-ce pas le but de toute libération ? Dans ces conditions, le couple hétérosexuel ne constitue plus un modèle philosophique d'intégration sociale pour les femmes. Il craque également. Et Beauvoir le voit bien. Sent-elle aussi que les idées forces du *Deuxième Sexe*, l'antinaturalisme, la

critique du mythe de la féminité, la conception du même et de l'autre, ne caractérisent plus vraiment la situation des jeunes femmes dans la société des années 1970 ? Celles qui ont fait des études ne sont plus des exceptions, et la pratique contestataire de Mai 68 en a fait des sujets politiques qui se découvrent mis hors jeu par le système masculin.

Quelque chose a bougé dans les soubassements pulsionnels de l'identité féminine qui atteint les fondements du patriarcat. Se réapproprier son corps, ses désirs, sa vie, son intelligence, son destin, n'est-ce pas reconquérir l'éternité perdue ?

Même les lesbiennes s'y mettent ouvertement. Il n'est plus question de se cacher, ou de renier ses désirs « pour ne pas faire fuir les hétéros ». Le « nous » des femmes est devenu une totalité agissante comme le fut le tiers état au début de la Révolution française face à la noblesse et au clergé. Il faut reconstruire une identité féminine solaire, conquérante, positive et fière de soi.

La manifestation du 20 novembre 1971

Le 20 novembre 1971, Beauvoir vient avec son amie Sylvie participer à la première manifestation de femmes organisée par le MLF à travers les rues de Paris, entre République et Nation. Elles semblent heureuses parmi les 3 000 femmes qui ont préparé leur apparition visuelle et auditive dans la cité. De grands collages dénoncent « la femme objet », l'exploitation du travail ménager, la double journée, l'oppression. Des ballons de toutes les couleurs sont tenus par des enfants, tandis que des draps violets couverts de slogans roses et verts flottent dans le ciel de novembre. On entend de la musique, les chants du mouvement, *L'Hymne des femmes*. Banderoles, slogans, joie, partout sur les visages ; émerveillement devant cette créativité urbaine qui place loin derrière les manifestations semi-militaires des militants de Mai 68 avec service d'ordre et premier rang composé des chefs, protégés par les gros bras casqués en vue d'un éventuel affrontement avec les CRS.

La tête de la manifestation est composée de femmes anonymes qui portent un cercueil noir, celui des « milliers de femmes victimes d'avortements clandestins en France », dit la pancarte. Place de la République, les Gouines rouges prennent d'assaut la statue en accrochant à ses bras une banderole où l'on peut lire : « Famille - Pollution : À bas le pouvoir mâle ». Quelle émotion ! Carole Roussopoulos filme les femmes qui nous regardent passer sur le trottoir. « Elles ont raison », dit l'une, « Y a qu'à pas baiser », déclare l'autre.

Pour la grande majorité d'entre nous, c'est la première fois que nous défilons dans la rue pour parler de nos problèmes de femmes. Et pas seulement de l'avortement, bien entendu. Nous faisons acte de présence au monde, à la terre, à la cité, à l'avenir commun. Les lesbiennes sont là avec les hétérosexuelles tout autant concernées par la révolte, partie prenante de la prise de parole collective qui embrasse tous les aspects de notre vie de femmes dans une société dirigée par les hommes. L'émotion que nous ressentons toutes, cette façon de voguer dans un grand fleuve qui coule vers son devenir, d'appartenir à une force vivante prête à tout, de réussir la marche, tout ce que cette journée a semé dans nos cœurs retentit certainement parmi les souvenirs les plus structurants d'une conscience collective en pleine expansion. Ce sont ces moments-là qui soudent un groupe, un

désir, des corps, transformant un combat en renaissance.

Beauvoir a aimé cette marche. Elle la raconte dans *Tout compte fait* avec beaucoup plus de détails que les autres actions auxquelles elle participera, excepté l'occupation de la maison maternelle du Plessis-Robinson. Les moments qu'elle a choisis sont révélateurs de son rapport au MLF. La marche « occupant toute la chaussée » semble l'étonner puisqu'elle le remarque, ainsi que les baudruches, le persil, les ballons. Elle a noté les mots d'ordre : « Enfant désiré, enfant aimé. Maternité libre ».

Au moment où la manifestation passe devant l'église Saint-Ambroise (Beauvoir a écrit Saint-Antoine), un mariage est justement en train d'entrer dans la nef. « Libérez la mariée ! » crient les manifestants. Il y a des garçons du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) qui se ruent dans l'église avec des femmes qui se trouvent près de la porte. Mais Beauvoir ne semble pas remarquer la présence des homosexuels solidaires avec le MLF, se contentant de dire : « Le curé a discuté un moment avec les militantes et nous sommes reparties vers la Nation » (*TCF*, 493). En fait, c'est beaucoup mieux que ça, ce qui s'est passé. Beaucoup plus fort. Beaucoup plus décisif. Dans *Le torchon brûle* n° 3, une femme a écrit « À propos d'une manifestation d'un goût douteux » :

> « Si la mariée a vraiment pleuré, elle a eu tort. Quand nous avons couru vers l'autel, entre des chaises de velours rouge, dans une demi-obscurité mouvante, comme happées par un formidable torrent de joie, c'est à l'Église que nous pensions. Quand nous avons entouré la silhouette blanche du prêtre et que nous avons couvert de nos cris le grondement assourdissant de l'orgue, c'était encore à l'Église que nous pensions.
>
> Quand tout le monde s'est retiré pour reprendre la marche interrompue, quand la lourde porte de l'église, poussée trop vite, s'est stupidement refermée laissant le prêtre dehors, avec, à côté de lui – on ne sait pourquoi ? – un garçon tenant une chaise, quand nous avons ri en le regardant frapper à la porte de son propre temple, c'est toujours à l'Église que nous pensions.
>
> Lorsqu'il s'est enfin tourné vers nous, désemparé, et qu'il nous a demandé :
>
> – Qui êtes-vous ?
>
> C'est à l'Église que nous avons répondu :
>
> – Le Mouvement de libération des femmes.
>
> – Qu'est-ce que c'est ?
>
> – Les femmes !
>
> – Ah bon, les femmes, vous avez raison.
>
> – On est pour l'avortement libre et la contraception !
>
> – Oui, vous avez raison.
>
> On ne voulait plus de la réconciliation :
>
> – Vous n'avez rien à dire, vous l'Église, vous avez toujours rejeté et méprisé les femmes !
>
> – C'est vrai, mais ça va changer.
>
> – C'est trop tard…
>
> – Alors on pourra être pape ?
>
> Il lève les bras sincèrement stupéfait :
>
> – Voyons… ça… non, ce n'est pas possible…

– Alors, tant pis ! Adieu[18]. »

Beauvoir continue. « Nous étions environ quatre mille, en majorité des femmes, mais il y avait aussi des hommes pour la plupart barbus et chevelus. » Ce détail pileux est important, car il revient dans son rêve à propos de l'apparition de Courchay « barbu et chevelu ». Continuant son récit, elle parle à nouveau des hommes, des objecteurs de conscience cette fois-ci, que nous croisons avec des pancartes antimilitaristes. Ce qui lui donne l'occasion de terminer son récit par le chant de *L'Internationale*, les farandoles et cette phrase : « C'était une fête joyeuse et fraternelle. »

On se souvient que le mot fraternité clôturait *Le Deuxième Sexe*. Elle y revient, comme si elle n'avait pas intégré le slogan des américaines « *Sisterhood is powerfull* », ni entendu *L'Hymne des femmes* dont le refrain clame : « Levons-nous femmes esclaves et brisons nos entraves, Debout[19]. »

Après cette manifestation qui bouscule tout ce qu'elle pensait sur les femmes, Beauvoir fait un rêve très intéressant qu'elle relate, non pas dans les pages sur le MLF, mais dans une section spéciale de *Tout compte fait* où elle raconte les uns à la suite des autres les rêves angoissants ou récurrents qu'elle a faits entre 1969 et 1971. Celui-ci est « différent des autres », précise-t-elle. Et de fait ! Il aborde la délicate question de ce que c'est que d'être « une femme », de parler « en tant que femme », choses qu'elle exècre particulièrement, ayant toujours ambitionné d'être tenue pour un « être humain à part entière ». Les femmes, on l'a vu, relèvent de la féminité, du spécifique, de la condition féminine. Elles ne sont pas intéressantes.

La Saine du rêve et la jeune fille stupide

La scène du rêve se déploie devant nos yeux en une « vaste terrasse », « dominant la Seine », ce qui est une situation récurrente dans sa géographie intérieure. Elle préfère les perspectives larges, ouvertes, élevées, dominant le paysage alentour. La Seine, avec ses possibles signifiants, ne fait qu'ajouter à la théâtralisation de l'événement sur fond de santé psychique. La Saine est bien Beauvoir qui se promène avec une jeune fille de son âge qu'elle trouve « stupide » mais qui « crèche » dans un palais.

Dès l'entrée en matière, l'inconscient tente de désarçonner le conscient dans ses repères rationnels par des paradoxes qui l'amènent sur un chemin inattendu. La jeune fille est-elle stupide parce qu'elle est mariée et a un enfant ? Ce sont les seuls détails qu'elle donne, qui la marquent comme le contraire de Beauvoir. Mais bien qu'elle soit stupide, elle vit dans un palais où Beauvoir prétend s'ennuyer. Seule la chambre l'intéresse. Les murs sont tendus de velours violet, couleur qui ne manquera pas de nous interpeller car le velours aurait pu être mauve, ou fuchsia. C'est le violet que son inconscient a choisi comme entrée en matière. Violée, ça ne s'invente pas ! Surtout pour une femme ! Sa partie féminine réveillée par la manifestation, et comme exaltée, a-t-elle été écrasée, violée, flouée ? Et Beauvoir ne peut-elle se l'avouer qu'en le projetant sur une jeune femme stupide ? On se doute qu'à ce stade, le rêve ne va pas la lâcher. C'est alors qu'apparaît l'homme barbu, le camarade homme rassurant (dans la manifestation, il n'y a que des femmes) dont le nom à lui seul est tout un programme : « Courchay », couchait, court chez… Chez qui ? Là vraiment, c'est trop. Chez Nelson peut-être… il y a vingt-quatre ans, quand elle souhaitait trouver les moyens de ne pas tomber enceinte.

Elle est contente de le voir. Non seulement il est barbu et chevelu, mais il porte un manteau blanc, géniale accroche du rêve pour introduire la question ô combien épineuse des œufs. Car on aurait pu penser qu'elle était réglée depuis longtemps. Les femmes veulent la liberté d'avorter et elles revendiquent ce qui deviendra un droit en 1974. Un plat rempli d'œufs crus sortis de leur coquille est posé sur une table. Il s'agit bien d'un symbole de la fécondité féminine. Car ce ne sont pas des spermatozoïdes qui sont dans le plat. Ce sont des œufs, à la fois androgynes (on ne sait pas qui de la poule ou de l'œuf est né le premier), mais aussi archétype de l'embryon enfanté par la mère

universelle. La question de la fécondité féminine revient donc la hanter sur un mode qui tourne rapidement au cauchemar. Car « quelqu'un », un homme ?, son masculin ?, prend une fourchette et la plonge dans les blancs. La réaction de la rêveuse s'exprime immédiatement. « Ne faites pas ça », crie-t-elle. Le rêve ne dit pas s'il l'a fait ou pas. Mais on comprend sa peur. Les œufs sont une promesse de vie. En outre, ils ne sont pas engendrés par l'intellect, mais bien par le ventre. Ils ne sont pas « fabriqués » mais « pondus » au terme d'un processus biologique naturel qui échappe au mental. Quand on connaît le mépris dans lequel Beauvoir tient « la femme qui engendre », on se demande vraiment ce que cherche à lui dire l'inconscient. Pour Beauvoir, en effet, « La femme qui engendre ne connaît donc pas l'orgueil de la création ; elle se sent le jouet passif de forces obscures et le douloureux accouchement est un accident inutile ou même importun » (*DS*, II, 130).

Que représente alors la fourchette avec ses dents menaçant l'intégrité des blancs ? Un aspect agressif de la rêveuse susceptible de devenir handicapant ? Peut-être. À moins qu'elle ne figure une sonde, car la coquille ne peut pas renvoyer au livre et aux erreurs possibles d'imprimerie. Ne dit-on pas « une coquille » ? Il y a un germe de vie qui est en danger, un élément positif nouveau, créateur, porteur de vies nouvelles. Quoi donc ? Elle ne se pose pas la question, se contentant de dire que si on y touchait, les embryons deviendraient des enfants handicapés.

« The day when you killed the egg »

Ce rêve a été très peu commenté par les biographes de Beauvoir. On sait qu'elle ne voulait pas d'enfant et personne ne s'étonnera qu'au lendemain de la manifestation pour l'avortement libre, elle revienne sur la question de la femme et de l'enfant. Pourtant, il y a de quoi s'interroger sur la nature de ce retour du refoulé qui semble ici chercher une voie d'expression. Le rêve prend-il acte d'un handicap personnel ?

Ce n'est pas la première fois qu'elle parle d'œufs. Dans sa correspondance avec Nelson Algren, elle y fait allusion sous une forme très particulière qui a éveillé la curiosité d'une chercheuse américaine, Céline Léon[20], étonnée de voir que l'édition française avait pratiqué certaines coupures. Elle est allée consulter les lettres originales de Simone de Beauvoir qui sont conservées à l'université de l'Ohio, et eut la surprise de constater qu'en plus, la traduction française du passage où il est question des œufs modifiait le sens au point d'en neutraliser la portée.

En effet, Simone de Beauvoir concluait sa lettre à Algren du 3 décembre 1948 par ces remarques sibyllines :

« Oh vous m'aimeriez en ce moment, car redevenue celle du jour où vous avez cassé l'œuf, l'âme sens dessus dessous, j'ai perdu l'arrogance du bonheur » (*LNA*, 258).

« Le jour où vous avez cassé l'œuf » est incompréhensible tel que, mais prend une tout autre signification lorsque l'on sait que l'original disait : « *the day when you killed the egg* ». La phrase entière dit alors : « *Oh, you should like me, just now ! I feel as the day when you killed the egg, a bit topsy-turvy all inside me and not arrogantly happy*[21]. »

Ce qui change tout, et il semble que l'idée devait être suffisamment dérangeante pour que dans l'édition de Sylvie Le Bon de Beauvoir le verbe « tuer » soit transformé en banale histoire d'œufs cassés. Céline Léon en a logiquement conclu qu'il s'agissait là de l'aveu d'un possible avortement.

L'idée de la mort revient d'ailleurs à travers le mot « assassinat » dans une autre allusion à l'incident qu'elle fait dans la lettre du 17 mars 1949 : « […] Vous auriez eu de l'affection pour moi, comme à Mexico, le jour de l'assassinat de l'œuf » (*LNA*, 282). Et le 12 juin précédent, dans le carnet (non édité) que les amants tenaient pendant les séjours de l'écrivaine, Algren a noté cette remarque énigmatique : «

J'ai tué l'œuf sous vos propres yeux[22]. »

Ce sont des mots très forts qui accréditent l'intuition de Céline Léon selon laquelle un possible avortement aurait eu lieu à Mexico 12 juin 1948 au cours de leur voyage, voyage qui sera d'ailleurs écourté à la mi-juillet par un retour rapide de Beauvoir à Paris parce que Sartre a « besoin d'elle ».

De toute évidence cette histoire d'œufs tués remonte à l'occasion de la manifestation de femmes pour l'avortement libre et gratuit. Le rêve dramatise cet événement au moyen de la fourchette, qui dénote l'aspect traumatisant du souvenir qui est loin d'être assimilé. Le fait que la rêveuse crie « Ne faites pas cela » signifie-t-il qu'elle le regrette ?

On peut se demander si Nelson Algren a réellement « *killed the egg* » ? Cela paraît étonnant de sa part, quand on sait qu'il voulait l'épouser. Mais Beauvoir avait suffisamment de volonté pour imposer ses décisions. De plus, elle avait alors quarante ans, âge très avancé pour une première grossesse.

Dans sa biographie sur Beauvoir, Deirdre Bair cite une lettre de Beauvoir à Algren dans laquelle elle lui confie combien une grossesse serait inopportune si elle survenait loin de Paris. Cette lettre du 8 avril 1948 ne figure pas dans l'édition de la correspondance avec Nelson Algren, publiée en 1997 par Sylvie Le Bon de Beauvoir. Or elle y interroge Algren sur les solutions qui existent aux États-Unis pour éviter une grossesse ; finalement, elle consultera un médecin à New York, avec l'aide de son amie Stépha Gérassi avant de le rejoindre (Bair, 429, 430, 434). Mais rien ne dit que la méthode ait marché. Et les craintes de Beauvoir sur une grossesse inopportune, à la fois à cause du père et de son âge, semblent justifiées. Elle se serait fait piéger en dépit de ses précautions, ce qui expliquerait également le ton du *Deuxième Sexe*, très différent de celui de ses livres précédents.

D'abord, le style. Une sorte de rage froide s'est emparée de sa plume. C'est un style haletant, composé de petites phrases courtes et coupantes qui dénoncent, accusent, posent un constat sans complaisance de la « condition féminine », à la limite, a-t-on remarqué, de la misogynie.

On peut alors se demander si l'écriture du livre n'a pas été influencée par toutes ses expériences avec Nelson Algren. C'est d'ailleurs après son deuxième séjour avec lui qu'elle « commença à se passionner pour son livre et à s'y consacrer totalement », remarque sa biographe (Bair, 427). C'est aussi après son retour en France qu'elle relit la moitié de son « livre sur les femmes », et ne se reconnaît pas. « Est-ce moi qui ai écrit ça ? » questionne-t-elle dans sa deuxième lettre à Algren envoyée à son retour. Et elle ajoute : « Je ne retrouve pas mon ancien moi » (*LNA*, 313).

Remarque intéressante qui montre à quel point le sentiment d'avoir perdu son « ancien moi » a pu venir de son expérience au Mexique comme du fait qu'elle s'attaque à un sujet qui la concerne en profondeur jusque dans ses déterminations inconscientes.

Le chapitre sur « La mère » en est un exemple. Il est frappant de voir qu'il commence par une analyse d'une fermeté tout à fait singulière de l'avortement et de l'hypocrisie sociale qui l'entoure. Elle écrit ainsi : « Il est peu de sujets sur lesquels la société bourgeoise déploie plus d'hypocrisie : l'avortement est un crime répugnant auquel il est indécent de faire allusion » (*DS*, II, 327).

Le mot « crime » fait écho à « tuer » et « assassinat ». Plus loin, elle passe au regard intérieur en évoquant la division intérieure de la femme qui avorte. « Même si elle ne souhaite pas positivement la maternité, elle ressent avec malaise l'ambiguïté de l'acte qu'elle accomplit » (*DS*, II, 336).

Quand on sait qu'elle a publié deux ans plus tôt un livre intitulé *Pour une morale de l'ambiguïté*, ce mot n'est pas anodin. Elle aurait pu employer le terme d'ambivalence, plus approprié dans ces circonstances. « Inconsciemment », elle désire un enfant avec l'homme qui lui a ouvert le plaisir hétérosexuel, tout en préférant poursuivre le compagnonnage avec Sartre, qui lui procure le plaisir de la pensée… Le moi conscient a tranché, ce qui entraîne une division intérieure qu'elle connaît bien puisqu'elle écrivait ces lignes à Nelson Algren le 19 avril 1948, juste avant de s'envoler pour le rejoindre : « Avec vous, entre le plaisir et l'amour, je n'ai jamais senti de différence, pas plus qu'entre mon corps et mon esprit. C'est une femme complète qui vous désire » (*LNA*, 302).

La « femme complète » qu'elle espère être avec Algren est-elle un rêve ou une façon d'alimenter le désir de l'amant ? Beauvoir se sait être une personnalité clivée, jouant double jeu avec ses amantes, clivage qui apparaît dans toute sa netteté dans sa philosophie du « deuxième sexe » à travers le système d'oppositions paradigmatiques masculin-féminin, actif-passif, absolu-relatif qui caractérise sa pensée. On peut alors se demander si le possible avortement qu'elle aurait subi à Mexico ne vient pas redoubler l'autre clivage qu'elle vivait entre son désir amoureux pour les femmes et sa philosophie du « devenir homme » qu'elle présenta comme une issue à l'oppression.

Et si Beauvoir a pu confier à Gisèle Halimi : « Moi, par exemple, j'ai eu beaucoup de chance, je n'ai jamais eu à avorter[23] », on peut émettre certains doutes, car c'est avec le même aplomb qu'elle a pu affirmer en 1986 à Helene Wenzel que son chapitre sur la lesbienne dans *Le Deuxième Sexe* n'était pas basé sur ses connaissances[24] (Wenzel, 15-40).

On comprend mieux pourquoi ce rêve de la fourchette et des blancs

d’œufs est pour Beauvoir « très différent des autres ».

Les femmes s'entêtent

Mais le malaise n'en est pas pour autant évacué. Dans la préface qu'elle rédige pour le numéro spécial des *Temps modernes* qui sera publié en avril 1974 sous le titre *Les femmes s'entêtent*, elle en parle un peu de manière détournée. « Le lecteur sera déçu s'il s'attend à y trouver un exposé méthodique et complet de la condition féminine ». Effectivement ! C'est ce qu'elle a fait dans *Le Deuxième Sexe* et les textes rassemblés dans ce volume sous le titre *Perturbation, ma sœur* n'ont vraiment rien d'un exposé universitaire. Il y a de tout. Des études sérieuses, des poèmes, des récits de rêves, une utopie d'Evelyne sur un monde sans hommes comme « Les belles histoires de la Ghena Goudou », une parodie d'écrits freudiens et marxistes autour de la question « Qu'est-ce que le féminisme ? » signée Marxie-Jo. Un très beau récit de Nicole sur « Les pommes de terre ». Sans oublier des textes sur la maternité, le travail, le divorce, la presse, le discours des sciences de l'homme, le sang, l'homosexualité et les groupes de conscience. Beauvoir prévient : « Les voix que vous allez entendre vont déranger […]. Moi-même, du fait que j'ai plus ou moins joué un rôle de femme-alibi, il m'a longtemps semblé que certains inconvénients inhérents à la condition féminine devaient être simplement négligés ou surmontés, qu'il n'y avait pas besoin de s'y attaquer. »

On notera en passant la référence quasi obsessionnelle aux mots « condition féminine » alors que cela fait quatre ans que « la nouvelle génération de femmes en révolte » emploie le mot « femmes », ou « libération des femmes ». Il faut bien que Beauvoir sauve son héritage… même si elle donne l'impression de prendre des distances avec son rôle de « femme-alibi ». « En fait, poursuit-elle, le dérangement n'est pas si grand. Le regard que les nouvelles féministes jettent sur le monde, c'est le regard ingénu, exigeant de l'enfant. L'enfant est faible, on l'écoute en souriant. Les femmes sont et veulent être de plus en plus fortes : elles inquiètent, c'est pourquoi on essaie de discréditer leur vision des choses, de les tourner en ridicule, de les traiter de viragos. »

Quand on connaît la propension de Beauvoir à projeter sur l'autre ses propres pensées, on comprend qu'elle exprime ici un tournant dans son adhésion amusée au MLF. Elle commence par parler du regard enfantin des nouvelles féministes – autant dire qu'elle ne les prend pas

au sérieux –, avant d'effectuer un retournement grâce au mot « faible » qui appelle son contraire avec « fortes ». Elles se veulent fortes parce qu'elles sont faibles. Voilà ce qu'il fallait démontrer, ce qu'elle réussit de manière magistrale en brouillant son propre point de vue sous des considérations générales. « Le regard », « les femmes veulent », « on essaie de discréditer leur vision des choses ». Qui est ce « on », ce « elles » ? N'est-ce pas un écran derrière lequel se cache le « je » de Beauvoir ? Mais qu'on se rassure. Si on les traite de viragos, c'est qu'elles l'ont peut-être mérité.

Beauvoir présente un numéro, des textes, une écriture, des désirs, des idées qu'elle est loin de partager. Pourquoi a-t-elle ouvert les *Temps modernes* à une démarche « souvent puérile » qui s'en prend au vocabulaire et à la grammaire ? Par goût du scandale ? Parce qu'elle ne peut plus faire autrement ? « Le lecteur – femme, homme – qui abordera ces textes avec bonne foi risque, au terme de sa lecture, de se sentir remis en question. » Est-ce ce qu'elle ressent ou ce qu'elle attribue au lecteur ? « La lutte antisexiste […] conteste jusqu'à nos désirs, jusqu'aux formes de notre plaisir. Ne reculons pas devant cette contestation… »

Elle l'accepte ! Mais pour elle, les choses sont claires, comme elle le dit dans les pages de *Tout compte fait* consacrées au MLF : « Si j'ai pris part à des manifestations, si je me suis engagée dans une action féministe, c'est que mon attitude touchant la condition de la femme a évolué. Théoriquement je demeure sur les mêmes positions. Mais sur le plan pratique et tactique ma position s'est modifiée » (*TCF*, 497).

Beauvoir est devenue « vraiment » féministe à soixante-deux ans… mais elle reste sur les mêmes positions théoriques qu'à quarante ans. Comment expliquer ce déchirement ?

Le clivage théorie-pratique

Une première chose qui frappe dans l'organisation d'ensemble des Mémoires de Beauvoir, c'est le peu de pages consacrées au récit de sa participation aux actions du MLF. C'est comme si le MLF la laissait sans voix, ou presque. Une trentaine de pages à la fin de *Tout compte fait*, quelques interviews, dont celui d'Alice Schwarzer pour *Le Nouvel Observateur* et de Pierre Viansson-Ponté pour *Le Monde*, quelques préfaces à des ouvrages collectifs, et c'est tout. Pour l'instant, car sa correspondance avec des féministes n'a pas été publiée, ni ses journaux.

De plus, on ne sait pas pourquoi elle arrête le récit en 1972 alors que la révolte des femmes ne fait que commencer. De nombreuses « actions » de Beauvoir ne sont donc pas commentées. Je pense au numéro spécial des *Temps modernes*, *Les femmes s'entêtent*, aux rubriques régulières dans les *Temps modernes* sur le « sexisme ordinaire » qui sont tenues par Cathy Bernheim, Liliane Kandel, Catherine Deudon et Marxiejo[25]. À son action avec Gisèle Halimi dans le cadre de l'association Choisir et du procès de Bobigny, ainsi que les différentes responsabilités qu'elle assume comme présidente d'association ou directrice de publication. En 1974, elle prend la présidence de la Ligue du droit des femmes fondée par Anne Zelinsky et Annie Sugier « pour lutter contre toutes les violences perpétrées contre les femmes[26] ». En 1977, elle devient directrice de publication de la revue *Questions féministes* fondée par Christine Delphy, Colette Guillaumin, Monique Wittig, Nicole-Claude Mathieu, Monique Plaza, Emmanuelle de Lesseps pour défendre les thèses d'un « féminisme matérialiste ».

Or Beauvoir n'en parlera pratiquement pas dans son œuvre mémorialiste, en particulier dans *La Cérémonie des adieux* qui couvre pourtant toute la période féministe de la décennie 1970. La seule féministe qu'elle mentionne à plusieurs reprises est la journaliste allemande Alice Schwarzer, très liée au couple et qu'elle a connue à Paris au début de sa carrière. Alice Schwarzer deviendra une journaliste très connue outre-Rhin en lançant le combat pour l'avortement et en faisant beaucoup pour populariser la pensée de Beauvoir à travers des interviews et la réalisation d'un film pour la télévision allemande dont nous parlerons plus loin. Elle crée également un agenda féministe et le mensuel féministe *Emma* qui

existe toujours.

Cette discrétion reflète-t-elle une séparation entre ses actions avec les femmes et sa vie avec Sartre ? Comme si les deux domaines ne se recouvraient pas ou si peu qu'il n'est pas possible de les associer dans un même livre. Dans *La Cérémonie des adieux*, Beauvoir consacre de nombreuses pages à son engagement dans la Gauche prolétarienne avec Sartre, aux combats de l'extrême gauche maoïste, principalement, aux jeunes philosophes « engagés » qui travaillent avec Sartre et qu'elle rencontre, comme Le Bris, Le Dantec, Benny Lévy ou Philippe Gavi. Elle cite leurs noms, leurs actions, les conflits avec le pouvoir en place.

Mais rien sur ses amitiés avec des féministes françaises. Pas un nom, à part celui de Gisèle Halimi qu'il est difficile d'occulter, remarquons-le, puisqu'il s'étala dans toute la presse à l'occasion du procès de Bobigny. Les seules féministes qu'elle cite sont les écrivaines anglo-saxonnes : Kate Millet, Betty Friedan, Shulamith Firestone, Robin Morgan et Germaine Greer, comme si aucun livre n'avait été publié en France. Celui d'Andrée Michel et Geneviève Texier, *La Condition de la Française d'aujourd'hui*, que beaucoup de féministes avaient lu et citaient volontiers dans les interventions, est passé sous silence. Est-ce parce que les États-Unis ont bien accueilli son œuvre, spécialement les féministes de la première heure pour qui *Le Deuxième Sexe* a été une sorte d'étoile dans la nuit, que Beauvoir oublie de parler des Parisiennes qui lui sont proches ?

Le monde de Sartre et le monde des femmes semblent deux univers clivés qui ne communiquent pas entre eux. J'ai été surprise, par exemple, de ne trouver aucune mention du groupe d'historiennes auquel j'appartenais et qui se réunissait chez elle au printemps 1975. Il s'agissait de faire des recherches sur l'histoire du féminisme pour figurer dans le film télévisé en préparation sur Sartre dans le siècle. Il y avait Christine Fauré, Nadja Ringart[27], Liliane Kandel, Françoise Pick, Annette Lévy-Willard, Dominique Fougeyrollas, Geneviève Fraisse, Lydia Elhadad, qui deviendront des intellectuelles ou journalistes importantes. Rien non plus sur Madeleine Rebérioux qui nous a rejointes pour quelques séances, ou Michelle Perrot. Ce travail collectif sur notre histoire n'était-il pas important pour Beauvoir ? Ne lui a-t-il rien appris ? Je me souviens de notre enthousiasme devant la découverte, à la bibliothèque Marguerite-Durand, des féministes des années 1910 qui étaient probablement aussi radicales que nous. Quelle différence aussi avec l'image du féminisme bourgeois qui continue de coller à la peau des « suffragettes » et que Beauvoir gardera toute sa vie, puisqu'elle disait encore à Alice Schwarzer, dans son interview de 1972 : « Les femmes qui ont été actives dans le féminisme étaient des bourgeoises qui luttaient sur le plan politique.

C'était des suffragettes qui cherchaient à conquérir le droit de vote. Elles ne se plaçaient pas sur le plan économique » (Schwarzer, 1984, 42).

Voilà qui montre la permanence des idées reçues de Beauvoir sur le féminisme. Est-ce que cela explique pourquoi elle semble décontenancée par les premières manifestations de la révolte des femmes de 1970-1971 ? Qu'en penser ? Cela ne rentre pas dans les cadres de pensée de la gauche antiparlementaire. Si Beauvoir s'est beaucoup politisée depuis *Le Deuxième Sexe*, c'est principalement dans le sens d'une vision marxiste de l'émancipation féminine. Ce qui l'amène à promouvoir des idées très convenues et consensuelles dans la gauche non parlementaire, comme le montre cet autre extrait de *Tout compte fait* : « Théoriquement […] si j'écrivais aujourd'hui *Le Deuxième Sexe*, je donnerais des bases matérialistes et non idéalistes à l'opposition du Même et de l'Autre. Je fonderais le rejet et l'oppression de l'autre non sur l'antagonisme des consciences, mais sur la base économique de la rareté » (*TCF*, 497).

Voilà qui est original en plein développement économique de l'Occident. Les Trente Glorieuses n'étaient pas terminées, souvenons-nous. Fonder l'antagonisme des consciences sur une base matérialiste était en fait le projet de la revue *Questions féministes* et plus encore de Christine Delphy, dont l'influence sur les idées de Beauvoir à cette époque n'a pas été vraiment mise en lumière. Qu'il s'agisse du travail domestique, du capitalisme avancé, en un mot de ce qu'elle appellera le « féminisme matérialiste[28] », Beauvoir trouvera dans cette pensée élaborée dès 1970 la source de son propre « radicalisme » matérialiste. Dans l'interview de 1972, elle déclarait d'ailleurs à Alice Schwarzer : « Moi, ma tendance est de vouloir lier l'émancipation féminine à la lutte des classes. J'estime que le combat des femmes, tout en étant singulier, est lié à celui qu'elles doivent mener avec les hommes. Par conséquent, je refuse complètement la répudiation totale de l'homme. »

Pour la petite histoire, l'interview a été vendue au *Nouvel Observateur*, et publiée le 14 février 1972 sous le titre « La femme révoltée », dans le but de payer une partie de la location de la grande salle de la Mutualité, à Paris, où auront lieu les « Journées de dénonciation des crimes contre les femmes[29] » de mai 1972. La comédienne Delphine Seyrig ajoute une autre partie rassemblée autour de ses amies, tandis que le reste est réuni parmi les signataires du manifeste des 343 et les militantes du MLF. Ce fait montre l'implication financière de Beauvoir dans les actions. Mais comment comprendre les freins conceptuels ? On dirait qu'elle est plus hardie dans son engagement auprès du MLF que dans sa pensée, comme si elle désirait sauvegarder une position théorique consensuelle avec la

gauche, s'apparentant plus aux positions du cercle Élisabeth Dmitrief, future tendance lutte des classes, qu'à une perception de ce que le nouveau féminisme français introduit de neuf dans le combat politique citoyen.

Le mot « répudiation », cependant, curieux à cet endroit, contredit le projet de relier l'émancipation des femmes à la lutte des classes car il place la relation à l'homme au niveau du mariage et non de la vie sociale, économique et politique. Les femmes n'entretiennent-elles pas des relations citoyennes avec les hommes, reliant les êtres sexués entre eux par des contrats (de travail, de mariage…) dans une société régie par des lois qui sont les mêmes pour tous ?

La répudiation est l'acte par lequel un des conjoints répudie l'autre. Ce qui en dit long sur les préoccupations de Beauvoir. Elle semble complètement habitée par ses problèmes avec Sartre, qui loin de s'estomper avec l'âge prennent des proportions de plus en plus douloureuses pour elle. Non seulement le philosophe a adopté une fille, mais il va bientôt engager, en la personne de Benny Lévy (alias Pierre Victor), un secrétaire qui fera tout pour l'écarter, allant même jusqu'à lui interdire l'entrée de l'appartement de son compagnon. Cet ancien dirigeant de la Gauche prolétarienne[30] faisait partie de ces jeunes philosophes qui se groupèrent autour de Sartre. « Il appréciait en lui la radicalité de ses ambitions, le fait que, comme Sartre lui-même, il voulait tout », écrit Beauvoir dans *La Cérémonie des adieux* (*CdA*, 141). Et elle ajoute : « Naturellement, on n'arrive pas à tout, mais il faut vouloir tout. »

Il est certain que si elle s'était mariée avec Sartre, ou si elle avait été protégée par un certificat de concubinage, les choses se seraient passées autrement. Elle n'aurait pas risqué de se faire si vilainement répudier par ces nouveaux amis. C'est probablement pourquoi, en décembre 1973, elle éprouve le besoin de noter « de drôles de mots » qui échappent à Sartre tandis qu'elle lui donne ses remèdes. Ces mots, qui recouvrent un vrai drame, sont tout simplement : « Vous êtes une bonne épouse » (*CdA*, 86). Ouf ! Il le reconnaît ! Et elle l'a entendu au point de le transcrire dans son dernier livre de Mémoires qui paraîtront après la mort de Sartre, en 1981.

Désirait-elle un nouveau statut ? On se le demande, d'autant plus que le livre se présente comme une chronique de la détérioration de la santé de Sartre vue à travers le prisme de leur couple. Il semblerait que jusqu'au dernier moment, Beauvoir éprouve le besoin d'affirmer sa première place auprès de son compagnon, comme si elle était menacée de « répudiation » par les nouveaux gardiens du temple sartrien. Car elle ne parlera pas du « tribunal » qu'elle voulait réunir pour empêcher la parution de l'entretien de Sartre avec Benny Lévy, « L'espoir maintenant », dans *Le Nouvel Observateur*, au cours duquel

Sartre revient sur son athéisme[31]. Mais, à la toute fin des entretiens de Beauvoir avec Sartre publiés à la suite de *La Cérémonie des adieux*, c'est l'athéisme qui est le sujet principal au point de se clore sur une profession de foi athée, comme nous le verrons plus loin.

Cette « mise à l'écart » aurait-elle été évitée si Beauvoir n'avait pas voilé la nature de ses relations avec Sylvie Le Bon ? Peut-être. Elle mentionne pourtant très souvent son nom dans le livre, disant que Sylvie est présente à tel repas, qu'elle l'accompagne dans tel voyage, mais développe autrement les raisons d'une présence quasi constante durant ces années-là. Nous ne saurons même pas qu'elles vivaient ensemble une partie de la semaine. Il est probable que l'adoption de Sylvie Le Bon, en 1981, après la mort de Sartre, dans le but de lui donner la prééminence légale sur sa sœur Hélène, a été fortement influencée par ce qu'elle a vécu avec Sartre durant ces dernières années. Est-ce que cela explique pour autant les distances qu'elle prend avec l'homosexualité, tout en valorisant la relation avec l'homme ? Ainsi, dans *Tout compte fait*, elle écrit : « Certaines nient que l'homme ait un rôle à jouer dans la vie des femmes, en particulier dans sa vie sexuelle, tandis que d'autres veulent lui garder sa place dans leur existence et dans leur lit. C'est du côté de celles-ci que je me range. Je répugne absolument à l'idée d'enfermer la femme dans un ghetto féminin » (*TCF*, 506).

Garder à l'homme une place dans son lit… On sourit devant une si délicate attention, surtout de la part de Beauvoir. Cette place serait-elle menacée par la révolution culturelle des femmes ? À cette époque, il est vrai, les homosexuelles ne sont pas les seules à remettre en question les relations dites d'amour entre l'homme et la femme. Des hétérosexuelles du MLF issues du groupe maoïste Vive la Révolution mènent une réflexion en profondeur sur l'idéologie de la jouissance prônée par leurs camarades masculins. Au printemps 1971, elles écrivaient dans le journal *Tout* : « Depuis toujours, les femmes n'ont d'existence reconnue qu'à travers l'homme avec qui elles vivent, dans le rôle d'épouse, ou à travers les enfants qu'elles ont faits dans le rôle de mère. L'individu Femme n'existe pas. […] Ce que nous voulons actuellement, ce n'est pas le renversement du pouvoir, mais la déconstruction du pouvoir à tous les niveaux, économique, politique, idéologique, social, affectif, sexuel. En déconstruisant le pouvoir, nous voulons découvrir notre totalité d'être humain. […] En ne cherchant plus à se conformer à notre image, nous entrevoyons la possibilité d'exister et du même coup d'établir des relations radicalement différentes de celles que nous vivions jusqu'à présent, des relations que nous oserions appeler vraiment amour[32]. »

Voilà une réflexion indéniablement nouvelle chez les hétérosexuelles. Et l'on s'aperçoit que ce n'est pas tant la contestation

du pouvoir masculin qui fait événement dans cette révolte, que l'hypothèse d'un amour possible entre femmes. Un amour qui n'est pas fondé sur la seule sexualité, mais sur le principe d'une ouverture à l'homosexualité symbolique sans laquelle de nouveaux rapports entre femmes ne peuvent être construits. Elle est aussi la base à partir de laquelle s'élaborent les pulsions créatrices en culture de femmes.

Or c'est très exactement ce que Beauvoir ne veut pas penser dans le MLF. Par peur de se « couper » des hommes ? Par lassitude ? Parce qu'elle a fondé toute sa vie de société sur l'occultation de désirs homosexuels ? Dans l'interview d'Alice Schwarzer intitulée « La femme révoltée », elle déclare : « En principe il est bon qu'il y ait certaines femmes très radicales. Les homosexuelles peuvent avoir un rôle utile. Mais quand elles se laissent obnubiler par leurs partis pris, elles risquent d'éloigner du mouvement les hétérosexuelles. Je trouve ennuyeuse et irritante leur mystique du clitoris et tous ces dogmes sexuels qu'elles prétendent nous imposer » (Schwarzer, 1984, 36).

On voit qu'elle n'a pas peur d'instrumentaliser les homosexuelles dans le combat du deuxième sexe. Elles doivent être utiles aux hétérosexuelles. Mais si une réflexion d'ensemble est menée au MLF sur la pénétration vaginale, il n'est pas certain que les homosexuelles soient devenues les prêtresses les plus assidues de cette « mystique du clitoris ». Ce qui l'est, en revanche, c'est la radicalisation de la remise en question de l'hétérosexualité en tant que relation « naturelle ». Le numéro 3 de la revue *Nouvelles questions féministes* sera consacré à cette question sous le titre général « La contrainte à l'hétérosexualité ». N'est-il pas paradoxal que cette réflexion se fonde sur les idées développées par Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, en s'appuyant d'un côté sur son antinaturalisme et de l'autre en s'opposant à sa vision de l'hétérosexuelle virile comme norme émancipatrice ?

Par exemple, dans *Tout compte fait*, Beauvoir milite en faveur de la mixité en critiquant la « haine des hommes » de « certaines femmes », pour aboutir à la stigmatisation du « ghetto féminin ». « La haine des hommes pousse certaines femmes à récuser toutes les valeurs reconnues par eux, à rejeter tout ce qu'elles appellent des "modèles masculins". Je ne suis pas d'accord puisque je ne crois pas qu'il y ait des qualités, des valeurs, des modes de vie spécifiquement féminins : ce serait admettre l'existence d'une nature féminine, c'est-à-dire adhérer à un mythe inventé par les hommes pour enfermer les femmes dans leur condition d'opprimées. Il ne s'agit pas pour les femmes de s'affirmer comme femmes, mais de devenir des êtres humains à part entière. Refuser les "modèles masculins" est un non-sens… les femmes ont à s'emparer des instruments forgés par les hommes et à s'en servir dans leur propre intérêt » (*TCF*, 507).

… et les instruments forgés par les femmes ??? Mystère.

Apparemment, pour Beauvoir, ils n'existent pas.

On mesure mieux le fossé qui la sépare de la jeune génération en lisant les premières déclarations des militantes rassemblées dans un article de Mariella Righini pour *Le Nouvel Observateur* de novembre 1970 : « C'est un terrain vierge et miné, le nôtre… Marx et Freud n'ont pas tout dit. On veut tout repenser à zéro. Seules. » Plus loin : « On ne revendique rien à l'intérieur d'un système imposé par les mâles. On veut le foutre en l'air complètement. On veut être à notre tour créatrices[33]. »

Quand on sait que Beauvoir ne croit pas dans le potentiel révolutionnaire des femmes, on comprend pourquoi elle n'a pas l'impression de participer à une révolution symbolique, dont elle ne voit ni la grandeur ni la force évolutive. Le fossé existe d'ailleurs des deux côtés, car même lorsque les militantes du MLF se placent dans l'optique beauvoirienne de « On ne naît pas femme », elles développent une conception de la révolte comme mouvement, processus, libération, et non liberté, c'est-à-dire une transformation qui n'a pas grand-chose à voir avec cette condition féminine figée qu'évoque souvent Beauvoir. Au cours d'autres entretiens menés plus tard par Alice Schwarzer, qui la connaît bien et souhaiterait qu'elle soit plus explicite au sujet de la non-mixité, Beauvoir réajuste ses positions : « Cela ne me semble juste que dans les circonstances actuelles. En soi, l'homosexualité est aussi limitante que l'hétérosexualité : l'idéal devrait être de pouvoir aussi bien aimer une femme qu'un homme, n'importe, un être humain, sans éprouver ni peur, ni contrainte, ni obligations » (Schwarzer, 1984, 82).

Certes, ces idées générales ne mangent pas de pain. La journaliste la pousse encore dans ses retranchements en lui demandant : « Dans vos Mémoires, y a-t-il des choses dont vous n'avez pas parlé ? » Beauvoir répond : « Oui, je ferais un bilan très franc de ma sexualité. Mais alors, vraiment sincère, et cela d'un point de vue féministe. Aujourd'hui, j'aimerais dire aux femmes comment j'ai vécu ma sexualité, parce que ce n'est pas une question individuelle mais politique. À l'époque je ne l'ai pas fait parce que je n'avais pas compris la dimension et l'importance de cette question, ni la nécessité de la franchise individuelle. Mais probablement n'en parlerai-je jamais. C'est que, dans ce genre de confession, je ne serais pas seule à être concernée, mais aussi des personnes qui me sont très proches » (Schwarzer, 1984, 89).

Il semblerait donc que le refus de parler ne vienne pas d'elle. Cette interview a été publiée en 1984, rappelons-le. Mais alors, pourquoi Alice Schwarzer se voit opposer la plus incroyable dénégation d'homosexualité quand elle lui demande si elle n'a jamais eu de « relations amoureuses avec une femme » : « Non, jamais. J'ai toujours

eu de grandes amitiés avec des femmes. Très tendres, parfois même une tendresse caressante. Mais ça n'a jamais éveillé en moi de passion érotique. »

Visiblement surprise de ce beau mensonge, Alice Schwarzer lui demande : « Et pourquoi pas ? » « Sans doute un conditionnement de mon éducation, répond la philosophe. Je veux parler de toute mon éducation – non seulement celle reçue à la maison, mais aussi toutes les lectures, les influences qui m'ont marquée dans mon enfance. Elles m'ont poussé vers l'hétérosexualité.

A. S. – Mais théoriquement, l'homosexualité vous paraît acceptable ? Même pour vous ?

S. de B. – Totalement. Totalement acceptable. Les femmes ne devraient plus être conditionnées uniquement pour le désir de l'homme. D'autant plus que, à mon avis, toute femme, aujourd'hui, est déjà un peu… un peu homosexuelle. Tout simplement parce que les femmes sont plus désirables que les hommes.

A. S. – Comment cela ?

S. de B. – Elles sont plus jolies, plus douces, leur peau est plus agréable. D'une manière générale elles ont plus de charme. Il est fréquent, dans un couple ordinaire, que la femme soit plus agréable, même intellectuellement. Plus vive, plus attirante, plus amusante » (Schwarzer, 1984, 119).

Pour quelqu'un qui n'a jamais eu de relations sexuelles avec des femmes, voilà qui révèle une connaissance occulte bouleversante de la douceur de leur peau.

Que dire de plus ?

Peut-être se demander quelle est la responsabilité de Beauvoir dans l'occultation du lesbianisme au sein du mouvement féministe des années 1970 et la formation d'un « lesbianisme matérialiste » radical qui s'est cru obligé de développer des thèses séparatistes afin de ne pas disparaître de la réflexion féministe ? En refusant de reconnaître l'homosexualité féminine comme une des dimensions de l'universalisme et en déniant sa propre implication dans l'érotisme lesbien, Beauvoir a maintenu le clivage entre hétérosexualité et homosexualité. Puis entre masculin et féminin, posant la réflexion sur les femmes dans une dépendance aux hommes à travers la question des genres masculin-féminin. Monique Wittig voyait bien le problème qu'il y a à parler des femmes en tant que groupe naturel, mais aussi le risque de faire de l'hétérosexualité le critère universaliste. C'est pourquoi, dès 1974, elle propose une alternative à la « mimesis » et à la « condition féminine » avec l'imaginaire de la lesbienne conçu comme le dépassement de ces limites. Dans la préface du catalogue de l'exposition de Lena Vandrey à l'Atelier Jacob, à Paris, elle souligne que son travail sur les archétypes des grandes déesses et des Amazones

« n'est pas réductible au monde de l'art. Lena Vandrey fait partie de ces femmes qui, à travers ce qu'elles font, sont en train de construire actuellement un monde qui n'est plus celui du deuxième sexe[34] ». Un irréductible qui permet à la lesbienne d'échapper au statut de femme objet qu'elle occupe comme femme dans le système de la représentation traditionnelle.

Si Beauvoir avait reconnu la femme comme sujet de ses désirs, quels qu'ils soient, un être complet par principe aussi humain que l'homme, Monique Wittig n'aurait peut-être pas eu besoin de développer l'axiome selon lequel « la lesbienne n'est pas une femme[35] ». Cette proposition provocatrice ne pouvait que choquer la doxa féministe bien-pensante, d'autant plus qu'elle s'accompagne d'une politique d'autonomie du mouvement lesbien qui va à l'encontre des acquis du MLF. Le conflit théorique qui s'ensuivit aboutit à la disparition de la revue *Questions féministes*.

Or Simone de Beauvoir était directrice de la publication. Elle sera amenée à prendre parti en faveur de la thèse dite universaliste, contre les thèses des lesbiennes radicales développées par une partie de l'équipe fondatrice. Christine Delphy, Claude Hennequin et Emmanuelle de Lesseps vont alors créer une autre revue du nom de *Nouvelles questions féministes*, toujours sous la direction de Beauvoir qui accepte de les soutenir. Pour se dédouaner de ce coup de force, un dossier sur « La contrainte à l'hétérosexualité » est publié dans le numéro 1 de *NQF*. Les exclues de l'équipe fondatrice de *Questions féministes* s'estiment lésées et poursuivent en justice la nouvelle équipe pour qu'elle change de titre. Simone de Beauvoir rédige alors un « Témoignage » en faveur du nouveau pouvoir, déclarant l'année suivante à sa biographe Deirdre Bair : « Christine Delphy était devenue une amie, une femme qui partageait mes opinions et qui souvent, à l'époque, analysait les choses comme moi. Il était normal que je l'aide. Et ce que ces femmes [les lesbiennes radicales] ne vous disent pas, c'est qu'elles ne sont pas seulement des "dissidentes", mais des "dissidentes lesbiennes". Je soutiens le droit qu'ont toutes les femmes de choisir leur façon d'exprimer leur sexualité, mais je ne peux soutenir aucune idéologie qui en exalte une et en exclut toutes les autres. » Elle se référait à l'« idéologie lesbienne », toutes les autres étant probablement les idéologies hétérosexuelles.

Le « Témoignage » de Beauvoir n'a pas été publié. Frédéric Martel en cite un court extrait dans son livre sur l'histoire du mouvement homosexuel en France depuis 1968, où elle dit : « J'ai trouvé et trouve toujours scandaleux que ces personnes [les lesbiennes radicales] aient fait passer leurs intérêts sectaires avant l'intérêt féministe général » (Martel, 139).

Martel ne précise pas de quels intérêts sectaires il s'agit, laissant

supposer que Beauvoir oppose « intérêts sectaires » à « intérêt féministe général » selon la même logique que celle qui concluait le chapitre sur la lesbienne dans *Le Deuxième Sexe*.

Il n'en conclut pas moins : « Ce document inédit reste essentiel. Il confirme que le refus de l'autonomie de la question lesbienne s'inscrit dans la filiation de Simone de Beauvoir. » Conclusion tout à fait abusive si l'on s'en tient aux termes de l'accord passé entre les membres du collectif fondateur, dont Beauvoir ne faisait pas partie[36]. Il semblerait que dans cette histoire, Beauvoir ait été accaparée par la partie qui sera victorieuse. De plus, F. Martel ne dit pas que cette séparation s'établit à l'intérieur du « féminisme matérialiste ». Elle ne fait que déplacer la question de la reconnaissance de l'homosexualité féminine, l'isolant un peu plus, comme on le voit cruellement dans les mouvements dits LGBT (lesbiennes-gays-bisexuels-transsexuels) où les lesbiennes se retrouvent à militer pour… le mariage et la famille…

Nous aurions pu en rester là si le film d'Alice Schwarzer, tourné en 1973 pour la télévision allemande, à Rome avec Jean-Paul Sartre et à Paris avec Sylvie Le Bon de Beauvoir, ne nous donnait une image bien différente de la philosophe. D'abord, et c'est probablement la seule fois que cela arrive, elle est filmée en compagnie de Sylvie Le Bon à trois reprises, donnant un aperçu chaleureux de leur vie commune parallèle à celle avec Sartre. Bien que Sylvie ne s'exprime pas sur leur « amitié », nous la voyons se promener avec Simone de Beauvoir dans le parc Monceau au milieu des passants, lui tenant soit la main, soit le bras. On la voit également à la Coupole, lui racontant sa journée de professeur de philosophie et une troisième fois avec Beauvoir, ouvrant une bouteille de champagne au cours d'un dîner avec des amies féministes parmi lesquelles on reconnaît Claude Hennequin, Annie Cohen, Annie Sugier et Alice Schwarzer.

De plus, Beauvoir y exprime des idées qu'elle eut rarement l'occasion de développer au cours de ses interviews, comme la bisexualité, l'adhésion à la non-mixité du mouvement, et dans le même élan à un combat des femmes indépendant de la lutte des classes, qui n'a rien de « spécifique » puisqu'il concerne plus de la moitié de l'humanité. Elle appelle également les femmes à prendre le pouvoir, à refuser le mariage, dépassant ses analyses précédentes qui faisaient du travail salarié la condition sine qua non de l'émancipation des femmes.

Dommage qu'elle n'ait pas fait part de cette évolution ultime de sa pensée féministe à ses lecteurs, laissant ainsi une image d'elle qui alimente plus le mythe Beauvoir que la complexité d'une femme engagée presque à son corps défendant dans l'aventure toujours renouvelée de la libération des femmes.

La mort de Sartre

Ce fut une vraie catastrophe. Déjà, Beauvoir avait dû supporter l'espèce de bannissement auquel l'avaient condamnée le secrétaire de Sartre et les jeunes intellectuels dont il s'était entouré à la fin de sa vie. Sa porte lui était fermée. Le couple mythique était séparé par les nouveaux philosophes sans qu'elle ait le moindre recours légal. Puis vint la confrontation avec la mort de son compagnon. D'où venait-elle, cette mort ? et que brisa-t-elle ?

On se souvient comment la mort de sa mère l'avait mise face au mensonge d'une partie de sa vie et au constat que les deux personnes qu'elle avait le plus aimées étaient restées étrangères à une partie d'elle-même, celle qui ne croyait plus en Dieu. Elle n'avait pu convaincre Zaza et sa mère de cette vérité. Elle avait donc joué double jeu. Simone pour soi, Simone pour les autres. Consciente de mentir, bien sûr, tout en voulant aux autres de ne pas le voir et faisant tout pour le cacher. À ce prix, la symbiose avec la « petite maman » ne pouvait plus fonctionner. Ni avec Zaza. Puis il y eut Sartre, et c'est avec lui qu'elle a reconstruit la symbiose perdue.

On comprendra qu'après avoir mis en place une structure du mensonge qui a étayé toutes ses relations avec ses proches, elle ne pouvait renoncer à l'osmose primaire homosexuelle. Comment expliquer autrement sa relation avec Jean-Paul Sartre ? Car c'est le même mot d'« osmose » qui vient à sa bouche lorsqu'en 1974, Alice Schwarzer la questionne sur leur vie de couple. « Nous décidons toujours ensemble, chacun influençant l'autre », déclare Sartre à la journaliste. Ce à quoi Beauvoir répondra : « C'est ce que j'appelle une osmose. Les décisions sont prises en commun, les pensées presque développées en commun. […] On a aussi son indépendance, à l'intérieur de cette fusion » (Schwarzer, 1984, 63).

Il est loin le temps où Beauvoir critiquait Bianca Bienenfeld pour sa conception symbiotique du couple. Sartre avait d'ailleurs compris que c'était une transposition de ce qu'elle désirait vivre avec lui[37]. Il est également frappant de constater que chez elle, l'autre ne prend jamais figure masculine. Le monde de l'homme ne lui pose pas de problème identitaire. Elle y est reconnue de manière singulière et suffisamment exceptionnelle pour que son orgueil en soit flatté. Et comblé. De plus, et dans la mesure où l'éros n'est pas un élément déterminant dans son rapport à l'homme, on pourrait même le qualifier d'accessoire, sauf

peut-être avec Algren, et encore, l'homme n'est pas un obstacle à son ascension sociale. Il est le vaste escalier qui mène aux plus hautes sphères internationales. Dans la relation à l'homme, le pulsionnel passe par l'intellect. Il est la conséquence de l'excitation intellectuelle, pas la cause. Et l'on connaît de nombreuses femmes pour qui le monde des idées est émotionnellement chargé de plaisir et de sensualité érotiques. Ce n'est pas toujours pour ses qualités dites « viriles » qu'une femme s'attache à un homme. Sartre en est l'illustration quasi exemplaire.

Avec les femmes, il en est tout autrement. Essentiellement parce que la « passion organique » est sous l'empire du sensible, de ce monde archaïque de la toute petite enfance qui a imprimé ses exigences dans le cerveau. « Devenir existentialiste, c'est que toute mon histoire m'y préparait, écrit-elle dans *La Force de l'âge* ; dès l'enfance mon tempérament m'avait portée à faire crédit à mes désirs et mes volontés » (*FA*, 628).

Mais une sensualité aussi dévoreuse qui se développe sous la férule austère de la bourgeoisie catholique des années 1910 se contrôle beaucoup moins bien que l'intellect. Surtout lorsque lui est associée la notion d'interdit maternel et religieux, puis celle de « chemin condamné ». Pour ne rien céder sur son désir, Beauvoir opte pour le mensonge. Elle construit un personnage de femme normale, ou plutôt d'homme-femme qui transgresse les interdits, veut tout connaître, tout voir et tout expérimenter, quel qu'en soit le prix !

Il y aura des dégâts, bien sûr, des pertes, des suicides autour d'elle. Beauvoir est très discrète à ce sujet. Nous avons vu qu'Olga Kosakiewicz avait été une des premières victimes de sa double trahison. Avec Sartre et avec Jacques-Laurent Bost. Il y en aura d'autres, comme elle le suggère dans *Tout compte fait* : « À vrai dire, de toutes les morts qui se produisirent dans mon entourage pendant ces dernières années, une seule m'a profondément remuée : celle d'Évelyne. Mais je n'ai pas envie d'en parler » (*TCF*, 112).

Dommage ! Car ce n'est pas n'importe quelle mort. C'est un suicide, et Évelyne n'est pas n'importe qui. Évelyne Rey était la sœur de Claude Lanzmann. Elle était comédienne au théâtre. Dans sa biographie, Deirdre Bair écrit : « Il y avait une femme que Beauvoir ne put inclure dans ces récits, Évelyne Rey, qui était profondément déprimée. » Pourquoi n'a-t-elle pas pu l'inclure ? Silence. « Tout le monde le savait, mais personne ne faisait grand-chose pour y remédier. Lanzmann s'était marié… Il s'inquiétait moins que Beauvoir de sa sœur, affirmant qu'elle "s'en tirerait toute seule" » (Bair, 577).

Était-ce encore une mort qui venait d'ailleurs ?

Et est-ce pour toutes ces morts et responsabilités occultées que la mort de Sartre, le 15 avril 1980, va provoquer chez elle un véritable

effondrement psychique et physique ? Elle peine à se tenir debout durant l'enterrement et sera hospitalisée pendant un mois à Cochin. Les six dernières années de sa vie seront très difficiles à traverser. Au lieu d'entamer un régime rigoureux, comme elle le conseillait à Sartre, elle continue de boire, associant whisky et neuroleptiques dans un mimétisme sartrien véritablement suicidaire. Elle qui surveillait les réveils du désir de vivre chez son compagnon lorsqu'il acceptait de diminuer les cigarettes et l'alcool, se retrouve face au même problème.

C'est une fin terrible. Je l'ai vue, un soir, à la sortie de la projection du film de Josée Dayan, marchant à petits pas comptés au bras de Françoise Verny. Le contraste entre les deux femmes était d'autant plus saisissant que huit ans auparavant, quand nous préparions le film pour Antenne 2 avec l'équipe des historiens, Beauvoir respirait une jeunesse insolente.

Il est probable que le deuil de Sartre fut impossible à faire du fait qu'il réactivait d'autres deuils, eux aussi non « assimilés ». Je reprends volontairement ce mot qu'elle employait pour dessiner l'avenir de l'émancipation féminine. « S'assimiler à eux ! » À quel prix ! Et pour quelqu'un qui a fondé sa vie sur l'existentialisme, la jouissance du moment présent, de l'existant, cette assimilation se fait-elle au mépris de l'Être… et du Néant ?

Janséniste jusqu'à la fin, Beauvoir termine *Tout compte fait* par une discussion sur le film d'Éric Rohmer, *Ma nuit chez Maud*. Elle parle très rarement des films qu'elle voit dans son œuvre mémorialiste. Ici, c'est dans un passage sur son athéisme qu'elle se met à penser à une réplique du personnage incarné par Jean-Louis Trintignant, « J'étais catholique, alors je le suis resté », pour ajouter : « La foi, c'est bien souvent un accessoire qu'on reçoit dans son enfance avec l'ensemble de la panoplie bourgeoise et qu'on garde, comme le reste, sans se poser de questions » (*TCF*, 509).

« Sans se poser de questions », reste à voir ! Car le prosélytisme athée qu'elle déploie avec Sartre au cours de ses entretiens de Rome, et qui sont publiés à la fin de la *Cérémonie des adieux*, y ressemble à s'y méprendre. Pourquoi s'acharner à lui faire dire qu'il est athée, comme elle, et le restera jusqu'à sa mort ? Pourquoi le pousser à se justifier sur son évolution au sein même de l'athéisme, passant de ce qu'il appelle l'« athéisme idéaliste » à l'« athéisme matérialiste » qui serait l'« univers sans Dieu » ? Avec néanmoins « l'impression de n'être pas là par hasard ».

C'est alors que Beauvoir continue, affirmant que l'athéisme est « une de vos évidences, une base de votre vie », et posant finalement la question essentielle : « Quel est le bénéfice […] de ne pas croire en Dieu ? » Sartre répond : « Ça a assuré, assaini ma liberté » (*CdA*, 557).

Et pourquoi Dieu aurait-il mis sa liberté en question ? Beauvoir ne

pose pas la question. Elle le laisse terminer : « Vivre très étroitement avec des personnes qui ne croient pas elles-mêmes en Dieu supprime complètement entre elles et soi cet intermédiaire infini qui est Dieu. Nous avons vécu vous et moi par exemple sans nous préoccuper de ce problème. »

Au seuil de la mort, Sartre entrevoit l'« intermédiaire infini ». Pas Beauvoir, qui a perdu l'osmose spirituelle et se noie dans le chagrin tout en espérant accéder à l'immortalité. « Je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin », écrivait-elle dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, quel rêve de puissance quasi divine ! Devenue aujourd'hui le rêve de nombreux parents homosexuels qui demandent aux biotechnologies de suppléer l'absence de partenaires hétérosexuels en achetant du sperme ou le ventre d'une femme pauvre. Devenir parent sans passer par la relation hétérosexuelle. Être à l'origine d'une nouvelle lignée spermatique pour les hommes. Beauvoir souhaitait devenir immortelle par la littérature. Elle est devenue un mythe, dont l'œuvre est immense, complexe et va servir de nouveau point d'appui au féminisme des années 2000 pour conquérir une légitimité académique à travers la théorie du genre. Or cette théorie oublie que, pour Beauvoir, « devenir femme » était de l'ordre existentiel. Pas une position essentialiste.

Unique, elle le fut, sans dépasser le profond clivage entre son cœur de femme et son cerveau d'homme !

Notes

1. Voir S. Chaperon, *Les Années Beauvoir, 1945-1970*, Fayard, 2000.

2. S. de Beauvoir, « La condition féminine », *La Nef*, 1961, p. 127.

3. S. Weil (1934), *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, « Idées », Gallimard, 1955.

4. Voir D. Rousset (1946), *L'Univers concentrationnaire*, Éd. du Pavois ; Hachette, 1998.

5. Propos recueillis par Madeleine Gobeil, *Vogue*, États-Unis, 1965, cités par Gérard Bonal. Malka Ribowska, *Simone de Beauvoir*, Seuil/Jazz Éditions, 2001, p. 4-7.

6. Séverine Auffret, « Simone et Compagnie », université populaire de Caen, Séminaire d'idées féministes, 6 mai 2005.

7. A. Artaud, *Van Gogh, le suicidé de la société*, K éditeur, 1947. Je renvoie à mon article « Camille Claudel, "suicidée de la société"?, *Persée et la Méduse* ou les conséquences dramatiques du clivage femme-artiste », Actes du colloque de Cerisy, *Regards croisés sur Camille Claudel*, juillet 2006.

8. S. Freud, « Le fétichisme », *La Vie sexuelle*, PUF, p. 135.

9. M. Schneider, « L'enjeu du matricide », *Misogynies*, *Les Cahiers du Grif*, printemps 1993, p. 108.

10. C. Monteil, *Les Sœurs Beauvoir*, Éditions n° 1, 2003.

11. Liste des 343 Françaises qui ont le courage de signer le manifeste « Je me suis fait avorter », *Le Nouvel Observateur*, n° 334, 5 au 11 avril 1971.

12. Voir C. Fauré, *Mai 68 jour et nuit*, « Découvertes », Gallimard, 2008 et *Mai 68 en France ou la révolte du citoyen disparu*, Seuil, 2008.

13. « Pour remporter cette suprême victoire [du triomphe de la liberté] il est entre autres nécessaire que par-delà leurs différenciations naturelles, hommes et femmes affirment sans équivoque leur fraternité » (*DS*, II, 663). On appréciera le « entre autres » et le « sans équivoque », qui limitent l'autonomie des femmes en la plaçant sous la dépendance fraternelle. La liberté des femmes ne se pense pas en elle-même, dans son principe anthropologique. Elle dépend des hommes.

14. « Notre ventre nous appartient », *Le Nouvel Observateur*, 5 avril 1971, p. 6.

15. *L'Idiot international*, avril 1970, p. 13-16.

16. Voir la revue *Des Femmes en mouvements* et A. Fouque (1995), *Il y a 2 sexes*, *Essais de féminologie*, « Le Débat », Gallimard, 2004.

17. Aline, « La culture, le génie et les femmes », in *Partisans*, *Libération des femmes année zéro*, n° 54-55, juillet-octobre 1970, p. 139.

18. « À propos d'une manifestation d'un goût douteux », *Le torchon brûle* n° 3, février 1972, p. 21. Voir aussi la page 20 consacrée à la manifestation du 20 novembre avec des photos des Gouines rouges à République, des mères de famille dénonçant le manque de temps, celle des enfants assis sur le capot de la voiture de Marie, *etc.*

19. Voir *Le MLF en chansons*, présenté par M.-J. Bonnet, Éd. Tierce, 1981. Voir aussi le futur DVD des chansons du MLF enregistré par le groupe musique en 1976 avec M.-J. Bonnet, Claudette Davené, Luce Theye, Marianne, Annie Sinturel…

20. Céline Léon, « La genèse du *Deuxième Sexe* à la lumière des lettres à Nelson Algren », *Simone de Beauvoir Studies*, n° 2001-2002, vol. 18, p. 61-81. Je remercie Danièle Fleury qui m'a signalé cet article et m'a encouragée à développer une interprétation de ce rêve. Voir aussi sa thèse, D. Fleury-Cottillon, *Simone de Beauvoir, de* L'Invitée *au* Sang des autres*, l'éveil à la solidarité*, thèse de doctorat sous la direction de Julia Kristeva, soutenue le 22 juin 2004 à l'université de Paris-VII.

21. S. de Beauvoir, *A Transatlantic Love Affair*, *Letters to Nelson Algren*, The New Press, 1998, p. 246.

22. Cité par Céline Léon, *op. cit.*

23. Liliane Lazar, *L'Empreinte Beauvoir*, *Des écrivains racontent*, L'Harmattan, 2009, p. 141.

24. Voir aussi M.-J. Bonnet, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, Odile Jacob, 2004, le chapitre « Simone de Beauvoir ou l'ambivalence d'une femme "normale" », p. 254-270.

25. Les chroniques seront publiées dans *Le Sexisme ordinaire* (préface de Simone de Beauvoir), Seuil, 1979.

26. Voir A. Tristan, A. de Pisan, *Histoire du MLF*, préface de Simone de Beauvoir, Calmann-Lévy, 1977.

27. Voir son article « Scénario pour un film condamné », numéro spécial *La transmission Beauvoir*, *Les Temps modernes*, n° 647-648, janvier-mars 2008.

28. Par exemple, Christine Delphy, « Pour un féminisme matérialiste », in « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », *L'Arc*, n° 61, 1975. Dans la « lettre-attestation » qu'elle rédige en 1981, lors du procès *Questions féministes*, Beauvoir écrit : « La théorie développée par C. Delphy dans son article de *Partisans* m'avait particulièrement intéressée et je l'ai reprise dans le témoignage que j'ai fait au procès de Bobigny, en 1973. Depuis, notre accord politique ne s'est jamais démenti ; elle a d'ailleurs écrit dans le numéro spécial de *L'Arc* qui m'était consacré un article qui jetait les bases de ce que devait être une revue féministe et avec lequel j'étais entièrement d'accord », 9-10-81, pièce n° 24 du dossier. Source : Nicole-Claude Mathieu, voir plus loin.

29. Voir A. Tristan et A. de Pisan, *op. cit.*, p. 88.

30. Après la mort de Sartre, il dirigera à Jérusalem l'Institut d'études

lévinassiennes fondé avec A. Finkielkraut et B.-H. Lévy, au sein d'un parcours allant de Mao à Moïse. Il décède à Paris en 2003 à l'âge de 58 ans.

31. Voir le récit de cet épisode dans le film de Guy Seligmann, *Sartre, vingt ans après* (DVD, BPI Beaubourg), où Michel Contat, Benny Lévy, Claude Lanzmann et Bernard-Henri Lévy racontent les faits.

32. Des militantes du MLF, « Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre », *Tout*, juin 1971.

33. Mariella Righini, « Nous sommes toutes des minettes », *Le Nouvel Observateur*, 16 novembre 1970, p. 49.

34. *Le Cycle des amantes*, Atelier Jacob, 27 février-20 mars 1974. Voir aussi le film sur l'artiste de Maria Klonaris et Katerina Thomadaki, *L'Ange amazonien*, 1992.

35. M. Wittig, « La pensée straight », je renvoie à la revue *Questions féministes* n° 7, et à l'analyse de cette position dans mon livre *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, *op. cit.*

36. Dans la lettre-attestation écrite par Beauvoir pour le procès, il est dit : « Je n'ai pas voulu cautionner d'une façon quelconque cette destruction de la revue par les requérantes. C'est pourquoi j'ai refusé de signer l'accord de renonciation mutuelle au titre, bien que je susse que les efffets en étaient limités. » Refusé à qui ? Car personne n'a parlé de Beauvoir au moment de l'accord, du fait qu'elle n'était pas membre du collectif fondateur de la revue. Source : Nicole-Claude Mathieu.

37. Voir *Carnets de la drôle de guerre* de Sartre, annexe III, p. 638. « Est-ce que vous ne vous placiez pas tout de même un peu au point de vue de la symbiose qui vous agace tant chez B. ? […] Je vous écris tout ça à froid, non pour défendre B., que vous avez coulée au point que je ne peux plus même lui écrire… »

Repères chronologiques

1878, 25 juin, naissance de Georges Bertrand de Beauvoir à Arras, père de Simone de Beauvoir, avocat à la cour d'appel de Paris, fils d'Ernest Bertrand de Beauvoir (1838-1929) et de Léontine Wartelle (1849-1893)[1].

1885, 1er novembre, naissance de Françoise Brasseur à Verdun (décédée 4 décembre 1963), mère de Simone de Beauvoir, fille de Gustave Brasseur (1854-1925) et de Lucie Moret (1857-1942).

1893, mort subite de Léontine de Beauvoir, sa grand-mère paternelle.

1905, 21 juin, naissance de Jean-Paul Sartre à Paris.

1906, 21 décembre, mariage de Françoise Brasseur avec Georges Bertrand de Beauvoir.

1907, 7 avril, naissance de Violette Leduc à Arras.
25 décembre, naissance d'Élisabeth Lacoin (Zaza).

1908, 9 janvier, naissance de Simone, Lucie, Ernestine, Marie Bertrand de Beauvoir, 103 boulevard du Montparnasse à Paris.

1909, naissance de Nelson Algren aux États-Unis.
Juillet : Gustave Brasseur, son grand-père maternel, fait faillite. Il est emprisonné 13 mois à Verdun puis relaxé. Ses grands-parents s'installent à Paris.

1910, 6 juin, naissance de Henriette, Hélène de Beauvoir à Paris.

1913, entrée au cours Adeline-Désir, 39 rue Jacob à Paris.

1914, 3 août, déclaration de guerre, mobilisation générale.

1916, 6 mai, naissance de Jacques-Laurent Bost au Havre.
6 novembre, naissance d'Olga Kosakiewicz à Kiev (Russie).

1917, son père connaît des revers de fortune.
Naissance de Wanda Kosakiewicz.

1918, rencontre d'Élisabeth Lacoin, dite Zaza, au cours Désir.
11 novembre, armistice, fin de la Première Guerre mondiale.

1919, la famille de Beauvoir déménage 71 rue de Rennes (elle y vit jusqu'en 1929).
Après la guerre, son père ne réintègre pas le barreau de Paris. Il devient collaborateur à la *Correspondance Universelle*.

1921, avril, naissance de Bianca Bienenfeld à Lublin (Pologne).
4 mai, naissance de Nathalie Sorokine à Constantinople. Réfugiée russe en France avec sa mère. Elle exercera la profession d'interprète, traductrice.

1922, perd la foi.
1924, juillet, premier baccalauréat.
1925, second baccalauréat, entre à l'Institut Sainte-Marie à Neuilly et à l'Institut catholique de Paris.
13 novembre, décès de son grand-père maternel Gustave Brasseur à Paris.
1928, entre à la Sorbonne.
Hélène de Beauvoir rencontre Lionel de Roulet, élève de Sartre.
1929, juin, passe l'agrégation de philosophie.
Juin-juillet, rencontre Jean-Paul Sartre, normalien. Reçue deuxième à l'agrégation derrière Sartre.
Emménage 91 rue Denfert-Rochereau à Paris.
Octobre, mariage « morganatique » avec Sartre.
Suppléance au lycée Victor-Duruy, 6 heures en 6e, professeur de latin délégué[2].
25 novembre, mort d'Élisabeth Lacoin d'une encéphalite virale.
1930, Sartre fait son service militaire.
1931, octobre, nommée au lycée Mongrand de Marseille, Sartre au Havre.
1932, octobre, rentrée au lycée Jeanned'Arc de Rouen, Sartre est au Havre.
Rencontre Colette Audry, professeur à Jeanned'Arc, et Olga Kosakiewicz.
1933, prise de pouvoir d'Hitler en Allemagne.
1934, février, voyage à Berlin.
Juillet-août, voyage avec Sartre en Allemagne, Autriche et Tchécoslovaquie.
Maria Vérone et Louise Weiss luttent pour obtenir le droit de vote pour les femmes.
1935, mars, Sartre fond de passion pour Olga (jusqu'en 1937). Il est malade, hallucinations.
Trio avec Sartre et Olga. Elle commence à écrire *Primauté du spirituel*.
1936, loge à l'hôtel Royal Bretagne, 11 bis rue de la Gaîté à Paris. Sartre enseigne à Laon.
Front populaire en France.
Fait la connaissance de Jacques-Laurent Bost.
Octobre, nommée au lycée Molière à Paris.
Commence *Légitime défense* qui deviendra *L'Invitée*.
1937, rentrée au lycée Molière où elle rencontre Bianca Bienenfeld.
Sartre rencontre Wanda Kosakiewicz, qui devient sa maîtresse l'année suivante.
1938, liaison avec Jacques-Laurent Bost.
Mars, Sartre publie *La Nausée* chez Gallimard.

Bianca Bienenfeld écrit à Simone de Beauvoir. Début de leur amitié.
Juin, voyage dans le Morvan avec Bianca. Début de la liaison amoureuse.
Octobre, rencontre Nathalie Sorokine.
Noël, Sartre fait la cour à Bianca.

1939, été, liaison de Sartre avec Bianca Bienenfeld.
Rédaction de *L'Invitée*.
23 août, signature du pacte germano-soviétique qui laisse les mains libres à Hitler pour envahir la Pologne.
1er septembre, invasion de la Pologne par la Wehrmacht.
3 septembre, le Royaume-Uni et la France déclarent la guerre à l'Allemagne.
Hélène de Beauvoir rejoint Lionel de Roulet au Portugal où il se soigne d'une tuberculose. Ils y restent jusqu'à la Libération.
Début de la drôle de guerre. Sartre est mobilisé à la 70e division au poste de sondage (service météorologique) de Wissembourg, dans le Bas-Rhin, et à Brumath. Bost est mobilisé et aura la croix de guerre.
Octobre, transformation du centre de Rieucros en camp de femmes, « camp de rassemblement pour étrangers » destiné aux femmes « suspectes au point de vue national » (républicaines espagnoles, antifascistes et/ou juives allemandes, Polonaises, quelques Françaises…).
Octobre, Beauvoir est nommée professeur de lettres supérieures au lycée Camille-Sée.
Novembre, se rend auprès de Sartre.
Noël, elle fait du ski à Megève.

1940, février, permission de Sartre à Paris. À la fin du mois, lettre de rupture de Sartre à Bianca Bienenfeld.
Mi-avril, deuxième permission de Sartre. Parution de *L'Imaginaire* chez Gallimard.
Mai, invasion de la France par les armées allemandes qui annexent la Belgique. Débâcle, exode, défaite des armées française et alliées (Belges, Britanniques).
Mai, Sartre écrit à Wanda Kos. qu'il est prêt à l'épouser.
26 mai, création du camp de concentration d'Auschwitz en Haute-Silésie pour les civils polonais, qui deviendra un camp d'extermination des juifs en 1942.
10 juin, l'Italie déclare la guerre au Royaume-Uni et à la France.
11 juin, exode, Beauvoir quitte Paris dans la voiture de la famille Bienenfeld. S'arrête à Laval.
18 juin, appel du général de Gaulle.
21, Sartre est fait prisonnier à Padoux (Vosges) et interné au «

camp de prisonniers de passage n° 1 » de Baccarat, puis au Stalag XII D.
22, convention d'armistice signée par le maréchal Pétain avec Hitler, dans la forêt de Compiègne (24 articles). Une ligne de démarcation coupe la France en deux, délimitant au nord la zone occupée, et au sud la zone dite « libre », où réside le gouvernement de Vichy.
24, armistice signé avec l'Italie.
28 juin, Beauvoir rentre en camion avec des soldats allemands dans Paris occupé.
1er juillet, installation du gouvernement dans la zone dite « libre » à Vichy.
10 juillet, le Parlement vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Fin de la IIIe République.
12 juillet, Pierre Laval est nommé vice-président du Conseil.
Bianca Bienenfeld revient à Paris.
Septembre, Sartre est transféré en Allemagne au Stalag XII-D.
3 octobre, loi sur le statut des juifs : recensement des juifs dans les commissariats, « est regardé comme juif, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ». Statut des juifs, début de la spoliation des biens juifs. Les professeurs juifs (et tous les fonctionnaires juifs) sont exclus de l'enseignement.
Rentrée aux lycées Victor-Duruy et Camille-Sée.
18 octobre, Beauvoir rompt avec Bianca Bienenfeld.
24 octobre, entrevue de Montoire entre le chancelier Hitler et le maréchal Pétain qui lui donne une poignée de main.
Sartre est transféré au Sanität Stalag XII-D, près de Trèves en Allemagne.
Nathalie Sorokine rencontre M. Dupas.
11 novembre, manifestation des lycéens, étudiants et professeurs. Simone de Beauvoir n'y participe pas. Le recteur Roussy est limogé par Vichy.
Noël, ski à Megève.

1941, de janvier à juillet, Nathalie Sorokine loge à l'hôtel Arago avec René Dupas (né en 1919) qui habite une chambre séparée.
Naissance de Sylvie Le Bon, future fille adoptive de Simone de Beauvoir.
12 février, mariage de Bianca Bienenfeld avec Bernard Lamblin.
Mars, Sartre est « rapatrié sanitaire » en France à cause de son œil malade.
21 avril, Sartre est réintégré dans son poste de professeur de philosophie au lycée Condorcet à Paris.
21 juin, parution du n° 1 de *Comœdia* auquel Sartre participe.
Voyage en zone libre pour démobiliser Sartre.

8 juillet, mort de Bertrand de Beauvoir, le père de Simone et Hélène.
Sartre remet le manuscrit de *L'Invitée* à Brice Parain (Gallimard).
27 novembre, lettre du recteur de l'académie de Paris à Mlle Evrard, directrice du lycée Camille-Sée, au sujet d'une plainte déposée par Mme Sorokine.
18 décembre : Mme Sorokine dépose une plainte pour « excitation de mineure à la débauche » contre Simone de Beauvoir.

1942, 2 janvier, décès à Paris de sa grand-mère maternelle, Lucie Moret-Brasseur.
Mars, rapport de l'inspecteur Dubois sur l'enquête judiciaire menée à la suite de la plainte déposée contre Simone de Beauvoir.
3 avril, le recteur Gidel demande l'exclusion de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre de l'académie de Paris.
6 juillet, premier transport de juifs au départ de la France vers Auschwitz (1 155 hommes).
16-17 juillet, rafle des juifs « étrangers » à Paris dite du Vél' d'Hiv' (13 000 hommes, femmes et enfants).
Été, Simone de Beauvoir voyage en zone libre.
Septembre, début de la bataille de Stalingrad.
Déménage à l'hôtel d'Aubusson, 60 rue Dauphine, où elle demeure jusqu'en juillet 1943. Elle partage sa chambre avec Nathalie Sorokine et Bourla (qui sera déporté avec son père à cause de ses origines juives).
8 novembre, débarquement allié en Afrique du Nord. Les nazis réagissent par l'occupation de la zone sud.
22 décembre, Hélène de Beauvoir épouse Lionel de Roulet à Lisbonne, au Portugal.

1943, 31 janvier, victoire de l'Armée rouge à Stalingrad, capitulation de l'Allemagne.
Dullin monte *Les Mouches* de Sartre, il publie en juin *L'Être et le Néant* chez Gallimard.
19 avril, soulèvement du ghetto juif de Varsovie.
28 avril, premier transport de femmes au départ de la France vers Ravensbrück.
3 juin, La France libre s'installe à Alger, formation du Conseil français de Libération nationale (CFLN).
17 juin 1943, arrêté d'exclusion de Simone de Beauvoir de l'Éducation nationale qui est relevée de ses fonctions à partir du 1er juillet.
Août, publication de *L'Invitée* chez Gallimard (dédiée à Olga Kosakiewicz). Elle travaille à la Radiodiffusion nationale avec

Pierre Bost.
27 septembre, s'installe à l'hôtel 60 rue de Seine (jusqu'au 20 mai 1948).
21 octobre, Germaine Tillion est déportée à Ravensbrück (arrêtée en août 42 avec sa mère et sa grand-mère).
Sartre écrit *Huis clos*, Camus accepte de faire la mise en scène puis refuse. Arrestation d'Olga, une des comédiennes de la pièce.
Sartre écrit des textes virulents contre des écrivains collaborateurs dans *Les Lettres françaises*.
Novembre, Lucie Aubrac est nommée membre de l'Assemblée consultative provisoire. Elle ne siégera qu'en novembre 1944 à Paris.

1944, janvier, Beauvoir skie à Morzine avec Bost.
Mars-avril, « fiestas » à Paris avec Leiris.
21 avril, promulgation de l'ordonnance d'Alger organisant les pouvoirs publics en France après la Libération qui dispose, dans son article 17, que « les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes ».
6 juin, débarquement allié en Normandie (Manche et Calvados). La bataille de Normandie dure jusqu'au 24 août. Libération de Paris. Cette même nuit du 5 au 6 juin, elle participe à une « fiesta » chez Dullin.
10 juin, représentation de *Huis clos* au théâtre.
Automne, publication de *Pyrrhus et Cinéas* chez Gallimard.

1945, 27 janvier, libération d'Auschwitz ; en avril, libération de Buchenwald, de Bergen-Belsen, de Dachau, de Ravensbrück.
29 avril et 13 mai, les femmes participent pour la première fois à des élections (municipales).
2 mai, prise de Berlin.
5 mai, libération de Mauthausen.
8 mai, capitulation de l'Allemagne hitlérienne.
13 mai, élections en France des conseillers municipaux.
30 juillet, arrêté ministériel annulant la décision de Vichy. Beauvoir est réintégrée à l'Éducation nationale, nommée au lycée Fénelon. Demande une année et n'enseignera plus.
12 septembre, mariage de Nathalie Sorokine avec le GI Ivan Moffatt dans l'intimité.
Septembre, parution de *Le Sang des autres*, Gallimard (dédié à Nathalie Sorokine), et de la pièce *Les Bouches inutiles*, Gallimard, qui est représentée sans succès au théâtre des Bouffes du Nord.
15 octobre, n° 1 de la revue *Les Temps modernes* avec Sartre, Simone de Beauvoir, Aron, Leiris, Merleau-Ponty, Paulhan et Ollivier.
Fait la connaissance de Violette Leduc.

21 octobre, les femmes votent dans un scrutin national en répondant au référendum et en élisant des députés à l'Assemblée constituante. 34 femmes sont élues membres de l'Assemblée : 18 communistes, 1 à l'Union républicaine et résistante, 5 à la SFIO, 8 au MRP et 2 parmi les divers droite.
Début de l'« existentialisme ».

1946, Sartre est invité aux États-Unis où il rencontre Dolorès Vanetti Ehrenreich. Retour en avril.
Départ de Nathalie Sorokine pour les États-Unis.
Mai, ne vote pas lors du référendum.
L'Asphyxie de Violette Leduc.
Novembre, *Tous les hommes sont mortels*, Gallimard.

1947, 21 janvier au 17 mai, tournée de conférences aux États-Unis sous les auspices des services culturels du gouvernement français. Sujet : Les problèmes moraux de l'écrivain d'après guerre. Retrouve Nathalie Sorokine en Californie.
Février, rencontre à Chicago l'écrivain Nelson Algren qui deviendra à partir d'avril « le seul amour vraiment passionné de ma vie » (Bair, 398).
Elle en rapporte *L'Amérique au jour le jour*.
Juillet, voyage à Londres avec Sartre, puis seule en Corse.
Refuse d'épouser Algren. Voyage au Danemark puis en Suède avec Sartre. « Termine le grand chapitre sur les femmes. »
Septembre, passe 15 jours à Chicago.

1948, mai, parution « La femme et les mythes » dans *Les Temps modernes*.
Juin-juillet, passe deux mois aux États-Unis avec Algren (au lieu de quatre). Ils voyagent jusqu'au Guatemala et reviennent par Mexico où Nelson « *killed the egg* », un possible avortement. Elle rentre à Paris le 14 juillet et se plonge dans la rédaction de son « livre sur les femmes ».
Publication de *L'Affamée* de Violette Leduc chez Gallimard.
29 octobre, emménage 11 rue de la Bûcherie, Paris Ve.

1949, janvier, procès Kravtchenko, auteur de *J'ai choisi la liberté*. Simone de Beauvoir témoigne contre lui.
Mai, Algren séjourne à Paris de mai à la mi-septembre. Il habite rue de la Bûcherie.
Les Temps modernes publient « L'initiation sexuelle de la femme », puis en juin « La lesbienne » et juin-juillet « La maternité ».
Juin, publication de *Le Deuxième Sexe* : *les faits et les mythes* chez Gallimard, dédié à Jacques-Laurent Bost.
Elle commence *Les Mandarins*.
Novembre, tome II du *Deuxième Sexe, L'expérience vécue*.
Traductions en anglais, allemand, italien, espagnol, catalan,

danois… plus de dix langues.

1952, Simone de Beauvoir rencontre Claude Lanzmann aux *Temps modernes*, vit avec lui (jusqu'en 1959), 11 rue de la Bûcherie, Paris Ve.

Elle fréquente Élisabeth de Ponthière, artiste née en Belgique en 1916, qui habite dans un hôtel de la rue de la Bûcherie.

Sartre se rapproche des communistes.

1954, octobre, publie *Les Mandarins*, dédié à Nelson Algren, chez Gallimard, elle obtient le prix Goncourt.

Voyage en URSS.

1955, avril, signe « l'appel de Vienne » pour l'interdiction et la destruction des armes atomiques.

Emménage 11 bis rue Schoelcher, à Paris, en face du cimetière du Montparnasse.

1956, insurrection de Budapest réprimée par les chars soviétiques.

Juillet, *Le Deuxième Sexe* et *Les Mandarins* sont mis à l'index par la Congrégation du Saint-Office.

Octobre, commence les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

Novembre, signe le « Manifeste contre l'intervention soviétique » en Hongrie.

Début de la guerre d'Algérie.

Fondation de La Maternité heureuse par Marie-Andrée Weill-Hallé.

1958, publication des *Mémoires d'une jeune fille rangée* chez Gallimard.

1960, février : départ pour Cuba avec Sartre à l'invitation de Carlos Franqui.

Bref passage à New York.

Mars : Nelson Algren à Paris. Voyage avec lui en Espagne.

La Maternité heureuse devient le Mouvement français pour le planning familial. Beauvoir préface les livres de Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, *Planning familial* et *La Grand'peur d'aimer*.

Fin mai : Simone de Beauvoir intervient à la demande de Gisèle Halimi pour Djamila Boupacha, militante algérienne abominablement torturée. Article dans *Le Monde*.

Juin, formation du Comité pour Djamila Boupacha avec Simone de Beauvoir, Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, Germaine Tillon, Françoise Sagan, Jean-Paul Sartre, Laurent Schwartz.

Manifeste des 121. Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie.

1961, octobre, rencontre de Sylvie Le Bon.

1962, janvier, attentat de l'OAS contre le domicile de Sartre, 42 rue Bonaparte.

Fin de la guerre d'Algérie.

1963, début de l'amitié avec Sylvie Le Bon.

4 décembre, décès de la mère de Simone et Hélène, Françoise Brasseur-de Beauvoir.

1964, membre du Conseil national du Mouvement de la paix.
Sartre refuse le prix Nobel de littérature.
Simone de Beauvoir publie *Une mort très douce* chez Gallimard.
Publication de *La Bâtarde* de Violette Leduc chez Gallimard.
Publication de *L'Opoponax* de Monique Wittig, aux Éditions de Minuit, prix Médicis.

1965, 25 janvier, Sartre adopte Arlette Elkaïm.
Octobre, Simone de Beauvoir a un accident de voiture, 3 côtes cassées.

1967, mort de Nathalie Sorokine.
Membre du tribunal Russell, siège à Stockholm en mai.

1968, mai, révolte étudiante et ouvrière. Occupation de la Sorbonne, grèves.
Milite dans le groupe maoïste La Cause du peuple, avec Sartre.

1969, publication de *Les Guérillères*, de Monique Wittig, Éd. de Minuit.
Suzanne Lilar (mère de Françoise Mallet-Joris) publie *Le Malentendu du* Deuxième Sexe, PUF.

1970, publie *La Vieillesse*, essai, Gallimard.
Après la dissolution de la Gauche prolétarienne, dirige Les Amis de *La Cause du peuple* avec Michel Leiris.
Création du Secours rouge.
Printemps, naissance du Mouvement de libération des femmes.
26 juin, interpellée sur la voie publique pour diffusion de *La Cause du peuple*.
Juillet, *Libération des femmes, année zéro*, revue *Partisans*.
25 août, un groupe de 10 femmes dépose une gerbe à « la femme inconnue du soldat » à l'Arc de Triomphe.
Directrice de publication de *L'Idiot* qui appartient à Jean-Edern Hallier.

1971, 26 janvier, prend la parole au cours du meeting organisé à la Mutualité par Les Amis de *La Cause du peuple*.
Janvier, février, contactée par Anne Zelinsky, Annie et une troisième féministe, signe le « Manifeste des 343 femmes qui déclarent avoir avorté illégalement ». Il paraît dans *Le Nouvel Observateur* du 5 avril 1971.
17 juin, fondation de l'association Choisir. Présidente Simone de Beauvoir, secrétaire Gisèle Halimi, trésorière Christiane Rochefort.
20 novembre, participe à la première manifestation du MLF pour la « contraception et l'avortement libres et gratuits », de Bastille à Nation.
Décembre, participe à l'occupation de la maison du Plessis-

Robinson pour « filles-mères » avec le MLF.

1972, février, « La femme révoltée », propos recueillis par Alice Schwarzer, journaliste allemande et militante au MLF qui sera à l'initiative en Allemagne d'un manifeste pour l'avortement et du journal *Emma*.

28 mai, mort de Violette Leduc.

11-12 juin, participe au tribunal de dénonciation des crimes contre les femmes, organisé par le MLF à la Mutualité, à Paris.

Publie *Tout compte fait*, Gallimard.

Novembre, procès de Bobigny, l'avocate Gisèle Halimi défend Marie-Claire, jeune fille accusée d'avoir avorté. Simone de Beauvoir témoigne au cours du procès. Voir « Avortement, une loi en procès », par l'association Choisir, Gallimard, 1973.

1973, lancement du quotidien *Libération* avec Sartre, Serge July, Philippe Gavi, Bernard Lallement et Jean-Claude Vernier.

Décembre, début de la chronique des *Temps modernes* sur « le sexisme ordinaire » tenue par Cathy Bernheim, Liliane Kandel et Catherine Deudon.

1974, 2 janvier fondation de la Ligue du droit des femmes, présidée par Simone de Beauvoir.

Avril-mai, numéro spécial des *Temps modernes*, *Les femmes s'entêtent*, réalisé par une équipe de femmes du MLF, avec une préface de Simone de Beauvoir.

Sartre renonce à toutes ses responsabilités dans la presse gauchiste.

Novembre, création des groupes d'historiens pour la préparation des émissions de télévision prévues sur « Sartre dans le siècle ».

3 décembre, directrice de publication *Nouvelles féministes*, organe de la Ligue du droit des femmes.

1975, à cause de la censure, Sartre refuse de continuer à travailler pour la télévision. Des enregistrements vidéo sont réalisés à cette occasion dans l'appartement de Sartre.

3 décembre, présidente de SOS Femmes Alternatives.

1977, préface de Simone de Beauvoir au livre d'Anne Tristan et Annie de Pisan, *Histoire du MLF*, Calmann-Lévy.

Fondation de la revue *Questions féministes* par Simone de Beauvoir, Christine Delphy, Claude Hennequin, Emmanuelle de Lesseps, Monique Wittig, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu.

1978, Simone de Beauvoir sujet d'un film de Malka Ribowska et Josée Dayan.

6 novembre, directrice de publication de *Questions féministes*.

1980, 15 avril, décès de Jean-Paul Sartre. Simone de Beauvoir est hospitalisée peu après.

1981, février, présidente du Mouvement pour les luttes féministes avec Cathy Bernheim et Christine Delphy (vice-présidentes), Nadja Ringart (secrétaire), Geneviève Fraisse (trésorière).
Beauvoir adopte légalement Sylvie Le Bon.
9 mai, mort de Nelson Algren.
10 mai, François Mitterrand est élu président de la République française. Yvette Roudy est nommée ministre des Droits des femmes (jusqu'en 1986).
Octobre, Simone de Beauvoir rédige une « lettre-attestation » en faveur de Christine Delphy à l'occasion du procès de la revue *Questions féministes* qui déchire l'équipe fondatrice.
La revue *Nouvelles questions féministes* succède à *Questions féministes*.

1986, 14 avril, décès de Simone de Beauvoir à l'hôpital Cochin.
19 avril, enterrement au cimetière du Montparnasse. 4 500 personnes venues de tous les pays suivent son cercueil et occupent le boulevard Montparnasse jusqu'au cimetière du Montparnasse où elle sera enterrée avec Jean-Paul Sartre.

Notes

1. Myriam Provence, « Ascendance de Simone de Beauvoir », *Généalogie magazine*, n° 272, juillet-août 2007, p. 26-30.

2. Voir Danièle Fleury.

Archives de la Préfecture de Police de Paris (APPP), dossier Simone de Beauvoir.

Archives nationales, dossier de carrière de S. de Beauvoir, AJ 16/8906.

AUFFRET Séverine, « Simone et Compagnie », Université populaire de Caen, Séminaire d'idées féministes, 6 mai 2005 (voir sur internet le plan du cours).

Avortement, une loi en procès, préface de Simone de Beauvoir, Association Choisir, Gallimard, 1973.

BAIR Deirdre (1991), *Simone de Beauvoir*, Paris, Fayard.

BALMARY Marie, *La Divine origine*, Grasset, 1993. Livre de Poche. (*DO*)

BARTHES Roland, *Mythologies*, Le Seuil, 1957.

BEAUVOIR DE Hélène, *Souvenirs*, propos recueillis par Marcelle Routier, Paris, Librairie Séguier, Garamont/Archimbaud, 1987.

BEAUVOIR DE Simone (2008), *Cahiers de jeunesse, 1926-1930*, édition et introduction par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard.

– (1997) *Lettres à Nelson Algren, Un amour transatlantique 1947-1964*. Texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, Folio. (*LNA*) – (1990a) *Lettres à Sartre I et II*, Paris, Gallimard. (*LS*) – (1990b) *Journal de guerre,* Paris, Gallimard. (*JG*)

– (1981) *La cérémonie des adieux*, suivi de *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, août-septembre 1974, Gallimard. (*CdA*) – « Lettre-Attestation » (sur *Questions féministes*), 9 octobre 1981, pièce n° 24 du dossier du procès.

– (1979) *Quand prime le spirituel*, roman, Paris, Gallimard. (*QPS*)

– (1972) *Tout compte fait*, Gallimard. (*TCF*)

– (1964) *Une mort très douce*, Gallimard. (*MTD*)

– (1963) *La force des choses I et II*, Gallimard. (*FC*)

– (1961) « La condition féminine », in La femme et l'amour, *La Nef,* Julliard.

– (1960) *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, coll. Folio. (*FA*)

– (1958) *Mémoires d'une jeune fille rangée* (Gallimard 1958), Livre de poche (*MJFR*)

– (1949) *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard (col. Folio, 2 vol., 1976), (*DS*, I et II) – (1943) *L'Invitée*, Paris, Gallimard.

BEAUVOIR DE, Simone (2004), BOST Jacques-Laurent, *Correspondance*

croisée 1937-1940, Édition établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard. (*CC*) Numéro spécial « La transmission Beauvoir », *Les Temps modernes*, n° 647-648, janvier-mars 2008.

« Simone de Beauvoir et la psychanalyse », coordonné par Pierre Bras et Michel Kail, *L'homme et la société*, L'Harmattan, 2011.

BERNHEIM Cathy, *Perturbation ma sœur*, Naissance d'un mouvement de femmes, Paris, Éd. du Seuil, 1983.

BONAL Gérard, RIBOWSKA Malka, *Simone de Beauvoir*, Paris, Seuil/Jazz Éditions, 2001.

BONNET Marie-Jo (2004), *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, Paris, Odile Jacob.

– (2001) « La Lesbienne dans *Le Deuxième Sexe* : un universalisme sans universalité », *Études francophones*, vol. XVI, n° 1, printemps 2001 (États-Unis, Université de La Fayette) + *Lesbia magazine*, avril et mai 2002. Traduit en espagnol in *Orientaciones*, n° 4, Madrid, 2003.

– (2000) *Les Deux Amies*, essai sur le couple de femmes dans l'art, Paris, Blanche.

– « Un curieux silence de Simone de Beauvoir », *Ex æquo*, mars 1999.

– (1998a) « De l'émancipation amoureuse des femmes dans la Cité – Lesbiennes et féministes au XXe siècle », *Les Temps modernes*, n° 598, mars-avril, 84-112.

– (1998b) « Les bûchers de Gomorrhe », *Ex Aequo*, 18, 23.

– (1995 + 2000) *Les relations amoureuses entre les femmes du XVIe au XXe siècle*, Paris, Odile Jacob.

– (1981) *Un choix sans équivoque*, Paris, Denoël-Gonthier.

BOUCHARDEAU Huguette, *Simone de Beauvoir*, Flammarion, 2007.

BUISSON Patrick, *1940-1945 Années érotiques*, *Vichy ou les infortunes de la vertu*, 2 tomes, Albin Michel, 2008 et 2009.

BURCH Noël, SELLIER Geneviève, *La drôle de guerre des sexes du cinéma français*, 1930-1956, Nathan Université, 1996.

CHAPERON Sylvie, *Les années Beauvoir*, *1945-1970*, Fayard, 2000.

– « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir », Intellectuelles, *Clio* n° 13, Université Toulouse Le Mirail, 2001.

COLETTE (1934), *Ces plaisirs…,* réédité *Le pur et l'impur* (1971), Paris, Le Livre de poche.

« La contrainte à l'hétérosexualité », *Nouvelles questions féministes*, n° 3, 1982.

DELARUE Jacques, *Trafics et crimes sous l'occupation*, Fayard, 1968.

DELPHY Christine, « Pour un féminisme matérialiste », in Simone de Beauvoir et la lutte des femmes, *L'Arc*, n° 61.

DELPHY Christine, *L'ennemi principal*, col. Nouvelles Questions féministes, Syllepse, 2013.

DELPHY Christine, CHAPERON Sylvie (2002), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, Colloque international Simone de Beauvoir, Paris, Syllepse.
FAURÉ Christine, *Mai 68 jour et nuit*, Découvertes Gallimard, 2008.
FAURÉ Christine, *Mai 68 en France ou la révolte du citoyen disparu*, Seuil, 2008.
FAURÉ C. (dir.), *Nouvelle encyclopédie historique et politique des femmes*, Les Belles Lettres, 2010.
« La Femme et l'Amour », La française aujourd'hui, *La Nef*, cahier n° 5, Julliard, janvier-mars 1961.
« Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n° 333-334, avril-mai 1974.
FLEURY-COTTILLON Danièle, *Simone de Beauvoir, de l'Invitée au Sang des autres, l'éveil à la solidarité*, thèse de doctorat sous la direction de Julia Kristeva, soutenue le 22 juin 2004 à l'université de Paris VII.
FLEURY Danièle, « La brève carrière d'un jeune professeur "très au-dessus du commun" », *Les Temps modernes*, mai-juillet 2009, n° 654, p. 22-42.
FOUQUE Antoinette, *Il y a 2 sexes*, Essais de féminologie, Le débat, Gallimard (1995) 2004.
FRAISSE Geneviève, *Le privilège de Simone de Beauvoir*, Actes Sud, 2008.
FRANCIS Claude, GONTIER Fernande (1979), *Les écrits de Simone de Beauvoir*, *La vie – l'écriture*, avec en appendice Textes inédits ou retrouvés, Gallimard, 1979 (voir la biographie écrite à partir de son œuvre de mémorialiste).
GALSTER Ingrid (2007), *Beauvoir dans tous ses états*, Paris, Tallandier.
GRODDECK (1963), *Le livre du ça*, Paris, Tel Gallimard.
GARCIA Naty, *Libération des Femmes, le M.L.F.*, Puf, Le Sociologue, 1974.
GRELLET Isabelle, KRUSE Caroline (2004), *Deux jeunes filles exemplaires, Dolto, Zaza, Beauvoir*, Paris, Hachette Littératures.
L'IDIOT INTERNATIONAL, « Réponses de quelques filles aux arguments présentés par l'oppresseur le mercredi 4 juin 1970 – et non pas 1870 – à une trentaine de filles ayant annoncé leur intention de se réunir entre elles pour parler de leurs problèmes », n° juillet-août 1970.
IKAZAKI Yasue, *Les procédés narratifs dans les œuvres de Simone de Beauvoir*, thèse de doctorat soutenue le 19 décembre 2003, sous la direction de Monsieur le Professeur Jacques DEGUY, Lille III.
JANSITI Carlo (1999), *Violette Leduc*, Paris, Grasset.
JOSEPH Gilbert (1991), *Une si douce Occupation : Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre*, *1940-1944*, Paris, Albin Michel.
KAIL Michel, *Simone de Beauvoir philosophe*, Puf, 2006.
KRISTEVA Julia, FAUTRIER Pascale, FORT Pierre-Louis, STRASSER Anne, *Redécouvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir, du Deuxième Sexe à la cérémonie des adieux*, Le Bord de l'eau, 2008.
LACOIN Élisabeth, voir Zaza.

LAMBLIN Bianca (1993), *Mémoires d'une jeune fille dérangée*, Paris, Balland. (*MJFO*) LANZMANN Claude, *Le lièvre de Patagonie*, Gallimard, 2009.
LAZAR Liliane, *L'Empreinte Beauvoir*, *Des écrivains racontent*, L'Harmattan, 2009.
LE BON DE BEAUVOIR, Sylvie, DEGUY Jacques, *Écrire la liberté*, Gallimard, 2008.
LEDUC Violette (1970), *Folie en tête*, Paris, Gallimard.
LEDUC V. (2007), *Correspondance 1945-1972*, lettres choisies, établies, annotées et préfacées par Carlo Jansiti, Paris, Gallimard.
LÉON Céline, « La genèse du *Deuxième Sexe* à la lumière des lettres à Nelson Algren », *Simone de Beauvoir Studies*, n° 2001-2002, vol. 18, p. 61-81.
LILAR (1969) Suzanne, Le malentendu du deuxième sexe, Puf.
MARTEL Frédéric (1996), *Le rose et le noir*, *Les homosexuels en France depuis 1968*, Paris, Le Seuil.
MICHEL Andrée, TEXIER Geneviève, *La condition de la Française d'aujourd'hui*, coll. « Femmes », Denoël-Gonthier, 1964.
MONTEIL Claudine, *Les sœurs Beauvoir*, Éditions n° 1, 2003.
LE NOUVEL OBSERVATEUR, « Manifeste des 343 Françaises qui ont le courage de signer la pétition "Je me suis fait avorter" », n° 334, du 5 au 11 avril 1971.
Partisans, *Libération des femmes année zéro*, n° 54-55, juillet-octobre 1970.
PICK Françoise, *Libération des femmes, Les années mouvement*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.
Questions féministes et *Nouvelles questions féministes*, « La contrainte à l'hétérosexualité », n° 3.
RODGERS Catherine (1998), *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, *Un héritage admiré et contesté*, L'Harmattan.
ROWLEY Hazel, *Tête à tête, Beauvoir et Sartre, un pacte d'amour*, Grasset, 2006.
RUHE Doris (2006), *Contextualiser Le Deuxième Sexe*, Index raisonné des noms propres, Berne, Peter Lang, Europäischer verlag des wissenschaften.
SALLENAVE Danielle, *Castor de guerre*, Gallimard, 2008.
SARTRE, Jean-Paul (1983), *Lettres au Castor et à quelques autres*, Édition établie par S. de Beauvoir, Paris, Gallimard. (*LC*) – (1976) *Situations X*, Paris, Gallimard.
– (1944) *Huis clos*, Paris, Gallimard. (*HC*) – *Carnets de la drôle de guerre, septembre 1939-mars 1940*, Nouvelle édition augmentée d'un carnet inédit, Texte établi et annoté par Arlette Elkaïm-Sartre, Gallimard, 1995. (*CDG*) SCHNEIDER Monique, « L'enjeu du matricide », Misogynies, *Les Cahiers du Grif*, printemps 1993.

SCHWARZER Alice, « La femme révoltée », *Le Nouvel Observateur*, février 1972 (repris dans les *Six entretiens*).
– (1984) *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, *Six entretiens*, Paris, Mercure de France.
– *La petite différence et ses grandes conséquences*, Éd. des femmes, 1978.
SEMAINE JURIDIQUE (LA) (1935), 259-60.
Le Sexisme ordinaire (préface de Simone de Beauvoir), Paris, Le Seuil, 1979.
« Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », *L'Arc*, n° 61, 1975.
SINGER Claude, *Vichy, l'université et les Juifs*, Les Belles Lettres, 1992.
Le Torchon brûle, menstruel du MLF, 6 numéros entre 1971-1976.
La transmission Beauvoir, *Les Temps modernes* n° 647-648, janvier-mars 2008.
TRISTAN Anne et PISAN, Annie de (1977), *Histoire du M.L.F.*, Préface de Simone de Beauvoir, Paris, Calmann-Lévy.
VIOLLET Catherine (2000), « Violette Leduc, de *Ravages* à *La Bâtarde* », *Genèse du Je*, Dir. Philippe Lejeune et Catherine Viollet, Paris, CNRS Éd., 105-122.
– « "Recommencer, chaque matin, le début de la Genèse", L'incipit de *Ravages* », *Violette Leduc*, Michèle Hecquet et Paul Renard Éd., Université de Lille III, 1998.
WEIL Simone, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934), Paris, Coll. Idées, Gallimard, 1955.
WEILL-HALLÉ Marie-Andrée Lagroua, *La Grand'peur d'aimer*, *Journal d'une femme médecin*, préface de Simone de Beauvoir, Julliard, 1960.
WEISS Louise, *Années de lutte pour le droit de suffrage : ce que femme veut, 1934-1939*, Paris, Julliard, 1946.
WENZEL Helene Vivienne (1986), « Interview with Simone de Beauvoir », in *Simone de Beauvoir* : *witness to a century*, « French Studies », Yale University Press, n° 72, 15-40.
WITTIG Monique, « La pensée straitght », *Questions féministes* n° 7, février 1980, réédité chez P.O.L., 2000.
– *Le corps lesbien*, Éd. de Minuit, 1973.
– *Les Guérillères*, Éd. de Minuit, 1969.
ZAZA, *Correspondance et carnets d'Élisabeth Lacoin 1914-1929*, Paris, Seuil, 1991.

Documentaires, Films :

AHRNE Marianne, *Promenade au pays de la vieillesse*, Suède, 1974, 76 mn.

ASTRUC Alexandre et CONTAT Michel, *Sartre par lui-même* (1975), Éd. du Montparnasse, 2007 (DVD visible à la BPI de Beaubourg).

CAZALS Patrick, *Les tribulations de M. Sartre et de Mme de Beauvoir vers le Caucase* (avec Antanas Sutkus, Mzia Bakradzé et Alexandre Toptchyan). Les films du Horla, 2002 (DVD à Beaubourg). Je recommande les extraordinaires photographies du couple par Antanas Sutkus.

CACOPARDO Max, CLERC-RENAUD Bernard, *Sartre, Jean-Paul*, Nouveau monde édition, BNF, Sodis, Arcadès, 2005.

COHEN Ilan Duran, *Les Amants du Flore*, téléfilm France 3, 2006, scénario Chantal de Rudder.

FAUTRIER Pascale et SEGUIN Pierre (2008), *Je veux tout de la vie, La liberté selon Simone de Beauvoir*, documentaire LCP-AN Saraband film, 52 mn.

GROS Brigitte, *Simone de Beauvoir, une femme actuelle*, CD, Arte, 2008, 52 mn.

SELIGMANN Guy, *Sartre, vingt ans d'absence*, 2003, DVD (BPI, Beaubourg).

ROUSSOPOULOS Carole, avec la collaboration de DELPHY Christine, *Le cinquantenaire du Deuxième Sexe*, France, 2001, 46 mn.

SCHWARZER Alice, *Portrait de Simone de Beauvoir vue par Alice Schwarzer*, Allemagne, 1973, 45 mn.

SEYRIG Delphine, *Pour mémoire*, 1987, 11 mn.

DU MÊME AUTEUR

UN CHOIX SANS ÉQUIVOQUE, Denoël-Gonthier, 1981.

LES RELATIONS AMOUREUSES ENTRE LES FEMMES, XVIe-XXe SIÈCLE, Odile Jacob, 1995 (Poche, 2001). Traduit en polonais.

LES DEUX AMIES, *Essai sur le couple de femmes dans l'art*, Éditions Blanche, 2000.

QU'EST-CE QU'UNE FEMME DÉSIRE QUAND ELLE DÉSIRE UNE FEMME ?, Odile Jacob, 2004.

LES FEMMES DANS L'ART, Paris, Éditions de La Martinière, 2004 (beau livre illustré de 200 photos d'œuvres).

LES FEMMES ARTISTES DANS LES AVANT-GARDES, Odile Jacob, 2006.

LES VOIX DE LA NORMANDIE COMBATTANTE. *Été 1944*, Éditions Ouest-France, 2010.

SOUVENIRS DE GUERRE, André Letac. *1914-1918*, Présentation et notes par Marie-Josèphe Bonnet, Éditions Corlet, 2010.

VIOLETTE MORRIS, *Histoire d'une scandaleuse*, Éditions Perrin, 2011.

HISTOIRE DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES, Éditions Ouest-France, 2012.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, EXCLUSION. FEMMES PEINTRES EN RÉVOLUTION, 1770-1804, Éditions Vendémiaire, 2012.

TORTIONNAIRES, TRUANDS ET COLLABOS, LA BANDE DE LA RUE DE LA POMPE, ÉTÉ 1944, Éditions Ouest-France, 2013.

ADIEU LES REBELLES !, Éditions Flammarion, 2014.

PLUS FORTE QUE LA MORT. L'AMITIÉ FÉMININE DANS LES CAMPS, Éditions Ouest-France, 2015.